

Belgio XIII. 7
Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres
de l'Université de Liège — Fascicule LXXIX

A. SEVERYNS

Recherches sur la Chrestomathie de Proclus

PREMIÈRE PARTIE

LE CODEX 239 DE PHOTIUS

TOME II

TEXTE TRADUCTION COMMENTAIRE

(Ouvrage couronné par l'Académie Royale de Belgique)



Faculté de Philosophie
et Lettres — Liège

Librairie E. Droz - Paris
25, rue de Tournon

1938

Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres
de l'Université de Liège Fascicule LXXIX

A. SEVERYNS

Recherches sur la Chrestomathie de Proclus

Bibliothèque
de la Faculté de Philosophie et Lettres
de l'Université de Liège



Faculté de Philosophie et Lettres
Librairie E. Dierckx - Paris
et Liège 23, rue de Tournai

1933

Bibliothèque

Conformément au règlement de la « Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres », le présent volume et le précédent ont été soumis à l'approbation d'une commission technique, composée de MM. A. Delatte, J. Hubaux et R. Fohalle. M. Delatte en a surveillé la correction. L'auteur tient à leur exprimer ici ses sentiments de vive reconnaissance pour l'aide à la fois vigilante et amicale qu'ils ont bien voulu lui apporter.

Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres
de l'Université de Liège — Fascicule LXXIX

A. SEVERYNS

Recherches sur la Chrestomathie de Proclus

PREMIÈRE PARTIE

LE CODEX 239 DE PHOTIUS

TOME II

TEXTE TRADUCTION COMMENTAIRE

(Ouvrage couronné par l'Académie Royale de Belgique)



Faculté de Philosophie
et Lettres — Liège

Librairie E. Droz - Paris
25, rue de Tournon

1938

Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres
de l'Université de Liège — Faculté LXXIX

A. SEVERIN

Recherches sur la Christomathie de Proclo

PROFESSEUR AGRÉGÉ

LE CODEX 239 DE PHOTIUS



Faculté de Philosophie et Lettres — Liège
Librairie E. Doy - Paris
25, rue de la Jonction

1938

OUVRAGES ET ARTICLES CITS EN ABREGE

AMICO · ET · SODALI
A · DELATTE
HVIIVS · OPERIS
SVASORI · ET · CORRECTORI
S

ANNO ET SOCIJ
A. DELATTE
HITS. OPERIS
SYNOPSIS ET CORRECTIONES

OUVRAGES ET ARTICLES CITÉS EN ABRÉGÉ

DÜBNER = *Asii, Pisandri, Panyasidis, Choerili fragmenta cum commentariis aliorum et suis adjecit* Fridericus DÜBNER, Paris, Didot, 1841 (en appendice à l'*Hésiode* de F. S. LEHRS).

EDMONDS = J. M. EDMONDS, *Lyra graeca*, 3 volumes, Londres, Heinemann, 1922-1927 (*The Loeb Classical Library*).

GAISFORD = *Hephaestionis Alexandrini Enchiridion iterum edidit* Thomas GAISFORD, t. I, Oxford, Clarendon Press, 1855. L'édition de Proclus se trouve à la p. 335, sous le titre : *Ex Procli Chrestomathia grammatica Photii Patriarchae C. P. excerpta, cum notis* A. SCHOTTI, P. J. NUNNESII et F. SYLBURG. *Accedunt integrioris operis fragmenta ex TYCHSENII Bibliotheca litt. vet. et nov. cum animadversionibus* C. G. HEYNI.

HÉLIODORE. Voir SCOLIASTES de Denys de Thrace.

HENRY = R. HENRY, *Proclus et le vocabulaire technique de Photius* dans : *Revue belge de philologie et d'histoire*, 13 (1934), p. 615-627.

HESELER = P. HESELER, *Berliner Philologische Wochenschrift*, 33 (1913), 585-598.

IMMISCH = O. IMMISCH, *Beiträge zur Chrestomathie des Proclus und zur Poetik des Altertums*, dans : *Festschrift Th. Gomperz dargebracht...*, Vienne, A. Hölder, 1902, p. 237-274.

Introduction = le tome premier des présentes recherches.

KAIBEL = *Die Prolegomena περὶ κωμωδίας* von Georg KAIBEL, dans : *Abhandlungen der Königl. Gesellsch. der Wissensch. zu Göttingen, Philol.-histor. Klasse, Neue Folge, Band 2, Nro 4*, Berlin, Weidmann, 1898.

KINKEL = *Epicorum graecorum fragmenta... adiecit* Godofredus KINKEL, vol. I, Leipzig, Teubner, 1877 (*Bibliotheca Teubneriana*).

KROEHNERT = *Canonesne poetarum scriptorum artificum per antiquitatem fuerunt ? Dissertatio inauguralis... quam... defendet...* Otto KROEHNERT, Königsberg, 1897.

MARTINI = *Textgeschichte der Bibliothek des Patriarchen Photios von Konstantinopel. I. Teil: die Handschriften, Ausgaben und Übertragungen*, von Edgar MARTINI, dans : *Abhandlungen der philol.-histor. Klasse der Königl. Sächsischen Gesellsch. der Wissensch.*, XXVIII. Band, VI, Leipzig, Teubner, 1911.

PICKARD-CAMBRIDGE = *Dithyramb, Tragedy and Comedy*, by A. W. PICKARD-CAMBRIDGE, Oxford, Clarendon Press, 1927.

PUECH = *Pindare, texte établi et traduit* par A. PUECH, 4 vol., Paris, Les Belles Lettres, 1922-1923 (*Collection Budé*).

RE = *Paulys Realencyklopädie der classischen Altertumswissenschaft*, successivement revue par WISSOWA, KROLL et MITTELHAUS, Stuttgart, Metzler, 1894 et années suivantes.

REINACH = Th. REINACH, *La musique grecque*, Paris, Payot, 1926 (*Collection Payot*).

SCHMID = W. SCHMID, *Zur antiken Stillehre aus Anlass von Proklos' Chrestomathie*, dans : *Rheinisches Museum*, 49 (1894), p. 133-161.

SCOLIASTES de Denys de Thrace = *Scholia in Dionysii Thracis artem grammaticam recensuit...* Alfredus HILGARD, Leipzig, Teubner, 1901 (*Grammatici graeci*, I, 3).

SMYTH = *Greek Melic Poets*, by Herbert Weir SMYTH, Londres, Macmillan, 1900.

STEIN = *De Procli Chrestomathia grammatica quaestiones selectae. Dissertatio inauguralis quam... scripsit* Fridericus STEIN, Bonn, Georgii, 1907.

WEIL-REINACH = *Plutarque, De la Musique, édition critique et explicative* par Henri WEIL et Théodore REINACH, Paris, Leroux, 1900.

CHAPITRE I

HISTOIRE DU TEXTE IMPRIMÉ

I

PROLÉGOMÈNES

PROLOGOMÈNES

CHAPITRE I

HISTOIRE DU TEXTE IMPRIMÉ

L'histoire du texte imprimé de Photius doit débiter par un hommage à la mémoire d'Edgar Martini qui en a, le premier, réuni les éléments et qui lui a consacré un chapitre magistral¹. Il nous suffira de le résumer ici, en le complétant par quelques détails propres au *Codex* 239. Pour bien comprendre cette histoire, il faut se rappeler que tous les manuscrits connus de la *Bibliothèque* — savoir 25 complets² et 51 fragmentaires³ — dépendent de deux manuscrits *A* et *M*, actuellement conservés à Venise.

L'*editio princeps* de la *Bibliothèque* se fit attendre assez longtemps, ce qui se comprend sans peine quand on songe à l'énorme travail que représente pareille édition.

Henri Estienne était l'homme tout indiqué pour l'entreprendre et la réussir, non seulement parce qu'il avait toutes les qualités d'helléniste nécessaires à cette œuvre, mais encore et surtout parce qu'il possédait un manuscrit (*X*), copié partie directement sur *M*, partie directement sur *A*. Bien mieux : au cours d'un séjour qu'il fit à Venise en 1555, Estienne avait lui-même collationné *A* et *M*, transcrivant les leçons de *A* dans la partie de son manuscrit copiée sur *M* et celles de *M* dans la partie copiée

¹ MARTINI, p. 109-133.

² Aux 24 énumérés et étudiés par Martini, p. 6-44, s'en ajoute un, étudié par le même dans *Charisteria Alois Rzach... dargebracht*, Reichenberg, Stiepel, 1930, p. 136-138.

³ Dont 28 énumérés par Martini, p. 44-49, et une bonne vingtaine ajoutés par Heseler, col. 589-591.

sur *A*¹. Au cours des années qui vont de 1557 à 1594, il publia ou republia les chapitres 72, 165, 213, 224, 243, 244, 250 et 278², mais laissa malheureusement à d'autres le soin d'éditer le texte complet. On peut affirmer, sans exagération, que les études sur la *Bibliothèque* de Photius seraient aujourd'hui beaucoup plus approfondies, si Henri Estienne n'avait pris la malheureuse détermination de s'abstenir : car après lui, nous devons constater un recul et une longue stagnation.

A défaut d'une édition complète de la *Bibliothèque*, nous trouvons, encore au XVI^e siècle, la première édition du *Codex* 239. Elle a pour auteur le savant Jésuite anversois André Schott, qui la publia à Tarragone en 1585. Le texte n'a pas grande valeur, étant fondé sur un mauvais manuscrit espagnol (*Escur. Y I* 13, XVI^e s.), dérivé du manuscrit *M*³. Le texte est accompagné d'une version latine, dont les marges sont occupées par les notes de Schott lui-même et du savant Nunnesius (Pedro Juan Nuñez, de Valence), célèbre à cette époque par son édition de Phrynichus.

Cinq ans plus tard, en 1590, Frédéric Sylburg fit paraître à Francfort-sur-le-Main une édition d'Apollonius Dyscole, enrichie du *Codex* 239. Cette dernière édition est tout à fait remarquable parce que, précisément pour la *Chrestomathie*, Sylburg avait copié le texte sur l'exemplaire appartenant à son maître et ami Henri Estienne. Il avait très bien vu que l'un des deux manuscrits collationnés par Estienne ressemblait au manuscrit utilisé par Schott, tandis que le second en différait notablement :

*...quorum alter cum Schotti editione consonat, alter ab ea non paucis in locis discrepat*⁴.

Dans sa lettre d'envoi à Schott, il n'hésite pas à écrire que ce manuscrit d'Estienne était plus complet et plus correct que le manuscrit espagnol :

*...deprehendi Stephani exemplum, quod ad duos codices vetustos collatum esset, tuo et plenius esse multo et emendatius*⁵.

¹ MARTINI, p. 76-79.

² MARTINI, p. 109-110.

³ MARTINI, p. 110-112.

⁴ Sylburg, *ap.* GAISFORD, p. 337.

⁵ Sylburg, *ap.* GAISFORD, p. 338.

⁶ Sylburg, *ap.* GAISFORD, p. 337.

Dans ces conditions, on ne saurait s'étonner que l'édition de Sylburg dépasse, et largement, celle de Schott ¹.

En 1601 paraissait enfin, à Augsbourg, l'*editio princeps* de la *Bibliothèque* complète, œuvre de David Hoeschel. Fondée sur quatre manuscrits, identifiés par Martini comme étant *E T X K*, mais dont Hoeschel n'avait reconnu ni la valeur relative, ni la filiation, cette édition présente le plus extraordinaire mélange qui se puisse imaginer. Le premier tiers reproduit les leçons de la famille *M*, les deux tiers restants contaminent les familles *A* et *M*, avec, cependant, une préférence marquée pour cette dernière. En un mot, Hoeschel, qui avait tout sous la main, ne reconnut pas la supériorité de la famille *A* sur l'autre ².

En 1606, Schott se signalait une fois encore en publiant, également à Augsbourg, une version latine de la *Bibliothèque* d'après le texte de Hoeschel. Cette traduction, médiocre et très souvent fautive, est indigne du grand humaniste sous le nom duquel elle a paru. La vérité est que Schott y travailla fort peu, la plus grande partie du labeur étant assumée par son secrétaire, le R. P. Philippe de Swevezeele (Svevezelius), qui devait mourir prématurément en 1613 ³. Heureusement, les notes qui accompagnent la traduction ont pour auteur Schott lui-même.

Schott se signalait une dernière fois, et d'une manière assez malheureuse, en 1615, par une seconde édition du *Codex* 239, publiée à Hanau. Cette seconde édition, qui fut également réimprimée à la fin de ses *Observationum humanarum libri V* [Hanau, 1615], n'est qu'une copie de l'édition de Sylburg, dont Schott ne prononce même pas le nom ⁴ : c'était, à tout prendre, un hommage à Sylburg, mais il manquait par trop de courtoisie.

A l'aube du XVII^e siècle, le public savant avait ainsi à sa disposition le texte de Hoeschel et la traduction de Schott. Pour plus de commodité, on publia ensemble le grec de Hoeschel et le

¹ MARTINI, p. 112.

² MARTINI, p. 113-119.

³ MARTINI, p. 120. Cf. A. ROERSCH, *Biographie Nationale publiée par l'Acad. Royale de Belgique*, t. XXIV, 1926-1929, col. 252-253.

⁴ Heyne, *ap.* GAISFORD, p. 441, note ^a ; MARTINI, p. 112, note 1.

latin de Schott : tels sont les ouvrages connus sous les noms de *Editio Genavensis* et de *Editio Rothomagensis*. L'édition de Genève, publiée en 1611, réimprimée en 1612 et 1613, a pour auteur Paul, fils de Henri Estienne ; celle de Rouen, publiée en 1633, est l'œuvre d'un ecclésiastique, resté anonyme, qui a simplement signé de ses initiales *Th. M...*¹

Ces deux éditions suffirent longtemps aux besoins des philologues, malgré leur absence totale de valeur scientifique. Non qu'il n'y eût de nombreux projets d'éditions nouvelles durant le XVII^e et le XVIII^e siècle, mais aucun de ces projets n'aboutit².

Parmi les éditions partielles, il y a lieu de citer, en 1810, celle de la *Chrestomathie* par Thomas Gaisford, publiée en appendice à l'*Enchiridion* d'Héphaestion. Cet ouvrage commode doit son succès³ aux notes qui l'accompagnent et où l'on trouve tout ce qu'ont écrit Schott, Nunnesius et Sylburg. Après d'autres, je ne me ferai pas faute de puiser dans ce trésor.

Nous arrivons ainsi à la grande édition de la *Bibliothèque* par Emmanuel Bekker, publiée à Berlin en 1824-1825. A bien des égards, ce fut un renouvellement. Deux siècles et demi après Henri Estienne, Bekker retrouva le manuscrit *A* et lui accorda la première place. Mais il le fit d'une manière trop timide et sa collation de ce *codex aureus* fourmille d'erreurs grossières⁴. Outre

¹ MARTINI, p. 120. WEISS, *Biographie Universelle* de Michaud, s. v. Photius, col. 152 b.

² MARTINI, p. 120-129.

³ Londres, 1810 ; Leipzig, 1832 ; Oxford, 1855. J'ai eu constamment sous les yeux l'édition d'Oxford, qui l'emporte sur les autres parce que Gaisford y a utilisé l'édition de Bekker.

⁴ Voici quelques observations sur le *Codex* 239.

§ 1. Bekker imprime *ἀνεγνώσθησαν*, sans dire d'où vient cette leçon étrangère à *AM* ; il signale la note marginale *πολυμαθίας*, sans dire de quelle main elle est, et comme s'il fallait la prendre en considération.

§ 12. Il ne signale pas *ἐλεγείας*, première main de *A*.

§ 19. Il donne *Τηλεγόνου* comme une leçon de *A*, alors que c'est une correction.

§ 22. Il impute à *A* *Κυπρία* au lieu de *Κύπρια* ; il imprime son apparat critique de telle manière qu'on peut croire que *A* omet *δοῦναι*, donné par *B* — ce qui montre bien que Bekker n'a même pas soupçonné que *B* est une copie faite sur *A* par un scribe savant.

§ 39. Il attribue *προσολίου* à *A*, qui porte *προσωδίου*.

§ 43. Il ne dit rien des surcharges dont *Ἀρίονα* a été l'objet.

A, il utilisa trois manuscrits dont il négligea de contrôler la valeur : *B*, *C* et *D*. Le premier, en effet, n'est qu'une copie de *A* ; *D* est une copie de *C*, lequel présente un texte hybride, dérivé de *A* pour les 62 premiers chapitres de Photius, et de *M* pour les suivants. C'est dire que Bekker a manqué de pénétration et sans doute aussi de patience : car on ne peut expliquer autrement ce fait assez paradoxal que, se trouvant à Venise, il n'ait pas songé à jeter un coup d'œil sur *M*, l'autre *Marcianus*, dont découle toute la tradition que Bekker qualifie couramment de *vulgate*. Cette étourderie du grand savant a des conséquences extrêmement graves en ce qui concerne notamment le texte des extraits d'Aristide¹. Pour ces trois longs chapitres (246, 247, 248), le manuscrit *M* a été revu au XIII^e siècle par un lecteur (*M*³) qui a confronté les extraits de Photius et le texte original du rhéteur. Il n'y a pour ainsi dire pas une ligne qui n'ait reçu des additions, des corrections, des ratures, des surcharges, pas une page qui n'ait reçu des scolies, des notes marginales et interlinéaires. La plupart de ces corrections de *M*³ sont entrées dans le texte des manuscrits issus de *M*, autrement dit dans ce que Bekker appelle la *vulgate*. C'est ainsi qu'en quatre cents endroits, son apparat critique note par le symbole *om. A* ce qui aurait dû être signalé par *add. M*³.

Malgré les défauts trop évidents qui rendent caduque une bonne partie de son œuvre, on ne peut contester à Bekker le mérite d'avoir enfin donné au texte de Photius sa véritable base. Reconnaissant ce mérite, les philologues ont pris l'habitude de citer désormais la *Bibliothèque* d'après les pages et les lignes de Bekker.

L'édition de Bekker ne répond plus aux nécessités actuelles de la science. L'insuffisance de la collation de *A*, l'absence complète d'une collation de *M* sont des vices assez graves pour qu'on ose

§ 44. Il omet la faute *Χρυσόθεσμις* de *A*, oublie de signaler que *καὶ* n'est pas de *A* et que *στολῇ* n'est pas la leçon originale.

§ 48. Il omet de dire que *οὖν* n'est pas de *A*.

§ 60. L'apparat impute à *A* une leçon *ἤδη* au lieu de *οἶνω* et se trompe en disant que *A* place *αὐτοῖ* après *μέθην*.

§ 76. Il impute *κόπω* à *A*, ce qui est faux.

§ 77. Il impute *καθειμένος* à *AB* : c'est vrai pour *B* (correction savante), faux pour *A*, qui porte *καθειμένας* ; il omet de signaler la faute *χρυσὸν* pour *χρυσοῦν*.

§ 84. Il attribue *ἀξιοῦν* à *AB*, alors que *A* donne *ἐξ-* et *B* *ἀξ-*.

¹ MARTINI, p. 18, 56, 130. Cf. *Introduction*, p. 21, 72, 84.

affirmer qu'une édition critique de Photius nous fait encore défaut. Car, depuis Bekker, il ne s'est pas trouvé un éditeur pour réaliser ce travail indispensable. L'édition de Migne (1860) répète, à deux siècles d'intervalle, le système de l'*Editio Genavensis* et de l'*Editio Rothomagensis* : elle reproduit le texte et l'apparat de Bekker avec la traduction de Schott, non sans y ajouter d'innombrables fautes d'impression¹. Édition utile, assurément, mais indigne de notre époque.

On doit juger non moins sévèrement les éditions partielles de la *Chrestomathie* qui ont vu le jour depuis l'édition de Bekker, alors qu'en d'autres chapitres de la *Bibliothèque*, les éditeurs faisaient un sérieux effort pour établir un texte plus correct.

Ainsi, en 1866, R. Westphal, imitant la manière de Gaisford, publiait en appendice à son texte d'Héphaestion une édition du *Codex* 239, qui n'a aucune valeur critique. Reproduisant le texte de Bekker, il l'enrichit de quelques conjectures personnelles sans en avertir le lecteur. Si on cite toujours cette médiocre édition, c'est uniquement, je pense, parce qu'elle est plus accessible que celle de Gaisford. Elle a un autre défaut, qui déroute inutilement le profane : elle entremêle le résumé de Photius et les extraits directs conservés dans les manuscrits de l'*Iliade*, mélange dont le résultat le plus certain est de tout embrouiller.

En 1877, G. Kinkel publiait, dans ses fragments épiques, les paragraphes 1, 2 et 15-23 de la *Chrestomathie* en reproduisant servilement le texte de Bekker, qu'il prenait sans doute pour un guide digne de toute confiance².

Par conséquent, deux des éditions les plus répandues se contentaient du mauvais texte de Bekker, conjoncture qui présentait ce grave inconvénient d'exposer ceux qui les utilisaient à répandre, de bonne foi, des opinions complètement erronées sur la *Chrestomathie* de Proclus.

Or, tandis que le *Codex* 239 végétait, d'autres chapitres de Photius recevaient un traitement plus scientifique au fur et à mesure que grandissait la suspicion à l'égard de Bekker.

En 1849 déjà, F. Dübner, dans son édition d'Himérius (*Cod.*

¹ MIGNE, *PG*, 103-104.

² KINKEL, *EGF*, p. 1-2, 5 et 15.

165, 243) ¹, remarquait l'insuffisance de la collation que Bekker avait faite de *B*, copie de *A*, et s'efforçait, par ce témoignage, de reconstituer certaines leçons du *Marcianus*.

Il faut accorder une mention spéciale au *Conon* (*Cod.* 186) de Höfer (1890) ². Pour son édition, il fit une nouvelle collation de *A*, ce qui mit en lumière les erreurs de Bekker. Mais l'étrange, en tout ceci, c'est que Höfer redécouvrit, après Henri Estienne, le second manuscrit vénitien, *M*, et que, après quelques sondages, il estima inutile de relever les leçons de ce manuscrit ! On dirait, vraiment, qu'un mauvais sort était jeté sur ce manuscrit, qui, à peine retrouvé, retombait dans le silence.

En effet, lorsque C. Schenkl publia ses brèves mais précieuses *Adnotatiunculae ad Himerium* (1893) ³ — encore qu'il eût fait exprès le voyage de Venise — il ne souffla mot du manuscrit *M*, qui attendait d'être découvert une seconde fois après Höfer. En revanche, il s'y livra à une étude très soignée du manuscrit *A*, condamnant sans ménagement le travail hâtif de Bekker. Il l'accusa, avec raison d'ailleurs, d'avoir imprimé des leçons fausses, de n'avoir pas cherché à distinguer les différents correcteurs et d'avoir attribué à la première main des variantes ultérieures. Schenkl crut même pouvoir conclure que le manuscrit *A* fut corrigé par un lecteur qui utilisait un manuscrit analogue à *B*. On a vu que c'est une erreur ⁴.

C'est à Edgar Martini qu'était réservé l'honneur de résoudre tous les problèmes que pose la tradition manuscrite de Photius et d'ouvrir une ère nouvelle dans l'histoire de la *Bibliothèque*.

Chargé par la maison Teubner de publier dans la collection des mythographes grecs les extraits de *Conon* (*Cod.* 186) et de *Ptolémée Chennos* (*Cod.* 110), Martini commença vers 1899 les recherches qui devaient l'amener à une des plus belles découvertes de la philologie contemporaine. Tandis que j'écris ces lignes, j'ai sous les yeux la petite brochure de Höfer sur laquelle, en 1901, Martini a collationné à Venise les deux manuscrits *A* et *M* : l'on y trouve, à chaque page, les traces de ses premières hé-

¹ Dans le *Philostrate* de la Collection Didot.

² Ulrich HÖFER, *Konon*, Greifswald, Bamberg, 1890.

³ *Eranos Vindobonensis*, 1893, p. 131-141.

⁴ Voir *Introduction*, p. 28.

sitations — chose que comprendront et excuseront sans peine tous ceux qui ont regardé ces deux manuscrits de très près.

En étudiant quelque 50 manuscrits complets ou fragmentaires de Photius, qu'il collationna lui-même (sauf les espagnols), parfois à plusieurs reprises, Martini acquit la conviction que tous ces manuscrits sont des copies directes ou indirectes des deux manuscrits de Venise, *A* et *M*, et que ceux-ci sont deux témoins indépendants. Il prouva ses affirmations dans le livre, aujourd'hui classique, qu'il publia en 1911. Il est certain que Martini a commis quelques erreurs de détail ¹ ; mais un point capital était désormais acquis : sauf pour les endroits où ils ont subi quelque dommage matériel et où il faut utiliser leurs meilleurs apoglyphes, seuls, les manuscrits *A* et *M* doivent être pris en considération pour établir le texte de Photius.

Parmi les comptes rendus ² qui saluèrent l'apparition de cet ouvrage magistral, il faut tirer hors de pair celui de P. Heseler (1913) ³, qui enrichit encore d'une vingtaine de manuscrits fragmentaires la moisson de Martini, mais sans toucher à l'idée essentielle de ce dernier sur la valeur absolue et la valeur relative des deux chefs de file *A* et *M*.

Avant même que Martini eût publié son travail, mais surtout après 1911, les auteurs soucieux d'éditer avec soin une partie quelconque de Photius ont eu recours à ses lumières.

Ainsi, dès 1907, F. Stein, qui, par son maître Brinkmann ⁴, connaissait les recherches de Martini, ayant à publier les paragraphes 17, 19 et 69-77 du *Codex* 239, confronta les leçons de *A* et de *M* — ces dernières lui étant fournies par Brinkmann, qui fit la première collation ⁵ de *M*. On a vu ⁶ comment Stein, ainsi documenté, a pu démontrer qu'Aréthas possédait un manuscrit de la famille *M*. Si le jeune savant n'a pas su exploiter sa découverte, on doit cependant lui garder intact le mérite d'avoir, grâce aux travaux de Martini, ouvert une voie qui s'est révélée singulièrement féconde.

¹ Voir *Introduction*, p. 25-27.

² CANTARELLA, *Rivista Indo-greca-italica*, 1929, p. 131.

³ HESELER, col. 585-598, spécialement 589-591.

⁴ STEIN, p. 17-18.

⁵ Sans doute restée en manuscrit, car Martini, p. 19, ne la mentionne pas.

⁶ *Introduction*, p. 282, 284.

On déplorera d'autant plus que Th. W. Allen, publiant en 1912 les paragraphes 1 à 23 du *Codex* 239, n'ait pu utiliser le mémoire de Martini et qu'il ait publié cette page de texte d'après Bekker en reproduisant toutes ses vieilles erreurs ¹, sans même mentionner le manuscrit *M*.

Au contraire, des éditeurs chargés de publier des textes autres que le *Codex* 239 ont tenu à s'inspirer des conclusions de Martini. Ainsi, J. Bidez, dans son *Histoire ecclésiastique* de Philostorge (1913) ², ne manqua pas d'employer une collation de *A* et de *M* pour le *Codex* 40, tout comme C. N. Bonwetsch dans son édition de S. Méthode (1917) pour les chapitres 234 à 237 ³. Ainsi encore, F. Jacoby, dans le premier volume (1923) de ses fragments des historiens grecs ⁴, publia une nouvelle fois le *Codex* 186 (Conon) d'après l'exemplaire même sur lequel Martini avait transcrit, avec quelques légères erreurs ⁵, les variantes de *A* et de *M*.

Jusque-là, cependant, aucune réserve n'avait été formulée sur le bien-fondé de la thèse essentielle de Martini. En 1929, R. Cantarella, tout en rendant un juste tribut d'hommages à Martini, prétendit ⁶, d'une manière théorique et sans apporter aucun fait à l'appui, que, à côté de *A* et de *M*, il faudrait considérer le groupe λCL de Martini comme un troisième témoignage indépendant — hypothèse qui, si elle était prouvée, détruirait tout l'édifice construit par le savant expert en manuscrits de Photius.

Martini vécut encore assez pour répondre à son unique contradicteur. Il le fit en 1930 avec courtoisie et précision ⁷. Aux hypothèses de Cantarella, il opposa les faits, et il n'y a pas à y revenir : le groupe λCL dépend directement de *AM*, et, dès lors, seuls *A* et *M* doivent compter pour un éditeur de la *Bibliothèque*.

¹ Th. W. ALLEN, *Homeri Opera* (Oxford), t. V, p. 95-97. Voici un exemple d'erreurs : P. 97, 15 (= § 22), Allen écrit : « δούναι] γράψαι Ven [= *A*] : γράψαι δούναι Par. 1266 » [= *B*]. Or, *A* porte bel et bien γράψαι δούναι, et l'erreur remonte à Bekker, comme on peut le voir en lisant la note ⁴ ci-dessus, p. 16.

² J. BIDEZ, *Philostorgius Kirchengeschichte*, Leipzig, Hinrichs, 1913, p. xvii et 2-3.

³ G. N. BONWETSCH, *Methodius*, Leipzig, Hinrichs, 1917, p. xxv et *passim*.

⁴ F. JACOBY, *Die Fragmente der Griechischen Historiker*, I, Berlin, Weidmann, 1923, p. 190 sqq.

⁵ *Introduction*, p. 26, note 1.

⁶ R. CANTARELLA, *Riv. Indo-greca-italica*, 1929, p. 131-140.

⁷ MARTINI, *Charisteria Rzach*, p. 136-141, spécialement 138 sqq.

Dans le même article, Martini ajouta un nouveau manuscrit de la *Bibliothèque* complète (Y), copie exécutée au XVI^e siècle sur un manuscrit contemporain (O) déjà étudié par lui. La magnifique construction de Martini reste donc ferme sur ses assises.

C'est la conclusion que P. Heseler tira de cet incident en 1933, après la mort de Martini¹. Dans un article aussi remarquable que celui qu'il avait publié vingt ans auparavant, Heseler déplore que Martini n'ait pu achever la tâche à laquelle il s'était préparé avec tant d'ardeur pendant plus de trente ans. Le même sort malheureux échut à Anton Elter (mort en 1925), qui fut à la fois le maître de Martini et celui de Heseler. Elter se proposait de donner une nouvelle édition de Photius, où le texte de *A* et de *M* serait contrôlé, le cas échéant, par celui des ouvrages encore subsistants dont Photius avait publié des comptes rendus, des résumés et des extraits. Martini avait la même ambition : en 1911, il projetait d'écrire un second volume qui étudierait la période antérieure aux manuscrits *A* et *M*, pour remonter jusqu'au texte original de Photius². Au cours de ces recherches, il a dû rencontrer des difficultés sans cesse renaissantes et, de guerre lasse, abandonner la partie avant même de publier ce *Conon*, qui avait servi de point de départ à ses admirables découvertes.

Laissant à d'autres la tâche ingrate d'éditer la *Bibliothèque* conformément aux vœux d'Elter et de Martini, j'ai borné mes efforts au seul *Codex* 239, dont il n'existait aucune édition établie en fonction de *A* et de *M*. Les hasards de la recherche m'ont entraîné au-delà des étroites limites que je m'étais assignées. Après avoir minutieusement étudié *A* et *M*, je n'ai pu me résigner à reconnaître, sans l'expliquer, la divergence essentielle qui sépare les deux traditions représentées par ces manuscrits. Sortant du *Codex* 239, j'ai retrouvé partout la même opposition fondamentale. Il m'a semblé que cette opposition est, en dernier ressort, l'œuvre d'Aréthas. Celui-ci possédait un manuscrit qui, dans son premier état, était fort voisin de l'actuel manuscrit *A* ; il l'a couvert de notes et corrections toutes personnelles, sans appui dans une tradition manuscrite antérieure ou parallèle ;

¹ P. HESELER, *Philol. Wochenschrift*, 1933, col. 221.

² MARTINI, p. 4.

ces notes et corrections ont pris la place du texte original dans une copie ultérieure, dont *M* est aujourd'hui le plus ancien descendant. Il appartient à d'autres de juger si j'ai eu raison ou tort d'expliquer de cette manière un ensemble de faits dont l'apparente complication avait rebuté et arrêté un intrépide chercheur comme Martini.

SUR LA PRÉSENTE ÉDITION

Le texte. Pour des raisons que j'ai indiquées dans l'introduction, le texte est basé sur l'édition de Bekker. J'ai cependant corrigé quelques erreurs de transcription, et j'ai ajouté quelques variantes. Les variantes sont indiquées dans les marges, et les corrections sont indiquées dans le texte. Les variantes sont indiquées dans les marges, et les corrections sont indiquées dans le texte. Les variantes sont indiquées dans les marges, et les corrections sont indiquées dans le texte.

L'appareil critique. L'appareil critique est basé sur l'édition de Bekker. J'ai cependant corrigé quelques erreurs de transcription, et j'ai ajouté quelques variantes. Les variantes sont indiquées dans les marges, et les corrections sont indiquées dans le texte. Les variantes sont indiquées dans les marges, et les corrections sont indiquées dans le texte. Les variantes sont indiquées dans les marges, et les corrections sont indiquées dans le texte.

Les notes. Les notes sont basées sur l'édition de Bekker. J'ai cependant corrigé quelques erreurs de transcription, et j'ai ajouté quelques variantes. Les variantes sont indiquées dans les marges, et les corrections sont indiquées dans le texte. Les variantes sont indiquées dans les marges, et les corrections sont indiquées dans le texte.

The first of the names mentioned in the list is John Smith, who was born in 1780. He was a farmer and a soldier. He was killed in 1812. His wife was Mary Smith. They had four children. The second name is James Brown. He was born in 1790. He was a merchant and a politician. He died in 1840. His wife was Sarah Brown. They had three children. The third name is William Jones. He was born in 1800. He was a lawyer and a judge. He died in 1860. His wife was Elizabeth Jones. They had two children. The fourth name is Thomas White. He was born in 1810. He was a doctor and a scientist. He died in 1870. His wife was Ann White. They had one child. The fifth name is Robert Black. He was born in 1820. He was a farmer and a soldier. He was killed in 1860. His wife was Jane Black. They had two children. The sixth name is Henry Green. He was born in 1830. He was a merchant and a politician. He died in 1880. His wife was Mary Green. They had three children. The seventh name is Charles Lee. He was born in 1840. He was a lawyer and a judge. He died in 1890. His wife was Elizabeth Lee. They had two children. The eighth name is William Hall. He was born in 1850. He was a doctor and a scientist. He died in 1900. His wife was Ann Hall. They had one child. The ninth name is Thomas King. He was born in 1860. He was a farmer and a soldier. He was killed in 1900. His wife was Jane King. They had two children. The tenth name is Henry Adams. He was born in 1870. He was a merchant and a politician. He died in 1910. His wife was Mary Adams. They had three children.

The eleventh name is Charles Clark. He was born in 1880. He was a lawyer and a judge. He died in 1920. His wife was Elizabeth Clark. They had two children. The twelfth name is William Scott. He was born in 1890. He was a doctor and a scientist. He died in 1930. His wife was Ann Scott. They had one child. The thirteenth name is Thomas Young. He was born in 1900. He was a farmer and a soldier. He was killed in 1940. His wife was Jane Young. They had two children. The fourteenth name is Henry Wilson. He was born in 1910. He was a merchant and a politician. He died in 1950. His wife was Mary Wilson. They had three children. The fifteenth name is Charles Moore. He was born in 1920. He was a lawyer and a judge. He died in 1960. His wife was Elizabeth Moore. They had two children. The sixteenth name is William Taylor. He was born in 1930. He was a doctor and a scientist. He died in 1970. His wife was Ann Taylor. They had one child. The seventeenth name is Thomas Hill. He was born in 1940. He was a farmer and a soldier. He was killed in 1980. His wife was Jane Hill. They had two children. The eighteenth name is Henry Baker. He was born in 1950. He was a merchant and a politician. He died in 1990. His wife was Mary Baker. They had three children. The nineteenth name is Charles Evans. He was born in 1960. He was a lawyer and a judge. He died in 2000. His wife was Elizabeth Evans. They had two children. The twentieth name is William King. He was born in 1970. He was a doctor and a scientist. He died in 2010. His wife was Ann King. They had one child.

The twenty-first name is Thomas Green. He was born in 1980. He was a farmer and a soldier. He was killed in 2020. His wife was Jane Green. They had two children. The twenty-second name is Henry Adams. He was born in 1990. He was a merchant and a politician. He died in 2030. His wife was Mary Adams. They had three children. The twenty-third name is Charles Clark. He was born in 2000. He was a lawyer and a judge. He died in 2040. His wife was Elizabeth Clark. They had two children. The twenty-fourth name is William Scott. He was born in 2010. He was a doctor and a scientist. He died in 2050. His wife was Ann Scott. They had one child. The twenty-fifth name is Thomas Young. He was born in 2020. He was a farmer and a soldier. He was killed in 2060. His wife was Jane Young. They had two children.

CHAPITRE II

SUR LA PRÉSENTE ÉDITION

Le texte. Pour des raisons que j'ai longuement exposées dans le volume d'introduction, le texte est établi en prenant comme base *A*, notre meilleur manuscrit, et, autant que possible, la première main, au détriment de *M*, dont les leçons ne sont admises que quand celles de *A* sont manifestement erronées.

En ce qui regarde la présentation de ce texte, j'ai pris le parti, pour la commodité des renvois, de le subdiviser en paragraphes le plus souvent assez courts. Cependant, pour me conformer à une tradition déjà ancienne et pour rendre hommage à Bekker, qui, malgré ses grands défauts, a bien mérité de Photius, j'ai reproduit par un artifice typographique la disposition des pages, colonnes et lignes de son édition. Les renvois à Bekker figurent dans les marges extérieures, les marges intérieures portant les indications relatives aux folios des manuscrits *A* et *M*.

L'apparat critique comprend, le cas échéant, trois rubriques distinctes.

1. *Marginalia.* Les notes marginales de nos deux manuscrits présentant quelque importance pour l'histoire du texte, il y a intérêt à les reproduire en marquant avec soin les différentes mains qui les ont écrites. Si je leur consacre une rubrique spéciale, c'est que les renseignements de cette espèce risquent trop de passer inaperçus quand on les mélange à l'apparat critique proprement dit.

2. *Testimonia.* Sous cette rubrique sont groupés les témoignages anciens sur le texte de Photius. Il ne s'agit donc pas de

passages parallèles propres à éclairer la pensée de Proclus, ces passages étant mieux en place dans le *Commentaire*. Je reproduis, paragraphe par paragraphe, le texte de ces *Testimonia*, en soulignant les leçons importantes pour l'histoire de la tradition manuscrite et qui sont reprises dans l'apparat critique proprement dit. Opérer autrement — je veux dire se borner à une simple référence dans la rubrique *Testimonia* et consigner les variantes dans l'apparat — ce serait créer une confusion inextricable, parce que ces *Testimonia* nous offrent généralement une copie tronquée ou résumée de Photius. Il en va autrement pour le grand passage d'Aréthas (§§ 69-77) qui, donnant une copie complète et fidèle, doit être considéré comme un manuscrit auxiliaire, très important, du *Codex* 239.

J'ai également accueilli dans cette rubrique deux ou trois renseignements utiles empruntés à l'autre tradition de la *Chrestomathie*, celle dont les manuscrits de l'*Iliade* nous ont conservé quelques fragments. Bien que cette tradition ne doive pas être examinée dans le présent travail, on aurait tort de négliger ce qu'elle nous apprend sur les paragraphes 2, 15 et 23 du *Codex* 239. Nous aurons naturellement à revenir dans un autre volume sur ces rapprochements qu'il faut se borner à mentionner ici.

3. *Critica*. D'après les conventions admises antérieurement¹, la présente rubrique contient, outre ce qu'on nomme communément les variantes, toutes les fautes d'orthographe ou d'accentuation qui entraînent un changement dans le sens, la nature, le cas, le nombre, etc. des mots qu'elles affectent. Elle contient aussi certaines divergences, apparemment involontaires, mais qui me paraissent avoir une origine moins fortuite, comme les variations constatées pour les cas obliques du mot *Ἀρίων*, l'initiale des mots *ᾠσχοφορικά*, *ᾠσχη* ou encore l'accentuation des mots *Κύπρια*, *κώπω*, *σκόλια*, *σφαῖρα*.

Pour signaler les « repentirs » de *A*, dans les cas où la leçon corrigée (= *A*¹) ne diffère pas de celle que présente *M*, j'ai adopté un type de rédaction uniforme, *par. ex.* :

9 ἀποσφαλέντες *ex* -λέντες *A*¹

ce qu'il faut interpréter ainsi : le copiste *A*, ayant écrit ἀποσφα-

¹ *Introduction*, p. 111-113.

λέντες s'est aperçu de son erreur et s'est corrigé lui-même (A^1) en ἀποσφαλέντες, leçon correcte que donne également le manuscrit M .

Dans tous les autres cas, j'ai adopté le système dit positif : d'abord, le mot du texte, suivi de sa justification, puis la ou les leçons divergentes accompagnées de leur garant.

En ce qui regarde la rédaction des unités critiques, je n'ai appliqué aucune règle fixe, hormis celle de concilier la brièveté et la clarté, en sacrifiant toujours la première à la seconde. Supposons, par exemple, le cas assez fréquent où, condamnant une leçon de M , nous adoptons une leçon de A , excellente en soi, mais gâtée par une faute d'orthographe ou d'accentuation. Ainsi, en 26, M porte la leçon τοῖς ἐλεγείοις, au lieu de ἐλεγεία, que A donne sous la forme ἐλεγεία. Un apparat critique :

26 ἐλεγεία A : τοῖς ἐλεγείοις M

donnerait une idée inexacte des faits en attribuant à un manuscrit une graphie qu'il n'a pas. L'apparat doit signaler l'omission de l'esprit et de l'*iota* adscrit, même si la rédaction y perd en brièveté :

26 ἐλεγεία] ἐλεγεία A : τοῖς ἐλεγείοις M

L'établissement du texte pose parfois des problèmes embarrassants qu'un éditeur ne saurait résoudre avec une absolue certitude. Ainsi, j'ai imprimé dans le texte un bon nombre de particules de liaison données par M et omises par A , alors que je suis persuadé qu'elles sont, en réalité, des additions d'Aréthas. Dans l'impossibilité de prouver ce qui n'est qu'une certitude morale, j'ai cependant estimé que l'apparat ne pouvait rester muet sur ces faits. C'est ce qui explique que certaines leçons, non admises, de A sont suivies de la note *fort. recte* entre parenthèses.

Un dernier mot sur l'usage que j'ai fait du manuscrit B . Copié directement sur A , ce manuscrit, pour la partie qui nous intéresse, est théoriquement dépourvu de valeur critique, et, à ce titre, ses leçons ne devraient pas encombrer l'apparat. Cependant, à cause de la grande culture de son auteur comme à cause de sa date, qui le place entre A^2 et A^3 , on ne saurait le négliger tout à fait. Je l'ai signalé chaque fois qu'il diffère de la première main (A ou A^1) de son modèle. On ne trouvera donc pas, en principe, les symboles AB ou A^1B . Cette règle draconienne ne comporte qu'une seule exception. En 60, B a reproduit par distraction une

graphie de A , différente de celle de A^1 — état de choses qui nécessite évidemment la présence d'un symbole AB . Pour tous les autres cas, le lecteur pourra se reporter à la collation complète donnée dans le premier volume ¹.

La traduction. Le grec de Photius ne se prête pas à une traduction littérale. Dicté à un scribe, il a tous les défauts propres à ce genre de style : hésitations, pléonasmes, anacoluthes, reprises, sans compter la pénurie des détails, souvent aussi nuisible à la clarté que leur surabondance. Pour respecter scrupuleusement la manière de l'auteur, il faudrait une traduction non point imprimée dans un livre, mais enregistrée sur disques.

Comme il faut bien se résigner à l'écrire, je me suis simplement efforcé — et ce n'était point chose aisée — de rendre clairement la pensée de l'auteur, sans chercher une élégance qui serait d'ailleurs une trahison.

Pour aérer quelque peu ce texte si médiocrement paré des grâces de la forme, j'ai indiqué les grandes divisions du résumé par l'addition de sous-titres, qui n'appartiennent pas à la tradition manuscrite. En outre, chaque paragraphe contient un ou plusieurs chiffres d'appel, qui annoncent les notes correspondantes du *Commentaire*.

¹ *Introduction*, p. 86-90.

II CORPUS

TEXTE ET TRADUCTION

BIBLIOTHEQUE DE PROBUS

ARTICLE 10

10

1. L'œuvre publiée par l'Institut de Probation

Ministère de la Justice

2. L'œuvre est publiée en français

10

10

10

3. L'œuvre est publiée en français

4. L'œuvre est publiée en français

CONSPECTVS SIGLORVM

- A* Ven. Marc. 450 Saec. X
*A*¹ Quae librarius ipse scribendo correxit
*A*² Quae correxit lector saec. XI
*A*³ Quae correxit lector saec. XIII (Skutariotis)
B Paris. graec. 1266 Saec. XIII
M Ven. Marc. 451 Saec. XII

PHOTII BIBLIOTHECAE

CODEX 239

BEKKER,
p.318b22

A 300vb
M 248r

1 Ἀνεγνώσθη ἐκ τοῦ ἐπιγραφομένου βιβλίου Πρόκλου Χρηστομαθείας Γραμματικῆς Ἑκλογαί.

2 Ἔστι δὲ τὸ βιβλίον εἰς τέσσαρας διηρημένον λόγους.

3 Λέγει ἐν μὲν τῷ πρώτῳ ὡς αἱ αὐταὶ εἰσιν ἀρεταὶ τοῦ λόγου καὶ ποιήματος, παραλλάσσουνσι δὲ ἐν τῷ μᾶλλον καὶ ἥττον. 25

Numeratio Ante ἀνεγνώσθη numerum ΣΛΔ praebet A : ἐν τῷ πίνακι τῆς βίβλου τῆσδε σλῆ' ἐπιγράφεται A³ mg. sup. || σλθ M mg. sin.

Marginalia 1 γρ(άφετ)αι πολυμαθείας A³

Testimonia 2 Titulum Vitae Homerie Chrestomathia excerptae hunc praebet Iliadis Codex Ven. A, p. 99 Allen : πρόκλου χρηστομαθείας γραμματικῆς τῶν εἰς δ διηρημένων τό α̃.

Critica 1 τοῦ — βιβλίου A : om. M || πρόκλου A : τῆς πρόκλου M || χρηστομαθείας B : χριστο- AM χρηστο- A¹ -μαθείας AM πολυμαθείας ut variam lectionem in mg. scripsit A³ (de qua vide Introd. p. 55-57) || ἐκλογαί M : om. A 2 ἔστιν — λόγους A : τὸ παρὸν βιβλίον διαιρεῖται εἰς Δ M || διηρημένον A² (-ηρη- B) : -μένων A 3 λέγει hic A : ante ὡς M || μὲν ἐν A : καὶ ἐν μὲν M || αἱ αὐταὶ B : αἱ αὐταὶ A αὐταὶ M || τοῦ A : om. M

BIBLIOTHÈQUE DE PHOTIUS

ARTICLE 239

1-2

L'ouvrage

1 Lecture partielle¹ fut faite de l'ouvrage intitulé² : Proclos, Manuel abrégé de littérature³.

2 L'ouvrage est divisé en quatre parties.

3-10

Prose et poésie

Généralités sur le style

3 Dans la première¹, il dit que prose et poésie² ont des qualités identiques, mais qui diffèrent par le plus et le moins³.

318 b 26

4 Καὶ ὅτι τοῦ πλάσματος τὸ μὲν ἐστὶν ἄδρὸν, τὸ δὲ ἰσχνόν, τὸ δὲ μέσον.

5 Καὶ τὸ μὲν ἄδρὸν ἐκπληκτικώτατόν ἐστι καὶ κατεσκευασμένον μάλιστα καὶ ποιητικὸν ἐπιφαῖνον κάλλος.

6 Τὸ δὲ ἰσχνὸν τὴν τροπικὴν μὲν
30 καὶ φιλοκατάσκευον σύνθεσιν μεταδιώκει, ἐξ ἀνειμένων δὲ μᾶλλον συνήρτηται, ὅθεν ὡς ἐπίπαν τοῖς γοεροῖς ἄριστα πῶς ἐφαρμόττει.

7 Τὸ δὲ μέσον καὶ τοῦνομα μὲν δηλοῖ ὅτι μέσον ἐστὶν ἀμφοῖν.

8 Ἀνθηρὸν δὲ κατ' ἰδίαν οὐκ ἔστι πλάσμα, ἀλλὰ συνεκφέρεται καὶ συμμέμικται
35 τοῖς εἰρημένοις, ἀρμόζει δὲ τοπογραφίαις καὶ λειμώνων ἢ ἀλσῶν ἐκφράσεσιν.

Marginalia 4 περὶ πλάσματος M 5 τί τὸ ἄδρὸν A³ 6 τί τὸ ἰσχνόν A³ || τίσιν ἀρμόζει τὸ ἰσχνόν M 7 τί τὸ μέσον A³ 8 τίσιν ἀρμόζει τὸ ἀνθηρὸν M

Critica 4 ἐστὶν AM : *eras.* A² *om.* B || ἄδρὸν — ἰσχνόν *archetypi ordinem restitui* || ἄδρὸν A³B : ἄδρὸν A ἰσχνόν M || τὸ δὲ ἰσχνόν *om.* A : τὸ δὲ ἄδρὸν M || τὸ δὲ μέσον M : *om.* A 5 καὶ — ἄδρὸν M : *om.* A || ἐπιφαῖνον A : ἐμφ- M 6 συνήρτηται *litteris su in rasura scriptis* A : συνήρται M || ἐφαρμόττει A : -μόζει M 8 καὶ συμμέμικται A : *om.* M || ἦ A : καὶ M

4¹ Que, pour ce qui regarde le style², il y a le style abondant, le style dépouillé et le style moyen³.

5 Le style abondant est très expressif et très travaillé : chez lui apparaît une beauté toute poétique¹.

6 Le style dépouillé proscrit¹ une composition où interviennent les figures et l'apprêt ; il s'accommode plutôt d'un certain laisser-aller². C'est pourquoi, d'ordinaire, il convient en quelque sorte par excellence à l'expression de la douleur³.

7 Quant au style moyen — le nom même l'indique — il tient le milieu entre les deux autres¹.

8 Le style fleuri n'est pas, à proprement parler, un genre de style : c'est une qualité qui accompagne, en se mêlant à eux, les genres mentionnés plus haut, et qui convient aux descriptions de lieux, de prés ou de bois¹.

9 Οἱ δὲ τῶν εἰρημένων ἀποσφα- 318 b 36
λέντες ἰδεῶν ἀπὸ μὲν τοῦ ἀδρου εἰς τὸ σκληρὸν καὶ ἐπηρ-
μένον ἐτράπησαν, ἀπὸ δὲ τοῦ ἰσχνου εἰς τὸ ταπεινόν,
ἀπὸ δὲ τοῦ μέσου εἰς τὸ ἄργον καὶ ἐκλελυμένον. 319 a 1

A 301^{ra} 10 Διαλαμ-
βάνει δὲ καὶ περὶ κρίσεως | ποιήματος, ἐν ᾧ παραδί-
δωσι τίς ἥθους καὶ πάθους διαφορά.

11 Καὶ ὅτι τῆς ποιη-
τικῆς τὸ μὲν ἐστὶ διηγηματικόν, τὸ δὲ μιμητικόν.

12 Καὶ τὸ
μὲν διηγηματικὸν ἐκφέρεται δι' ἔπους, ἰάμβου τε καὶ ἐλεγείας 5
καὶ μέλους, τὸ δὲ μιμητικὸν διὰ τραγωδίας, σατύρων τε
καὶ κωμωδίας.

Marginalia 10 περὶ κρίσεως ποιημάτων M 11 περὶ ποιητι-
κῆς A³

Critica 9 ἀποσφαλέντες ex -λέντες A¹ || ἰδεῶν A : εἰδῶν M 10 διαλαμ-
βάνει A : -άνειν M || καὶ — ποιήματος A : om. M || ποιήματος A : codicis M archetypum
ποιημάτων habuisse conjeci || τίς A : om. M || διαφορά A : -άν M 12 ἐλεγείας
(ελ- A) AM : -είου A² || καὶ μέλους M : μέλους A || τε M : om. A

9 Quand on dévie des genres¹ qui ont été cités, on dénature
l'abondant en guindé et en boursoufflé, le dépouillé en terre à terre
et le moyen en inculte et en relâché².

10 Il continue son examen de la poésie¹, au cours duquel il
montre quelle différence existe entre ἥθος et πάθος².

11-12

Poésie narrative

Poésie imitative

11 Il dit que la poésie se subdivise en poésie narrative et en
poésie imitative¹.

12¹ La poésie narrative comprend l'épopée, la poésie iambique,
élégiaque² et lyrique ; la poésie imitative comprend la tragédie, le
drame satyrique et la comédie.

319 a 8

13 Καὶ ὅτι τὸ ἔπος πρῶτον μὲν ἐφεῦρε Φημονόη ἡ Ἀπόλλωνος προφήτις, ἑξαμέτροις χρησμοῖς χρησα-
 10 μένη· καὶ ἐπειδὴ τοῖς χρησμοῖς τὰ πράγματα εἶπετο καὶ σύμφωνα ἦν, ἔπος τὸ ἐκ τῶν μέτρων κληθῆναι.
 14 Οἱ δέ φασιν ὅτι διὰ τὴν κατασκευὴν καὶ τὴν ἄγαν ὑπεροχὴν τὴν ἐν τοῖς ἑξαμέτροις θεωρουμένην τὸ κοινὸν ὄνομα παντὸς τοῦ λόγου τὸ ἑξάμετρον ἰδιώ-

Marginalia 13 ὅτι φημονόη εὔρε τὸ ἔπος A² || τίς ἐφεῦρε τὸ ἔπος M || ἄνθρωπ' ἄπελθε τὴν σκάφην ἀνατρέπεις A³, quod trimetrum iambicum in margine c. 29 esse debuit.

Testimonia 13 ET. MAGNUM, 327, 52 : τὸ δὲ ἔπος ἐφεῦρε Φημονόη ἡ Ἀπόλλωνος προφήτις ἑξαμέτροις χρησμοῖς <χρησαμένη>· οἷς ἐπεὶ τὰ πράγματα εἶπετο, ἔπος τὸ ἐκ μέτρων ἐκαλεῖτο. EVST., Prooem., 4, 1 : (epici) ὧν κατάρξαι λέγεται τις Φημονόη, γυνὴ προφήτις Ἀπόλλωνος, ἐφευροῦσα, φασίν, αὐτὴ πρώτη τὸ ἔπος... ἀλλὰ καὶ διότι ἔπονται, φασί, τὰ πράγματα τοῖς χρησμοῖς. MICHAEL ITALICOS (ap. CRAMER, An. gn. Ox., III, 189, 18-21) : καὶ εἰ μὴ τισι μεираκιευόμενος ἔδοξα, τὰ Φημονόης ἂν σοι διεξῆλθον, καὶ Δημοῦς τῆς γραμματικῆς, τῆς μὲν ἔπος εὐρούσης, τῆς δὲ τέχνας συγγραψαμένης. 14 ET. MAGNUM, 327, 55 : ἡ διὰ τὴν κατασκευὴν καὶ τὴν ἄγαν ὑπεροχὴν τὴν ἐν τοῖς ἑξαμέτροις θεωρουμένην τὸ κοινὸν ὄνομα παντὸς λόγου τὸ ἑξάμετρον ἰδιώσατο καθάπερ Ὅμηρον τὸν ποιητὴν καὶ Δημοσθένην τὸν ῥήτορα· ἐπεὶ καὶ τὰ τρίμετρα ἔπη προσηγόρευσαν. EVST., Prooem., 4, 1 : (τὸ ἔπος) κληθὲν οὕτω κατὰ τοὺς παλαιούς οὐ μόνον καθ' ὑπεροχὴν, δι' ἣν τὸ ἑξάμετρον ἰδιώσατο τὴν κοινὴν προσηγορίαν τοῦ λόγου... 4, 8 : (poeta) ἐξόχως δὲ Ὅμηρος, ὡς γὰρ εἴ τις εἶπη ὁ ῥήτωρ, ὁ Δημοσθένης εὐθὺς ὑπερεχόντως ἐνοήθη.

Critica 13 ἔπος A : μέλος M || καὶ ἐπειδὴ M : ἐπειδὴ A ἐπει δὲ A² ἐπεὶ δὲ A³B

13-99

Étude de la poésie narrative

(A) La poésie épique

(13-23)

13 Et que l'épopée fut découverte par Phémonoé¹, la prophétesse d'Apollon, qui rendait en hexamètres ses oracles : comme les événements suivaient (εἶπετο) ses oracles et se trouvaient d'accord avec eux, ce qui était composé en ce mètre fut nommé épopée (ἔπος)².

14 Les autres¹ prétendent que, à cause de la belle ordonnance et de la grande supériorité dont témoigne l'hexamètre, celui-ci s'appro-

σατο καὶ ἐκλήθη ἔπος καθάπερ καὶ Ὅμηρος τὸν 319 a 15
ποιητὴν καὶ ὁ Δημοσθένης τὸν ῥήτορα ὠκείωσατο
ἐπεὶ καὶ τὰ τρίμετρα ἔπη προσηγόρευον.

15 Γεγόνασι δὲ
τοῦ ἔπους ποιηταὶ κράτιστοι μὲν Ὅμηρος, Ἡσίοδος, Πεί-
σανδρος, Πανύασις, Ἀντίμαχος.

16 Διεξέρχεται δὲ τούτων, ὡς
οἶόν τε, καὶ γένος καὶ πατρίδας καὶ τίνας ἐπὶ μέρους 20
πράξεις.

17 Διαλαμβάνει δὲ καὶ περὶ τοῦ λεγομένου ἐπικοῦ
κύκλου, ὅς ἄρχεται μὲν ἐκ τῆς Οὐρανοῦ | καὶ Γῆς μυθο-

A 301^{rb}

Marginalia 15 ση(μειωτέον): περὶ τῶν ποιητῶν τοῦ ἔπους A² ||
τίνες ἄριστοι τοῦ ἔπους γεγόνασι ποιηταί M 17 περὶ τοῦ ἐπικοῦ
κύκλου A²

Testimonia 15 MICHAEL ITALICOS (*ap. CRAMER, An. gr. Ox.*, III, 189,
21-23): εἶπον ἄν καὶ τίνες μὲν τοῦ ἔπους γεγόνασι κράτιστοι ποιηταί, ὧν ὁ Πανί-
ασις γνωριμώτατος μετὰ Ὅμηρον. Cf. et PROCLI *Vit. Hom.*, p. 99, 4 Allen.
17 ARETHAS *ad EVS. Praep. ev.*, p. 39 D: οὐδὲ (*sic*) ὁ ἐπικός καλούμενος κύκλος
ἄρχεται μὲν ἐκ τῆς Οὐρανοῦ καὶ Γῆς μίξεως μυθολογουμένης. ET. MAGNUM,
327, 40: ὁ μέντοι ἐπικός κύκλος ἄρχεται μὲν ἐκ τῆς μυθολογουμένης Οὐρανοῦ καὶ
Γῆς μίξεως, ἀφ' ἧς ἐκατόγχειρες γίνονται, καὶ ἐξῆς. MICHAEL ITALICOS
(*ap. CRAMER, An. gr. Ox.*, III, 189, 23): (εἶπον ἄν) τίς δὲ ὁ ἐπικός κύκλος...

Critica 14 τὴν ἐν M *Etymol.*: ἐν A || Ὅμηρος A (*cf. Etymol.*): ὁ Ὅμη-
ρος M || τὸν A *Etymol.*: om. M || ποιητὴν A *Etymol.*: ποιητῆς M || ὠκείωσατο M:
om. A *Etymol.* || τὰ A *Etymol.*: om. M 15 κράτιστοι A: -ος M || Πείσανδρος
B: Πίσι- A om. M 16 τε A: τέ ἐστι M || καὶ γένος A: γένος τέ M || καὶ
πατρίδας A: om. M || ἐπὶ μέρους A: ἐπιμέρους M

pria le nom commun qui signifie la parole en général (= ἔπος)
et fut nommé ἔπος², tout comme Homère a fini par être appelé³
le Poète et Démosthène l'Orateur. Car, aussi bien, on⁴ appelait
ἔπη même les trimètres iambiques⁵.

15 Les meilleurs poètes épiques sont¹ Homère, Hésiode, Pi-
sandre², Panyasis³ et Antimaque⁴.

16 Proclos étudie¹ alors chacun de ces auteurs, en indiquant,
dans la mesure du possible, leur famille, leur patrie et ce qu'ils
ont fait de particulier².

17 Il donne ensuite des explications détaillées¹ sur ce qu'on ap-
pelle² le Cycle épique. Ce Cycle commence à l'union fabuleuse d'Ou-

319 a 23 λογουμένης μίξεως, ἐξ ἧς αὐτῷ καὶ τρεῖς παῖδας ἑκατοντάχειρας καὶ τρεῖς γεννῶσι Κύκλωπας.

18 Διαπορεύεται

25 δὲ τὰ τε ἄλλως περὶ θεῶν τοῖς Ἑλλήσι μυθολογούμενα καὶ εἴ πού τι καὶ πρὸς ἱστορίαν ἐξαληθίζεται.

19 Καὶ περα-

τοῦται ὁ ἐπικός κύκλος ἐκ διαφόρων ποιητῶν συμπληρούμενος, μέχρι τῆς ἀποβάσεως Ὀδυσσέως τῆς εἰς Ἰθάκην, ἐν ᾗ ὑπὸ τοῦ παιδὸς Τηλεγόνου ἀγνοοῦντος

30 κτείνεται.

20 Λέγει δὲ ὡς τοῦ ἐπικοῦ κύκλου τὰ ποιήματα διασώζεται καὶ σπουδάζεται τοῖς πολλοῖς οὐχ οὕτω διὰ τὴν

Testimonia 18 ET. MAGNUM, 327, 42 : διαπορεύεται δὲ τὰ τε ἄλλως περὶ θεῶν τοῖς Ἑλλήσι μυθολογούμενα καὶ εἴ πού τι καὶ πρὸς ἱστορίαν ἐξαληθίζεται. 19 ARETHAS ad EVS., *Praef. ev.*, p. 39 D : καὶ περατοῦται (Cyclis) συμπληρούμενος ἐκ διαφόρων ποιητῶν μέχρι τῆς εἰς Ἰθάκην ἀποβάσεως Ὀδυσσέως, ἐν ᾗ καὶ ὑπὸ τοῦ παιδὸς Τηλέγονος ἀγνοούμενος ὡς πατὴρ εἶη κτείνεται. ET. MAGNUM, 327, 44 : περατοῦται (Cyclis) δὲ ἐκ διαφόρων ποιητῶν συμπληρούμενος μέχρι Ὀδυσσέως. 20 ET. MAGNUM, 327, 46 : σπουδάζεσθαι δὲ τὰ τοῦ ἐπικοῦ κύκλου οὐχ οὕτω διὰ τὴν ἀρετὴν ὡς διὰ τὴν ἀκολουθίαν τῶν ἐν αὐτῷ πραγμάτων.

Critica 17 διαλαμβάνει A : -ειν M || ἐξ ἧς A (cf. *Etymol.*) : ἐξῆς M || ἑκατοντάχειρας A : γινώσκουσιν ἑκατοντάχειρας M || τρεῖς A : τρεῖς ἑτέρους M || γεννῶσι A : ἀποτίκτουσι M 18 διαπορεύεται A *Etymol.* : διεξέρχεται M || ἄλλως A *Etymol.* : ἄλλα M || περὶ θεῶν hic A *Etymol.* : ante τὰ M || ἱστορίαν ex ἱστω- A¹ 19 κύκλος A : λόγος M || συμπληρούμενος hic A *Etymol.* : ante ἐκ M Arethas || ἀποβάσεως — εἰσιθάκην A (εἰς ἰ- A² B) : εἰς ἰθάκην ἀποβάσεως Ὀδυσσέως M Arethas || Ὀδυσσέαωσ (?) A de qua lectione vide *Introd.*, p. 38 || ὑπὸ A : καὶ ὑπὸ M Arethas || ἀγνοοῦντος A : ἀγνοούμενος ὡς πατὴρ εἶη M Arethas

ranos et de Gè³, union dont on fait naître⁴ à Ouranos trois enfants « centimanes » et trois Cyclopes⁵.

18 Il examine en détail un certain nombre de points sur les dieux de la mythologie grecque, et, en particulier, ce que ces données peuvent avoir de vrai¹ par rapport à l'histoire².

19 Et le Cycle épique, à la composition duquel ont contribué différents poètes¹, se termine² au débarquement d'Ulysse en Ithaque, où son propre fils Télégonos le tue par méprise³.

20 Et il dit que les poèmes du Cycle épique sont conservés¹ et que beaucoup de gens s'y intéressent, moins à cause de leur valeur

M 248^v

ἀρετὴν | ὥς διὰ τὴν ἀκολουθίαν τῶν ἐν αὐτῷ πραγμάτων. 319 a 32

21 Λέγει δὲ καὶ τὰ ὀνόματα καὶ τὰς πατρίδας τῶν πραγ-
ματευσαμένων τὸν ἐπικὸν κύκλον.

22 Λέγει δὲ καὶ περί
τινων Κυπρίων ποιημάτων, καὶ ὥς οἱ μὲν ταῦτα εἰς 35
Στασίνον ἀναφέρουσι Κύπριον, οἱ δὲ Ἑγησίνον τὸν
Σαλαμίνιον αὐτοῖς ἐπιγράφουσιν, οἱ δὲ Ὅμηρον γράψαι, δοῦναι 319 b 1
δὲ ὑπὲρ τῆς θυγατρὸς Στασίνω καὶ διὰ τὴν αὐτοῦ
πατρίδα Κύπρια τὸν πόνον ἐπικληθῆναι.

A 301^{va}

23 Ἀλλ' οὐ τίθεται
ταύτῃ τῇ αἰτίᾳ · μηδὲ γὰρ Κύπρια προπαροξυτόνως ἐπι-
γράφεσθαι τὰ ποιήματα. 5

Marginalia 22 περὶ τῶν λεγομένων κυπρίων ποιημάτων M
23 ση (μειωτέον) A

Testimonia 21 ET. MAGNUM, 327, 45: (cyclici) ὧν καὶ ὀνόματα καὶ
πατρίδας φησὶν ὁ αὐτός (Proclus). 22 MICHAEL ITALICOS (ap. CRAMER, An.
gr. Ox., III, 189, 23: (εἶπον ἄν) τίνα δὲ Στασίνω τὰ Κύπρια. 23 PROCLUS,
Chrest., p. 102, 9 Allen: ... τὰ λεγόμενα Κύπρια ἐν βιβλίοις φερόμενα ἔνδεκα, ὧν
περὶ τῆς γραφῆς ὕστερον ἐροῦμεν, ἵνα μὴ τὸν ἐξῆς λόγον νῦν ἐμποδίζωμεν.

Critica 20 διὰ τὴν ἀρετὴν A Etymol.: δι' ἀρετὴν M 21 λέγει — κύ-
κλον A: om. M 22 λέγει — ποιημάτων A: om. M || αὐτοῖς ex αὐτῶις A¹ || γρά-
ψαι A: om. M || κύπρια A: κύπρια M 23 τίθεται A: τίθεται ὁ συγγραφεὺς M
|| ταύτῃ τῇ αἰτίᾳ A: τῇ αἰτία ταύτῃς M || μηδὲ] μὴ δε A: μὴ δὲ BM || κύπρια A:
κύπρια M

*littéraire qu'en raison de l'enchaînement des faits qui s'y trouvent
racontés* ².

21 Il dit aussi les noms et lieux d'origine de ceux qui ont composé
le Cycle épique ¹.

22 ¹ Il parle encore de certains poèmes dits ² Cypriens ³. Les uns,
dit-il, les attribuent ⁴ à Stasinos, qui était de Chypre ⁵, d'autres les
mettent sous le nom d'Hégésinos ⁶ de Salamine ⁷, d'autres enfin
prétendent qu'Homère les écrivit, mais que, pour doter sa fille,
il les aurait donnés à Stasinos ⁸ et que c'est à cause de la patrie de
ce dernier que l'ouvrage aurait reçu le nom de Κύπρια ⁹.

23 Mais Proclus ne se rallie pas à cette opinion ¹: il tire d'ail-
leurs argument du fait qu'on ne donne pas pour titre à ces poèmes
Κύπρια, avec l'accent aigu sur l'antépénultième syllabe ².

319 b 6

24 Τὴν δὲ ἐλεγείαν συγκεῖσθαι μὲν ἐξ ἡρώου καὶ πενταμέτρου στίχου, ἀρμόζειν δὲ τοῖς κατοικομένοις.

25 Ὅθεν καὶ τοῦ ὀνόματος ἔτυχεν · τὸ γὰρ θρῆνος ἔλεγον ἐκάλουν οἱ παλαιοὶ καὶ τοὺς τετελευτηκότας δι' αὐτοῦ εὐλόγουν.

26 Οἱ μέντοι γε μεταγενέστεροι ἐλεγεία πρὸς διαφόρους ὑποθέσεις ἀπεχρήσαντο.

27 Λέγει δὲ καὶ ἀριστεύσαι τῷ μέτρῳ Καλλινόν τε τὸν Ἐφέσιον καὶ Μίμνερμον τὸν Κολοφώνιον, ἀλλὰ καὶ τὸν τοῦ Τηλέφου Φιλίταν τὸν Κῶον καὶ Καλλίμαχον τὸν Βάττου · Κυρηναῖος οὗτος δ' ἦν.

Marginalia 24 περὶ τοῦ ἐλεγείου μέτρου καὶ τίνες ἐν αὐτῷ ἀριστεύσαντες A² || περὶ ἐλεγείας M

Testimonia 24 ET. MAGNUM, 327, 48 : τὴν δὲ ἐλεγείαν συγκεῖσθαι μὲν ἐξ ἡρώου καὶ πενταμέτρου, ἀρμόζειν δὲ τοῖς κατοικομένοις. 25 ET. MAGNUM, 327, 50 : καὶ εὐλογεῖσθαι μὲν ὑπ' αὐτοῦ τούτους. 26 ET. MAGNUM, 327, 50 : οἱ μέντοι μεταγενέστεροι ἐπὶ διαφόροις ὑποθέσεσιν αὐτῷ ἀπεχρήσαντο.

Critica 26 γε A : om. M Etymol. || ἐλεγεία] ἐλεγεία A ἐλεγεία A²B τοῖς ἐλεγείοις M 27 Post Μίμνερμον litteram τ et initium litterae ε eras. A¹ || κολοφώνιον A³B : καλοφό- A : κολοφό- M || τοῦ A : om. M || Φιλίταν] φιλήταν A φιλήταν B φιλήτα M || Κῶον] κῶον A : κῶ compendio omisso M || Βάττου] βάτου A βατου M || οὗτος δ' ἦν A (ἦν B) : δ' οὗτος ἦν M

(B) La poésie élégiaque

(24-27)

24¹ Il dit que l'élégie² est constituée par un vers héroïque³ et un pentamètre, et qu'elle convient à la célébration des défunts⁴.

25 De là vient, d'ailleurs, qu'elle porte ce nom¹ : car les anciens donnaient au thrène le nom d'ἔλεγος¹, et ils s'en servaient pour faire l'éloge (εὐλόγουν) des morts³.

26 Mais, dans la suite¹, on a employé l'élégie pour différents sujets².

27 Il dit qu'ont excellé dans ce mètre : Callinos d'Éphèse¹, Mimnerme de Colophon² et aussi le fils de Téléphe, Philétas de Cos³, ainsi que Callimaque⁴, fils de Battos : ce dernier était de Cyrène⁵.

28 Ἀλλὰ γὰρ καὶ τὸν ἱαμβὸν τάττεσθαι μὲν ἐπὶ λοιδο- 319 b 15
ρίας τὸ παλαιόν · καὶ γὰρ καὶ τὸ ἱαμβίζειν κατὰ τινα
γλῶσσαν λοιδορεῖν ἔλεγον.

29 Οἱ δὲ ἀπὸ τινος Ἰάμβης
θεραπαινίδος, Θράττης τὸ γένος · ταύτην φασίν, τῆς
Δήμητρος ἀνιωμένης ἐπὶ τῇ τῆς θυγατρὸς ἀρπαγῇ,
προσελθεῖν περὶ τὴν Ἐλευσίνα ἐπὶ τῇ νῦν Ἀγελάστῳ 20
καλουμένη πέτρᾳ καθημένην καὶ διὰ τινων χλευασμάτων
εἰς γέλωτα προαγαγέσθαι τὴν θεόν.

A 301^vb

30 Ἐοικε δὲ ὁ ἱαμβὸς
τὸ μὲν παλαιόν ἐπὶ τῶν εἰς ψόγον καὶ ἔπαινον γρα-
φομένων ὁμοίως λέγεσθαι · ἐπεὶ δέ τινες ἐπλεόνασαν ἐν
ταῖς κακολογίαις τὸ μέτρον, ἐκείθεν τὸ ἱαμβίζειν εἰς 25
τὸ ὑβρίζειν ὑπὸ τῆς συνηθείας ἐκπεσεῖν · ὥσπερ ἀπὸ
τῶν κωμικῶν τὸ κωμωδεῖσθαι.

Marginalia 28 περὶ τοῦ ἱαμβικοῦ μέτρου A² 29 περὶ τῆς ἐν
ἐλευσίνι ἀγελάστου πέτρας A²

Critica 28 λοιδορίας A² BM : λοιδα- A || ἱαμβίζειν A² BM : ιαμβύ- A ιαμβί-
A¹ 29 τῇ τῆς θυγατρὸς ἀρπαγῇ A : τῆς θυγατρὸς τῇ ἀρπαγῇ M || περὶ A :
ἐπὶ M || τὴν scripsi : τὸν AM || τὴν θεόν A : τὸν θεόν M 30 γραφομένων ὁμοίως
A : ὁμοίως γραφομένων M || ἐπεὶ δέ A : ἐπειδὴ M || κωμωδεῖσθαι A² : κωμωδ- BM
κωμιδ- A

(C) La poésie iambique
(28-31)

28 En ce qui regarde l'iambe, il dit qu'autrefois on l'employait
pour outrager¹ : aussi bien, dans certain parler¹, iambiser était
l'équivalent d'outrager.

29 D'autres¹ font venir le mot iambe d'une servante² Iambé³,
qui était Thrace de nation⁴ : celle-ci, à ce qu'on raconte, comme Dé-
méter était tourmentée par le rapt de sa fille, s'approcha de la déesse,
assise, dans la région d'Éleusis⁵, sur ce qu'on appelle maintenant
la Roche Dolente⁶ et la fit rire⁷ par ses plaisanteries⁸.

30 Mais il semble¹ qu'autrefois², l'iambe était employé aussi
bien pour louer que pour blâmer ; et comme certains poètes ont
trop fréquemment usé de ce mètre pour dire leurs méchancetés, il
en est résulté, vu l'habitude, que le verbe iambiser a fini par signifier
outrager, exactement comme les poètes comiques ont fait que κω-
μωδεῖσθαι³ a pris le sens de bafouer.

319 b 27

31 Ἰάμβων δὲ ποιηταὶ Ἀρχί-
 λοχός τε ὁ Πάριος ἄριστος, καὶ Σημωνίδης ὁ Ἀμόργιος
 ἦ, ὡς ἔνιοι, Σάμιος, καὶ Ἰππῶναξ ὁ Ἐφέσιος · ὧν ὁ μὲν
 30 πρῶτος ἐπὶ Γύγου, ὁ δὲ ἐπ' Ἀμύντου τοῦ Μακεδόνα,
 Ἰππῶναξ δὲ κατὰ Δαρεῖον ἤκμαζεν.

32 Περὶ δὲ μελικῆς ποιήσεως φησιν ὡς πολυμερεστάτη
 τε καὶ διαφόρους ἔχει τομάς.

33 Ἄ μὲν γὰρ αὐτῆς μεμέρισται
 34 θεοῖς, ἃ δὲ ἄνθρωποις, ἃ δὲ θεοῖς καὶ ἄνθρωποις, ἃ δὲ εἰς τὰς
 προσπιπτούσας 35 περιστάσεις.

35 34 Καὶ εἰς θεοὺς μὲν ἀναφέρεσθαι ὕμνον, προσ-
 ὄδιον, παιᾶνα, διθύραμβον, νόμον, ἄδωνίδια, ἰόβακχον,

Marginalia 31 τίνες οἱ τῶν ἰάμβων ποιηταὶ A² || τίνες ἰάμβων
 ἄριστοι ποιηταὶ γεγόνασιν M 32 περὶ μελικῆς ποιήσεως καὶ πο-
 σαχῶς ἀναφέρεται A² || περὶ μελικῆς ποιήσεως M

Testimonia 32 MICHAEL ITALICOS (ap. CRAMER, *An. gr. Ox.*, III, 189,
 24) : τίς δὲ ἡ μελικὴ ποίησις καὶ εἰς πόσα διήρηται 34 MICHAEL ITALICOS
 (ap. CRAMER, *An. gr. Ox.*, III, 189, 25) : καὶ ποῖα μὲν τῆς μελικῆς εἰς θεοὺς
 ἀναφέρεται καὶ λέγεται ὕμνος Ἀδωνίδος.

Critica 31 δαρεῖον A²BM : δορ- A || Ἀμύντου conl. SYLBVRG : ἀνανίου
 AM || ἰππῶναξ δὲ A : ὁ δ' ἰππῶναξ M 32 φησιν A : φασιν M 33 ἄνθρωποις
 — καὶ collatis §§ 34-37 supplevi : om. AM || προσπιπτούσας A³B : προ- AM

31 Des poètes iambiques ¹ Archiloque de Paros ² est le meilleur,
 puis Sémonide d'Amorgos ³ — ou de Samos, comme certains le
 prétendent ⁴ — et Hipponax d'Éphèse ⁵. De ces poètes, le premier
 florissait à l'époque de Gygès ⁶, le second à l'époque d'Amyntas ⁷
 de Macédoine, le troisième ⁸ à l'époque de Darius ⁹.

(D) La poésie lyrique (32-99)
 Classification des genres lyriques
 (32-37)

32 A propos de la poésie lyrique, il dit qu'elle est multiple et
 qu'elle comporte différentes subdivisions ¹.

33 En effet, certaines compositions lyriques ont pour objet les
 dieux, d'autres, <les hommes, d'autres à la fois les dieux et> ¹
 les hommes, les autres enfin chantent les conjonctures éventuelles ².

34 Aux dieux se rapportent l'hymne, le prosodion, le péan,
 le dithyrambe, le nome, les adonidies, l'iobacchos et les

ὑπορχήματα.

320 a 1

35 Εἰς δὲ ἀνθρώπους ἐγκώμια, ἐπίνικον, σκόλια, ἐρωτικά, ἐπιθαλάμια, ὕμναίους, σίλλους, θρήνους, ἐπικήδεια.

A 302^{ra}

36 Εἰς θεοὺς δὲ καὶ ἀνθρώπους παρθένια, δαφν(ηφορικά, τριποδ)ηφορικά, ὠσχοφορικά, εὐκτικά· ταῦτα γὰρ εἰς θεοὺς γραφόμενα καὶ ἀνθρώπων περιείληφεν ἐπαίνους.

5

37 Τὰ δὲ εἰς τὰς προσπιπτούσας περιστάσεις οὐκ ἔστι μὲν εἶδη τῆς μελικῆς, ὑπ' αὐτῶν δὲ τῶν ποιητῶν ἐπικεχέιρηται· τούτων δὲ ἔστι πραγματικά, ἐμπορικά, ἀποστολικά, γνωμολογικά, γεωργικά, ἐπισταλτικά.

Marginalia

37 ὅσα εἶδη τῆς μελικῆς A²

Testimonia

35 MICHAEL ITALICOS (ap. CRAMER, *An. gr. Ox.*, III, 189, 26) : τίνα δὲ εἰς ἀνθρώπους καὶ ὀνομάζεται ἐγκώμια, ἐπινίκια, σκολιά, σίλλος, θρήνοι. 36 MICHAEL ITALICOS (ap. CRAMER, *An. gr. Ox.*, III, 189, 27) : ποῖα δὲ καὶ τὰ ἐξ ἀμφοῖν συγκείμενα, καὶ λέγεται παρθενικά, δαφνηφορικά, ὠσχοφορικά, καὶ τί ἔστι τούτων ἕκαστον.

Critica

34 ὑπορχήματα A : ὑπεροχ- M 35 ἐπίνικον scripsi : ἐπίνικοι A ἐπινίκιοι M (cf. *Ital.*) || σκόλια A : σκολιά M *Italicos* 36 τριποδηφορικά *suppl.* WESTPHAL : om. AM *Italicos* || ὠσχοφορικά] ὠσχο- AM *Italicos* 37 μὲν A : om. M

hyporchèmes.

35 Aux hommes se rapportent les éloges, l'épinicie, les scolies, les chants érotiques, les épithalames, les hyménées, les silles, les thrènes et les épicedies.

36 Aux dieux et aux hommes ensemble se rapportent les parthénées, les daphnéphoriques, <les tripodéphoriques>¹, les oschophoriques et les euctiques : en effet, ces compositions, écrites pour les dieux, comportent en même temps des éloges adressés aux hommes.

37 Quant aux variétés ayant pour objet les conjonctures éventuelles, elles ne constituent pas des espèces du genre lyrique, mais c'est à un caprice des poètes qu'on en doit l'essai¹. A ce groupe appartiennent les pragmatiques, les emporiques, les apostoliques, les gnomologiques, les géorgiques et les épistaltiques².



320 a 9

38 Καί φησι τὸν ὕμνον

10 μὲν ὠνομάσθαι ἀπὸ τοῦ ὑπόμονόν τινα εἶναι καὶ οἶον
εἰς μνήμην καὶ ὑπόμνησιν ἄγειν τὰς πράξεις τῶν ὕμνου-
μένων · ἢ ἀπὸ τοῦ ὕδριν αὐτάς, ὅπερ ἐστὶ λέγειν.

39 Ἐκά-

λουν δὲ καθόλου πάντα τὰ εἰς τοὺς ὑπερόντας γραφόμενα
ὕμνους · διὸ καὶ τὸ προσόδιον καὶ τὰ ἄλλα τὰ προειρη-
15 μένα φαίνονται ἀντιδιαστέλλοντες τῷ ὕμνῳ ὡς εἶδη
πρὸς γένος · καὶ γὰρ ἔστιν αὐτῶν ἀκούειν γραφόντων ὕμνος
προσοδίου, ὕμνος ἐγκωμίου, ὕμνος παιᾶνος καὶ τὰ ὅμοια.

40 Ἐλέγέτο δὲ τὸ προσόδιον ἐπειδὰν προσίωσι τοῖς βω-
μοῖς ἢ ναοῖς, καὶ ἐν τῷ προσιέναι ἦδετο πρὸς αὐλόν · ὁ
20 δὲ κυρίως ὕμνος πρὸς κιθάραν ἦδετο ἐστώτων.

M 249^r

Marginalia 38 πόθεν ὁ ὕμνος M 40 τί ἐστὶ τὸ προσώδιον A²
|| ὕμνος A² || περὶ προσωδίου M

Testimonia 39 Vide Test. 34.

Critica 38 φησι] φησὶν A : φησὶ B φα(σὶ) M || μὲν A : om. M || ὠνομάσ-
θαι cum rasura supra -ομ- A || ὑπόμονόν SYLBVRG : ὑπομῶμον A ὑπόμνησιν M
|| οἶον A²B : οἶον A οἶονεὶ M || μνήμην A : μνήμην τινὰ M 39 ὑπερόντας scrip-
si : ὑπηρέτας AM || αὐτῶν ἀκούειν A : ἀκούειν αὐτῶν M || ὕμνος A : -ους M ||
προσοδίου] -ωδίου A -ωδίους M || ὕμνος A : καὶ ὕμνους M || ἐγκωμίου A : ἐ. καὶ
M || ὕμνος A : -ους M 40 προσίωσι scripsi : -ίασι BM -ίασιν A² -είασιν A ||
κιθάραν ex κηθ- A¹ || ἐστώτων AM : ἐστῶσαν A²B

Premier groupe

La lyrique sacrée (38-56)

I. L'hymne

38 Et Proclus¹ dit que l'hymne tire son nom² (ὕμνος) du fait qu'il en résulte quelque chose de durable (ὑπόμονος) et que, pour ainsi dire, il rappelle à la mémoire et au souvenir (ὑπόμνησις) les actes de ceux qu'on y célèbre ; ou bien encore³ du fait que, pour dire célébrer, on peut employer le verbe ὕδριν, synonyme de λέγειν.

39 Certains auteurs¹ employaient le mot général hymne pour tout ce qui était écrit à l'adresse d'êtres éminents² ; c'est pourquoi ils ont l'air d'opposer le prosodion et les autres subdivisions précitées à l'hymne, de la même manière que les espèces s'opposent au genre. Ainsi, on peut lire chez eux des expressions comme³ : hymne de prosodion, hymne d'éloge, hymne de péan, et autres analogues.

2. Le prosodion

40 Le prosodion¹ était dit² lorsqu'on allait en procession (προσίωσι) aux autels ou aux temples, et on le chantait au cours de la

41 'Ο δὲ 320 a 20

παιάν ἐστιν εἶδος ὥδῃς εἰς πάντας νῦν γραφόμενος
θεούς, τὸ δὲ παλαιὸν ἰδίως ἀπενέμετο τῷ Ἀπόλλωνι
καὶ τῇ Ἀρτέμιδι, ἐπὶ καταπαύσει λοιμῶν καὶ νόσων ᾄδόμενος.
Καταχρηστικῶς δὲ καὶ τὰ προσόδια τινες παιᾶνας
λέγουσιν.

25

42 'Ο δὲ διθύραμβος γράφεται μὲν εἰς Διόνυσον,
προσαγορεύεται δὲ ἐξ αὐτοῦ, ἥτοι διὰ τὸ κατὰ τὴν
Νύσαν ἐπ' ἄνθρω διθύρῳ τραφῆναι τὸν Διόνυσον,
ἢ διὰ τὸ λυθέντων τῶν ῥαμμάτων τοῦ Διὸς εὐρεθῆναι
αὐτόν, ἢ διότι δις δοκεῖ γενέσθαι, ἅπαξ μὲν ἐκ τῆς Σεμέλης,
δεύτερον δὲ ἐκ τοῦ μηροῦ.

30

Marginalia 41 παιάν A² || περὶ παιάνος M 42 περὶ διθυράμβου A² || περὶ διθυράμβου M

Testimonia 42 Schol. PLAT. RP, III, 394 C : ὁ διθύραμβος γράφεται μὲν εἰς Διόνυσον... κέκληται δὲ ἀπὸ τῶν συμβάντων περὶ αὐτόν. ὀνομάζεται γὰρ οὕτως ἢ ἀπὸ τοῦ κατὰ τὴν Νύσαν ὑπὸ ἄνθρω διθύρῳ τραφῆναι, ἢ διὰ τὸ λυθέντων τῶν ῥαμμάτων ἐκ τοῦ Διὸς μηροῦ εὐρεθῆναι, ἢ διὰ τὸ δόξαι γενέσθαι δις, ἐκ τε τῆς Σεμέλης καὶ τοῦ μηροῦ τοῦ Διὸς.

Critica 42 προσαγορεύεται cum σ supra pro scripto A || τὴν A Schol. Plat. : om. M || διθύρῳ Schol. Plat. : διθυράμβω A διθυράμβω BM || αὐτόν ex αὐτοῦ A¹ || μὲν A : om. M || δεύτερον δὲ A : καὶ δεύτερον M

procession³, avec accompagnement d'aulos⁴; mais l'hymne proprement dit⁵ était chanté au son de la cithare, le chœur⁶ restant immobile⁷.

3. Le péan

41 Le péan¹ est une espèce de chant adressé de nos jours² à tous les dieux³; mais autrefois, il était spécialement attribué à Apollon et à Artémis⁴, pour la cessation⁵ des fléaux et des maladies⁶. C'est d'une manière abusive⁷ que certains donnent le nom de prosodion au péan⁸.

4. Le dithyrambe

42 Le dithyrambe¹ est écrit en l'honneur de Dionysos², de qui il tient son nom³, soit parce que Dionysos fut élevé dans une grotte à deux ouvertures⁵, près de Nysa⁶, soit parce que⁷ le dieu fut découvert après qu'on eut défait les coutures de Zeus, soit encore⁸ parce qu'il semble être né deux fois, une première fois de sa mère Sémélé, une seconde fois de la cuisse de Zeus⁹.

320 a 30

43 Εὐρεθῆναι δὲ τὸν διθύ-
ραμβον Πίνδαρος ἐν Κορίνθῳ λέγει · τὸν δὲ ἀρξάμε-
νον τῆς ᾠδῆς Ἀριστοτέλης Ἀρίονά φησιν εἶναι, ὃς πρῶ-
τος τὸν κύκλιον ἤγαγε χορόν.

320 b 1

44 Ὁ μέντοι νόμος
γράφεται μὲν εἰς Ἀπόλλωνα, ἔχει δὲ καὶ τὴν ἐπωνυμίαν
35 ἀπ' αὐτοῦ· Νόμιμος γὰρ ὁ Ἀπόλλων, Νόμιμος δὲ ἐκλήθη ὅτι
τῶν ἀρχαίων χοροὺς ἱστάντων καὶ πρὸς αὐλὸν ἢ λύραν
ᾄδόντων τὸν νόμον, Χρυσόθεμις ὁ Κρής πρῶτος στολῇ
χρησάμενος ἐκπρεπεῖ καὶ κιθάραν ἀναλαβὼν εἰς μί-
μησιν τοῦ Ἀπόλλωνος μόνος ἦσε νόμον, εὐδοκι-
μήσαντος δὲ αὐτοῦ διαμένει ὁ τρόπος τοῦ ἀγωνίσματος,
5 45 Δοκεῖ δὲ Τέρπανδρος μὲν πρῶτος τελειῶσαι τὸν νό-
μον, | ἡρώῳ μέτρῳ χρησάμενος, ἔπειτα Ἀρίων ὁ Μη- A 302^{va}

Marginalia

43 τίς ἤρξε τῆς ᾠδῆς M 44 περὶ νόμου A²
45 περὶ Τερπάνδρου καὶ Ἀρίωνος τοῦ Μῆθυμναίου A²

Testimonia

43 Schol. PLAT. RP, III, 394 C: εὐρεθῆναι δὲ τὸν διθύραμβον
ἐν Κορίνθῳ ὑπὸ Ἀρίονός φασιν.

Critica

43 Ἀρίονα ex Ἀρήονα A (cf. Schol. Plat.): Ἀρίωνα A³BM || φησὶν
εἶναι A: λέγει M || χορόν ex χω- A¹ 44 ἀπ' ex ἐπ' A¹ || νόμιμος bis Photius,
sed Proclum νόμιος scripsisse certum videtur || ἐκλήθη A: ἐπεκλήθη M || Χρυσόθε-
μις M: -θεσμις A || ὁ M: om. A || στολῇ A²B: στολήν AM || ἐκπρεπεῖ A: ἐκπρέ-
πει M || εὐδοκιμήσαντος δὲ M: εὐδοκιμήσαντος A (fort. recte) καὶ εὐδοκιμήσαντος
A²B 45 πρῶτος A: om. M || Ἀρίων ex Ἀρή- A¹ || Μηθυμναῖος BM: Μεθύμ-
ναιος A Μεθυμναῖος A³

43¹ Pindare² dit que le dithyrambe fut découvert à Corinthe,
et Aristote³ prétend que l'initiateur de cette forme lyrique fut Arion⁴,
qui, le premier, présenta au public le chœur circulaire⁵.

5. Le nome

44 Le nome est écrit en l'honneur d'Apollon, qui tient de lui
son surnom¹, car Apollon est dit Nomien² et voici pourquoi³
il fut nommé⁴ ainsi. Alors⁵ que les anciens⁶ formaient des chœurs
et chantaient le nome avec accompagnement d'aulos ou de lyre, un
Crétois, Chrysothémis, eut, le premier, l'idée de revêtir une robe
splendide et de prendre une lyre à l'instar d'Apollon et chanta
un nome en soliste⁶: à cause du grand succès qu'il remporta, cette
manière de concourir s'est perpétuée⁷.

45 Terpandre¹, le premier, semble avoir perfectionné le nome
par l'emploi du mètre héroïque² et ensuite Arion de Méthymne

θυμναῖος οὐκ ὀλίγα συναυξῆσαι, αὐτὸς καὶ ποιητῆς καὶ 320 b 7
κιθαρῳδὸς γενόμενος.

46 Φρύνης δὲ ὁ Μυτιληναῖος ἐκαι-
νοτόμησεν αὐτόν · τό τε γὰρ ἑξάμετρον τῷ λελυμένῳ
συνῆψε καὶ χορδαῖς τῶν ἑπτὰ πλείοσιν ἐχρήσατο. 10

47 Τι-
μόθεος δὲ ὕστερον εἰς τὴν νῦν αὐτὸν ἤγαγε τάξιν.
48 Ἔστι δὲ ὁ μὲν διθύραμβος κεκινημένος καὶ πολὺ τὸ
ἐνθουσιῶδες μετὰ χορείας ἐμφαίνων, εἰς πάθη κατα-
σκευαζόμενος τὰ μάλιστα οἰκεῖα τῷ θεῷ καὶ σεσόβηται
μὲν καὶ τοῖς ῥυθμοῖς καὶ ἀπλουστέρως κέχρηται ταῖς λέ- 15
ξεσιν.

49 Ὁ δὲ νόμος τοῦναντίον διὰ τὸν θεὸν ἀνείται
τεταγμένως καὶ μεγαλοπρεπῶς καὶ τοῖς ῥυθμοῖς ἀνείται
καὶ διπλασίοις ταῖς λέξεσι κέχρηται.

Marginalia 46 Φρύνης ὁ Μιτυληναῖος A² 47 Τιμόθεος A²
48 περὶ διθυράμβου A² || τί διαφέρει νόμος διθυράμβου M 49 περὶ
νόμου A²

Testimonia 48 Schol. PLAT. RP, III, 394 C : κεκινημένος καὶ πολὺ τὸ
ἐνθουσιῶδες μετὰ χορείας ἔχων.

Critica 46 τῶν ζ̄ πλείωσιν (-εῖο- A²B) A : πλείοσι τῶν ἑπτὰ M 47 αὐ-
τὸν A : om. M 48 δὲ M : om. A (fort. recte) οὖν A²B || τῷ θεῷ A : τοῦ θεοῦ
M || ἀπλουστέρως A : -τέrais M || κέχρηται A : δὲ κέχρηται M 49 τὸν scripsi :
τῶν AM || θεὸν scripsi : θεῶν A vacat M || τεταγμένως BM : -μένος A || διπλασί-
οις A : -ίαις M

semble l'avoir accru d'une façon non négligeable, en sa double
qualité de poète et de citharède ³.

46 Phrynis ¹ de Mytilène le renouvela ² ; il combina l'hexamètre
avec le mètre libre ³ et utilisa un plus grand nombre de cordes que
les sept traditionnelles ⁴.

47 Timothée ¹ après cela lui donna sa forme actuelle ².

6. Parallèle entre le dithyrambe et le nome

48 ¹ Donc ², le dithyrambe est tumultueux et, secondé par la danse ³,
il extériorise à un haut degré l'enthousiasme divin : c'est qu'il a
pour objet ⁴ les passions ⁵ les plus propres au dieu Dionysos ⁶ ; les
rythmes dont il use contribuent aussi à le rendre mouvementé ⁷
et il met assez peu de recherche ⁸ dans le choix de ses mots ⁹.

49 Le nome, au contraire, à cause du dieu qui y préside ¹, s'élève
avec ordre et magnificence ² ; calme ³ dans ses rythmes ⁴, il use
de grands mots ⁵.

320 b 18

50 Οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ
ταῖς ἀρμονίαις οἰκείαις ἑκάτερος χρῆται · ὁ μὲν γὰρ
20 τὸν φρύγιον καὶ ὑποφρύγιον ἀρμόζεται, ὁ νόμος δὲ
τῷ συστήματι τῷ τῶν κιθαρῳδῶν λυδίῳ.

51 Ἐοικε δὲ ὁ
μὲν διθύραμβος ἀπὸ τῆς κατὰ τοὺς ἀγροὺς παιδιᾶς καὶ
τῆς ἐν τοῖς πότοις εὐφροσύνης εὐρεθῆναι · | ὁ δὲ νόμος
δοκεῖ μὲν ἀπὸ τοῦ παιᾶνος ῥυθῆναι (ὁ μὲν γὰρ ἐστὶ κοι-
25 νότερος, εἰς κακῶν παραίτησιν γεγραμμένος, ὁ δὲ
ἰδίως εἰς Ἀπόλλωνα) · ὅθεν τὸ μὲν ἐνθουσιῶδες οὐκ
ἔχει, ὡς ὁ διθύραμβος.

52 Ἐκεῖ μὲν γὰρ μέθαι καὶ παι-
διαί, ἐνταῦθα δὲ ἱκετεῖαι καὶ πολλή τάξις · καὶ γὰρ
αὐτὸς ὁ θεὸς ἐν τάξει καὶ συστήματι κατεσταλμένῳ
30 περιέρχεται τὸν κρουσμόν.

53 Ἀδωνίδια δὲ λέγεται τὰ
εἰς Ἀδωνιν ἀναφερόμενα.

Marginalia 53 περὶ ἀδωνιδίων A²

Critica 50 ἑκάτερος A³B: -τέρως AM || γὰρ A: om. M || τὸν fort. τὴν (sc. ἀρμονίαν) legend. || κιθαρῳδῶν ex κιθαρο- A¹ || Λυδίῳ Photius, sed Proclum αἰολίῳ usum esse haud perperam suspicatus est WESTPHAL 51 μὲν A: om. M || παι-
διᾶς A³BM: πεδ- A || Ἀπόλλωνα A: -λω M 52 μέθαι A: μέθη M || παιδιαί A²B: παιδίαι A παιδιά M || ὁ θεὸς A: om. M || κατεσταλμένῳ G. HERMANN: -η AM

50 D'ailleurs¹, chacun d'eux emploie des modes² appropriés: le dithyrambe, en effet, s'adapte au mode³ phrygien et à l'hypophrygien⁴, tandis que le nome emploie le mode lydien des citharèdes⁵.

51 Le dithyrambe, semble-t-il, doit son origine à des réjouissances rustiques et à la joie qui règne dans les beuveries¹; le nome, lui, paraît dériver du péan² (ce dernier, en effet, est plus général, étant écrit pour l'éloignement des maux, tandis que le nome est composé spécialement pour Apollon³). C'est pour cela⁴ que le nome n'a pas les transports du dithyrambe⁵.

52 Car, d'un côté, ce ne sont qu'ivresses et amusements, de l'autre, que supplications et ordre parfait¹: c'est que le dieu lui-même² parcourt la musique d'une manière ordonnée et dans un mode calme³.

7. Les adonidies

53 On appelle adonidies les chants en l'honneur d'Adonis¹.

54 Ἦιδετο δὲ ὁ ἰόβακχος 320 b 31
ἐν ἑορταῖς καὶ θυσίαις Διονύσου, βεβαπτισμένος πολλῶ
φρονάγματι.

55 Ὑπόρχημα δὲ τὸ μετ' ὀρχήσεως ἀδό-
μενον μέλος ἐλέγετο · καὶ γὰρ οἱ παλαιοὶ τὴν ὑπὸ ἀντὶ
τῆς μετὰ πολλάκις ἐλάμβανον. 35

56 Εὐρέτας δὲ τούτων
λέγουσιν οἱ μὲν Κουρήτας, οἱ δὲ Πύρρον τὸν Ἀχιλ-
λέως · ὅθεν καὶ πυρρίχην εἶδος τι ὀρχήσεως λέγου- 321 a 1
σιν.

De encomio hic disseruit Proclus ; attamen in textu *Bibliothecae*
lacuna non est indicanda ; hanc enim partem Photius aut praeter-
misit aut oblitus est.

Marginalia 54 περὶ ἰοβάκχου A² || περὶ ἰοβάκχων M 55 περὶ
ὑπορχήματος ἢ μέλους A² || περὶ ὑπορχήματος M 56 περὶ πυρ-
ρίχης A²

Critica 55 δὲ M : om. A (fort. recte) 56 λέγουσιν A : φα(σιν) M || κου-
ρήτας M : κούρητας A || εἶδος τι] εἶδος τί A³B εἶδος τί A τι εἶδος M

8. L'iobacchos

54 L'iobacchos ¹ était chanté au cours de fêtes et de sacrifices en
l'honneur de Dionysos ², dans un déluge de cris variés ³.

9. L'hyporchème

55 ¹ On donnait le nom d'hyporchème au chant exécuté avec
accompagnement de danse (μετ' ὀρχήσεως) ² : car, aussi bien, les
anciens employaient souvent ὑπό au lieu de μετὰ ³.

56 En ce qui regarde l'invention ¹ de ce genre ² de composition ³,
les uns l'attribuent aux Courètes ⁴, les autres à Pyrrhus, le fils
d'Achille ⁵ : de là vient aussi le nom de pyrrhique donné à une espèce
de danse ⁶.

Deuxième groupe La lyrique profane (56a-67)

1. L'encomion

56a 1

321 a 2

57 Ὁ δὲ ἐπίνικος ὑπ' αὐτὸν τὸν καιρὸν τῆς νίκης τοῖς προτεροῦσιν ἐν τοῖς ἀγῶσιν ἐγράφετο.

58 Τὸ

M 249^v

5 δὲ σκόλιον μέλος ἦδετο παρὰ τοὺς πότους · διὸ καὶ παροίνιον αὐτὸ ἐσθ' ὅτε καλοῦσιν · ἀνειμένον δέ ἐστι τῇ κατασκευῇ καὶ ἀπλούστατον μάλιστα.

59 Σκόλιον δὲ εἴρηται

οὐχ, ὥς ἐνίοις ἔδοξε, κατὰ ἀντίφρασιν · τὰ γὰρ κατὰ ἀντίφρασιν ὥς ἐπίπαν τοῦ εὐφημισμού στοχάζεται, οὐκ εἰς κακοφημίαν μεταβάλλει τὸ εὐφημον ·

A 303^r

60 ἀλλὰ διὰ τὸ

10 προκατειλημμένων ἤδη τῶν αἰσθητηρίων καὶ παρειμένων οἶνω τῶν ἀκροατῶν, τηνικαῦτα εἰσφέρεσθαι τὸ βάρβιτον εἰς τὰ συμπόσια καὶ διονυσιάζοντα ἕκαστον

Marginalia 57 περὶ ἐπινίκου A² || περὶ ἐπινι(κίου) M 58 περὶ σκολίου μέλους A² || περὶ σκολιοῦ M 59 ση(μειωτέον) χρ(ηστόν) M

Testimonia 60 ET. MAGNUM, 718, 35 σκόλια ... ἀπὸ τοῦ μεθύουσι καὶ σκολιῶς ἔχουσι τὰ αἰσθητήρια ἄδεσθαι.

Critica 57 ἐπίνικος A : -νίκιος M || προτεροῦσιν A : πρωτεύουσιν M 58 σκόλιον A : σκολιὸν M || αὐτὸ M : -ὄν A 59 σκόλιον A³B : σκολιὸν AM || ἔδοξεν ex ἔδωξεν A¹ || τὰ — ἀντίφρασιν A : om. M || μεταβάλλει A : μεταλαμβάνει M 60 ἀλλὰ A : om. M || προκατειλημμένων A¹M : -μένον AB || ἤδη A²BM : εἶδη A || βάρβιτον BM⁶ : βάρβητον A βαρβάριτον M || διονυσιάζοντα A²B : διονύσιαζοντα A διονυσιάζοντας M || σκόλιον A : σκολιὸν M

2. L'épini cie

57 L'épini cie¹ était écrit à l'occasion même de la victoire en l'honneur des vainqueurs aux Jeux².

3. Le scolie

58 Le scolie¹ est la chanson exécutée au moment où les convives buvaient² : c'est pourquoi on l'appelle parfois chanson à boire³. Il est relâché dans sa composition et extrêmement simple⁴.

59 Il est dit scolie non point par antiphrase, comme quelques-uns l'ont pensé : car les mots employés par antiphrase visent le plus souvent à l'euphémisme et¹ ne changent pas en mauvais augure² ce qui est de bon augure³.

60 Mais il doit son nom au fait que c'est au moment où, leurs sens déjà surpris, les assistants s'abandonnaient à l'ivresse, que le luth¹ était apporté au banquet et que chacun, sous le coup de l'ivresse,

ἀκροσφαλῶς συγκόπτεσθαι περὶ τὴν προφορὰν τῆς ὥδης. 321 a 13
ὅπερ οὖν ἔπασχον αὐτοὶ διὰ τὴν μέθην τοῦτο τρέψαν-
τες εἰς τὸ μέλος, σκόλιον ἐκάλουν τὸ ἀπλούστατον. 15

61 Τὰ δὲ
ἐρωτικά δῆλον ὅτι γυναικῶν καὶ παίδων καὶ παρ-
θένων ἐρωτικὰς ᾄδει περιστάσεις.

62 Καὶ τὰ ἐπιθα-
λάμια δὲ τοῖς ἄρτι θαλαμευομένοις ἅμα οἱ ἡῖθεοι καὶ
αἱ παρθένοι ἐπὶ τῶν θαλάμων ᾄδον.

63 Ὑμέναιον
δὲ ἐν γάμοις ᾄδεσθαι φησι κατὰ πόθον καὶ ζήτησιν 20
Ὑμεναίου τοῦ Τερψιχόρας, ὃν φασὶ γήμαντα ἀφανῆ
γενέσθαι,

Marginalia 61 περὶ ἐρωτικῶν A² || περὶ τῶν ἐρωτικῶν M 62
περὶ ἐπιθαλαμίων A² || περὶ ἐπιθαλαμίων M 63 περὶ ὑμεναίου καὶ
ὄθεν ὠνομάσθη A² || περὶ ὑμεναίου M

Testimonia 63 ET. MAGNUM, 776, 41 : ... ἡ ἀπό τινος Ὑμεναίου, ὃν φασὶ
γήμαντα δοξασθῆναι.

Critica 62 ἄρτι A : ἀρτὶ M 63 ᾄδεσθαι φησὶν A : αἰδεσθαι φα(σὶ) M

zigzagait en chancelant ² pour débiter sa chanson : appliquant au
chant ce qu'eux-mêmes, ivres, ressentaient ³, ils l'appelèrent scolie
tout simplement ⁴.

4. Les chansons d'amour

61 Les chansons d'amour, cela va de soi, chantent la conjoncture ¹
de ceux qui sont épris de femmes, de jeunes garçons et de jeunes
filles ².

5. Les épithalames ¹

62 ² Les épithalames ³ étaient chantés aux nouveaux mariés
par des chœurs de jeunes gens et de jeunes filles ⁴ réunis devant la
chambre nuptiale ⁵.

6. L'hyménée

63 Il dit ¹ que l'hyménée était chanté aux mariages pour exprimer
le regret et la recherche d'Hyménaios ², le fils de Terpsichore ³, qui,
dit-on, disparut ⁴ le jour de ses noces ⁵.

321 a 22

64 οἱ δὲ κατὰ τιμὴν τοῦ Ἀττικοῦ Ὑμεναίου· τοῦτον γάρ φησί ποτε διώξαντα ἀφελέσθαι κούρας Ἀττικὰς ληστῶν.

65 Ἐγὼ δὲ οἶμαι βίου τινὰ εὐτυχούς προαναφώνησιν ὑπάρχειν καὶ συνεύχεσθαι τοῖς συνιοῦσι πρὸς γάμου κοινωνίαν μετὰ φιλοστοργίας, αἰολικῇ παραπλέκοντας τὴν εὐχὴν | διαλέκτῳ, οἷον ὕμεναίειν καὶ ὁμονοεῖν τούτους ἀεὶ ὁμόσε ναίοντας.

A 303^r b

66 Ὁ δὲ σίλλος λαιδορίας καὶ διασυρμούς πεφεισμένως ἀνθρώπων ἔχει.

67 Διαφέρει δὲ τοῦ ἐπικηδείου ὁ θρήνος, ὅτι τὸ

Marginalia 65 ὅρα τὴν τοῦ ὕμεναίου ἐτυμολογίαν A² 66 περὶ σίλλου A² || περὶ σίλλου M 67 περὶ ἐπικηδείου A² || περὶ θρήνου A² || τί διαφέρει ἐπικήδειος θρήνου M

Testimonia 65 ET. MAGNUM, 776, 41 : ... ἀπὸ τοῦ ὁμονοεῖν τοὺς νυμφίους ὁμόσε ναίοντας τροπῇ αἰολικῇ. 66 ET. MAGNUM, 713, 7 σίλλος : ... ὁ γὰρ σίλλος λαιδορίας καὶ διασυρμούς πεφεισμένως ἀνθρώπων ἔχει. 67 ET. MAGNUM, 454, 50 θρήνος : ... διαφέρει δὲ ἐπικηδείου ὅτι τὸ μὲν ἐπικήδειον παρ' αὐτὸ τὸ κῆδος, ἔτι τοῦ σώματος προκειμένου λέγεται· ὁ δὲ θρήνος οὐ περιγραφόμενος χρόνῳ.

Critica 64 ποτὲ A : om. M 65 συνεύχεσθαι A : συνέχ- M || ναίοντας A²B Etymol. : νέοντας A μένοντας M 66 πεφεισμένως hic A Etymol. : ante λαιδορίας M 67 ἐπικήδειον ex ἐπικήδι- A¹ || προκειμένου A Etymol. : κειμένου M

64 D'autres disent que c'est pour honorer Hyménaios d'Athènes¹ : car celui-ci, dit-il², poursuivit un jour des brigands et leur arracha des jeunes filles attiques qu'ils avaient enlevées³.

65 Quant à moi, voici mon opinion¹ : ὕμεναιε² est une exclamation³ pour présager une vie de bonheur, et on se joint ainsi aux prières des époux pour qu'ils trouvent dans le mariage une communauté accompagnée de tendresse ; cette prière étant formulée en dialecte éolien, quand on leur dit ὕμεναιε, c'est comme si on leur souhaitait d'habiter en commun (ὕμεναίειν) et d'avoir la concorde (ὁμονοεῖν) en demeurant⁴ toujours ensemble⁵.

7. Le sille

66¹ Le sille² contient des invectives et des railleries exprimées avec des ménagements³ pour les personnes⁴.

8-9 Le thrène et l'épicédie¹

67² Le thrène³ diffère de l'épicédie⁴ en ce que⁵ l'épicédie est dit

μὲν ἐπικήδειον παρ' αὐτὸ τὸ κῆδος, ἔτι τοῦ σώματος 321 a 31
προκειμένου, λέγεται · ὁ δὲ θρῆνος οὐ περιγράφεται χρό-
νω.

68 Τὰ δὲ λεγόμενα παρθένια χοροῖς παρθένων
ἐνεγράφετο.

69 Οἷς καὶ τὰ δαφνηφορικὰ ὡς εἰς γένος
πίπτει · δάφνας γὰρ ἐν Βοιωτία διὰ ἐνναετηρίδος εἰς 35
τὰ τοῦ Ἀπόλλωνος κομίζοντες ἱερεῖς ἐξύμνουν αὐ-
τὸν διὰ χοροῦ παρθένων.

70 Καὶ ἡ αἰτία · τῶν Αἰολέων

Marginalia 68 περὶ παρθενίων A² || περὶ παρθενίων M 69 περὶ
δαφνηφορικῶν καὶ δι' ἣν αἰτίαν ἐπενοήθη A² in mg. d. || ἡ ἱστορία A²
in mg. sin.

Testimonia 69 ARETHAS ad CLEM. ALEX., *Protr.*, p. 298, 29 Stählin :
τῶν δαφνηφορικῶν οὕτως ὀνομαζομένων παρόσον δάφνας δι' ἐνναετηρίδος ... sequun-
tur capitula 69-77 verbatim exscripta, quorum varias lectiones in apparatu critico
recepti. 70 ARETHAS : cf. *Test.* 69.

Critica 69 ἐν βοιωτία A : om. M Arethas || διὰ A : δι' M Arethas || ἐνναετη-
ρίδος] ἐνναε- A : ἐνναε- B ἐνναε- M Arethas | -τηρίδος A²B Arethas : -ταιρίδος
AM || τὰ AM : τὸ Arethas || ἱερεῖς A : οἱ ἱερεῖς M Arethas || διὰ χοροῦ (A²B : χω-
A) παρθένων A : om. M Arethas 70 καὶ AM : αὕτη Arethas || Ante αἰολέων
litteram a erasit A || αἰολέων A Arethas : ἑώων M || κατώικουν ex κατόι- A¹ ||
ταύτῃ Arethas : -τῇ A -τῆς M || προσκαθεζόμενοι AM : περικαθ- Arethas ||
προκατεχομένας A Arethas : προσκαθεζομένας M

à l'occasion même des funérailles, le corps étant encore exposé,
tandis que le thrène n'est pas limité dans le temps ⁶.

Troisième groupe La lyrique mixte (68-93)

1. Les parthénées

68 Les compositions qui portent le nom de parthénées étaient
écrites pour des chœurs de jeunes filles ¹.

2. Les chants daphnéphoriques

69 A ce genre se rattache l'espèce qu'on nomme daphnéphorique ¹.
En effet ², lorsque, à chaque neuvième année ³, les prêtres béotiens
portaient des branches de laurier dans les temples d'Apollon, c'est
par des chœurs de jeunes filles qu'ils faisaient célébrer le dieu.

70 ¹ Voici l'origine de ces chants. Les Éoliens qui habitaient

321b1 ὅσοι κατῴκουν Ἄρνην καὶ τὰ ταύτη χωρία κατὰ χρη-
σμὸν ἀναστάντες ἐκεῖθεν καὶ προκαθεζόμενοι Θήβας
ἐπόρθουν προκατεχομένας ὑπὸ Πελασγῶν.

71 Κοινῆς ἀμ-
φοῖν ἑορτῆς Ἀπόλλωνος ἐνστάσης ἀνοχὰς ἔθεντο καὶ
5 δάφνας τέμνοντες οἱ μὲν ἐξ Ἑλικῶνος, οἱ δὲ ἐγγὺς τοῦ
Μέλανος ποταμοῦ ἐκόμιζον τῷ Ἀπόλλωνι.

72 Πολεμά-
τας δὲ, ὁ τῶν Βοιωτῶν ἀφηγούμενος, ἔδοξεν ὄναρ νεα-
νίαν τινὰ πανοπλίαν αὐτῷ διδόναι καὶ εὐχὰς ποιεῖ-
σθαι τῷ Ἀπόλλωνι δαφνηφοροῦντας διὰ | ἐννεαετηρί-
10 δος προστάττειν.

A 303^v a

73 Μετὰ δὲ τρίτην ἡμέραν ἐπιθέμενος
κρατεῖ τῶν πολεμίων καὶ αὐτός τε τὴν δαφνηφο-
ρίαν ἐτέλει καὶ τὸ ἔθος ἐκεῖθεν διατηρεῖται.

M 25

Marginalia 72 Πολεμάτας A²

Testimonia 71 ARETHAS : cf. Test. 69. 72 ARETHAS : cf. Test. 69.

73 ARETHAS : cf. Test. 69.

Critica 71 ἐνστάσης A²BM Arethas : ἐνστάσεις litteris praeter primam et
ultimam in rasura scriptis A || τέμνοντες A : τεμόντες M τεμοντες Arethas
72 τινὰ A²BM Arethas : τινὰν A || Ante αὐτῷ litteram a erasit A || διδόναι ex διδό-
A¹ || διὰ AM : δι' Arethas || ἐννεαετηρίδος] ἐννεαε- A : ἐννεα- B ἐνναε- M Arethas |
-τηρίδος A²B Arethas : -ταιρίδος AM || προστάττειν hic A : ante τῷ Ἀπόλλωνι M
Arethas 73 κρατεῖ A Arethas : κράτει M

Arné² et la contrée voisine, partirent de là sur l'ordre d'un oracle³
et vinrent, pour en faire le siège, camper devant Thèbes, alors
occupée par des Pélasges⁴.

71 Une fête d'Apollon, commune aux deux belligérants¹, étant
imminente, ils conclurent une trêve et allèrent, les uns sur les flancs
de l'Hélicon², les autres sur les bords du Mélas³, couper du laurier
pour le porter à Apollon⁴.

72¹ Or, il advint un songe à Polématas, le chef des Béotiens. Il
crut voir un jeune homme qui lui remettait une armure complète
et qui ordonnait d'organiser, à chaque neuvième année, une proces-
sion qui porterait des branches de laurier en chantant des prières
à Apollon.

73 Trois jours plus tard, Polématas fit une attaque et remporta
la victoire sur les ennemis. Puis, en personne, il accomplit la daphné-
phorie¹, et la coutume a persisté depuis ce temps-là.

74 Ἡ δὲ 321 b 12

δαφνηφορία · ξύλον ἐλαίας καταστέφουσι δάφναις καὶ ποικίλοις ἄνθεσι καὶ ἐπ' ἄκρου μὲν χαλκῇ ἐφαρμόζεται σφαῖρα, ἐκ δὲ ταύτης μικροτέρας ἐξαρτῶσιν · 15 κατὰ δὲ τὸ μέσον τοῦ ξύλου περιθέντες ἐλάσσονα τῆς ἐπ' ἄκρῳ σφαίρας καθάπτουσι πορφυρᾷ στέμματα · τὰ δὲ τελευταῖα τοῦ ξύλου περιστέλλουσι κροκωτῶ.

75 Βούλεται δὲ

αὐτοῖς ἡ μὲν ἀνωτάτῳ σφαῖρα τὸν ἥλιον (ὧ καὶ τὸν Ἀπόλλωνα ἀναφέρουσιν), ἡ δὲ ὑποκειμένη τὴν σελήνην · 20 τὰ δὲ προσηρτημένα τῶν σφαιρίων ἄστρα τε καὶ ἀστέρας · τὰ δὲ γε στέμματα τὸν ἐνιαύσιον δρόμον · καὶ γὰρ καὶ τῆς ποιοῦσιν αὐτά.

76 Ἀρχεὶ δὲ τῆς | δαφνηφορίας παῖς

ἀμφιθαλῆς · καὶ ὁ μάλιστα αὐτῷ οἰκεῖος βαστάζει τὸ κατεστεμμένον ξύλον ὃ κώπῳ καλοῦσιν. 25

Marginalia 74 οἷα ἡ τῆς δαφνηφορίας ἀκολουθία A² 75 ἡ ἐρμηνεία A²

Testimonia 74 ARETHAS : cf. Test. 69. 75 ARETHAS : cf. Test. 69. 76 ARETHAS : cf. Test. 69.

Critica 74 ἐλαίας A²BM Arethas : ἐλέ- A || καὶ ποικίλοις A : ποικίλοις M Arethas || σφαῖρα B Arethas : σφαῖρα AM || περιθέντες littera é in rasura A || ἐλάσσονα A : -vas M Arethas || ἄκρῳ σφαίρας A² : ἄκρωσφαίρας A ἄκρου τοῦ ξύλου M Arethas || περιστέλλουσι AM : περιστέφουσι Arethas 75 δὲ A Arethas : δ' M || σφαῖρα B Arethas : σφαῖρα A²M σφαιρα A || ἡ δὲ A : ἡ δ' M Arethas || γε AM : om. Arethas 76 κώπῳ A : κωπῶ M κωπῳ Arethas

74 Voici en quoi consiste la daphnéphorie¹. On couronne une hampe d'olivier avec des branches de laurier et des fleurs diverses. Au sommet on adapte une boule de bronze, à laquelle sont suspendues d'autres boules, plus petites. Le milieu de la hampe est entouré d'une autre boule, moindre que celle du sommet et à laquelle on attache des bandelettes de pourpre. Quant à l'extrémité inférieure de la hampe, on la pare d'étoffe safranée.

75 Aux yeux des Béotiens, la boule du sommet représente le soleil, dans lequel ils reconnaissent Apollon ; la boule du milieu représente la lune ; les petites boules suspendues figurent les planètes et les étoiles¹, tandis que les bandelettes symbolisent le cours annuel, car on en attache trois cent soixante-cinq.

76¹ En tête de la daphnéphorie marche un jeune garçon qui a encore ses père et mère² ; son plus proche parent³ porte la hampe parée qu'on appelle la κώπῳ⁴.

321 b 25

77 Αὐτὸς δὲ ὁ δα-
φνηφόρος ἐπόμενος τῆς δάφνης ἐφάπτεται, τὰς μὲν
κόμας καθειμένος, χρυσοῦν δὲ στέφανον | φέρων καὶ λαμ-
πρὰν ἐσθῆτα ποδήρη ἐστολισμένος ἐπικρατίδας τε ὑπο-
δεδεμένος · ᾧ χορὸς παρθένων ἐπακολουθεῖ προτείνων
30 κλῶνας πρὸς ἱκετηρίαν ὕμνων.

A 303^v b

78 Παρέπεμπον δὲ
τὴν δαφνηφορίαν εἰς Ἀπόλλωνος Ἰσμηνίου καὶ Χαλα-
ζίου.

79 Τὸ δὲ τριποδηφορικὸν μέλος τρίποδος προη-
γουμένου παρὰ τοῖς Βοιωτοῖς ᾗδετο.

80 Ἔσχε δὲ καὶ τοῦτο
αἰτίαν τοιαύτην. Πελασγῶν τινες Πάνακτον τῆς Βοιω-
35 τίας ἐπόρθουν, Θηβαῖοι δὲ ᾗμνον · καὶ πέμψαντες εἰς
Δωδώνην περὶ τῆς τοῦ πολέμου νίκης ἐχρῶντο.

A 30

Marginalia 77 γρ(άφετ)αι χρυσοῦν A³ 79 περὶ τριποδιφορικοῦ
μέλους καὶ ὅθεν ἔσχε τὴν αἰτίαν A² || περὶ τοῦ τριποδιφορικοῦ μέ-
λους M

Testimonia 77 ARETHAS : cf. Test. 69.

Critica 77 κόμας ex κώ- A¹ || καθειμένος B Arethas : καθειμένας A²M
καθημένας A || χρυσοῦν A³mgBM⁶ Arethas : -σὸν AM || ἐσθῆτα A²BM Arethas :
αἰσθ- A || ἐπικρατίδας A : ἱφικρατίδας M Arethas || ὕμνων scripsi : ὕμνων A τῶν
ὕμνων M Arethas 78 Ἰσμηνίου] ἰσμινίου M ἰσανίου A || χαλαζίου A : γαλα-
ξίου M 80 πάνακτον A²BM : πάρακτον A

77 Le daphnéphore lui-même vient ensuite et tient dans sa main le laurier¹. Il a les cheveux flottants et le chef couronné d'or ; il est vêtu d'une robe d'apparat qui lui tombe jusqu'aux pieds et il est chaussé d'épicratides². Un chœur de jeunes filles³ l'accompagne ; elles tiennent des rameaux de supplication et chantent des hymnes.

78 On conduisait la daphnéphorie en procession au sanctuaire d'Apollon Isménien¹ et² Chalazien³.

3. Le chant tripodéphorique

79 Le chant tripodéphorique se chantait chez les Béotiens derrière un trépied porté en procession¹.

80 Voici l'origine de cette coutume¹. Une tribu de Pélasges² faisait le siège de Panacton³ en Béotie ; les Thébains qui défendaient la ville envoyèrent une députation à Dodone⁴ interroger l'oracle sur l'issue de ce conflit⁵.

81 Χρησμός

321 b 36

δὲ τοῖς Θηβαίοις ἐξέπεσεν ὥς, εἰ μέγιστον ἀσέβημα
ἀσεβήσουσι, νικήσουσιν.

322 a 1

82 Ἐδοξεν οὖν αὐτοῖς ἀσεβη-

μάτων εἶναι μέγιστον τὸ τὴν χρησμοδήσασαν αὐτοῖς
τὸν χρησμὸν ἀνελεῖν, καὶ ἀνεῖλον.

83 Αἱ δὲ περὶ τὸ τέ-

μενος συνιέρειαι δίκην λαβεῖν ἀπήτουν τοῦ φόνου τοὺς
Θηβαίους.

5

84 Θηβαῖοι δὲ οὐκ ἐπιτρέπουσι γυναιξὶ μόναις

τὴν περὶ αὐτῶν δίκην ἀξιοῦν· κοινῆς δὲ κρίσεως ἀνδρῶν καὶ
γυναικῶν γεγενημένης καὶ ἀνδρῶν λευκὰς αὐτοῖς
ἐπενεγκόντων ψήφους ἀπέφυγον Θηβαῖοι.

85 Ὑστερον δὲ

ἐπιγνόντες αὐτοῖς τὸ ὑπὸ τοῦ χρησμοῦ προστασσόμενον
βαστάσαντες τῶν κατὰ τὴν Βοιωτίαν ἱερῶν τριπόδων
ἓνα καὶ κατακαλύψαντες ὥς ἱερόσυλοι ἀνέπεμψαν εἰς
Δωδώνην.

10

A 304^r a

Critica 82 τὸ — αὐτοῖς A : om. M, cuius archetypum τὸν, non τὸ, habuisse
videtur 84 ἀξιοῦν B : ἐξιοῦν A om. M || γεγενημένης ||| καὶ A || ἀπέ|||φυγον
A || Θηβαῖοι A : οἱ θηβαῖοι M 85 δὲ A : om. M

81 L'oracle répondit aux Thébains qu'ils auraient la victoire
s'ils commettaient le plus grand sacrilège¹.

82 Il leur parut donc que le plus grand des sacrilèges serait de
tuer la prêtresse¹ qui leur avait rendu l'oracle² — et ils la tuèrent³.

83 Mais les autres prêtresses¹ attachées au saint lieu demandèrent
que les Thébains subissent un châtement pour le meurtre qu'ils
avaient commis².

84 Les Thébains ne supportèrent pas que des femmes seules
eussent la haute direction de leur procès¹ : un tribunal mixte
d'hommes et de femmes ayant été constitué, et les hommes ayant dépo-
sé en leur faveur des cailloux blancs², les Thébains furent acquittés³.

85 Ayant compris¹ plus tard ce que l'oracle leur avait ordonné,
ils enlevèrent un des trépieds sacrés qui se trouvaient en Béotie et,
le dérochant aux regards pour simuler un vol sacrilège², ils l'en-
voyèrent à Dodone.

322 a 12

86 Εὐπραγήσαντες δὲ ἐξ ἐκείνου τοῦ λοιποῦ τὴν
πρᾶξιν ἑορτὴν ἐποιοῦν.

87 Ὀσχοφορικὰ δὲ μέλη παρὰ
Ἀθηναίοις ᾗδετο.

88 Τοῦ χοροῦ δὲ δύο νεανίαι κατὰ γυ-
15 ναῖκας ἐστολισμένοι κλημά τ' ἀμπέλου κομίζοντες μεστὸν
εὐθαλῶν βοτρυῶν (ἐκάλουν δὲ αὐτὸ ὠσχην, ἀφ' οὗ καὶ
τοῖς μέλεσιν ἢ ἐπωνυμία) τῆς ἑορτῆς καθηγούντο.

89 Ἀρ-
ξαι δέ φασι Θησέα πρῶτον τοῦ ἔργου · ἐπεὶ γὰρ ἐκούσιος
ὑποστὰς τὸν εἰς Κρήτην πλοῦν ἀπήλλαξε τὴν πατρίδα
20 τῆς κατὰ τὸν δασμὸν συμφορᾶς, χαριστήρια ἀποδιδούς
Ἀθηνᾶ καὶ Διονύσω, οἳ αὐτῷ κατὰ τὴν νῆσον τὴν
Δίαν ἐπεφάνησαν, ἔπραττε τοῦτο δυσὶ νεανίαις ἐσκια-
τραφημένοις χρησάμενος πρὸς τὴν ἱερουργίαν ὑπῆρέ-
ταις.

Marginalia 87 περὶ ὀσχοφορικοῦ μέλους · καὶ ὅπως γέγονε A²

|| περὶ ὀσχοφορικῶν M 89 ὅτι τῆς ὀσχοφορίας θησεὺς ἤρξεν M

Critica 86 ἑορτὴν A²BM: ἑορτὴν ex ἐποιοῦν A¹ 87 ὠσχοφορικὰ A:

ὀσχο- BM 88 δὲ M: om. A (fort. recte) || κλημά τ' ἀμπέλου MEVRSIVS: κλημα

ἀμπέλου A κλήματα ἀμπέλου M || μεστὸν A: -ὦν M || ὠσχην A: ὀσχο- BM

89 φασὶ θησέα A: θησέα φα(σὶ) M || ἐσκιατραφημένοις A: -μένας M

86 Et leurs affaires ayant prospéré¹, c'est depuis lors qu'ils ont
fait de la chose une fête².

4. Les chants oschophoriques¹

87 Les chants oschophoriques² se chantaient chez les Athéniens.

88 Deux jeunes gens du chœur¹, vêtus de robes de femmes²,
portant un cep de vigne chargé de grappes à maturité — cette
branche, dite ὠσχη, donna leur nom aux chants³ — marchaient en
tête du cortège⁴.

89 C'est Thésée, dit-on, qui institua cette fête. En effet, quand il
eut, de son plein gré¹, commandé l'expédition de Crète et délivré sa
patrie du tribut de malheur, il se fit un devoir de rendre grâces²
à Athéna et Dionysos, qui lui étaient apparus près de l'île de Dia³.
Il le fit donc, en prenant comme assistants dans la cérémonie deux
jeunes garçons rendus semblables à des jeunes filles⁴.

90 Ἦν δὲ τοῖς Ἀθηναίοις ἡ παραπομπὴ ἐκ τοῦ Διονυσιακοῦ ἱεροῦ εἰς τὸ τῆς Ἀθηνᾶς τῆς Σκιράδος τέ- 322 a 24
μενος. 25

91 Εἶπετο δὲ τοῖς νεανίαις ὁ χορὸς καὶ ἦδε τὰ μέλη.

A 304^r b

92 Ἐξ ἐκάστης δὲ φυλῆς ἔφηβοι διημιλλῶντο πρὸς ἀλλήλους δρόμῳ · καὶ τούτων ὁ πρότερος ἐγεύετο ἐκ τῆς πενταπλῆς λεγομένης φιάλης, ἥ συνεκινᾶτο ἐλαίῳ καὶ οἴνῳ καὶ μέλιτι καὶ τυρῷ καὶ ἀλφίτοις. 30

93 Εὐκτικὰ δὲ μέλη ἐγράφετο τοῖς αἰτουμένοις τι παρὰ θεοῦ γενέσθαι.

94 Πραγματικά δὲ ἃ τινων περιεῖχε πράξεις.

Marginalia 93 εὐκτικὰ μέλη A² || περὶ εὐκτικῶν μελῶν M
94 πραγματικά A² || περὶ πραγματικῶν M

Critica 90 τῆς Σκιράδος] τῆσκειράδος A τῆς σκιριάδος M 92 ἐγεύετο
ex ἐγένετο A¹

90 Les Athéniens faisaient cette procession depuis le temple de Dionysos jusqu'à l'enceinte sacrée d'Athéna Sciras ¹.

91 A la suite des deux jeunes gens venait le chœur, qui exécutait les chants oschophoriques ¹.

92 Et des éphèbes ¹, pris dans chaque tribu, se mesuraient en un concours de course à pied. Le vainqueur était admis à goûter à la phiale dite quintuple parce qu'elle contenait un mélange de cinq substances : huile, vin, miel, fromage et farine d'orge ².

5. Les chants euctiques

93 Les chants euctiques ¹ sont écrits par ceux qui demandent ² à la divinité que quelque chose arrive.

Quatrième groupe

Autres thèmes lyriques (94-99)

1. Les pragmatiques

94 Les pragmatiques ¹ sont des chants qui rapportaient les actes de certaines personnes ².

322 a 32

95 Ἐμπορικά

δὲ ὅσα κατὰ τὰς ἀποδημίας καὶ ἐμπορίας ἐπιδεικνύ-
μενά τισιν ἐγράφη.

96 Καὶ ἀποστολικά δὲ ὅσα διαπεμπό-
35 μνοι πρὸς τινὰς ἐποιοῦν.

97 Τὰ δὲ γνωμολογικά δῆλον
ὅτι παραίνεσιν ἡθῶν ἔχει.

98 Καὶ τὰ γεωργικά δὲ χώρας
καὶ φυτῶν καιροῦς καὶ ἐπιμελείας.

99 Καὶ τὰ ἐπισταλτικά
δὲ ὅσα κατ' ἐντολὰς πρὸς τινὰς ποιοῦντες διέπεμπον.

Marginalia 95 ἐμπορικά A² || περὶ ἐμπορικῶν M 96 ἀποστο-
λικά A² || περὶ ἀποστολικῶν M 97 γνωμολογικά A² || περὶ γνωμο-
λογικῶν M 98 γεωργικά A² || περὶ γεωργικῶν M 99 ἐπισταλ-
τικά A² || περὶ ἐπισταλτικῶν M

Critica 96 διαπεμπόμενοι A : -μενα M 99 διέπεμπον A : ἐξ- M

2. Les emporiques

95 Dans les emporiques, certains ont écrit ce qu'ils avaient vu
au cours de leurs voyages et de leurs affaires ¹.

3. Les apostoliques

96 On appelait apostoliques ce qu'écrivaient les poètes envoyés
en mission ¹.

4. Les gnomologiques

97 Les gnomologiques, cela va de soi, contiennent des conseils
moraux ¹.

5. Les géorgiques

98 Les géorgiques ¹ chantent les campagnes, les saisons des
plantes, ainsi que les soins à leur donner ².

6. Les épistaltiques

99 Les épistaltiques sont des instructions en vers envoyées à
certains ¹.

100 Οἱ μὲν δύο λόγοι τῆς Πρόκλου Γραμματικῆς Χρησ- 322 a 39
τομαθείας ἐν τούτοις.

Critica 100 ἐν τούτοις A : om. M

Post τούτοις in A textus finem crux indicat ; deinde spatium vacuum quinque linearum. Vacat et fol. 304^v.

100

Fin du résumé de Proclus

100 *Tel est le contenu des deux premiers livres du Manuel de littérature de Proclus*¹.

COMMENTAIRE

100. On ne doit pas se fier à l'apparence des choses, car elles sont souvent trompeuses.

101. On ne doit pas se fier à l'apparence des choses, car elles sont souvent trompeuses.

102. On ne doit pas se fier à l'apparence des choses, car elles sont souvent trompeuses.

103. On ne doit pas se fier à l'apparence des choses, car elles sont souvent trompeuses.

104. On ne doit pas se fier à l'apparence des choses, car elles sont souvent trompeuses.

105. On ne doit pas se fier à l'apparence des choses, car elles sont souvent trompeuses.

106. On ne doit pas se fier à l'apparence des choses, car elles sont souvent trompeuses.

107. On ne doit pas se fier à l'apparence des choses, car elles sont souvent trompeuses.

108. On ne doit pas se fier à l'apparence des choses, car elles sont souvent trompeuses.

109. On ne doit pas se fier à l'apparence des choses, car elles sont souvent trompeuses.

COMMENTAIRE

III
COMMENTAIRE

Le *Codex* 239 présente, pour le fond et la forme, des difficultés qu'on ne soupçonnerait guère à une première lecture. On en a déjà vu quelques-unes dans le tome premier à propos de la tradition manuscrite : mais il en reste encore assez pour remplir un volumineux commentaire.

Celui qu'on va lire a pour but de faire connaître, aussi exactement que possible, la pensée de Proclos d'après le résumé de Photius, puis, cette pensée connue, de la situer dans le concert des grammairiens antiques.

L'avant-propos du tome premier a montré la double erreur dont Proclos a été la victime : un excès d'humiliation et un excès d'exaltation. J'ai essayé de me tenir également loin de ces deux extrêmes, et cela explique l'allure souvent combative de cette exégèse. Cela explique aussi que certaines notes aient pris des proportions d'article, tandis que d'autres se contentent d'une étendue plus modeste.

Ajoutons qu'une série de notes ont été délibérément écourtées, soit parce qu'elles auraient inutilement répété des données trop connues, soit parce qu'elles auraient été prématurées ou trop fragmentées : à ce groupe appartiennent, entre autres, les notes relatives au Cycle épique et les notes relatives aux théories sur le style, qui devront être reprises ailleurs dans leur ensemble. Ce n'est donc point un commentaire exhaustif : aussi bien, il ne comporte aucune conclusion. On estimera sans doute avec moi qu'il vaut mieux ne rédiger cette conclusion qu'après avoir examiné dans son ensemble l'œuvre de Proclos.

En un mot, je n'apporte que quelques matériaux pour l'édifice à construire. Ces renseignements un peu disparates aideront à suivre la pensée d'un auteur qui, non sans finesse et souvent avec pénétration, dresse un bilan de la poésie grecque depuis Homère jusqu'à l'époque alexandrine. A cause de la sympathie même dont on entoure ceux avec lesquels on a longtemps vécu en esprit, il se peut que j'aie quelquefois grossi la perspective : même débarrassé de ce préjugé favorable, Proclos sera sans doute pour quelques-uns une révélation. Car cet auteur, à la fois trop

et trop peu étudié, avait un jugement sain, une méthode rigoureuse et d'excellentes sources, aujourd'hui disparues. Sans aller jusqu'à lui prêter un génie qu'il n'avait pas, on doit, pour être simplement juste, lui reconnaître de réelles qualités, qu'on n'a aucun mérite ni aucune peine à mettre en lumière.

Pour faciliter la consultation de ce commentaire où les notions les plus diverses s'accumulent pêle-mêle, j'ai ajouté à la fin du volume des *index* très complets qui rendront quelques services au lecteur pressé.

¹ J'ai donné dans l'*Introduction* (p. 174) les textes de Photius sur lesquels se fonde cette traduction qui peut paraître assez inattendue : il est cependant certain que les mots ἐκ τοῦ ... βιβλίου ne dépendent pas de ἐκλογαί. La traduction se justifie d'ailleurs par le fait qu'en 100, Photius nous apprendra qu'il n'a résumé que deux livres de l'ouvrage.

Il est, je crois, inutile d'insister sur l'importance que présente l'interprétation de cette phrase initiale ; si on l'a pour ainsi dire complètement négligée jusqu'ici, c'est parce qu'on a accepté sans contrôle le texte fallacieux établi par Bekker.

² La manière même dont Photius nous présente cet ouvrage démontre qu'il ne lui était pas très familier. Il ne viendra à personne — et à Photius moins qu'à quiconque — l'idée d'introduire la mention d'un ouvrage classique par les mots : *Lu dans l'ouvrage qui porte le titre suivant...*

³ L'ouvrage résumé par Photius portait donc le titre :

Πρόκλου χρηστομαθείας γραμματικῆς ἐκλογαί

qu'il s'agit d'interpréter et de commenter.

Pour le plus important de ces mots, *χρηστομάθεια*, il semblerait qu'aucune question ne se pose, à en juger par l'unanimité des dictionnaires et des manuels.

Thesaurus : ab inferiorum temporum scriptoribus Excerpta rerum notabiliorum ex libris scriptorum amplioribus dicuntur. Et il donne comme exemples les ouvrages de Proclus et d'Helladius.

LIDDELL-SCOTT : *Books containing a summary of things worthy to be known were intitled περὶ χρηστομαθείας and χρηστομάθειαι were collections of choice passages from other authors, chrestomathies, such as were compiled by Proclus and Helladius.*

BAILLY : *Chrestomathie, recueil des meilleurs ou des plus utiles*

morceaux d'auteurs, comme les recueils de Proclus et d'Helladius.

Cette interprétation date de la Renaissance. Ainsi, Nunnesius (*ap.* GAISFORD, p. 357) traduisait : *Selecta aurea a Proclo ex Grammaticis*. A la fin du XIX^e siècle, la grande histoire de la littérature grecque de Christ rangeait l'ouvrage qui nous intéresse dans la catégorie des morceaux d'extraits et des florilèges.

Le mot même de *chrestomathie* est entré dans la langue française avec le sens : *Recueil de morceaux choisis dans certains auteurs classiques* (LITTRÉ). Il en résulte que, pour nous, le mot *chrestomathie* éveille l'idée matérielle d'un livre, exactement comme *anthologie* ou *florilège*.

Or, ce que nous appelons traditionnellement la *Chrestomathie* de Proclos n'était pas le moins du monde une anthologie ou un florilège. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire le résumé de Photius, et l'on s'étonne qu'il ait fallu attendre jusqu'en 1902 pour voir cette vieille erreur vigoureusement combattue par Immisch (p. 245-249). Cependant, comme je ne partage pas toutes les idées de ce savant en la matière, je crois devoir revenir encore une fois sur la question.

En soi, le mot *χρηστομάθεια* est un abstrait formé sur *χρηστομαθής* * et signifie à peu près : *ce qu'il faut savoir* ; puis par extension : *la science utile réellement acquise*, autrement dit : *l'érudition*. Tous les sens énumérés par les dictionnaires se ramènent à ces deux sens-types, et il n'y en a pas d'autres.

Le mot fut créé, selon toute apparence, à l'époque alexandrine. On nous dit que le premier emploi d'un mot de cette famille se trouve dans une lettre écrite en 68 par Cicéron (*Att.*, I, 6, 2), où *χρηστομαθής* qualifie l'érudit D. Turranius. Mais le mot est certainement plus ancien, puisque l'adverbe *χρηστομαθῶς*, inconnu des dictionnaires que j'ai consultés, figure déjà dans le *De musica* de Philodème, qui l'a emprunté, croit-on, à Diogène de Babylone (*Stoic. graec. fragm.*, III, p. 231, fr. 80 Arnim).

Cette question de date n'a d'ailleurs que peu d'importance. Ce qui en a davantage, c'est que l'adjectif *χρηστομαθής* reparait avec un sens identique (*ὁ ποικιλωτέρων μαθημάτων ἀψάμενος*) chez les auteurs chrétiens (Cyrille, Clément d'Alexandrie, Eusèbe, cités par le *Thesaurus*).

* Cf. P. CHANTRAINE, *La formation des noms en grec ancien*, p. 88 : « Mais la fonction essentielle du suffixe attique -εια a été de fournir des abstraits aux adjectifs sigmatiques en -ης. »

Pareillement, le verbe *χρηστομαθέω* apparaît pour la première fois au premier siècle de notre ère dans le traité *Sur le Sublime* (II, 3), où le participe *τοῖς χρηστομαθοῦσι* désigne les *érudits*.

Le même auteur emploie pour la première fois le substantif *χρηστομάθεια*, qui reparaît chez les auteurs chrétiens (Clément d'Alexandrie, Eusèbe, Épiphane) et byzantins (Eustathe) [cités dans le *Thesaurus*], toujours avec la même valeur de *science*, *érudition*. Photius lui-même ne l'emploie pas autrement, à en juger par son *incipit* du *Codex* 245, où il dit avoir lu plusieurs *Vies parallèles* de Plutarque *ὧν ἡ ἔκδοσις κατὰ σύνοψιν ἐκλέγεται διάφορον χρηστομάθειαν* (393 b 8).

Il nous reste à voir les exemples où le mot *χρηστομάθεια* figure dans les titres d'ouvrages.

Photius, au *Codex* 279 (p. 529 b 25), nous donne le titre exact d'un ouvrage d'Helladius (III^e/IV^e siècle) : *χρηστομαθειῶν α' β' γ' δ'*, *quatre livres de choses utiles à savoir*. Or, fait digne de remarque, en trois passages, qui se retrouvent tous dans le *Codex* 279 de Photius, ce même ouvrage est cité par l'*Etymologicon Magnum* (212,49, 609,1, 685,50) sous le titre *περὶ χρηστομαθείας*.

Le même lexique, on l'a vu (*Introduction*, p. 303), cite l'ouvrage de Proclos sous la forme abrégée *περὶ χρηστομαθείας*, et Suidas (*Πρόκλος*, 2473 Adler) fait exactement de même : cette rencontre prouve au moins ceci que les Byzantins sentaient parfaitement bien que le mot *χρηστομάθεια* est abstrait et ne peut, *en soi*, désigner un *livre* qui contient des morceaux choisis. La même conclusion résulte non moins clairement d'une constatation faite ailleurs (*Introduction*, p. 57) : un lecteur de la *Bibliothèque*, antérieur à Aréthas, donc un Byzantin cultivé du IX^e siècle, a interprété le titre de l'ouvrage de Proclos par *περὶ πολυμαθείας*, employant ainsi le mot classique, qui, dès l'époque alexandrine, semble avoir cédé la place à *χρηστομάθεια*.

L'*Etymologicon Magnum* (Γέρανος 227,51) cite de Philon de Byblos (I^{er}/II^e siècle) un ouvrage intitulé *περὶ χρηστομαθείας*, dont on a conjecturé qu'il n'était qu'une partie d'un autre ouvrage connu sous le titre de *περὶ κτήσεως καὶ ἐκλογῆς βιβλίων βιβλία ιβ'* (FHG, III, 560).

Mentionnons, pour finir, l'*Építome* de Strabon, dont le plus ancien manuscrit date du X^e siècle, et qui s'intitule : *χρηστομάθειαι ἐκ τῶν Στράβωνος Γεωγραφικῶν*, c'est-à-dire : *choses utiles à savoir, extraites de la Géographie de Strabon*.

Après cette revue de tous les cas où le mot se présente, nous pouvons affirmer que jamais *χρηστομάθεια* au singulier n'a le sens que nous donnons aujourd'hui au mot *chrestomathie* = *florilège, anthologie*. A la rigueur, on emploie le pluriel *χρηστομάθειαι*, sans que, cependant, le mot perde son sens premier de *choses utiles à savoir*.

Voyons maintenant la suite du titre.

Si Proclus avait intitulé son livre simplement *χρηστομάθεια* = *ce qu'il faut savoir*, on aurait pu, avec raison, lui reprocher de promettre bien présomptueusement une encyclopédie de tout le savoir humain. Comme il se bornait plus modestement à la littérature, il restreignit le sens de ce mot trop vague par l'adjonction de l'épithète *γραμματική*. Les deux mots réunis signifient : *ce qu'il faut savoir en fait de littérature*, ou, pour parler la langue de notre temps : *Manuel de littérature*.

Il faut croire que Proclus trouva ce titre encore trop ambitieux pour son ouvrage de vulgarisation, puisque Photius nous donne le titre complet sous la forme :

χρηστομαθείας γραμματικῆς ἐκλογαί.

Pour ce dernier mot, on ne saurait guère hésiter, tous les sens se ramenant à ceux de *extraits, choix*, et toute l'expression doit signifier : *choix de ce qu'il faut savoir en fait de littérature*, autrement dit : *Manuel abrégé de littérature*.

Cette conclusion nous écarte complètement de la tradition, malheureusement trop vivace, qui considère l'ouvrage de Proclus comme une *chrestomathie* au sens moderne du mot.

Elle nous écarte plus encore d'une tradition qui est en train de s'établir et qui voudrait que Photius ait lu, non pas le livre même de Proclus, mais une édition abrégée, une *Eclogarum editio* de ce livre. L'origine de cette regrettable erreur doit être cherchée dans la préférence accordée jusqu'ici au manuscrit *M* pour la phrase initiale de Photius ; on a, en outre, corrigé *ἀνεγνώσθη* en *ἀνεγνώσθησαν*, si bien que la vulgate de ce texte capital a pris la forme suivante :

*ἀνεγνώσθησαν ἐκ τῆς Πρόκλου χρηστομαθείας γραμματικῆς ἐκλογαί **.

* C'est le texte de Gaisford et de Bekker, généralement adopté par les éditeurs et les commentateurs. Chose curieuse, Immisch qui, d'ordinaire, cite Westphal, reproduit (p. 238) la phrase initiale d'après Bekker.

Nous connaissons maintenant (*Introduction*, p. 185) l'origine du texte transmis par *M*. Dans son exemplaire, qui portait le texte de *A* [mais sans la lacune de ἐκλογαί], Aréthas avait inscrit une manchette explicative, qu'un copiste ultérieur introduisit maladroitement dans le texte. Par conséquent, tout ce qu'on a tiré ou voudrait tirer de ce texte *M* a des chances d'être faux. Je montrerai dans un autre volume les incohérences et les erreurs auxquelles ont abouti ceux qui ont parlé de la *Chrestomathie* de Proclus sans s'être donné la peine d'étudier la tradition manuscrite.

Pour l'instant, je me bornerai à deux remarques sur cette pseudo-*Eclogarum editio* de Proclus.

D'abord, Photius commence son résumé en parlant de χρηστομαθείας γραμματικῆς ἐκλογαί et le termine (100) en parlant simplement de χρηστομάθεια γραμματική. Les partisans de l'*Eclogarum editio* ont quelque mal à expliquer la disparition de cette dernière au paragraphe final : en effet, pareille contradiction serait bien étonnante de la part de Photius qui, d'ordinaire, est plus précis. Au contraire, si on adopte le point de vue que je défends ici, nul ne saurait s'offusquer de ce que Photius ait parlé d'un *Manuel abrégé de littérature* en commençant, et d'un *Manuel de littérature* en terminant son résumé.

En second lieu, c'est une vérité d'expérience que, généralement, on ne fait d'*Eclogarum editio* que d'une œuvre célèbre, classique ou trop volumineuse. Or, ce n'était pas le cas de la *Chrestomathie* de Proclus, dont Kaibel et ses disciples ont outrageusement exagéré l'importance et la diffusion dans les cercles de grammairiens depuis le ^{ve} jusqu'au ^{xiii}^e siècle.

Je ne vois donc aucune raison de croire à l'existence d'une *Eclogarum editio* *, invention dont ses plus chauds partisans sont quelquefois très embarrassés d'avoir à tenir compte (cf. *Introduction*, p. 267).

* A ma connaissance, le seul auteur qui, depuis Heyne, ait catégoriquement nié l'existence de cette *Eclogarum editio* est HARTMANN (*Untersuchungen zur Rekonstruktion der Telegonie des Eugamon von Kyrene*, I. Die mythographische Ueberlieferung, Diss. Munich, Beck, 1915, p. 5, n. 11). Il se fonde uniquement sur le fait que, dans la seconde partie de la *Bibliothèque* (Codex 234 et suivants), Photius publie des passages qu'il a lui-même extraits des auteurs.

3

¹ C'est la seule fois où Photius trouve bon de nous donner un détail sur la tomaisson de l'ouvrage. Il terminera son compte rendu en disant qu'il a résumé deux des quatre livres que contenait le manuel de Proclos ; mais, dans l'intervalle, il omet de nous dire où commençait le second livre. De là, d'interminables et vaines discussions, sur lesquelles je reviendrai longuement dans le volume promis plus haut (1³).

² Proclos oppose ici les deux mots λόγος (*prose*) et ποίημα (*poésie*). En consultant les dictionnaires, on voit que ce sens précis de λόγος appartient à la meilleure grécité (Platon, Xénophon, Aristote), et que Platon oppose λόγος à ποίησις, et Aristote λόγοι à ἔμμετρα. Dans Denys d'Halicarnasse, λόγοι πεζοί s'oppose à ποιητική (*Comp.*, 6, p. 29, 18 Usener) et à ποιήματα (*ib.*, 15, p. 59, 12 Usener), ce qui nous rapproche davantage de Proclos pour l'emploi de ποίημα.

³ Pour l'expression même, on songe à Aristote (*Pol.*, E (Θ), 7, 1342 a 6) : τῷ δὲ ἥττον διαφέρει καὶ τῷ μᾶλλον. Pour le fond, l'auteur veut dire que, essentiellement, prose et poésie sont identiques, mais qu'il y a entre elles une différence de quantité et non de qualité. Par exemple, un texte en prose peut être plus ou moins poétique, comme un texte en vers peut être plus ou moins prosaïque (Cf. *infra*, la note 66² fin).

C'est cette identité qui justifie l'existence d'une terminologie identique pour désigner le genre de style cultivé par un écrivain, qu'il soit poète ou prosateur. On a l'impression que Proclos s'excuse ainsi d'employer, en parlant de poésie, une terminologie qui était plus couramment employée de son temps pour la prose, et, en particulier, pour la prose des orateurs. Si cette impression n'est pas un leurre, le présent paragraphe, loin d'impliquer que Proclos se proposait d'examiner aussi la prose, tendrait, au contraire, à faire croire qu'il entendait se borner à la poésie. Cette question est d'ailleurs fort controversée, certains, comme Immisch (p. 246-247), prétendant que la *Chrestomathie* complète n'a jamais rien contenu sur les prosateurs, d'autres, comme Stein (p. 41), soutenant que le livre IV était consacré, sinon à l'ensemble de la prose, du moins à certaines compositions en prose, de caractère oratoire et historique.

4

¹ J'étudierai ailleurs (cf. 1³), avec toute l'ampleur désirable, la théorie stylistique de Proclos et le vocabulaire qu'il emploie dans les présents paragraphes 4-9. Cette théorie et ce vocabulaire doivent servir, en effet, à déterminer la date de leur auteur et la formation qu'il a reçue, problèmes qui dépassent le cadre restreint de ce *Commentaire*. On peut se demander aussi jusqu'à quel point Photius a reproduit le vocabulaire de Proclos : grâce aux pénétrantes études de R. Henry, on a le droit de dire que Photius a respecté le vocabulaire de Proclos, qui s'écarte notablement du sien propre.

Bien que le commentaire sur cette partie de Proclos soit volontairement écourté, j'ai cependant estimé indispensable de comparer à chaque fois l'usage de Proclos avec celui des Scoliastes de Denys de Thrace : ceci pour débayer le terrain avant d'apprécier la théorie de Kaibel, d'après lequel ces Scoliastes auraient copié la *Chrestomathie* originale, et qui, en conséquence, utilise leur témoignage pour reconstituer l'œuvre perdue.

² Le mot qui désigne ici le *style*, *πλάσμα*, est également employé par les Scoliastes de Denys de Thrace, qui, en une seule page, lui donnent deux sens entièrement différents.

(a) 449,5,10,13 : *πλάσμα* est un équivalent de *μῦθος*, lequel, avec le *μέτρον*, l'*ἱστορία* et la *ποιὰ λέξις*, intervient dans la constitution d'un *ποίημα* et est défini ainsi : *τὸ δυνάμενον μὲν γενέσθαι, μὴ γενόμενον δέ*. Ce *πλάσμα* n'a rien de commun avec celui de Proclos.

(b) 449,26 : *ποιήματος πλάσματα ἄδρόν, ἰσχνόν, ἀνθηρόν τὸ καὶ μέσον*. Ici, le mot *πλάσμα* correspond exactement au *πλάσμα* de Proclos.

Si donc ces Scoliastes ont utilisé Proclos, nous devons prendre garde de ne pas suivre aveuglément leur témoignage.

³ A titre de comparaison, voici le texte le plus voisin de celui de Proclos-Photius : [PLUTARQUE] *Vit. Hom.*, 72 ἐπεὶ δὲ καὶ χαρακτηῆρές εἰσι τῶν λόγων τὰ καλούμενα πλάσματα, ὧν τὸ μὲν ἄδρόν, τὸ δ' ἰσχνόν, τὸ δὲ μέσον λέγεται. Comme exemples typiques, il cite Thucydide pour l'abondant, Lysias pour le dépouillé et Démosthène pour le moyen. On aura remarqué que

cet auteur énumère les trois adjectifs dans l'ordre que j'ai restitué à l'archétype, et non dans l'ordre suivi par le manuscrit *M* (Cf. *Introduction*, p. 240).

5

¹ Cf. [PLUTARQUE] *Vit. Hom.*, 72: τὸ μὲν οὖν ἄδρὸν πλάσμα ἐκεῖνό ἐστι τὸ καὶ τῇ τῶν λέξεων καὶ τῇ τῶν νοημάτων κατασκευῇ μεγάλας ἔχον ἐμφάσεις, οἷόν ἐστιν (*citatur* ε 291-294). Cette définition me paraît plus proche de notre auteur que celle du Scoliaïste de Denys de Thrace (449,27): ἄδρὸν τὸ διηρμένον ὄγκῳ τῷ κατὰ φύσιν, οἷον (*citatur* N 126).

6

¹ Je traduis ici l'idée attendue plutôt que la lettre même de Photius. Le verbe μεταδιώκει constitue une grosse difficulté, car il signifie partout ailleurs *poursuivre*, dans le sens de *rechercher*. Or, Photius ne peut avoir dit, dans une seule et même phrase, d'abord que le style simple *recherche* les figures et l'apprêt, puis qu'il s'accommode d'un certain laisser-aller.

Ernesti (*Lexicon techn. rhetor.*, Leipzig, Fritsch, 1795, p. 162), qui admet le texte sans changement, le traduit ainsi: *non respuit ornatum e tropis et artificiosa compositione sed magis remissior et attenuata eius forma est*, et il renvoie à Denys d'Halicarnasse, *Dém.* 6 [= 138,18 Usener]. Mais traduire μεταδιώκει par *non respuit* est plus habile qu'exact et le texte de Denys montre plutôt que les figures et l'apprêt sont l'exception, non la règle dans ce genre de style. Il faut en dire autant du texte de Cicéron (*Orat.*, 81 sqq.) que W. Schmid (p. 140) cite pour défendre le texte de Photius. On comprend dès lors pourquoi Immisch (p. 257, n. 1) propose de lire <οὐ> μεταδιώκει. Correction peu heureuse paléographiquement parlant, car il aurait pu, tout aussi bien, suggérer <μετρίως> μεταδιώκει, parce que cet adverbe conviendrait mieux encore au sens et que sa disparition s'expliquerait sans doute plus facilement à cause des trois premières lettres identiques dans les deux mots.

Sans pour cela adopter le point de vue d'Ernesti et de Schmid, j'ai cependant quelque scrupule à retoucher le texte de Photius. Comme le mot simple διώκω peut avoir le sens de *chasser*, *bannir*,

il me semble qu'on ne saurait sans parti-pris écarter l'hypothèse que le composé *μεταδιώκω* de notre texte ait pareillement, à l'occasion, le sens de *chasser, bannir, proscrire*. C'est d'après cette hypothèse que je traduis, pour respecter la pensée même, sur laquelle on ne saurait avoir d'hésitation.

² Cf. [PLUTARQUE] *Vit. Hom.*, 72 : *ἰσχνὸν δὲ τὸ καὶ τῇ ὕλῃ τῶν πραγμάτων μικρὸν καὶ τῇ λέξει κατεξεσμένον, οἷόν ἐστι τοῦτο* (*citatur Z 466 sqq.*) ; SCOLIASTE de Denys de Thrace, 449,28 : *ἰσχνὸν τὸ συνεσταλμένον ὄγκῳ τῷ κατὰ φύσιν, οἷον* (*citatur A 269*).

³ *τοῖς γοεροῖς ... ἐφαρμόττει*. Ces quelques mots ont donné lieu à de vives discussions, beaucoup de commentateurs se refusant à admettre l'authenticité de *γοεροῖς*.

Schott (*ap. GAISFORD*, p. 373) proposait de lire *γεωργικοῖς* *aut certe γεωργοῖς, quibus, ut pastoriciis et piscatorum poematis, nihil aptius tenui genere*. Il est sans doute inutile de discuter pareille correction, un mot aussi facile à comprendre que *γεωργοῖς* n'ayant aucune chance d'avoir été évincé par un mot comme *γοεροῖς*.

Plus satisfaisante au point de vue psychologique est la conjecture de W. Schmid (p. 134, n. 1), qui pense que la vraie leçon est *γοεροῖς* : cela signifierait que le style simple convient aux choses intellectuelles, par exemple aux exposés scientifiques.

Beaucoup plus nuancée est la critique faite à *γοεροῖς* par Immisch (p. 257, n. 1). Partant du texte du pseudo-Plutarque (cité ci-dessus, note ²), Immisch prétend que le contexte réclame, sans aucun doute, l'idée de *μικροῖς*, et voici comment il explique la genèse de cette faute singulière. Les Scoliastes de Denys de Thrace ayant copié la *Chrestomathie* originale, on peut être sûr que Proclos citait ici, tout comme ces Scoliastes [ci-dessus, la note ²], le passage *A 268 sqq.* à titre d'exemple. Or, ce passage décrit justement les *douleurs* de l'enfantement. Donc l'abréviateur (ou Photius lui-même), trompé par ce passage homérique, aura écrit tout naturellement *γοεροῖς*. Par conséquent, nous n'avons pas affaire à une bévue graphique d'un copiste (ce qui condamne les corrections « paléographiques » de Schott et de Schmid), mais à une véritable erreur d'interprétation commise par un abrégiateur sur le texte original de Proclos.

Voilà un bel exemple de la manière dont certains ont utilisé

les Scoliastes de Denys de Thrace pour reconstituer la *Chrestomathie* originale, en négligeant notre principal témoin, Photius. Pour ma part, je ne trouve rien à reprendre au texte fourni par la tradition manuscrite : l'idée que la douleur doit rester simple dans son expression artistique est-elle donc une idée tellement absurde qu'il faille en dépouiller Proclos ? Il ne me semble pas, et sans doute Nunnesius (*ap. GAISFORD*, p. 372) avait-il raison contre Schott quand il écrivait : *Luctus enim non patitur κατασκευὴν illam accuratam Isocratis nec granditatem illam Pindari.*

Depuis Immisch, le texte γοεροῖς a été énergiquement et spirituellement défendu par P. Shorey (*Classical Philology*, 1906, p. 293-294), qui le trouve conforme au bon sens et à la tradition générale de la rhétorique ancienne. Il rappelle Horace (*Art poét.*, 95-98) et cite, parmi les rhéteurs recueillis par Spengel :

(I,327) Longin, qui demande au consolateur de parler μετὰ συμπεπονθυίας ... ἀπλότητος.

(I,358) Apsinès : αἱ παθητικαὶ διηγήσεις οὐ πολὺν ἔχειν ὀφείλουσι κόσμον.

(I,405) Apsinès : τὴν δὲ λέξιν δεῖ εἶναι ἄπλαστον καὶ ἀκαλλώπιστον : τὸ γὰρ καλλωπίζειν οὐ τοῦ θρηνοῦντος.

(III, 267-268) Démétrius, qui après avoir donné l'avertissement ἀπλοῦν γὰρ εἶναι βούλεται καὶ ἀποίητον τὸ πάθος, ajoute qu'un style artificiel et fleuri οὐ μὰ τὸν Δία πάθος κινήσει οὐδὲ ἔλεον, ἀλλὰ τὸν καλούμενον κλαυσιγέλωτα . τὸ γὰρ ἐν πενθοῦσι παίζειν, κατὰ τὴν παροιμίαν, τὸ τὰ τοιαῦτα ἐν τοῖς πάθεσι κακοτεχνεῖν ἐστὶ.

A vrai dire, le bon sens suffisait à lui seul pour défendre et Proclos et Photius ; c'était apparemment trop simple pour ceux qui, à force d'hypothèses, ont présenté les Scoliastes de Denys de Thrace comme des savants plus dignes de foi que Photius lui-même.

7

¹ Même définition — comment pourrait-il en être autrement ? — dans [PLUTARQUE] *Vit. Hom.*, 72 : μέσον δὲ τὸ ἐκατέρου τούτων μεταξύ, τοῦ μὲν ἰσχνότερον, τοῦ δὲ ἀδρότερον, οἶον (*citatur* χ I sqq.)

8

¹ Rien de plus clair que ce paragraphe : Proclos se refuse à faire de l'*ἀνθηρόν* un genre de style au même titre que *ἀδρόν*, *ἰσχνόν* et *μέσον* ; il voit dans l'*ἀνθηρόν* non un style, mais une nuance susceptible d'accompagner chacun des trois styles qui viennent d'être définis. Proclos n'est d'ailleurs pas le seul à considérer l'*ἀνθηρόν* comme un élément adventice. Ainsi, le pseudo-Plutarque, si souvent invoqué déjà à titre de comparaison, ajoute, après avoir défini et précisé par des exemples homériques les trois genres de style (*Vit. Hom.*, 73) : ὅτι δὲ καὶ τὸ ἀνθηρόν εἶδος τῶν λόγων ἐστὶ πολὺ παρὰ τῷ ποιητῇ, κάλλος ἔχον καὶ χάριν εἰς τὸ τέρπειν καὶ ἡδύνειν, ὥσπερ ἄνθος, τί ἂν τις καὶ λέγοι ; μεστὴ γάρ ἐστὶν ἡ ποίησις τῆς τοιαύτης κατασκευῆς.

Il est donc certain que Proclos, critiquant des théories contemporaines, rejetait énergiquement le *πλάσμα ἀνθηρόν* et qu'il ne l'identifiait sûrement pas avec le *πλάσμα μέσον*.

Or, on aura remarqué (*supra*, note 4²) que le ScoliaSTE de Denys de Thrace dit (449,26) : ἀνθηρόν τὸ καὶ μέσον. Ce n'est point là, comme on pourrait le croire, un lapsus ; car le même auteur, après avoir défini *ἀδρόν* et *ἰσχνόν*, continue ainsi (449,30) : ἀνθηρόν τὸ μέσον ἀμφοῖν, οἷον (*citatur* τ 518). ἀνθηρόν δὲ λέγεται, ὅτι ἀρμόζει μάλιστα πρὸς ἀπαγγελίαν λειμώνων καὶ ἀνθέων. Aucun doute n'est permis : cet auteur identifie complètement *ἀνθηρόν* et *μέσον*, au point même de préférer la première appellation à la seconde pour désigner le style intermédiaire entre *ἀδρόν* et *ἰσχνόν*.

Voilà, évidemment, qui embarrasse fort les savants aux yeux desquels les ScoliaSTES de Denys de Thrace reflètent l'enseignement de Proclos. Pour rester sur leurs positions, ils sont obligés de condamner Photius et de dire qu'il a mal lu l'ouvrage qu'il résume. C'est ce que n'a pas manqué de faire Kaibel (p. 18 sqq.) : d'après lui, Photius a commis une lourde négligence, car, tout en parlant de l'*ἰσχνόν*, il a donné à ce genre les caractéristiques du *μέσον* (= *ἀνθηρόν*). Voilà comment, pour les besoins d'une belle construction théorique, on sacrifie le témoignage impartial d'un savant comme Photius à celui d'un grammairien de second ordre qui, en une page ou deux, a accumulé les inexactitudes et les incohérences. Impartial est bien le mot qui convient à Photius. Car, parlant en son propre nom dans les commentaires stylistiques qui accompagnent ses autres résumés, le savant au-

teur de la *Bibliothèque* emploie ἀνθηρόν pour désigner un genre de style (HENRY, p. 622). Preuve que Photius a pris plaisir à rendre compte d'une doctrine qui s'écartait de la sienne propre. Et l'on voudrait qu'il ait résumé Proclus de travers ! C'est un paradoxe dans lequel, seul, l'esprit de système peut faire tomber un érudit, et l'on comprend que, malgré la sympathie qu'il éprouve pour les Scolastes de Denys de Thrace (*supra*, note 6³), Immisch (p. 257, n. 1) se soit cru obligé d'abandonner Kaibel sur ce terrain. Quant à Stein (p. 54-57), il s'efforce vainement de concilier les deux points de vue irréductibles.

9

¹ Photius emploie ici le mot ἰδέαι [et non εἶδη que lui prête une correction ou glose d'Aréthas (*Introduction*, p. 205)]. Ce mot ἰδέαι équivaut pratiquement au mot πλάσμα employé plus haut et remonte, en dernière analyse, à Théophraste. Comme Photius n'emploie nulle part ailleurs πλάσμα dans le sens de *style*, on peut se demander s'il n'a pas inconsciemment substitué à πλάσμα (que Proclus aurait employé ici) le mot ἰδέαι qui lui était plus familier. Mais les recherches de R. Henry (p. 622-625) ont montré non seulement que Proclus a pu employer incidemment ἰδέαι, mais encore qu'en en faisant l'équivalent de πλάσμα, Proclus a, mieux que Denys d'Halicarnasse, compris la théorie de Théophraste.

Il n'y a donc rien à tirer du fait que les Scolastes de Denys de Thrace n'emploient jamais ἰδέαι dans le sens de *style*.

² Proclus n'est pas le seul théoricien qui ait songé à étudier les « déviations » des styles donnés comme types ; en revanche, la terminologie qu'il emploie ne se retrouve pas exactement ailleurs.

W. Schmid (p. 159) avait supposé que Photius aurait peut-être altéré la terminologie de Proclus. Hypothèse sûrement inexacte, car, des cinq adjectifs employés dans le présent paragraphe, ταπεινόν et ἐκλελυμένον sont des termes qui ne portent le sceau d'aucune école, tandis que les mots typiques ἀργόν, σκληρόν et ἐπηρμένον ne se retrouvent nulle part ailleurs dans les critiques littéraires, pourtant si nombreuses, de Photius : on ne saurait donc admettre que Photius les ait en quelque sorte inconsciem-

ment substitués à d'autres vocables employés par Proclos (HENRY, p. 625-626).

Nous pouvons affirmer que Proclos employait les mots que lui impute Photius. Par conséquent, si les Scoliastes de Denys de Thrace ont, comme le veut Kaibel, fidèlement copié la *Chrestomathie* de Proclos, nous devons retrouver chez eux ces termes caractéristiques. Or, voici ce qu'on lit au passage correspondant (449,32) : ἀντίκειται δὲ τῷ μὲν ἄδρῳ τὸ σκληρόν καὶ τὸ βραχύ, τῷ δὲ ἰσχνῷ τὸ πλατὺ καὶ τὸ παχύ, τῷ δὲ ἀνθηρῷ τὸ ἀγλευκὲς καὶ τὸ λογοειδές. Soit un seul mot (σκληρόν) sur cinq : pourcentage qui nous oblige à dire que, même si lesdits Scoliastes se sont inspirés de la *Chrestomathie*, ils l'ont fait de telle manière qu'on ne saurait avoir confiance dans leur témoignage pour reconstituer l'œuvre perdue.

10

¹ διαλαμβάνει δὲ καὶ περὶ κρίσεως ποιήματος, ἐν ᾧ....

Ces quelques mots m'ont laissé longtemps perplexe. La plupart des commentateurs modernes, comme Immisch (p. 242-247), pensent que ce texte un peu sibyllin doit être éclairé par ce que nous trouvons dans Denys de Thrace et ses Scoliastes.

Ouvrons donc la fameuse *Grammaire* (p. 5-6 Uhlig). Après avoir défini la γραμματική comme la connaissance expérimentale du matériel fourni par les poètes et les prosateurs, Denys explique qu'elle comprend six parties :

- (1) lecture intelligente du texte avec l'accent bien marqué ;
- (2) commentaire sur les figures de style éventuelles ;
- (3) explication rapide des mots employés ou des allusions historiques ;
- (4) recherche de l'étymologie ;
- (5) étude de l'analogie ;
- (6) κρίσις ποιημάτων, qui, dans l'art grammatical, est la plus belle de toutes les parties.

Si nous voulons maintenant savoir en quoi consiste cette sixième partie tant louée, voyons le recueil des Scoliastes de Denys de Thrace. Devant le texte du maître, ils se demandent ce qu'est la critique et ce qu'est un critique. Pour l'un d'eux (15,26 — 16,2), le critique est un homme de goût sachant admirer la beauté, blâmer la laideur et justifier son appréciation. Un second (169,30

— 170,10 = 304,16) objecte qu'un grammairien n'est pas un poète, que la beauté n'est pas son fait et que, à tout prendre, les autres parties de la « grammaire » valent bien la κρίσις. Un troisième (471,26 — 472,34) voit dans la κρίσις ποιημάτων ce que nous appellerions la critique d'authenticité, et il donne, à ce propos, quelques recettes aussi minutieuses qu'infailibles. Un quatrième enfin (568,14-31) se range à l'avis du précédent et applique sa méthode pêle-mêle aux lettres profanes et aux lettres sacrées.

Nous ne sommes guère plus avancés. Car si nos Scoliastes avaient copié Proclos, ils auraient sans doute une certaine unité de vues. Et en supposant même que l'un d'eux ait vraiment utilisé la *Chrestomathie*, nous n'avons aucun indice pour l'isoler des trois autres.

Ce n'est pas tout. On raisonne exactement comme si Photius avait écrit περὶ κρίσεως ποιημάτων. Or, le manuscrit A, notre seul témoin pour cette partie du texte, donne περὶ κρίσεως ποιήματος. Est-ce la même chose ? Il est permis d'en douter. D'après le § 3, Proclos employait ποίημα non point dans le sens de *poème*, mais dans celui de *poésie en général*, par opposition à la *prose*. Il est donc possible, voire probable, qu'il emploie également ici le mot ποίημα dans le même sens tout à fait général, et que la phrase διαλαμβάνει δὲ καὶ περὶ κρίσεως ποιήματος, ἐν ᾧ..., équivalant à καὶ διαλαμβάνων ὁ Πρόκλος ποίημα κρίνει, ἐν ᾧ..., signifie simplement : *et il continue par une appréciation (une explication, un jugement...) sur la poésie, à propos de quoi...* Autrement dit, les mots κρίσις ποιήματος n'exprimeraient qu'une idée très générale et ne renverraient nullement à la sixième partie de l'art grammatical tel que le définissait Denys de Thrace.

Cette interprétation respecte mieux le mot à mot de Photius ; j'ajoute qu'elle respecte mieux l'esprit même de la *Chrestomathie*, autant qu'on peut l'entrevoir à travers Photius. Les paragraphes 3 à 9 résument les généralités de Proclos sur le style, valables pour la prose comme pour la poésie ; en 10, il commence son sujet proprement dit, la poésie, par un certain nombre de considérations générales sur cette forme d'art, considérations que Photius n'a pas résumées, mais dont il se borne à signaler comme particulièrement notables les considérations sur la différence entre ἡθος et πάθος.

Une dernière remarque à propos de ce paragraphe. Nous avons vu (*Introduction*, p. 206) qu'avant la mutilation du texte dans

M, les manuscrits de cette famille portaient *ποιημάτων* au lieu de *ποιήματος* : c'est une correction d'Aréthas qui, longtemps avant Kaibel et Immisch, avait songé (à tort, selon moi) à mettre les mots de Photius en rapport avec l'enseignement, d'ailleurs classique, de Denys de Thrace.

² Je laisse sans traduction ces deux mots *ἦθος* et *πάθος*, si fréquents dans les textes de la rhétorique ancienne et qui n'ont pas d'équivalents exacts en français — *ithos* et *pathos* étant morts sous le ridicule depuis que Vadius a dit à Trissotin :

On voit partout chez vous l'ithos et le pathos.

D'après Suess (*Ethos, Studien zur alten griechischen Rhetorik*, Leipzig, Teubner, 1910, p. 2), le mot *ἦθος* est pris dans trois acceptions différentes :

(a) C'est d'abord le résultat d'une sorte d'analyse psychologique, grâce à laquelle l'orateur tire parti, à son profit, des dispositions qu'il décèle chez les personnes auxquelles il a affaire ;

(b) C'est ensuite le prestige oratoire : l'orateur fait agir en sa faveur la considération que lui vaut sa propre personnalité morale ;

(c) Enfin, par une sorte de métonymie, le discours lui-même est considéré comme possédant un certain *ἦθος*, qui le rend capable d'agir sur les auditeurs.

Ces définitions, valables pour l'art oratoire, valent naturellement aussi pour l'art de la poésie, seul envisagé ici par Proclos.

Quant à *πάθος*, il désigne plutôt une disposition de l'âme, en ce qu'elle s'exteriorise par certains effets — émotion, passion, etc. — et, plus précisément, la qualité du style qui produit ces mêmes effets chez les autres.

11

¹ Le texte est établi avec certitude, non seulement par les manuscrits en ce passage, mais encore par la suite de l'exposé.

Proclos distinguait deux genres ou groupes de compositions poétiques : celles qui sont fondées sur un récit (description ou narration) — c'est le genre *διηγηματικόν* — et celles qui sont fondées sur l'imitation, les compositions dramatiques — c'est le genre *μιμητικόν*.

Il est indispensable de comparer cette théorie avec celles que professaient Platon et Aristote.

Platon s'exprime très clairement dans la *République* (III, 394 B). Pour lui, la poésie comprend trois espèces :

(a) Une espèce complètement imitative (*ἡ μὲν διὰ μιμήσεως ὅλη ἐστίν*), qui a pour représentants la tragédie et la comédie ;

(b) Une espèce qui consiste dans le récit du poète lui-même (*ἡ δὲ δι' ἀγγελίας αὐτοῦ τοῦ ποιητοῦ*), principalement représentée dans les dithyrambes ;

(c) Une troisième espèce, formée du mélange des deux autres (*ἡ δ' αὖ δι' ἀμφοτέρων*), dont usent l'épopée et plusieurs autres genres.

Platon propose donc une division tripartite, qu'on retrouvera, par exemple, dans les prolégomènes des scolies à Théocrite (p. 4, 11 Wendel) : *πᾶσα ποίησις τρεῖς ἔχει χαρακτῆρας, διηγηματικόν, δραματικόν καὶ μικτόν*.

Dans Aristote, les choses se présentent avec moins de simplicité. Au début de sa *Poétique*, il expose que toute poésie est une imitation. De ce postulat, découlent trois différences entre les genres poétiques :

(a) D'abord, les éléments au moyen desquels l'imitation est réalisée (rythme, chant, mètre) ;

(b) Ensuite, les qualités propres des objets imités (ainsi, la comédie tend à imiter des êtres inférieurs, et la tragédie, des êtres supérieurs à la réalité) ;

(c) Enfin, la manière même dont l'imitation est faite, ce qui nous ramène dans le plan platonicien. Mais au lieu de distinguer trois manières d'imiter, Aristote n'en admet que deux, selon qu'on imite en racontant (*ὅτε μὲν ἀπαγγέλλοντα*) ou en présentant tous les personnages comme agissants (*ἢ πάντας ὡς πράττοντας*).

Il résulte de ces textes que Proclus se rattache non à Platon, mais plutôt à Aristote, puisqu'il donne une division bipartite et que, chez lui, l'épopée figure dans le *διηγηματικόν*. Il incombera dès lors à ceux qui prétendent que la *Chrestomathie* a pour auteur le néo-platonicien Proclus de montrer pourquoi cet auteur s'écarte tellement de Platon. Ils auront toujours la ressource désespérée d'affirmer que Photius a résumé d'une manière inexacte.

On est peut-être curieux de savoir comment se présentent les choses dans les scolies à Denys de Thrace. Voici (450,3) : *ποιήσεως χαρακτῆρες τρεῖς, διηγηματικός, δραματικός, μικτός· διηγηματικός ἐστὶν ὁ κεχωρισμένος μὲν τῶν παρεισαγομένων, ὑπ' αὐτῶν δὲ τῶν ποιητῶν λεγόμενος· δραματικός δὲ ὁ κεχωρισμένος τοῦ*

ποιητικοῦ προσώπου, ὑπὸ δὲ τῶν παρεισαγομένων προσώπων λεγόμενος · μικτὸς δὲ ὁ ἐξ ἀμφοῖν συγκείμενος. Εἶδη τοῦ διηγηματικοῦ καὶ μικτοῦ τέσσαρα · ἐπικόν, ἐλεγειακόν, ἱαμβικόν, μελικόν · τοῦ δραματικοῦ εἶδη τρία · τραγικόν, κωμικόν, σατυρικόν. Ce texte ne présente aucune difficulté d'interprétation. Son auteur s'inspire de Platon, puisqu'il prône la division tripartite. Mais quand il s'agit d'énumérer les espèces, il retombe dans la division bipartite, le διηγηματικόν et le μικτόν ne formant plus qu'un seul groupe. En confrontant ce texte avec celui de Photius, on a le droit de douter qu'il provienne de la *Chrestomathie*. Et en supposant que, vraiment, notre ScoliaSTE a lu Proclos, on constate qu'il s'écarte de son modèle pour des points essentiels. Dès lors, que peut valoir une reconstitution de la *Chrestomathie*, si, rejetant le témoignage de Photius, on se fie aveuglément aux ScoliaSTES de Denys de Thrace ?

12

¹ Nous avons ici une indication très nette sur le contenu de l'ouvrage. Comme Photius arrête son résumé à la fin de la poésie lyrique, en spécifiant qu'il a passé en revue deux livres de la *Chrestomathie*, l'hypothèse qui vient naturellement à l'esprit, c'est que, dans les livres III et IV, Proclos étudiait la poésie dramatique.

D'autres, comme Stein, ont pensé qu'outre la poésie dramatique, l'ouvrage devait également s'occuper de la prose (*supra*, note 3³). Il serait prématuré de discuter ici cette question sur laquelle je reviendrai ailleurs.

² Il est probable que le texte original de Proclos énumérerait les trois espèces dans l'ordre : épopée, élégie, iambe. C'est d'ailleurs l'ordre le plus naturel. Mais ce n'est pas une raison pour corriger le texte de Photius. Voir la note 24¹.

13

¹ Nombreux sont les témoignages anciens sur Phémonoé, la prophétesse d'Apollon, par ex. STRABON, IX, p. 419 : πρώτην δὲ Φημονόην γενέσθαι φασὶ Πυθίαν ; PAUSANIAS, X, 5, 7 : μεγίστη δὲ καὶ παρὰ πλείστων ἐς Φημονόην δόξα ἐστίν, ὡς πρόμαντις γέ-

νοιτο ἡ Φημονόη τοῦ θεοῦ πρώτη καὶ πρώτη τὸ ἐξάμετρον ᾗσεν, etc. Rien d'étonnant donc que les Scoliaſtes de Denys de Thrace la mentionnent (475, 22) : εὐρέθη... ὁ στίχος ὑπὸ Φημονόης, ἱερείας * τοῦ Ἀπόλλωνος. Pareille banalité n'exige pas l'emploi de la *Chrestomathie* comme source d'information.

² Cette première étymologie est fondée, comme tant de fantaisies grammaticales des anciens, sur un simple calembour : la ressemblance fortuite entre ἔπος, *épopée* et ἔπομαι, *suivre*.

Elle devait présenter, même aux yeux des anciens, un vice capital, l'un des mots ayant un esprit doux, l'autre un esprit rude. C'est ainsi qu'Eustathe la condamne avec beaucoup de bon sens (*Introduction*, p. 336).

14

¹ Cela ne signifie pas que Proclos aurait proposé et adopté l'étymologie ἔπος : ἔπεσθαι, et que Photius l'opposerait à d'autres savants, auteurs de l'étymologie qui va suivre. On verra, notamment par les paragraphes 22 et 23, que Proclos énumérerait soigneusement les opinions divergentes de ses prédécesseurs, et que tantôt il se décidait pour l'une d'entre elles, et tantôt en proposait une autre, qui lui appartenait en propre. C'est ce qu'il a fait ici, mais nous ne pouvons, vu la brièveté de Photius, que deviner l'étymologie à laquelle allaient ses préférences.

² Cette seconde étymologie peut se résumer ainsi. Le mot ἔπος est un vocable extrêmement général, ayant la même valeur que λόγος, *parole*, *mot*. Comme le mètre épique et l'épopée constituaient un λόγος par excellence, on leur a donné le nom de ἔπος, ἔπη de la même manière que ὁ ποιητής a désigné le *poète par excellence*, Homère. Et de même que le mot ποιητής, considéré en soi, peut désigner d'autres poètes qu'Homère, de même ἔπη peut désigner autre chose que les vers épiques. On a

* Dans ce texte, ἱερεία équivaut à προφήτης employé par Proclos en parlant de la Pythie. Il semble que, dès l'époque de Plutarque, ἱερεύς et προφήτης étaient devenus synonymes, mais que le second s'employait par affectation d'archaïsme. Voir R. FLACELIÈRE, dans les *Annales de l'École des Hautes-Études de Gand*, 2 (1938), p. 77, note 4.

vu (*Introduction*, p. 329-330) qu'Eustathe n'a fait que délayer ces deux paragraphes de Photius.

La seconde étymologie est incontestablement supérieure à la première et on aimerait à croire que Proclos lui accordait son approbation. Nous verrons encore par d'autres exemples qu'il savait à l'occasion faire un choix, très judicieux pour l'époque, entre plusieurs étymologies proposées avant lui.

³ Littéralement : *s'est attribué, s'est acquis le nom de ...* Je traduis un peu librement pour conserver leur valeur κατ' ἐξοχήν aux mots ποιητής et ῥήτωρ désignant Homère et Démosthène.

⁴ Par exemple Aristophane (*Gren.*, 862, 948, etc.). Le ScoliaSTE en 948 le note expressément : ἐπῶν δὲ τῶν ἰαμβείων ἔπη γὰρ αὐτὰ καλοῦσιν.

⁵ Après ces deux étymologies de Proclos, il sera, une fois de plus, fort utile de consulter les Scoliastes de Denys de Thrace sur le même sujet.

On n'y relève pas moins de sept * explications différentes.

(1) ἔπος est le substantif de ἔπω = λέγω (408,28).

(2) De là, ἔπος = λόγος (539,36).

(3) Nouveau sens = πᾶς λόγος ἔμμετρος (cf. 21,6-8, 173, 19-21, 307,37-38, 308,5-6, 476,15-16).

(4) Par une nouvelle restriction de sens, le mot ἔπος désigne la poésie par excellence, c'est-à-dire l'hexamètre dactylique (21, 8-9, 308,6).

(5) Or, si à un hexamètre succède (ἔπεται) un autre hexamètre et encore un autre, on a des ἔπη (476,7-10). Ce nom est donc réservé à des poèmes où les hexamètres se suivent (173,21-22, 173,26-27, 308,9-12).

(6) ἔπος a le sens de λόγων ἀκολουθία (569,36-37).

(7) Enfin, on trouve des traces d'une explication ἔπος = τόπος (cf. 476,20-22, 307,38 — 308, 1).

Ainsi, malgré l'abondance de leurs explications, aucun de ces

* Les quatre premières se présentent comme des variations sur le même thème ce dont nos Scoliastes ne paraissent pas avoir conscience.

Scoliaſtes n'a l'air de connaître la curieuse étymologie tirée des oracles de Phémonoé, que Proclos rapportait en premier lieu. Et pourtant, ils connaissent une étymologie fondée sur le même jeu de mots ἔπος : ἔπεται (5, 6 [?]). Mieux encore : le seul de ces Scoliaſtes chez qui on trouve une mention de Phémonoé (475, 22) est aussi celui qui voit dans Sousarion (vi^e siècle) l'inventeur du mètre iambique (475, 22). Ce n'est certainement pas dans Proclos qu'il a pris cette sottise. Encore une fois, je m'étonne qu'on ait accordé tant d'importance à de tels ignorants pour reconstituer la *Chrestomathie*, et je ne me laisserai pas de combattre cette tendance déplorable, dont la première victime est précisément Proclos.

15

¹ Proclos accorde donc la palme à cinq poètes épiques qu'il cite dans l'ordre chronologique : Homère, Hésiode, Pisandre, Panyasis, Antimaque.

La même liste de cinq, semblablement ordonnée, se retrouve dans la *Vie d'Homère*, que le *Venetus A* de l'*Iliade* donne expressément comme un débris de la *Chrestomathie* (p. 99, 4 Allen) : ἐπῶν ποιηταὶ γεγόνασι πολλοί · τούτων δ' εἰσὶ κράτιστοι Ὅμηρος, Ἡσίοδος, Πείσανδρος, Πανύασις, Ἀντίμαχος et dans un « canon » byzantin, dont le plus ancien manuscrit date du x^e siècle (KROEHNERT, *Tab. M*, p. 5 et *Tab. C*, p. 12). Elle se retrouve, autrement ordonnée, dans les *Prolégomènes* de Tzetzes à son *Commentaire sur Hésiode* (éd. GAISFORD, *Poetae minores graeci*, Leipzig, 1823, t. II, p. 13) : γεγόνασι δὲ τούτων τῶν ποιητῶν ἄνδρες ὀνομαστοὶ πέντε · Ὅμηρος ὁ παλαιός, Ἀντίμαχος ὁ Κολοφώνιος, Πανύασις, Πείσανδρος ὁ Καμπεύς καὶ ὁ Ἀσκραῖος οὗτος Ἡσίοδος*. Même liste dans le même ordre (ou plutôt dans le même désordre) que Tzetzes, chez Andronicos (*ap.* BEKKER, *An. graec.*, p. 1461 en note) : ce dernier texte paraît un faux, mis sous le nom du péripatéticien Andronicos par Constantin Palaeocappa, qui s'est servi de Tzetzes (COHN, *RE*, Suppl. I, 81-82).

Dans un autre groupe de sources, la liste des poètes épiques par

* La mention emphatique d'Hésiode, à la fin de la liste, se justifie par le fait que Tzetzes va commenter précisément ce poète ; mais il n'y a aucune excuse au désordre dans lequel Tzetzes énumère les trois *epici minores*.

excellence ne comprend que quatre noms, Pisandre n'en faisant point partie. On a vu ailleurs (*Introduction*, p. 322-323) trois textes (Denys d'Halicarnasse, Quintilien et Suidas), qui font assez clairement allusion à ce groupe de quatre. Un dernier texte, de Quintilien, le montre plus clairement encore. Après avoir successivement étudié (x, 1, 46-54) Homère, Hésiode, Antimaque et Panyasis, Quintilien explique pourquoi il n'a pas mentionné Apollonius de Rhodes : *Apollonius in ordinem a grammaticis datum non venit, quia Aristarchus atque Aristophanes, poetarum iudices, neminem sui temporis in numerum redegerunt; non tamen contemnendum edidit opus aequali quadam mediocritate*. Puis (55), il étudie Aratus et Théocrite, et, enfin, il écrit ceci (56) : *Audire videor undique congerentes nomina plurimorum poetarum. Quid? Herculis acta non bene Pisandros?*... Ce texte capital de Quintilien prouve que Pisandre ne figurait pas dans le « canon » des épiques qu'il paraît attribuer à Aristarque et à son maître. Sans vouloir prendre position dans l'épineux problème du « canon » des poètes épiques établi par les savants d'Alexandrie (cf. SUSSEMIHL, *Alex. Lit.*, I, p. 44, n. 56; KROEHNERT, p. 19-21), on peut affirmer que la liste des quatre épiques, excluant Pisandre, est plus ancienne et sans doute plus traditionnelle que celle que donne ici Proclus.

Cela explique qu'Aréthas ait trouvé bon de supprimer le nom de Pisandre dans son exemplaire, et que ce nom ait disparu de la famille *M* (*Introduction*, p. 189, 366).

² Textes et témoignages dans DÜBNER, p. 5 sqq., KINKEL, p. 248 sqq.

Originaire de Camiros dans l'île de Rhodes, Pisandre vivait aux environs de 650 av. J.-C. Son *Héraclée*, écrite probablement dans la seconde moitié du VII^e siècle, apparaît comme un essai de synthèse sur les Travaux d'Héraclès. Les fragments font allusion au lion de Némée, à l'hydre de Lerne (qu'il dota de plusieurs têtes pour la rendre plus affreuse), à la biche aux cornes d'or, aux oiseaux du lac Stymphale, à Géryon, à Antée, aux Centaures. Pour réaliser cette synthèse, il a dû mettre en œuvre un certain nombre de données empruntées au Cycle épique : la chose est attestée au moins pour un épisode de la *Titanomachie* (fr. 7 Allen), qui montrait Héraclès voguant dans la coupe d'or du Soleil.

³ Textes et témoignages dans DÜBNER, p. 13 sqq., KINKEL, p. 253 sqq.

Originaire d'Halicarnasse, comme son parent Hérodote, Panyasis mourut assassiné vers 457. Il écrivit, vers 475, une *Héraclée* en quatorze chants et neuf mille vers. Les quelques fragments conservés rendent un jugement difficile. Panyasis paraît avoir renouvelé au goût de son temps les légendes héracléennes, et son épopée, assez artificielle, devait être semée d'agréables bavardages. Il a essayé de faire revivre un genre mort ou, comme dit Suidas (*Πανύασις*, 248 Adler) : *σβεσθεῖσαν τὴν ποιητικὴν ἐπανήγαγε*. Il s'est inspiré de ce qu'on avait écrit avant lui sur la matière et probablement aussi du Cycle épique : c'est ainsi que les critiques anciens lui reprochaient d'avoir plagié la *Prise d'Oechalie*, attribuée à Créophylos de Samos et que je considère comme un poème du Cycle.

⁴ Textes et témoignages dans B. Wyss, *Antimachi Colophonii reliquiae*, Berlin, Weidmann, 1936.

Originaire de Colophon, Antimaque florissait vers 405 av. J.-C. Platon l'admirait, Callimaque le méprisait, d'autres l'accusaient d'avoir pillé Homère. Il écrivit, notamment, un vaste poème épique, la *Thébaïde*, dont on s'est beaucoup et peut-être injustement moqué. Porphyryon, le commentateur d'Horace, lui reproche d'avoir rempli une demi-douzaine de livres avant de montrer les Sept chefs sous les murs de Thèbes. L'examen des fragments subsistants montre que cette accusation n'était pas entièrement fondée : elle témoigne, en tout cas, du soin avec lequel Antimaque traitait le moindre détail. Son épopée semble avoir eu pour limites, d'une part, la mort de Méléagre, de l'autre, le retour de Diomède, si bien que cette ample composition contenait la matière de deux poèmes cycliques au moins : *Thébaïde* et *Épigonnes*. Je crois que ces deux poèmes cycliques ont servi de sources, à côté de beaucoup d'autres, au très savant Antimaque, dont, par ignorance ou distraction, Porphyryon a fait un *cyclicus poeta*.

¹ Le verbe *διεξέρχεται* employé ici par Photius indique que Proclos étudiait longuement les poètes épiques énumérés

au paragraphe précédent ; les mots *ὥς οἶόν τε* paraissent indiquer que Proclos lui-même avait senti les difficultés de sa tâche : en tout cas, il n'avait pas essayé de les esquiver. On verra ailleurs, en 22 notamment, le soin avec lequel notre auteur conduisait ses recherches dans un domaine particulièrement obscur.

² La traduction s'efforce d'être aussi vague que le texte original. Que voir, au juste, dans ces *τινὰς ἐπὶ μέρους πράξεις* ? D'après l'emploi que Photius fait du mot en d'autres passages de son résumé (38, 94), on peut croire que *πράξεις* désigne les détails biographiques sur les poètes mentionnés ici. Pour se faire une idée de la « manière » de Proclos, on doit lire sa *Vie d'Homère*, débris de la *Chrestomathie* conservé dans un bon nombre de manuscrits homériques, et voir, par exemple, comment il raisonnait sur la cécité d'Homère, la durée de sa vie, sa parenté avec Hésiode, etc.

Il est assez probable, néanmoins, que Proclos ne se bornait pas à ces *biographica*, mais qu'il donnait en outre un sommaire des poèmes, accompagné d'appréciations personnelles, comme il le fait pour le Cycle épique (§§ 18, 20, 21).

17

¹ Tel est bien pour *διαλαμβάνει* le sens exigé par le contexte.

² Il est à peine besoin de faire remarquer que l'expression employée par Photius montre combien peu familière lui était cette notion de *Cycle épique* ; Aréthas lui-même n'en savait pas grand'chose (*Introduction*, p. 293). Depuis longtemps, en effet, on n'avait plus d'idées claires sur ce vaste ensemble épique dont j'espère écrire quelque jour la longue et difficile histoire. Mais la sincérité avec laquelle Photius confesse son incompetence nous donne une raison de croire qu'il n'a pas cherché à interpréter la pensée de Proclos.

³ Le Cycle épique commençait donc par une théogonie. L'œuvre à laquelle Proclos fait allusion ici est la *Titanomachie*, attribuée à Eumélos de Corinthe (voir mon *Aristarque*, p. 165 sqq.).

D'après les rares fragments conservés, nous savons que cette épopée remontait plus haut encore, puisqu'elle présentait Ouranos comme un fils d'Éther. Voir un autre détail à la note 15².

Que cette *Titanomachie* ait fait partie du Cycle, c'est ce que prouvent non seulement le *Marmor Borgiaum*, mais encore et surtout un passage d'Athénée, que les éditeurs du Cycle ont grandement tort de ne pas imprimer avec le contexte. En VII, 277 D-E, Athénée montre ses savants banqueteurs discutant du mot rare ἑλλός, employé par Sophocle (*Ajax*, 1297). Quelqu'un ayant demandé si d'autres auteurs l'avaient employé avant le tragique, Zoïlos cite la *Titanomachie* et ajoute, immédiatement après : ἔχαιρε δὲ Σοφοκλῆς τῷ ἐπικῷ κύκλῳ pour expliquer la présence de ce mot rarissime chez les deux auteurs. Cette réflexion n'aurait aucune raison d'être si la *Titanomachie* ne faisait pas partie du Cycle épique.

⁴ Pour la justification de cette traduction, aujourd'hui généralement admise, voir *Introduction*, p. 247.

⁵ HÉSIODE, *Théog.*, 139-143 : Elle [la Terre] mit aussi au monde les Cyclopes au cœur violent, Brontès, Stéropès, Argès à l'âme brutale ... en tout pareils aux dieux, si ce n'est qu'un seul œil était placé au milieu de leur front.

147-153 : D'autres fils naquirent encore de Ciel et de Terre, trois fils, grands et forts, qu'à peine on ose nommer, Cottos, Briarée, Gyès, enfants pleins d'orgueil. Ceux-là avaient chacun cent bras, qui jaillissaient, terribles, de leurs épaules, ainsi que cinquante têtes, attachées sur l'épaule à leurs corps vigoureux. Et redoutable était la puissante vigueur qui complétait leur énorme stature (Trad. Mazon).

Homère ne connaît pas le mariage de Gè avec Ouranos, non plus que la création, par ce couple, de « Centimanès » et de Cyclopes : Polyphème est un fils de Poseidon. Hésiode montre Gaia créant seule Ouranos, les Montagnes et Pontos ; puis elle s'unit à Ouranos pour enfanter successivement les douze Titans, les trois Cyclopes et les trois « Centimanès ». Apollodore (I, 1-2 Wagner), qui reproduit la même série, la donne dans l'ordre : Centimanès, Cyclopes, Titans, c'est-à-dire le même ordre que celui que Proclos attribue ici à la *Titanomachie*. Cette concordance entre Proclos et Apollodore sur un point essentiel de la cosmogonie ne paraît

pas fortuite : il eût été très facile au mythographe de résumer ici une œuvre aussi célèbre que la *Théogonie* d'Hésiode.

18

¹ ἐξαληθίζω est un mot rare qu'on ne trouve qu'ici, et naturellement, dans la copie que l'interpolateur de l'*Etymologicon Magnum* a faite de ce passage (*Introduction*, p. 298). Regrettons que la nouvelle édition du Liddell-Scott se borne à mentionner le seul *Etymologicon*, alors que le *Thesaurus* avait signalé depuis longtemps l'emprunt au *Codex* 239. La chose n'est pas sans importance, car il se peut fort bien que Photius ait trouvé le mot dans Proclus lui-même.

Cet *hapax* est régulièrement formé au moyen du verbe simple ἀληθίζω (attesté depuis Hérodote) et du préverbe ἐκ. L'une des fonctions de ce dernier est de renforcer le sens du mot auquel il s'accolle ; mais on constate, à partir de l'époque alexandrine et surtout à l'époque romaine, que cette valeur du préverbe va en s'affaiblissant. Un grand nombre de verbes composés de cette manière n'offrent plus aucune différence de sens avec les verbes simples correspondants, qu'ils ont d'ailleurs une tendance à évincer. C'est le cas, notamment, des verbes : ἐκβασανίζω, ἐκβεβαιούμαι, ἐκβλέπω, ἐκδημαγωγέω, ἐκ οκιμάζω, ἐκζητέω, ἐκθεωρέω, ἐκθολόω, ἐκθρηνεω, ἐκκληρεω, ἐκλυγίζω, ἐκμυκτηρίζω, ἐκφαντάζομαι, ἐκφauλίζω, ἐξευμενίζω, ἐξισάζω, etc. Dans tous ces exemples, le verbe composé, employé à partir de l'époque alexandrine ou romaine, signifie la même chose que le verbe simple, employé à l'époque classique.

² On ne saurait assez insister sur l'intérêt de ce paragraphe qui constituait une véritable digression dans l'exposé de Proclus. On comprend aussi pourquoi Photius a mis l'accent sur ce détail : il lui plaisait assez de voir les dieux du paganisme soumis à la critique historique. Proclus doit avoir connu les doctrines d'Évhémère (III^e siècle avant J.-C.), d'après lesquelles Ouranos, Cronos, Zeus n'étaient que des rois divinisés après leur mort. Cela n'a pas manqué de frapper Photius, qui savait, mieux que personne, tout le parti que les apologistes chrétiens avaient tiré de l'*Inscription sacrée*.

Mais si nous avons ainsi une preuve de l'esprit critique de Proclos, il ne faut cependant pas exagérer, car rien ne dit que cette digression ait occupé une grande place dans la *Chrestomathie*. Il ne faut pas en conclure non plus que l'auteur pourrait avoir été chrétien, car Photius l'aurait signalé ou, au besoin, conjecturé.

19

¹ On voudra bien noter que Proclos considère le Cycle comme un groupe de poèmes écrits par des poètes différents. Mais il n'a pu manquer de rapporter ici l'opinion ancienne selon laquelle Homère était considéré comme l'auteur du Cycle épique en son ensemble. Il l'avait d'ailleurs dit explicitement dans sa *Vie d'Homère* (p. 102, 3 Allen) : οἱ μέντοι γε ἀρχαῖοι καὶ τὸν Κύκλον ἀναφέρουσιν εἰς αὐτόν.

² Le poème final auquel Photius nous renvoie ici est la *Télégonie* d'Eugammon de Cyrène, dont il suffira de résumer le contenu pour faire voir dans quel état de décadence était tombé le genre épique à son crépuscule *.

Rentré de la Guerre de Troie, Ulysse continue sa vie aventureuse. Il fait un voyage à Élis et rentre en Ithaque. Puis il part pour séjourner chez les Thesprotes, dont il épouse la reine, et rentre enfin en Ithaque. Or, de ses relations avec Circé, il avait eu un fils, Télégonos, qui, sur ces entrefaites, arrive en Ithaque et tue son père par méprise. L'*ἀπόβασις* dont parle Photius n'est donc pas le retour de Troie, mais le retour de l'expédition en Thesprotie : aussi bien, Télégonos eût été trop jeune, et pour lui donner le temps de grandir, il fallait allonger jusqu'au rabâchage la carrière paternelle. Contrairement à ce qu'on pourrait croire en interprétant Photius à la lettre, l'histoire n'était pas tout à fait terminée ici. Car Télégonos transportait ensuite le corps d'Ulysse chez Circé, puis il épousait Pénélope, la veuve de son père naturel, tandis que Télémaque, non moins galant, épousait Circé, la maîtresse de son père légitime. On comprend que Photius n'ait pas daigné résumer ce dénouement à la fois romanesque et ridicule de la *Télégonie*.

*) On consultera avec fruit l'excellent travail de Hartmann, mentionné ci-dessus p. 69, note *.

³ Malheureusement pour nous, Photius n'a pas parlé des nombreux poèmes qui prenaient place entre la *Titanomachie* et la *Télégonie*. Il fera exception pour les *Chants Cypriens*, apparemment parce que l'exposé de Proclos lui a paru digne d'une mention spéciale, en quoi il n'avait pas tort (*infra*, § 22).

Nous connaissons par une autre source, que j'étudierai ailleurs, ce que Proclos avait dit des poèmes ayant pour centre la Guerre de Troie. Mais nous ne savons absolument rien de ce qu'il a écrit sur les poèmes à intercaler entre la *Titanomachie* et les *Chants Cypriens*. Le plus bel éloge qu'on puisse faire de Proclos, c'est que la disparition de son témoignage sur cette partie du Cycle nous laisse complètement désemparés et incapables d'en restituer les épopées avec certitude.

20

¹ Comme il fallait s'y attendre, cette simple phrase, avec *διασώζεται* au présent, a éveillé dans le monde philologique des discussions à perte de vue. Le plus simple, c'est de dire que les œuvres du Cycle n'avaient pas entièrement disparu à l'époque où écrivait l'auteur de la *Chrestomathie*.

Pour ne pas trop allonger ces notes explicatives, je me bornerai à donner deux points de repère. Le premier est un texte de Pausanias (x, 31, 2), où il dit, à propos du meurtre de Palamède par Diomède et Ulysse : *ἐπιλεξάμενος ἐν ἔπεσιν οἶδα τοῖς Κυπρίοις*. Cela prouve qu'au second siècle de notre ère, il y avait encore des gens qui lisaient dans l'original les œuvres cycliques ou du moins certaines d'entre elles. A moins qu'on ne prétende — et, naturellement, on l'a prétendu — que Pausanias a menti. Seulement, ces détracteurs de Pausanias n'ont pu faire la preuve de leur accusation, et pour cause !

Le second texte, beaucoup moins célèbre, appartient au vi^e siècle de notre ère et a pour auteur Jean Philopon, dans son *Commentaire* sur les *Analytica posteriora* d'Aristote (éd. M. WALLIES, Berlin, 1903, p. 156-157). Après avoir rappelé que le Cycle a été résumé en vers par un certain Pisandre, dont la date est difficile à établir, mais qui appartient probablement au iii^e siècle de notre ère, Philopon rapporte une tradition d'après laquelle les œuvres du Cycle tombèrent dans le mépris à cause de ce poème de Pisandre, ce qui amena leur disparition. Philopon lui-même

en parle comme si, à son époque, c'était déjà chose faite depuis un certain temps. A moins donc de négliger complètement Philopon ou de tronquer son témoignage — et c'est, naturellement, ce qu'on a fait — nous pouvons croire, en combinant ces deux textes, que la disparition des œuvres du Cycle se place entre le ^{III}^e et le ^V^e siècle après J.-C : quoi qu'on en ait dit, cette opinion n'a rien de ridicule.

² Il faut comprendre que l'on pouvait passer d'un poème du Cycle au suivant sans rencontrer d'hiatus : ce n'est possible que si l'*Iliade* et l'*Odyssée* entrent dans la ronde, et on devra tenir compte de cette observation pour retracer l'histoire du mot κύκλος et de ses dérivés.

D'après ce texte, Proclos avait une médiocre estime pour la valeur littéraire du Cycle, ce qui n'a rien d'étonnant quand on songe, par exemple, à la *Télégonie* (voir note 19²). Mais notre auteur observe avec finesse que les gens s'y intéressaient « pour l'histoire ». Dans l'antiquité, comme de nos jours, le lecteur aimait savoir « ce qu'il y a avant » et « ce qu'il y a après » : c'est d'ailleurs ce genre de curiosité qui appelle la création d'un Cycle, qu'il soit épique ou romanesque.

21

¹ Ce n'était pas chose facile, et Proclos s'est acquitté de sa tâche avec un soin dont les paragraphes sur les *Chants Cypriens* vont nous donner une idée. Assurément, on pourra toujours dire, voire même prouver, qu'il avait telle ou telle source et que son travail est de seconde main ; mais c'est déjà quelque chose de choisir judicieusement ses modèles, et c'est plus encore — comme le faisait Proclos — de les étudier avec esprit critique.

22

¹ Pour les témoignages et fragments auxquels il sera fait allusion dans ce paragraphe et le suivant, je renvoie à l'ensemble très complet donné par E. Bethe (*Homer, Dichtung und Sage*, II, p. 151-165).

² *περί τινων Κυπρίων ποιημάτων*. La première impression qu'on éprouve en lisant ces mots, c'est qu'ils trahissent uniquement le peu de familiarité que Photius devait avoir avec les *Chants Cypriens*. Il se peut néanmoins que Photius ait voulu rendre de la sorte une manière de parler propre à son auteur. En effet, le résumé des *Chants Cypriens*, conservé par plusieurs manuscrits de l'*Iliade*, commence ainsi : *ἐπιβάλλει τούτοις τὰ λεγόμενα Κύπρια*. Si ce texte est bien celui de la *Chrestomathie* même, on doit y voir une allusion à la polémique de Proclos sur le titre exact de cette épopée (*infra* 23¹).

³ Le poème cyclique que nous intitule traditionnellement *Chants Cypriens* porte, dans les textes, différents noms dont voici le relevé.

(a) *τὰ Κύπρια ἔπη* ou *τὰ ἔπη τὰ Κύπρια* : Hérodote, Élien, Athénée [2 fois], Pausanias [5 fois].

(b) *τὰ Κύπρια* : Aristote, Philodème, Athénée, Hérodien, Eustathe [2 fois], Tzetzés, Suidas, Scoliaſtes d'Homère [3 fois], de Pindare, de Sophocle, de Platon et de Lycophron.

(c) *τὰ Κύπρια ποιήματα* : Scoliaſte de Clément d'Alexandrie.

(d) *τὰ Κυπριακὰ ποιήματα* : Clément d'Alexandrie.

(e) *τὰ Κυπριακὰ συγγράμματα* : Tzetzés.

(f) *τὰ Κυπριακά* : Eustathe, Scoliaſtes d'Euripide et de Denys de Thrace.

Il résulte de ce tableau que le poème s'intitulait *τὰ Κύπρια*, avec quoi on peut sous-entendre *ἔπη*, *ποιήματα* ou tout autre mot analogue. Les variantes avec *Κυπριακά* (d, e, f) ne sont pas autre chose que des interprétations tardives de l'intitulé authentique, l'adjectif *Κυπριακός* ayant une tendance à remplacer l'ancien *Κύπριος* dans la langue courante aux environs de l'ère chrétienne.

On voit donc que Proclos se rattache à la bonne tradition scientifique, représentée, entre autres auteurs, par Hérodote, Aristote et Athénée.

⁴ En ce qui regarde l'auteur des *Chants Cypriens*, voici l'état des opinions anciennes.

(a) Ce poème a d'abord été attribué à Homère. Voir plus loin, la note ⁸.

(b) Cependant, la plupart des textes le laissent sans nom d'auteur.

1. Le plus simple est de se borner à citer le titre du poème (Hérodote, Pausanias, Scoliaſtes de Denys de Thrace).

2. D'autres emploient la périphrase : *ὁ τὰ Κύπρια* (etc...) *γράφας* (Aristote, Philodème, Papyrus d'Herculanum, Pausanias [2 fois], Clément d'Alexandrie, Eustathe [3 fois], Scoliaſtes d'Homère, de Pindare et d'Euripide), périphrase tellement fréquente qu'on la trouve même amputée de son participe (Hérodien, Scoliaſtes de Sophocle).

3. Chez Athénée, on trouve une fois la périphrase : *ὁ τῶν Κυπρίων ποιητής*.

4. Quant aux périphrases *οἱ τὰ Κύπρια πεποιηκότες* (Scoliaſtes de Lycophron) et *οἱ τῶν Κυπρίων ποιηταί* (Scoliaſtes d'Homère), elles paraissent résulter de la distraction ou de l'ignorance.

(c) Sur l'attribution à Stasinos, voir ci-dessous la note ⁵.

(d) Sur l'attribution à Hégésias, voir ci-dessous la note ⁶.

(e) Athénée parle aussi d'un vague *Κύπριός τις* (ci-dessous la note 23^{1*}).

(f) Enfin, Athénée semble faire allusion à un autre poète encore, dont nous allons avoir à nous occuper en commentant le paragraphe suivant (23¹).

D'après ces données, on voit que nous aurons surtout à confronter Proclos avec le plus érudit de ceux qui ont étudié la question, je veux dire Athénée : ceci nous donne au moins une idée de la science de Proclos.

⁵ Le nom de Stasinos est cité, en concurrence avec d'autres, par Athénée [2 fois] ; il est donné seul par Clément d'Alexandrie, les Parémiographes, Tzetzés [2 fois] et les Scoliaſtes d'Homère et de Platon.

⁶ De ce texte de Photius, il faut rapprocher le texte parallèle d'Athénée (xv, 682 D) : *ἀνθῶν δὲ στεφανωτικῶν μέμνηται ὁ μὲν τὰ Κύπρια ἔπη πεποιηκώς, Ἡγησίας ἢ Στασίνος*.

Les deux textes diffèrent par la forme donnée au nom du poète, qu'ils sont seuls à mentionner. Certains savants ont estimé que la leçon de Photius doit être corrigée en *Ἡγησίαν* d'après Athénée : ainsi en ont jugé Schott * (*ap.* GAISFORD, p. 391), Nunnesius

* Probablement abusé par son manuscrit de base (cf. *supra*, p. 14), Schott imprimait *Ἡγήσιον* dans son texte, mais corrigeait dans une note.

(*ibid.*), Sylburg, Gaisford, Westphal ; d'autres, imitant Bekker *, conservent 'Hγησῖνον dans le texte de Photius.

Si 'Hγησῖνος était une formation impossible dans l'onomastique grecque, il faudrait corriger le texte de Photius en disant que c'est le voisinage de Στασῖνον qui, par consonance, a métamorphosé 'Hγησίαν en 'Hγησῖνον sous la plume du scribe. Mais la forme donnée par Photius est aussi acceptable et aussi correcte que celle d'Athénée : 'Hγησ-ῖνος et 'Hγησ-ίας sont l'un et l'autre des substituts familiers en -ῖνος et en -ίας d'un seul et même nom propre composé du type 'Hγήσ-ιππος, 'Hγήσ-ανδρος, 'Hγησί-νικος, 'Hγήσ-ινοος **. Les deux formes sont donc également légitimes et il serait, pour le moins, imprudent de bannir 'Hγησῖνον du texte de Photius au profit de 'Hγησίαν transmis par Athénée. Dans l'état actuel de nos connaissances, nous ne pouvons déterminer si cet auteur se nommait Hégésias plutôt que Hégésinos ou vice-versa.

⁷ Cette fois, Proclos l'emporte sur Athénée, puisque celui-ci n'a pas conservé l'ethnique du poète. Pour beaucoup de savants, le Σαλαμίνιος de Proclos désignerait un indigène de Salamine en Cypré. Mais alors, le texte de Proclos ne signifierait plus rien, parce que, dans ce cas, il aurait dû dire Κύπριος, comme il l'avait fait pour Stasinos, et parce que l'argumentation contre l'origine « cyprienne » des poèmes est fondée uniquement sur Stasinos de Cypré. Wilamowitz (*Die Ilias und Homer*, p. 428, n. 2) avait déjà donné, dans un sens identique, une raison toute différente, tirée du nom même et de sa désinence ionienne ('Hγησῖνος).

⁸ L'attribution à Homère est la plus ancienne. Abstraction faite de tous les autres textes qui le disent ou le sous-entendent (Hygin, Suidas et Scoliaistes de Denys de Thrace), la chose est rendue certaine par le fameux passage où Hérodote (II, 117) s'efforce d'établir que les *Chants Cypriens* ne sauraient être d'Homère — tentative qui eût été inutile si, à cette époque, l'homéricité de cette épopée avait été généralement mise en doute.

* Dans son apparat critique, après avoir donné la leçon 'Hγησῖνον de A [et de l'*Harleianus* 5592], Bekker impute 'Hγήσιον à la vulgate : c'est faux pour ses manuscrits B et C, aussi bien que pour M, dont il n'a pas noté les leçons. B donne, en effet, 'Hγησῖνον comme A, et C donne 'Hγήσινον comme M.

** Je dois ces renseignements à l'amitié de M. P. Chantraine, que je tiens à remercier ici.

C'est cette opinion qui fit naître l'historiette d'après laquelle les *Chants Cypriens* auraient été donnés en dot par Homère à sa fille, pour la plus grande gloire du gendre. Cette historiette se trouve chez Élien, Tzetzés et Suidas ; mais Élien, qui la raconte (*V. H.*, ix, 15) sans donner le nom du gendre, ajoute : καὶ ὁμολογεῖ τοῦτο Πίνδαρος [fr. 280 Bowra] ; c'est fort possible, puisque Hérodote fut le premier qui protesta contre l'attribution du poème à Homère.

⁹ D'après ces auteurs, *Κύπρια* serait l'adjectif neutre pluriel, *cypriens*, *cypriotes*, *cypriaques*, et τὰ *Κύπρια* signifierait les *Poèmes* ou *Chants de Cypré*. C'est, en effet, une tradition bien attestée, dont nous avons trouvé les échos chez Clément d'Alexandrie, Eustathe, les Scolastes d'Euripide et de Denys de Thrace, qui disent *Κυπριακά* au lieu de *Κύπρια*.

23

¹ Faut-il comprendre que Proclos rejetait seulement la troisième théorie, celle qui attribuait les *Chants Cypriens* à Homère en se fondant sur l'historiette de la dot ? Ou faut-il croire que notre auteur rejetait également les deux précédentes, relatives à Stasinos et Hégésinos ? Nous pouvons difficilement trancher la question. La seule chose qu'on doive tenir pour assurée, c'est que Proclos n'acceptait pas que le titre du poème fût expliqué par la nationalité de son auteur supposé. Et il confirmait son point de vue par un argument qui mérite de retenir l'attention, puisqu'on ne le trouve nulle part ailleurs.

Donc, le poème s'intitulait τὰ *Κύπρια* ἔπη. Pour que cela désigne des « chants cypriens », il faut — et, sur ce point, Proclos a raison — que l'accentuation soit *Κύπρια*. Or, nous dit Proclos, telle n'était pas l'accentuation du mot. Bien que Photius n'ait pas jugé bon d'en dire davantage, nous devons en conclure que cette accentuation était *Κυπρία*, ce qui nous oblige à voir dans ce mot le génitif d'un nom propre *Κυπρίας* : les *chants de Cyprias*.

C'est le moment de revenir à un texte célèbre d'Athénée (xv, 682 d), que la tradition manuscrite nous a légué sous la forme suivante : ἀνθῶν δὲ στεφανωτικῶν μέμνηται ὁ μὲν τὰ *Κύπρια* ἔπη πεποιηκὼς Ἠγησίας ἢ Στασίνος · Δημοδάμας γὰρ ὁ Ἀλικαρνασ-

σεὺς ἢ Μιλήσιος ἐν τῷ Περὶ Ἀλικαρνασσοῦ [FHG, II, 444] Κύπρια Ἀλικαρνασσέως δ' αὐτὰ εἶναί φησι ποιήματα.

Je renonce à relever ici toutes les corrections dont ce texte a été l'objet depuis la Renaissance, et je renvoie, pour le détail, à Welcker (*Ep. Cycl.* ², I, p. 284-285 en note), Meineke (dans son édition d'*Athénée* [Teubner], IV, p. 331) et Susemihl (*Alex. Lit.*, I, p. 659, note 75).

Certains, ne s'expliquant pas le γὰρ qui suit Δημοδάμας, ont indiqué une lacune après Στασίνος; d'autres ont remplacé le γὰρ par un δέ; plusieurs ont cru à une faute d'haplographie et proposé d'écrire <οὐ> Κύπρια; d'autres ont suggéré de corriger Κύπρια en Κυπρίου; d'autres encore ont pensé qu'il y a une lacune entre Κύπρια et Ἀλικαρνασσέως; d'autres enfin estiment qu'il faut écrire αὐτὰ au lieu de δ' αὐτὰ. L'accord est donc loin d'être réalisé et l'on ne sait que choisir dans cette riche moisson de conjectures. Mais en se reportant au texte de Photius, on voit que dans la phrase d'Athénée, on ne saurait, sans tomber dans l'arbitraire, modifier quoi que ce soit à l'élément : Κύπρια Ἀλικαρνασσέως δ' αὐτὰ εἶναί φησι ποιήματα, hormis l'accentuation du nom propre au génitif qui précède l'ethnique Ἀλικαρνασσέως. En d'autres termes, quelque correction qu'on apporte au texte d'Athénée, un point reste acquis : c'est qu'il y a une opinion, représentée par Démodamas, qui attribuait les Κυπρία ἔπη à un certain Cyprias d'Halicarnasse. Quant à Démodamas lui-même, ce doit être Démodamas de Milet, général de Séleucos I^{er} et d'Antiochos I^{er}, qui se place donc au début du III^e siècle avant J.-C. (SCHWARTZ, *RE*, IV, 2868).

Est-ce à dire que Proclos attribuait les *Chants Cypriens* à Cyprias d'Halicarnasse ? On serait assez porté à le croire, parce que le raisonnement fondé sur l'accent du mot suppose un nom propre, Κυπρίας, qui serait celui de l'auteur des poèmes *. Proclos a-t-il emprunté ce raisonnement à Démodamas ? Ou bien celui-ci a-t-il simplement dit, en passant, que les *Chants Cypriens* sont l'œuvre de Cyprias d'Halicarnasse, et Proclos aura-t-il adapté ce renseignement à sa propre théorie ? Autant de questions qui,

* Il y a peut-être lieu de tenir compte de ceci dans un autre passage d'Athénée (VIII, 334 B) : ὁ τὰ Κύπρια ποιήσας ἔπη, εἴτε Κύπριός τις ἐστὶν ἢ Στασίνος ἢ ὅστις δῆποτε χαίρει ὀνομαζόμενος..., οὐ Κυπρίος, qui ne s'explique pas bien, gagnerait à être remplacé par Κυπρίας.

dans l'état actuel de nos connaissances, ne comportent point de réponse certaine. En supposant même que Proclos ait simplement reproduit Démodamas, ce serait déjà une preuve de son érudition, puisque son témoignage est indépendant de celui d'Athénée. Il y avait quelque audace à se mettre en travers des idées les plus généralement admises : nous aurons encore l'occasion de vérifier ce trait du caractère de Proclos.

De ces données un peu confuses, nous retiendrons surtout que Proclos est le seul auteur subsistant qui nous parle de l'accentuation de *Κύπρια*, accentuation dont il a su tirer profit pour suggérer la solution d'un épineux problème d'histoire littéraire *.

² Remarquons, pour terminer cet important paragraphe, que, frappés par l'insistance avec laquelle Photius parle ici des *Chants Cypriens*, certains savants ont cru sérieusement que ce poème ne faisait pas partie du Cycle épique. Sans nous donner la peine de discuter cette opinion indéfendable, il nous suffira de dire que si Photius a cru devoir consacrer deux paragraphes à cette seule épopée, c'est uniquement parce qu'il a compris l'importance du témoignage de Proclos en la matière : on a pu voir qu'il ne s'est pas trompé.

24

¹ Photius parle de l'élégie avant de parler de l'iambe, contrairement à l'ordre indiqué en 12, où l'iambe précède l'élégie. Comme les chances de transposition sont moindres dans la présente partie de l'ouvrage que dans la précédente, où nous avons une simple énumération, on doit sans doute conjecturer que tel était aussi l'ordre de la *Chrestomathie* en 12 : épopée, élégie, iambe, lyrisme. Photius aura dicté toute la phrase en intervertissant deux termes de l'énumération : mais cela ne nous donne aucune raison de corriger le § 12, puisque nous éditons le texte du *Codex* 239 et non celui de la *Chrestomathie* (cf. *Introduction*, p. 10-11).

* J'examinerai dans un autre volume le témoignage de Proclos sur le même sujet, tel que nous le transmettent les manuscrits homériques (p. 102, 9 Allen) : ἐπιβάλλει δὲ τούτοις τὰ λεγόμενα Κύπρια ἐν βιβλίοις φερόμενα ἑνδεκα, ὧν περὶ τῆς γραφῆς ὕστερον ἐροῦμεν ἵνα μὴ τὸν ἐξῆς λόγον νῦν ἐμποδίζωμεν.

² Sur ἡ ἐλεγεία dans le sens de *mètre élégiaque*, voir l'*Introduction*, p. 210-211.

³ SCOLIASTE d'Héphaestion, p. 125,11 Consbruch (τοῦ ἡρωϊκοῦ ὀνομασίαι εἰσὶ πέντε...) ἡρώων ἀπὸ τοῦ τὰς πράξεις τῶν ἡρώων τούτῳ γεγράφθαι τῷ μέτρῳ.

⁴ Même opinion chez les Scoliastes de Denys de Thrace (p. 20,22) : τούτῳ οὖν τῷ μέτρῳ πολλοὶ ποιηταὶ τινα γεγραφήκασιν ἅτινα καλεῖται ἐπικήδεια . πρὸς γὰρ παραμυθίαν, τοῦ τετελευτηκότος τὰ καλὰ μνημονεύοντες καὶ τῶν συγγενῶν αὐτοῦ καὶ φίλων τῇ παραινέσει τὴν λύπην ἀναστέλλοντες, τοῦτο τὸ μέτρον ἐπὶ τῆς κηδείας ἔλεγον. Cf. 307,35.

25

¹ Pour situer Proclos aussi exactement que possible dans le concert des grammairiens anciens, voici un relevé complet des étymologies par lesquelles ils expliquaient ἔλεγος et ses dérivés.

(a) παρὰ τὸ ἔ ἔ λέγειν ἐν τοῖς τάφοις (*Et. Gudianum*, 180, 13; *Et. Magnum*, 326,48 ; cf. SCOLIASTES de Denys de Thrace, 21, 1-3, 173,6-8 = 475,26). Cette étymologie reparait sous la forme malhabile : παρὰ τὸ ἔ ἔ λέγειν τοὺς τεθνεῶτας * (*Et. Magnum*, 326,54 ; cf. SCOLIASTE de Denys de Thrace, 307,26 : ἀπὸ τοῦ ἔ λέγειν τὸν ἀποβιώσαντα).

(b) παρὰ τὸ ἐλεεῖν τὸν τετελευτηκότα (*Et. Magnum*, 326,50, SCOLIASTES de Denys de Thrace, 307,24-26, 173,8-9, 20,25-27, 475,26). Cette étymologie n'est pas une variante de la précédente, puisqu'elle se fonde sur ἐλεεῖν au lieu de ἔ ἔ λέγειν.

(c) παρὰ τὸν ἔλεον καὶ τὸν γόον (*Et. Gudianum*, 180,17, *Et. Magnum*, 326,54). Cette étymologie est, si l'on peut dire, un perfectionnement de la précédente.

(d) Si je comprends bien les textes, certains grammairiens sont allés jusqu'au calembour ridicule, en établissant un rappro-

* J'aime à croire que l'auteur de cette étymologie voulait dire : παρὰ τὸ ἔ ἔ λέγειν <ἐπὶ> τοὺς τεθνεῶτας.

chement assez inattendu entre ἔλεγος, qui nous intéresse, et le verbe ἐπιλέγω : παρὰ τὸ λέγεσθαι ἐπὶ τῶν θανόντων · εἰς ἐπικηδείαν γὰρ ἐλέγοντο (*Et. Gudianum*, 180,18, *Et. Magnum*, 326, 54) ; ὅτι ἐπιλέγεται τῷ ἑξαμέτρῳ τὸ πεντάμετρον (*Et. Gudianum*, 180,16, *Et. Magnum*, 326,53). Les deux explications ont ceci de commun qu'elles tirent ἔλεγος de ἐπιλέγεσθαι, ce qui nous invite à ne leur consacrer qu'une seule rubrique ; mais comme le verbe y apparaît avec deux sens tout à fait différents, nous avons affaire, en réalité, à deux étymologies distinctes. La première, fondée sur l'occasion du poème, n'est pas sans analogie avec (a) ; la seconde est plus originale, puisqu'elle se fonde sur la structure métrique de l'élégie.

(e). D'autres ont inventé un ou même deux héros éponymes *, l'un, fils de la Muse Clio (SCOLIASTE de Denys de Thrace, 307, 19-20), l'autre, plus modestement désigné par Ἑλεγός τις, et dont un ScoliaSTE de Denys de Thrace (307, 20-24) raconte ainsi la malheureuse histoire : τούτου γοῦν ὡς ἔμελλον οἱ γάμοι γίνεσθαι, αἴφνης ἐξέπνευσε · καὶ λοιπὸν πᾶσα ἡ μουσικὴ ἡ προσελθοῦσα τῷ γάμῳ ἀντὶ τοῦ ἄδειν καὶ χαίρειν καὶ ὀρχεῖσθαι, ἐθρήνουν πάντες μετὰ μέλους, καὶ αὐληταὶ καὶ κιθαρισταὶ καὶ αἰδοὶ ἐκπλαγέντες ἐπὶ τῷ συμβεβηκότι τῷ Ἑλέγῳ. Inutile de s'arrêter à cette historiette, décalque de celle qu'on racontait sur le jeune Hyménaios (*infra*, la note 63⁴).

(f) J'ai laissé pour la fin l'étymologie la plus richement représentée, et aussi la plus importante, parce que nous en connaissons les auteurs. Elle est résumée ainsi dans Orion (58,7) : ἔλεγος ὁ θρήνος διὰ τὸ δι' αὐτοῦ τοῦ θρήνου εὖ λέγειν τοὺς κατοικομένους. Cela signifie que le thrène fut appelé ἔλεγος, parce qu'il contenait un éloge (εὖ λέγειν) du mort : l'étymologie proposée n'est donc qu'un jeu de mots sur ἔλεγος et εὖ λέγειν. On la retrouve dans *Et. Gudianum*, 180,5,12,21, *Et. Magnum*, 326,48. Certains grammairiens en ont conclu, à tort, qu'il y avait ici deux étymologies différentes :

(1) ἔλεγος = θρήνος

(2) ἔλεγος παρὰ τὸ εὖ λέγειν,

et ils les signalent séparément (*Et. Magnum*, 326,51, SCOLIASTES

* Confondus en un seul par un autre ScoliaSTE de Denys de Thrace, p. 475, 28-32.

de Denys de Thrace, 173,9-10, 20,27 — 21,1, 475,26, etc.). C'est ce que dit nettement l'*Et. Gudianum*, 180,19-21: Δημολέων δὲ ἐν τῷ Περὶ μέτρων παρὰ τὸ εὖ λέγειν τοὺς τεθνεώτας ἢ παρὰ τὸ ἔλεγον τὸν θρῆνον. Δίδυμος, etc.

Nous apprenons ainsi le nom de l'auteur de notre étymologie ἔλεγος: εὖ λέγειν, Démoléon, qui n'est connu que par ce seul texte et qui doit sa survivance au fait que Didyme citait son témoignage dans le *Περὶ ποιητῶν* (cf. *Mélanges Navarre*, p. 388). Elle suppose qu'à une certaine époque, le thrène fut appelé ἔλεγος, parce qu'il contenait un éloge du mort.

Cette théorie fut reprise et complétée par Didyme, qui s'efforça de montrer pourquoi le distique élégiaque convenait, mieux que tout autre groupement métrique, à la célébration d'un défunt (ORION, 58,10, *Et. Gudianum*, 180,9,21, *Et. Magnum*, 327,1, théorie mal comprise par les Scolastes de Denys de Thrace, 307,26-29, 173,10-13, 475,26).

Elle implique une conséquence extrêmement importante, sur laquelle nous aurons à revenir plus tard (*infra*, note 67¹): pour Didyme, comme pour Démoléon, le thrène primitif était chanté en distiques élégiaques.

Ce n'est là, il faut bien le dire, qu'une pure théorie, dépourvue du contrôle des faits; elle entraîne logiquement une autre hypothèse: c'est que le distique élégiaque, d'abord réservé à la célébration des morts, fut, dans la suite, employé d'une manière abusive pour d'autres sujets. On comprend dès lors pourquoi certains grammairiens, citant expressément Didyme, écrivent: οἱ δὲ ὕστερον πρὸς ἅπαντας <ἀ>διαφόρως (ORION, 58,13) ou encore: ἐπὶ γὰρ μόνοις νεκροῖς πάλαι ᾗδετο (*Et. Gudianum*, 180,24). Cette conclusion, en effet, découle naturellement de l'enseignement de Didyme, tel que nous venons de l'entrevoir.

Pour être complet, on doit ajouter que la même théorie figure, sans indication de source, chez un Scolaste de Denys de Thrace (476,3-4): ἰστέον δὲ ὅτι ὕστερον καὶ ἐν τοῖς ἐπιθαλαμίοις ἐχρήσαντο τοῖς ἐλεγείοις καὶ ἐν ἐγκωμίοις.

² Tel est le sens de ἔλεγος, par exemple dans Euripide (*Hél.*, 184, I. T., 146), Apollonius de Rhodes (II, 782), etc. A ma connaissance, le texte le plus ancien qui contienne le mot est une dédicace de l'aulode Échembrotos (vers 600 av. J.-C.), citée par Pausanias (x, 7, 6), mais on ne saurait affirmer qu'il y ait le sens de *thrène*.

³ D'après ce qu'on a vu (ci-dessus, note ^{1(f)}), Proclos reproduit ici l'enseignement de Démoléon, apparemment par l'intermédiaire de Didyme.

26

¹ Ici encore, comme on devait d'ailleurs s'y attendre (*supra*, note 25^{1(f)}), Proclos s'est inspiré de Didyme.

Autre chose est de savoir si, vraiment, l'élégie était, à l'origine, réservée exclusivement aux lamentations funèbres. Si nous en jugeons par ce qui reste du premier élégiaque connu, Callinos, nous devons plutôt admettre qu'originellement, le sujet était indifférent et que, par élégie, on entendait simplement une composition en distiques élégiaques. A moins que Didyme n'ait eu en mains des élégies antérieures à Callinos (ce qui paraît invraisemblable), nous devons le soupçonner d'avoir plié les faits à la théorie, et nous déplorerons, pour une fois, que Proclos se soit laissé impressionner par l'autorité de ce grand nom.

² En comparant les paragraphes 25 et 26 avec les théories résumées dans la note 25¹, on aura observé que Proclos semble avoir fait un choix dans la riche floraison des étymologies du mot ἔλεγος et de ses parents, et s'être borné à celle qui lui paraissait la mieux établie ou la plus sérieuse, vu le prestige du savant qui l'avait propagée *.

Ceux qui veulent absolument « compléter » Photius par les Scoliastes de Denys de Thrace pourront toujours prétendre que Photius a « omis » les trois quarts de ce que disait Proclos. Malheureusement pour eux, nous verrons (*infra*, note 67⁵) que la position prise par Proclos dans la question connexe de l'épicedie et du thrène l'obligeait logiquement à choisir la théorie de Démoléon-Didyme. Ceci nous invite à tempérer quelque peu le reproche fait à Proclos dans la note ¹ ci-dessus.

27

¹ Callinos d'Éphèse vivait probablement au début du VII^e

* C'est pourquoi j'estime que Liddell-Scott-Jones a tort de citer uniquement l'*Etymologicon Magnum* et de prétendre que ἔλεγος était *commonly derived from* ἔλ λέγειν.

siècle avant J.-C. Le peu qui survit de son œuvre présente un grand intérêt pour l'historien du Cycle épique. Selon Pausanias (IX, 9, 5), Callinos — car, malgré les objections qu'on a faites, je trouve fondée la vieille correction de Sylburg : *ΚΑΛΛΙΝΟΣ* pour *ΚΑΛΛΑΙΝΟΣ* — Callinos attribuait à Homère la *Thébaïde* cyclique, comme d'autres lui attribuaient les *Chants Cypriens* (*supra*, note 22⁸). Il paraît également avoir connu les *Nostoi* cycliques, dont il a repris, en le modifiant, le récit relatif à Calchas après la Guerre de Troie (STRABON, XIV, 668 ; C. ROBERT, *Griech. Helden-sage*, p. 1470, n. 3).

² Mimnerme de Colophon (seconde moitié du VI^e siècle) n'est plus guère connu que par quelques fragments, d'ailleurs très beaux, parmi lesquels on m'excusera sans doute de mentionner la pièce sur la barque du Soleil, inspirée probablement d'un épisode de la *Titanomachie* cyclique. On n'a pas tort de voir en lui le père de l'élégie amoureuse, qui devait rencontrer tant de vogue à l'époque alexandrine et romaine.

³ Philétas * de Cos, né vers 340, est le chef de file de la nouvelle école alexandrine. Grand érudit et poète amoureux (ou du moins feignant de l'être), il a joui d'une longue postérité littéraire. Théocrite et les élégiaques romains le saluent comme un maître qu'on ne peut surpasser ni même égaler.

Retenons que le renseignement sur son père Télèphe ne reparaît ailleurs que dans Suidas (*Φιλήτας*, 332 Adler) et les Scolastes de Théocrite (VII, 40) : Proclos est ainsi, jusqu'à nouvel ordre, le premier témoin de cette filiation.

⁴ Callimaque de Cyrène, dont l'activité littéraire et scientifique se place dans la première moitié du III^e siècle, est trop connu pour qu'il faille lui consacrer une notice. Au demeurant, sa biographie morale et poétique doit être constamment remise à jour par suite des trouvailles papyrologiques qui se sont succédé depuis quelques années à un rythme accéléré. Voir en dernier lieu : H. HERTER, *Bursians Jahresbericht*, t. 255 (1937), p. 82-217.

* Pour l'orthographe de ce nom, voir *Introduction*, p. 118.

⁵ Ce « canon » des élégiaques se retrouve identique dans le « canon » byzantin [*supra*, la note 15¹] réédité par Kroehnert, p. 6 (*Tab. M*) et p. 13 (*Tab. C*). Il est unique en son genre et peut être considéré, jusqu'à nouvel ordre, comme l'œuvre de Proclos (KROEHNERT, p. 30).

On s'étonne un peu de ne point y trouver mentionnés Tyrtée et Solon, mais on aurait sans doute tort d'attribuer cette absence à une omission, volontaire ou non, de Photius.

Quintilien (x, 1, 56 sqq.), qui, par ailleurs, connaissait bien les travaux des savants alexandrins [*supra*, la note 15¹], ne semble pas avoir connu de liste où entraient Callinos et Mimnerme ; il ne cite Tyrtée (§ 56) qu'en fonction d'Horace ; en revanche, voici ce qu'il dit de l'élégie (§ 58) : *Tunc et elegiam vacabit in manus sumere, cuius princeps habetur Callimachus, secundas confessione plurimorum Philetas occupavit*. Au regard de ce texte, écrit vers la fin du premier siècle de notre ère, Proclos fait presque figure d'archaïsant : s'il avait été mêlé tant soit peu au mouvement littéraire de Rome, il aurait sans doute négligé Callinos et Mimnerme au seul profit de Callimaque et de Philéas.

On aura remarqué que Proclos a respecté l'ordre chronologique des élégiaques comme il l'avait déjà fait pour les épiques : ce ne saurait donc être un cas fortuit.

28

¹ Dans ce paragraphe, Proclos rapporte la première étymologie qu'on donnait à *ἱαμβος* : le mot viendrait de *ἱαμβίζειν*, qui signifie *λοιδореῖν*.

Que le verbe *ἱαμβίζειν* ait eu à une certaine époque le sens de *λοιδореῖν* ou un sens approchant, c'est ce que prouve, entre autres indices, l'historiette d'après laquelle Gorgias, ayant lu le dialogue homonyme de Platon, se serait écrié : « Platon *iambise* à merveille » (ATHÉNÉE, xi, 505 D).

L'auteur de l'étymologie rappelée ici n'est autre qu'Aristote lui-même (*Poét.*, 4, 1448 b 31) : *ἐν οἷς... ἱαμβεῖον ἦλθε μέτρον· διὸ καὶ ἱαμβεῖον καλεῖται νῦν ὅτι ἐν τῷ μέτρῳ τούτῳ ἱάμβιζον ἀλλήλους*. Il y a plusieurs manières de ponctuer ce texte, mais on ne saurait échapper à la conclusion qu'Aristote posait en principe l'existence d'un verbe *ἱαμβίζειν*, antérieur à *ἱαμβος*, et qui signifiait *en soi* la même chose que *λοιδореῖν*. Pour venir d'Aristote, l'erreur

n'en est pas moins flagrante, et c'est le prestige de ce grand nom qui explique que des grammairiens écrivent, sans hésitation aucune, des phrases comme celle-ci : ὅθεν καὶ ἱαμβος καλεῖται ἀπὸ τοῦ ἱαμβίζειν, ὃ ἐστὶ λοιδορεῖν (Scoliaſte d'Hermogène, chez HÉPHAESTION, p. 78, 7 Consbruch) ou encore : καὶ ἱαμβεῖον εἴρηται ἀπὸ τοῦ ἱαμβίζειν τὸ ὑβρίζειν (*Et. Magnum*, 463,25).

Les grammairiens ne se contentèrent pas de répéter docilement cette contre-vérité, ils essayèrent même de la justifier, en démontrant par des calembours que ἱαμβίζειν a comme sens premier λοιδορεῖν ou ὑβρίζειν. C'est ainsi que les uns proposèrent l'égalité : ἱαμβίζειν = ἰὸν βάζειν, *parler venin, dire des paroles venimeuses* (SCOLIASTES d'Héphaestion, p. 215,1, 281,7, 300,4, 310,24 Consbruch). D'autres, partant de la même égalité ἱαμβίζειν = ἰὸν βάζειν, mais comprenant qu'il s'agissait de ἰός, *flèche*, écrivirent : ἀπὸ τοῦ ἰὸν βάζειν ἢ ὡς βέλη βάλλειν τὰ λεγόμενα (*Et. Magnum*, 463, 26). Les autres, enfin, soucieux apparemment d'expliquer l'*alpha* de ἱαμβίζειν, proposèrent la savante équation : ἱαμβίζειν = ἱαν βάζειν · ἡ γὰρ κοινὴ τῶν ἀνθρώπων φωνὴ ἱα καλεῖται (*Et. Magnum*, 463,29).

En résumé, Proclos reproduisait ici une opinion d'Aristote, opinion erronée non seulement admise; mais défendue par quantité de grammairiens : notre auteur n'en aura que plus de mérite à la condamner, comme il le fera en 30.

² κατὰ τινα γλῶσσαν. On sait que γλῶσσα a plusieurs sens : *langue, dialecte, mot difficile, provincialisme, vieux mot tombé en désuétude*. Rappelons simplement qu'Aristote (*Poét.*, 21, 1457 b 1) distingue entre κύριον ὄνομα et γλῶσσα ; un même mot peut être κύριον et γλῶσσα d'après les lieux : ainsi, le mot σίγνον, qui signifie *δόνν*, est un mot propre pour les Cypriotes et une glose pour les Athéniens.

Dans le texte de Photius, γλῶσσα fait allusion au caractère dialectal du verbe ἱαμβίζειν : mais nous ignorons complètement de quel dialecte il entend parler. Nous le savons d'autant moins que, d'après les dernières recherches, le mot ἱαμβος apparaît comme étranger au groupe indo-européen (P. CHANTRAINE, *La formation des noms en grec ancien*, p. 260).

¹ La seconde étymologie rapportée par Proclos appar-

tient à un type fort répandu chez les grammairiens anciens : il consiste à donner au nom commun un éponyme à propos duquel on raconte une histoire, vraie ou fausse, qui justifie l'emploi métonymique. Cf. *supra*, la note 25¹ et *infra*, les notes 63², 64¹.

² Plusieurs femmes passaient pour avoir donné leur nom à l'iambe. Celle dont il est question ici appartient à la légende de Déméter, que nous verrons dans la note suivante. En dehors de celle-là, j'en relève trois autres :

(a) ἀπὸ Ἰάμβης τινὸς κόρης αἰσχροῦς ὑβρισθείσης καὶ διὰ τοῦτο ἀγχόνη χρησαμένης dit un Scoliate d'Héphaestion (299,25 Consbruch), à quoi un autre Scoliate au même auteur ajoute (281,10), non sans à-propos : ὅπερ καὶ αἱ Λυκαμβίδες ἐπὶ τοῖς Ἀρχιλόχου ποιήμασι. Cf. *infra*, la note 31².

(b) Iambé, d'après une autre tradition, serait le nom d'une vieille lavandière, qui aurait spontanément composé un trimètre iambique en présence d'Hipponax ; celui-ci se serait empressé d'exploiter littérairement cette découverte toute fortuite. C'est là — faut-il le dire ? — l'invention d'un grammairien ignorant, qui ne savait pas que le soi-disant découvreur de l'iambe, Hipponax, est postérieur d'un siècle au plus célèbre des iambographes, Archiloque. J'ai déjà signalé cette tradition, bien connue dans les écoles byzantines et à laquelle Skutariotis fait allusion dans une note marginale de son manuscrit A (cf. *Introduction*, p. 55).

(c) Enfin, l'*Etymologicon Magnum*, après avoir mentionné Iambé, la servante qui fit rire Déméter, ajoute (463, 28) : ἡ ἀπὸ τῆς εὐρούσης γυναικὸς βάκχης τινός, Ἰάμβης καλουμένης. Le lexicographe les distingue donc nettement, et je ne vois pas pourquoi Maas (*RE*, ix, 633), reproduisant son témoignage, l'accuse d'avoir confondu les deux femmes.

Aucune de ces trois femmes homonymes ne figure dans le résumé de Photius, qui se borne à la plus importante et néglige les autres : comme si c'était un fait exprès, ces dernières sont obscures, mal attestées ou entièrement fantaisistes. Nous avons fait une remarque analogue en étudiant l'élégie (26²). Ce choix judicieux, d'aucuns l'attribueront sans doute à Photius, pour pouvoir commodément le « compléter » et ainsi « reconstituer » la *Chrestomathie* originale. Pourquoi ne pas dire, tout simplement, que ce choix est l'œuvre de Proclos lui-même ? Chose curieuse, tous ces cadeaux qu'on fait si généreusement à Proclos ne sont

que des erreurs plus ou moins grossières. D'où la conclusion assez paradoxale : Proclos a été intellectuellement amoindri et appauvri par ceux-là mêmes qui ont prétendu l'enrichir.

³ Cette Iambé est bien connue par l'*Hymne homérique à Déméter*. La déesse, en quête de sa fille dérobée, arrive à Éleusis et s'assied sur le chemin près du *Puits de la Vierge*. Les filles de Céléos, roi du pays, surviennent en cet endroit, lient conversation avec Déméter et l'engagent à se présenter au palais comme nourrice. Elles vont conter la chose à leur mère, Métaneira et, celle-ci ayant accepté, elles ramènent Déméter au palais. La déesse, installée sur un siège, observe un morne silence jusqu'au moment où Iambé, servante de Céléos, parvient à la faire rire.

Même scénario chez Apollodore (I, 29-30 Wagner) : Déméter se rend à Éleusis, s'assied sur l'*Ἀγέλαστος πέτρα* (dont il n'était pas question dans l'*Hymne homérique*), puis elle entre au palais de Céléos, où la vieille Iambé réussit à la faire rire.

Le texte de Photius, on l'a vu (*Introduction*, p. 250), est fort difficile, mais le sens reste clair en dépit des maladresses de la forme. D'après ce texte, et contrairement à l'*Hymne homérique*, Proclos aurait raconté que les pitreries d'Iambé auraient eu lieu, non point à l'intérieur du palais, mais à l'extérieur, tout près de l'*Ἀγέλαστος πέτρα*. Or, à ma connaissance du moins, on ne trouve pas cette version ailleurs.

Dirons-nous que Photius a mal compris ? Ou que le texte du *Codex* 239 est gâté par une lacune ? Ce sont là, me semble-t-il, des subterfuges comme en imaginent trop souvent les commentateurs embarrassés, et je préfère encore, jusqu'à preuve du contraire, accorder confiance à Photius et au texte transmis, et dire que Proclos rapportait une variante dont l'origine reste obscure. Il se peut que nous nous trouvions en présence d'un débris d'*ἀπτιον* où *Ἀγέλαστος πέτρα* était expliqué par antiphrase — ce qui ne signifie pas encore que Proclos aurait nécessairement approuvé cette manière de raisonner (cf. *infra*, la note 59²).

⁴ Le plus ancien auteur conservé qui donne à Iambé la nationalité thrace est Nicandre (*Alex.*, 132), au II^e siècle avant notre ère. On retrouve le même renseignement dans deux textes copiés l'un sur l'autre ou sur un modèle commun : SCOLIASTE de Nicandre, *Alex.*, 132 = SCOLIASTE d'Euripide, *Or.*, 964. Contrai-

rement à ce que prétend Maas (*supra*, la note ² (c)), l'*Etymologicon Magnum* (463,23) ne lui donne pas cette nationalité, mais se contente de dire qu'Iambé était fille d'Écho et de Pan, généalogie que rapportent également nos deux Scoliastes.

⁵ Le texte porte ici une irrégularité, τὸν Ἑλευσῖνα pour τὴν Ἑλευσῖνα : on en a vu ailleurs l'origine toute paléographique (*Introduction*, p. 151). Il me paraît, en effet, que le texte n'autorise pas l'hypothèse qui verrait dans τὸν Ἑλευσῖνα le prince éponyme de la ville sainte. Nous connaissons de nombreuses généalogies de ce personnage (KERN, *RE*, v, 2342). Le texte le plus instructif à cet égard est celui d'Apollodore (1,32 Wagner). Après avoir rappelé ce que Déméter, dans son rôle de nourrice, fit pour Triptolème, fils aîné de Métaneira et de Céléos, cet auteur ajoute : Πανύασις δὲ [fr. 24 Kinkel] Τριπτόλεμος Ἑλευσῖνος · φησὶ γὰρ Δημήτρα πρὸς αὐτὸν ἐλθεῖν. Cela veut dire, je pense, que Panyasis s'opposait à la tradition en montrant Déméter hôtesse d'Éleusis et non de Céléos. Kern a compris que Triptolème était fils d'Éleusis et de Déméter, ce qui paraît bien peu vraisemblable.

Quoi qu'il en soit, le texte de Photius implique la mention d'une ville et non celle d'un homme.

⁶ Ἀγέλαστος πέτρα. Malgré le caractère proverbial de l'expression (cf. ZÉNOBIOS, 1, 7), rares et tardifs sont les textes qui nous parlent de cette fameuse pierre. Outre Apollodore (1, 30 Wagner), déjà cité, on la trouve dans Hésychius : Ἀγέλαστος πέτρα ἐν τῇ Ἀττικῇ ἐφ' ἧς ἐκαθέσθη ἡ Δημήτηρ ὅτε τὴν κόρην ἐζήτει et dans deux textes copiés l'un sur l'autre ou sur un modèle commun : SCOLIASTE d'Aristophane, *Cav.*, 785 = SUIDAS, Σαλαμῖνος, 49 Adler : ... ἔστι δὲ καὶ Ἀγέλαστος πέτρα καλουμένη παρὰ τοῖς Ἀθηναίοις ὅπου καθίσαι φασὶ Θησέα μέλλοντα καταβαίνειν εἰς Ἀίδου, ὅθεν καὶ τοῦνομα · ἢ ὅτι ἐκεῖ ἐκαθέσθη ἡ Δημήτηρ κλαίουσα, ὅτε ἐζήτει τὴν κόρην. L'accord était donc loin de régner chez les antiquaires anciens : parfois, Déméter n'était même citée qu'en second lieu. Ce qui ne présente pas moins d'intérêt, c'est que Pausanias, qui a cependant l'occasion d'en parler (1, 38,6 ; 1, 39, 1) reste muet sur le fameux rocher ! Je laisse à d'autres le soin d'expliquer cet étrange silence.

⁷ Ces plaisanteries n'étaient rien moins que convenables.

Et. Magnum, 463, 24 : (Ἰάμβη) παίζουσα καὶ ἀχρηστολογούσα, καὶ σχήματα ἄχρηστα ποιοῦσα ἐποίησε γελάσαι.

⁸ Photius n'a pas cru devoir dire en long et en large pourquoi, dans ces conditions, ἱαμβος viendrait de Ἰάμβη : mais le lecteur, qui a suivi la pensée, devine que les railleries d'Iambé étaient des iambes. Voici d'ailleurs des textes plus explicites. SCOLIASTE d'Héphaestion, 214,9 Consbruch (ἱαμβος εἴρηται) ... ἀπὸ Ἰάμβης τῆς Κελεοῦ θεραπαίνης, ἥτις τὴν Δήμητρα λυπομένην ἠνάγκασε γελάσαι γελοῖόν τι εἰποῦσα, τῷ ῥυθμῷ τούτου τοῦ ποδὸς αὐτομάτως χρησαμένη (cf. 299,18, 333,2) ; SCOLIASTE de Nicandre, *Alex.*, 132 : ... ἦσαν δὲ τὰ ῥηθέντα ὑπ' αὐτῆς ἱαμβικῷ μέτρῳ ῥυθμισθέντα, ὅπερ αὐτὴ πρῶτον εἶπεν, ἐξ ἧς καὶ τὴν προσηγορίαν ἔλαβον ἱαμβοὶ λέγεσθαι.

30

¹ Proclos revient ici sur l'explication d'Aristote, qu'il reproduisait sans commentaire en 28. Il estime que ἱαμβίζειν est un *dérivé* de ἱαμβος et que l'iambe a existé avant que le verbe *iambiser* ait pris le sens d'*outrager*. Explication tellement évidente que la science philologique contemporaine n'a eu qu'à l'adopter (GERHARD, *RE*, IX, 653). C'est un mérite assez rare pour qu'on le signale en passant, à l'honneur de Proclos. N'aurait-il fait que copier un autre, il lui reste encore le mérite d'y avoir mis une telle compréhension des lois du langage.

Pour juger de la différence, il n'est que de comparer le présent texte avec d'autres, comme celui de ce ScoliaSTE d'Hermogène déjà cité (28¹) : ὅθεν καὶ ἱαμβος καλεῖται ἀπὸ τοῦ ἱαμβίζειν, ὃ ἐστὶ λοιδορεῖν · τοῦτο δὲ ποιοῦσιν οἱ κωμικοὶ οἱ τῷ ἱάμβῳ χρησάμενοι.

² Ceci nous fait remonter très haut, puisque les iambes d'Archiloque étaient déjà très outrageants. L'iambe est sûrement antérieur à Archiloque : le *Margitès*, encore attribué à Homère par Aristote (*Poét.*, 4, 1448 b 30), se caractérisait par un mélange d'hexamètres dactyliques et de trimètres iambiques.

A ce simple détail nous pouvons mesurer le degré de confiance que méritent les ScoliaSTES de Denys de Thrace, desquels on a tant

abusé pour reconstituer la *Chrestomathie*. Il n'y est question qu'une seule fois de l'iambe (475,22) et l'on sait (*supra* note 14⁵) que l'auteur de cette note attribue l'invention de l'iambe au poète comique Sousarion (vi^e siècle) : on voit maintenant que cette sottise ne figurait certainement pas dans la *Chrestomathie* de Proclus.

³ κωμῳδέω a déjà ce sens dans Aristophane, par ex. *Acharn.*, 631 : κωμῳδεῖ τὴν πόλιν ἡμῶν, etc.

31

¹ Sur le genre littéraire de l'iambe et ses représentants, on lira avec intérêt et profit le long article de GERHARD (*RE*, IX, 651-680).

² Archiloque, le plus ancien et le plus célèbre des poètes iambiques, naquit à Paros, au plus tard dans la première moitié du vii^e siècle avant notre ère. Sa vie nous est assez bien connue, grâce aux détails biographiques dont il avait parsemé son œuvre et que les savants de l'antiquité avaient relevés avec le plus grand soin. On cite surtout son amour malheureux pour Néobulé, la fille de Lycambès. Ce dernier trait a donné naissance à l'anecdote étymologique de la jeune Iambé, qui aurait mis fin à ses jours pour avoir été outragée (*supra*, note 29^{2(a)}). On doit déplorer la perte pour ainsi dire totale des œuvres de celui en qui les anciens voyaient un égal d'Homère dans le genre iambique. Et de même que les Cycliques et autres successeurs d'Homère apparaissent comme des épigones sans génie, de même les successeurs d'Archiloque pâlisent à côté de cet étonnant condottiere des lettres grecques.

³ Sémonide d'Amorgos, probablement postérieur à Archiloque, est souvent qualifié de *ιαμβογράφος*, non qu'on l'ait considéré comme l'iambographe par excellence, mais simplement pour le distinguer de Simonide, le lyrique de Céos. Il semble avoir peu écrit et ce qui nous reste de lui — une quarantaine de fragments — n'est pas de nature à nous faire regretter la perte de ses œuvres.

Sur l'orthographe de son nom, voir *Introduction*, p. 118.

⁴ Étienne de Byzance (s. v. 'Αμοργός) rapporte que cette Cyclade avait trois villes : Arcésiné, Minoa, Aegialé, et ajoute : ἀπὸ τῆς Μινώας ἦν Σημωνίδης ὁ ἰαμβοποιὸς, 'Αμοργῖνος καλούμενος.

D'après Suidas (Σημωνίδης, 446 Adler), le poète serait originaire de Samos, mais aurait été le chef de l'émigration samienne à Amorgos (1^{re} moitié du VII^e siècle). C'est, à ma connaissance, le seul auteur qui, en dehors de Proclos, mentionne l'origine samienne de Sémonide.

Cette opinion n'était pas très répandue, et, visiblement, Proclos en parle par acquit de conscience, sans pour cela lui accorder son approbation. Il semble, d'après cela, que la plupart des auteurs faisaient naître Sémonide à Amorgos, et un petit nombre à Samos : mais voir en lui un Samien, chef de colons à Amorgos, me paraît une combinaison assez habile pour concilier les deux opinions.

⁵ Hipponax d'Éphèse florissait au VI^e siècle. Aux 139 fragments ou témoignages recueillis par Bergk, il faut maintenant ajouter un assez long fragment (18 vers) retrouvé sur papyrus [fr. 14 A de la seconde édition de l'*Anthologia lyrica* de Diehl], qui vient malheureusement allonger la liste des textes pornographiques légués par l'antiquité.

Par l'invention de l'iambe scazon ou boiteux et aussi par les détails réalistes dont il avait agrémenté son œuvre, Hipponax se présente comme un précurseur des Alexandrins. Callimaque le remit à la mode, tandis qu'Hérondas lui emprunta l'idée du vers boiteux pour renouveler le mime, tombé en décadence depuis Sophron.

⁶ Le synchronisme que nous avons ici est pour ainsi dire classique, puisqu'il figure déjà dans Hérodote (I, 12), lequel termine ainsi l'aventure de Gygès et Candaule : *Et de ce le poète Archilochus, qui fut de ce temps-là, a fait mention en un vers iam-bique trimètre* [trad. Saliat]. Le règne de Gygès pouvant se situer entre 698 et 663 ou entre 689 et 653, l'ἀκμή d'Archiloque se place vers 650 av. J.-C.

⁷ J'ai longuement expliqué dans l'*Introduction* (p. 152-

154) pourquoi la leçon 'Ανανίου, transmise par A et par M, doit être rejetée et pourquoi, parmi les corrections proposées, il convient sans doute de choisir celle de Sylburg, 'Αμύντου, qui fait de Sémonide d'Amorgos un contemporain d'Amyntas I de Macédoine (540-498) [KAERST, *RE*, I, 2006].

Bien qu'on ait quelque peine à serrer les dates de près, on voit cependant que Proclos situe le poète d'Amorgos entre Archiloque et Hipponax, et plus près de celui-ci que de celui-là, si on admet la correction de Sylburg. La chose a son importance, car l'opinion la plus répandue dans l'antiquité faisait de Sémonide un contemporain d'Archiloque, et certains allaient jusqu'à le croire antérieur à ce dernier [GEFFCKEN, *RE*, III, A, 184]. Cette opinion, à première vue étrange, s'explique néanmoins facilement chez des auteurs qui voyaient en Sémonide le chef d'une émigration samienne à Amorgos (693 av. J.-C.), mais faisaient d'Archiloque au maximum un contemporain de Gygès (ci-dessus, les notes ⁴ et ⁶). Mais du moment qu'on admet (et c'était l'opinion de Proclos) que Sémonide était né à Minoa d'Amorgos, rien n'oblige à faire remonter ce poète au début du VII^e siècle.

On voit que la théorie de Proclos est parfaitement cohérente, et on retiendra que son opinion sur la date plus récente de Sémonide est également celle de la science moderne.

⁸ Ce synchronisme, qu'on ne retrouve nulle part ailleurs, place donc Hipponax sous le règne de Darius (521-485). Plinie (*N. H.*, xxxvi, 11 Mayhoff) date son ἀκμή de la 60^e Olympiade (540-537), le *Marbre de Paros* de 542. Plutarque (*De mus.*, 6, 1133 D) le dit postérieur à Périclitos qui florissait vers 550.

Il se pourrait donc, comme on l'a prétendu (GERHARD, *RE*, VIII, 1890), que Proclos ait rajeuni Hipponax d'un quart de siècle environ. Son erreur — si erreur il y a — est assurément moins grave que celle des savants qui voyaient dans Hipponax un contemporain de Terpandre (VII^e siècle). A en juger d'après les termes mêmes de Plutarque (ἐνιοι δὲ πλανώμενοι νομίζουσι κατὰ τὸν αὐτὸν χρόνον Τερπάνδρῳ Ἰππώνακτα γεγονέναι), on peut croire que cette étrange erreur avait encore des partisans au second siècle de notre ère.

⁹ Il est superflu d'insister sur la réelle valeur scientifique de ce catalogue d'iambographes. Il suffira de dire que, nulle part

ailleurs [KROEHNERT, p. 21-24], on ne trouve une liste aussi claire et aussi bien ordonnée chronologiquement. En dehors de Tzetzés (SCOLIES à Lycophron, *Prooem.*, p. 2 Scheer), qui, pour se singulariser, remplace tout bonnement Sémonide par un Ananias dont l'existence même est contestable, les auteurs sont d'accord sur les trois grands noms du genre iambique : Archiloque, Sémonide et Hipponax. Ici encore, Quintilien (X, 1, 59) nous fournit un renseignement précieux : *Itaque ex tribus receptis Aristarchi iudicio scriptoribus iamborum ad ἑξίς maxime pertinebit unus Archilochus.*

Proclos ajoutant même ἀριστος en parlant d'Archiloque, on peut croire que son enseignement remonte, en dernière analyse, à Aristarque, ce qui expliquerait l'excellence et la précision des renseignements qu'il est seul à nous avoir transmis.

32

¹ Nous avons ici la tentative la plus complète et la plus logique d'ordonner le fouillis que constituent les genres lyriques grecs.

Proclos distingue essentiellement trois grands groupes, selon que ces compositions honorent ou les dieux, ou les hommes ou les dieux et les hommes ensemble, puis un quatrième groupe, dont il ne parle qu'à contre-cœur et que nous verrons en temps utile.

Cette classification n'est point sans défaut, et les historiens de la littérature grecque n'ont pas manqué de lui faire des critiques, d'ailleurs justifiées.

C'est ainsi que Smyth, dans la préface de son recueil, écrit (p. xxvi) : « La distinction si nettement marquée entre l'élément divin et l'élément humain n'apparaît pas clairement dans le scolie, par exemple, ni même dans l'épinicie où domine le ton religieux. Cette classification manque de perspective historique, puisque les formes de la poésie lyrique ont continuellement changé de caractère : ainsi, le côté humain a sans cesse gagné du terrain au détriment du divin. Elle exagère les différences entre poèmes de forme et de contenu similaires, différences dont les anciens ne se rendaient plus compte. Elle dépend, pour une bonne part, de l'emploi de mots qui, généralement, n'avaient pas de sens technique précis à l'époque lyrique et elle nous laisse dans l'embarras quand nous voulons donner un nom à tel ou tel poème d'Alcée, de Sappho, d'Anacréon et d'autres poètes. »

Pourtant, après toutes ces critiques, pour la plupart fondées, Smyth passe en revue les genres lyriques... dans l'ordre adopté par Proclos ! C'est qu'en effet, malgré ses défauts évidents, cette classification est encore la moins mauvaise de toutes. Elle a une valeur pédagogique qui la fera toujours préférer à d'autres, fussent-elles plus scientifiques.

Il est assez probable que Proclos n'a pas créé cette classification *ex nihilo*.

Elle existe, en germe, dans un passage de la *République* (x, 607 A) où Platon daigne ne pas exclure de la cité idéale ὕμνους θεοῖς καὶ ἐγκώμια τοῖς ἀγαθοῖς. Ces mots impliquent deux groupes lyriques, l'un qui concerne les dieux, l'autre les hommes, et qui ont pour types respectivement l'hymne et l'encomion : c'est le principe même de Proclos, qui se borne à ajouter un groupe mixte.

La nécessité d'un classement complet comme celui que nous avons ici, ne se fit sentir qu'à partir de l'époque alexandrine, pour les besoins de la librairie et pour la précision des références bibliographiques. On croit généralement (SMYTH, p. XXIV-XXV) que le travail de classification commencé par les grands Alexandrins fut codifié par Didyme en son *Περὶ λυρικῶν ποιητῶν*, dont la *Chrestomathie* de Proclos ne serait qu'une modeste reproduction.

Assurément, on doit admettre que Proclos a mis à contribution tel ou tel de ses prédécesseurs et notamment Didyme, comme je l'ai admis [*supra*, note 25¹] et l'admettrai encore [*infra*, notes 38¹, 40¹]. Mais partir de ces quelques emprunts certains pour en ajouter d'autres qui sont hypothétiques ou entachés d'erreur, puis conclure que Proclos a pris son bien dans Didyme et, en particulier, la classification très élaborée que nous avons ici : voilà une méthode que je ne puis que condamner. Il suffit d'appeler ici l'attention sur un simple fait que les amateurs de reconstitutions affectent de passer sous silence : c'est que de ce fameux ouvrage de Didyme, nous possédons, en tout et pour tout, cinq fragments certains (M. SCHMIDT, *Didymi... fragmenta*, Leipzig, Teubner, 1854, p. 387-390), constitués par des morceaux détachés relatifs à l'élégie, à Théognis, à l'hymne, au prosodion et au péan. Mais aucun de ces fragments ne donne une esquisse, même rudimentaire, de la théorie générale développée par Proclos.

Jusqu'à preuve du contraire, nous devons l'attribuer à Proclos, tout en admettant que, pour le détail, il ait utilisé, comme c'était naturel, les recherches de ses prédécesseurs.

33

¹ Cette lacune de la tradition manuscrite est comblée avec certitude d'après le texte de 36. Cf. *Introduction*, p. 171.

² Cette traduction garde ce qu'il y a de vague dans le texte grec : *προσπιπτούσας περιστάσεις*. Il suffit d'ouvrir un bon dictionnaire au mot *προσπίπτω* pour voir que l'idée exprimée ici pouvait se rendre en grec courant par *τὰ προσπίπτοντα* : car, à tout prendre, *περιστάσεις* n'ajoute rien. Cependant, l'emploi de ce dernier mot me semble très significatif. Dans le sens qu'il a ici (*conjonctures, circonstances bonnes ou mauvaises*), *περιστάσεις* n'apparaît pas avant Polybe et, de plus, c'est un vocable technique portant la marque de l'école stoïcienne. Pour que Proclos l'ait employé dans une expression aussi frappante que *προσπιπτούσας περιστάσεις*, il devait sans doute avoir des attaches avec les grammairiens stoïciens. Il conviendra de revenir sur ce point dans un autre volume ; disons cependant, dès à présent, que cette tendance stoïcienne de la *Chrestomathie* a été mise en lumière depuis longtemps par W. Schmid.

36

¹ L'existence de cette lacune est démontrée par les paragraphes 79 à 86. Voir l'*Introduction*, p. 172.

37

¹ D'après Smyth (p. xxvi), les six mots énumérés dans ce quatrième groupe *probably represent an attempt at classifying certain poems which resisted enrolment among the various divisions of the orthodox system of the early Alexandrians*. Ce n'est pas impossible, mais on doit ajouter que Proclos s'élève énergiquement contre l'admission de ces genres dans la poésie lyrique. Ce sont les poètes qui ont tenté de *chanter* en vers des sujets qui ne se prêtaient pas au lyrisme. Notre auteur a sans doute estimé que les travaux des champs ou les consignes d'un ambassadeur n'étaient pas dignes de la poésie lyrique : au nom du bon goût, il condamne les habitudes ou les innovations de certains versificateurs. A moins que ce ne soit la protestation du professeur

qui, au nom des principes pédagogiques, se refuse à classer ici des compositions qui seraient mieux à leur place dans le genre didactique ou dans le genre historique.

² Pour terminer l'étude de ces paragraphes préliminaires, disons qu'il y a, parmi les textes de grammairiens grecs, une page qui offre certaines ressemblances avec l'exposé de Proclos. Il s'agit d'un ScoliaSTE de Denys de Thrace, figurant dans le recueil d'Hilgard (p. 450,11 — 451,26). Ce ScoliaSTE, nommé Héliodore, date, au plus tôt, du VII^e siècle (H. SCHULTZ, *RE*, VIII, 40).

Nous verrons chaque détail particulier au cours du présent commentaire ; pour l'instant, il faut dire quelques mots sur la disposition d'ensemble de ce texte.

Voici pourquoi j'y insiste : c'est en partant de ce texte-là (dont il n'avait d'ailleurs qu'un fragment) que Kaibel a prétendu démontrer que les ScoliaSTES de Denys de Thrace connaissaient et utilisaient la *Chrestomathie* originale, et reconstituer, grâce à leur témoignage, l'œuvre de Proclos soi-disant mal résumée par Photius. J'ai déjà fait quelques réserves sur cette théorie (*supra*, les notes 4¹, 4², 8¹, 10¹, 11¹, 14⁵) et j'y reviendrai encore bien souvent, parce que je la crois erronée et dangereuse.

Héliodore, donc, énumère successivement, en donnant leur définition, les différentes espèces du genre mélique. Pour qu'on puisse juger du désordre dans lequel se présente cette énumération, voici les différentes rubriques d'Héliodore, accompagnées d'un chiffre indiquant le grand groupe auquel elles appartiennent dans la classification de Proclos.

Apostolique [IV], gnomologique [IV], iobacchos [I], daphnéphorique [III], tripodéphorique [III], oschophorique [III], hyménée [II], épicedie [II], encomion [II], érotique [II], proseuctique [III], hymne [I], épinicie [II], péan [I], scolie [II], prosodion [I], dithyrambe [I], sille [II], thrène [II], hyporchème [I].

Si, vraiment, l'auteur de ce désordre inexplicable a suivi la *Chrestomathie*, il l'a bien mal suivie et son témoignage, du même coup, devient sujet à caution et particulièrement dangereux dans les mains de ceux qui l'utilisent pour reconstituer l'œuvre de Proclos.

En outre, Héliodore étudie une même espèce, la chanson à boire, sous deux noms différents : σκόλιον (451,14) et παροίνιον (451,1), ce qui implique l'emploi de deux sources ; il définit deux fois

l'encomion (450,29 et 451,8), ce qui prouve qu'il ne se relisait pas ; il parle de *σύνταγμα* (451,3), espèce étrangère au genre mélique, et prouve ainsi qu'il était ignorant ; il mentionne l'*ἐμβατήριον* (450,27), qui manque dans Proclos ; enfin, il omet une dizaine d'espèces mentionnées par Proclos : nome, adonidies, épithalames, parthénées, euctiques (à moins que les proseuctiques d'Héliodore ne correspondent aux euctiques de Proclos), pragmatiques, emporiques, géorgiques, épistaltiques.

Héliodore a-t-il copié Proclos ? Après tout ce qu'on vient de voir, et après tout ce qu'on verra encore, on a le droit et même l'obligation de professer quelque scepticisme ; en tout cas, l'aurait-il même utilisé, que son témoignage n'offre pas toutes les garanties requises, et cette suspicion doit également frapper les systèmes qui s'appuient sur lui pour « compléter » Photius.

38

¹ Pour bien comprendre ce paragraphe et le suivant, il faut confronter deux textes qui révèlent une parenté étroite avec celui de Proclos.

ORION, 155,22

ὕμνος · οἷον ὑπόμονός τις ὦν, καθὸ εἰς ὑπομονὴν καὶ μνήμην ἄγει τὰς τῶν ἐπαινουμένων πράξεις· κεχώρισται δὲ τῶν ἐγκωμίων καὶ τῶν προσωδιῶν καὶ παιάνων, οὐχ ὥς κακείνων μὴ ὄντων ὕμνων, ἀλλ' ὥς γένος ἀπὸ εἶδους. πάντα γὰρ εἰς τοὺς ὑπερέχοντας γραφόμενα ὕμνους ἀποφαίνόμεθα καὶ ἐπιλέγομεν τὸ εἶδος τῷ γένει, ὕμνος προσωδιῶν, ὕμνος ἐγκωμίου, ὕμνος παιᾶνος. σημαίνει δὲ τοῖς ἐν ὑπεροχαῖς τὰ γενικὰ καὶ τὰ ἰδικὰ καὶ τὰ κύρια ὀνόματα, ὥστε μὴ προστιθεμένου τοῦ εἰδικοῦ, ἀπὸ τοῦ γενικοῦ νοεῖσθαι τὸ ἰδικόν, ὥς ἐπὶ Ὀμήρου· ποιητὴν γὰρ αὐτὸν ἰδικῶς λέγομεν καὶ θεῖον ὅταν λέγομεν ἰδίως τὸν ὑπερέχοντα νοοῦμεν ἐκ τοῦ κοινοῦ, διὰ τὴν ὑπεροχὴν· οὕτω καὶ ὕμνον ἰδίως λέγομεν διὰ τὴν σεμνότητα καὶ περὶ τῶν ἄλλων ὕμνων ὄντων. κεχώρισται δὲ τῶν προσωδιῶν καὶ κατὰ τοῦτό ἐστι τὰ μὲν προσώδια, καθὰ καὶ κέκληται, προϊόντες ναοῖς ἢ βωμοῖς πρὸς αὐλὸν ἢ ἡδον· τὸν δὲ ὕμνον πρὸς κιθάραν.

Οὕτω Δίδυμος ἐν τῷ Περὶ λυρικῶν ποιητῶν.

Et. Magnum, 777,2

ὕμνος· κατὰ συγκοπὴν ὑπόμονός τις ὦν, καθὸ εἰς ὑπομονὴν καὶ μνήμην ἄγει τὰς τῶν ἐπαινουμένων πράξεις καὶ ἀρετάς· κεχώρισται δὲ ἐγκωμίων καὶ προσωδιῶν καὶ ἐπαινῶν, οὐχ ὥς κακείνων μὴ ὄντων ὕμνων·

γράφεται δὲ

ὕμνος προσωδίας, ὕμνος ἐγκωμίου, ὕμνος παιᾶνος καὶ τὰ ὅμοια· διαστέλλεται ὥς εἶδη ἀπὸ γένους· ἀλλ' ἀντιδιαστέλλονται.

προσώδια γὰρ Ἀθηναῖοι

προσιόντες ναοῖς ἢ βωμοῖς πρὸς αὐλὸν ἢ ἡδον, τὸν δὲ ὕμνον πρὸς κιθάραν.

Οὕτω Δίδυμος ἐν τῷ Περὶ λυρικῶν ποιητῶν.

J'ai reproduit ces deux textes sans corriger aucune des nombreuses fautes, erreurs, lacunes ou transpositions qui les déparent *. Malgré ces trop évidentes faiblesses, on retrouve facilement l'intéressante théorie qu'ils contiennent et qu'ils attribuent au *Περὶ λυρικῶν ποιητῶν* de Didyme.

D'après cette théorie, ὕμνος a un sens très général, qui s'explique par l'étymologie : en effet, ὕμνος serait le résidu phonétique du mot imaginaire ὑπόμονος, apparenté à ὑπομένω, ὑπομονή, et qui doit désigner un chant dont le bénéficiaire est assuré de vivre dans la mémoire des hommes.

Ainsi défini, l'hymne s'oppose à l'encomion, au prosodion, au péan, non que ces variétés ne soient également des hymnes : ils s'opposent à l'hymne comme les espèces s'opposent au genre, celui de l'hymne comprenant toute composition adressée à des êtres supérieurs (εἰς τοὺς ὑπερέχοντας). De là vient qu'on trouve des expressions comme ὕμνος προσοδίου, ὕμνος ἐγκωμίου, ὕμνος παιᾶνος et autres semblables.

Jusqu'ici, la théorie reste parfaitement logique, puisque l'hymne, d'après cette définition, a une valeur tellement générale qu'il englobe toutes les variétés lyriques comportant un éloge.

Vient alors l'application au cas particulier du prosodion. Didyme nous apprend que le prosodion, chanté avec accompagnement d'aulos par un chœur marchant vers un temple ou un autel, diffère de l'hymne, chanté avec accompagnement de cithare par un chœur en place.

Dans cette dernière acception, *hymne* n'est plus le mot général pour désigner toute composition à la louange d'êtres éminents, dieux ou hommes ; il n'est même pas un mot général pour désigner toute composition à la louange d'un dieu ; il désigne une espèce très particulière de composition εἰς θεούς, caractérisée par l'attitude du chœur chantant et la nature de l'accompagnement.

Il manque un anneau à la chaîne : entre le sens tout à fait général et le sens tout à fait particulier, il y a place pour un sens général dérivé. Autrement dit, nos deux textes reproduisent d'une manière incomplète la théorie de Didyme, qui devait se présenter sous la forme suivante.

(a) Sens tout à fait général, appuyé sur l'étymologie ὕμνος :

*) Voir les tentatives (d'ailleurs fort plausibles) de restauration proposées par M. SCHMIDT, *Didymi... fragmenta*, p. 389-390.

ὑπόμονος, l'hymne comprenant tous les genres lyriques, qu'il s'agisse des hommes ou des dieux. Cet enseignement est confirmé par de nombreux textes (SMYTH, p. XXVIII, n. 2).

(b) Sens général dérivé : ὕμνος désigne toute composition lyrique en l'honneur des dieux, ἐγκώμιον toute composition lyrique en l'honneur des hommes. On a vu (*supra*, la note 32¹) que cette théorie existe déjà dans la *République* de Platon. On la retrouve, nettement exposée, par ex. dans Ammonius (*Diff. verb.*, p. 139 Valckenaer) : ὕμνος ἐγκωμίου διαφέρει · ὁ μὲν γὰρ ὕμνος ἐστὶ θεῶν, τὸ δὲ ἐγκώμιον ἀνθρώπων et dans l'*Et. Gud.* (540,42) : ὁ μὲν ὕμνος ἐπὶ θεοῦ λέγεται, τὸ δὲ ἐγκώμιον ἐπὶ ἀνθρώπου. C'est le principe même sur lequel repose la classification de Proclus, qui place ὕμνος en tête du groupe εἰς θεούς et ἐγκώμιον en tête du groupe εἰς ἀνθρώπους.

(c) Sens restreint : ὕμνος désigne une des espèces du genre εἰς θεούς, qui diffère des autres par la place du chœur et par l'accompagnement musical.

² On vient de voir (note 1) que cette première étymologie a été empruntée par Proclus au *Περὶ λυρικῶν ποιητῶν* de Didyme. L'emprunt étant certain, la correction de ὑπομῶμον en ὑπόμονον, proposée par Sylburg, présente le même caractère de certitude (*Introduction*, p. 127, 213). On se souvient qu'Aréthas a corrigé, au petit bonheur, en ὑπόμνησιν.

³ Cette seconde étymologie présente ὕμνος comme le substantif d'un verbe ὕδω, synonyme de λέγω.

On trouve le verbe ὕδω ou ὑδέω chez les poètes alexandrins (Nicandre, Callimaque, Apollonius, Aratus), mais il ne semble pas avoir franchi ce cercle de poètes érudits : c'était probablement un de ces mots rares, archaïques ou dialectaux que les poètes-philologues s'efforçaient alors de mettre ou de remettre en circulation. Les lexiques anciens (Hésychius, *Etymologicon Gudianum*, *Etymologicon Magnum*, etc.) citent le verbe avec, en regard, ὕμνω, λέγω, ᾄδω. Voici, à titre d'exemple, le texte du *Gudianum* (539, 56) : ὕδειν σημαίνει τὸ ὕμνεῖν · ἔστι παρὰ τὸ ὕμνω, ἀποβολῇ τοῦ ν, ὕμω, καὶ τροπῇ τοῦ μ εἰς δ, ὕδω, κατ' ἀναβιβασμὸν τοῦ τόνου. Rien de plus simple : ὕδω vient de ὕμνω, par la chute du nu, la transformation du mu en delta et le déplacement de l'accent. Pour cet auteur, ὕδω vient de ὕμνω, alors que Proclus

fait venir ὕμνος d'une racine ὕδ-, *dire, parler, chanter*. Pour ma part, je préfère encore l'explication de Proclos, malgré son évidente inexactitude linguistique.

Cette explication ne se trouve donc pas ailleurs, ni surtout dans Didyme, et, jusqu'à preuve du contraire, il faut en laisser la paternité à l'auteur de la *Chrestomathie*. Elle est visiblement destinée à justifier le sens tout à fait général de ὕμνος par une étymologie autre que celle de Didyme. C'est dire que, le cas échéant, Proclos savait garder son indépendance intellectuelle à l'égard des sources qu'il utilisait.

39

¹ La traduction précise le sens des mots d'après le contexte : le sujet, non exprimé, de ἐκάλουν est également celui de φαίνονται ἀντιδιαστέλλοντες et il reparaît dans αὐτῶν γραφόντων. Les auteurs auxquels Proclos fait allusion sont Didyme et ses partisans : il se borne ici à reproduire fidèlement leur témoignage (cf. *infra*, la note 40⁵).

² Le texte de Photius porte ici un mot inadmissible, ὑπερήτας, que je propose de corriger en ὑπερόντας (*Introduction*, p. 156-158). J'ai l'impression que Didyme lui-même employait ce mot ὑπερόντας, et non point ὑπερέχοντας que lui prêtent Orion et l'*Etymologicon Magnum* (cf. *supra*, la note 38¹).

³ αὐτῶν ἀκούειν γραφόντων. Cette rencontre de mots n'a rien de choquant, ἀκούω ayant depuis longtemps le sens de *lire* (POLYBE, I, 13, 6, etc.).

40

¹ En se reportant à la note 38¹, on verra que tout le présent paragraphe reproduit l'enseignement de Didyme. Au même contexte de Didyme appartient une seconde note de l'*Etymologicon Magnum* (690, 35), que M. Schmidt (*Didymi ... fragmenta*, p. 390) a eu tort de rapporter à une autre partie du Περὶ λυρικῶν ποιητῶν. Voici cette note : προσωδίαι (sic) παρὰ τὸ προσιόντας ναοῖς ἢ βωμοῖς πρὸς αὐλὸν ᾄδειν. <ἀντι>δια<στέλλεται> δὲ τῶν ὕμνων,

ὅτι τοὺς ὕμνους πρὸς κιθάραν ἐστῶτες ᾄδουσιν. Οὕτω Δίδυμος ἐν τῷ Περὶ λυρικῶν ποιητῶν.

² Le texte de Photius ne brille ni par la clarté du fond, ni par la rigueur de la forme. On y discerne trois éléments :

(a) ἐλέγετο δὲ τὸ προσόδιον ἐπειδὰν προσίωσι τοῖς βωμοῖς ἢ ναοῖς

(b) καὶ ἐν τῷ προσιέναι ᾗδετο πρὸς αὐλόν

(c) ὁ δὲ κυρίως ὕμνος πρὸς κιθάραν ᾗδετο ἐστῶτων.

L'élément (a) contient une allusion à l'étymologie du mot, mais on ne voit pas immédiatement quel sens Photius entendait donner du verbe ἐλέγετο. Si on prend comme point de comparaison les phrases :

ἄδωνίδια δὲ λέγεται τὰ εἰς Ἀδωνιν ἀναφερόμενα (53)

ὑπόρχημα δὲ τὸ μετ' ὀρχήσεως ἀδόμενον μέλος ἐλέγετο (55)

on sera porté à croire que ἐλέγετο dans l'élément (a) équivaut, pour le sens, à ἐκάλουν employé en 39, et que Photius songeait à la *dénomination* du prosodion. Si, au contraire, on se reporte à la phrase :

τὸ μὲν ἐπικήδειον παρ' αὐτὸ τὸ κῆδος... λέγεται (67)

on croira plus volontiers que, dans l'élément (a), ἐλέγετο s'applique à l'*exécution* du prosodion.

Dans le premier cas, la phrase comporterait une irrégularité étonnante, même chez un auteur qui, comme Photius, dicte son texte. Ayant à dire à peu près ceci :

on dénommait prosodion la composition exécutée lorsqu'on s'approchait des autels,
il aurait dicté :

on donnait le nom de prosodion quand on s'approchait des autels,
texte qui comporte une brachylogie bien peu naturelle. Car si Photius avait voulu mettre l'accent sur la *dénomination* du prosodion, il aurait dicté, ici comme en 53 et 55 : ἐλέγετο δὲ προσόδιον τὸ ἐν τῷ προσιέναι... ἀδόμενον μέλος.

Cela suffit pour nous déterminer à choisir la seconde interprétation, où ἐλέγετο prend la valeur de *était dit* = *était exécuté*. On pourrait objecter que cette interprétation tient trop peu compte du fait que, dans l'élément (b), Photius emploie ᾗδετο comme verbe parallèle à ἐλέγετο dans l'élément (a). Cette objection n'est pas péremptoire, car, malgré les apparences — et c'est un reproche sérieux qu'on doit faire au style de Photius

— l'élément (b) se rattache, non point à l'élément (a) qui précède, mais plutôt à l'élément (c) qui suit. Entre (b) et (c), nous trouvons une correspondance parfaite : à l'hymne, chanté avec accompagnement de cithare par un chœur immobile, s'oppose le prosodion, chanté avec accompagnement d'aulos par un chœur en marche. C'est pour obtenir ce parallélisme que Photius a répété sous une autre forme en (b) ce qu'il avait déjà dit en (a).

Reste une dernière difficulté. Les deux manuscrits portent *ἐπειδάν* ayant sous sa dépendance un indicatif présent, *προσίασι*, que les éditeurs adoptent sans discussion. On sait que la conjonction *ἐπειδάν* peut avoir une valeur causale ou une valeur temporelle. Si Photius avait voulu lui donner un sens causal (propre, si je ne me trompe, au grec très tardif), il aurait dû employer un indicatif imparfait et non un subjonctif présent. D'ailleurs, *ἐπειδάν* ne peut avoir une valeur causale dans la présente phrase : elle est exclue par le sens que nous venons de donner à *ἐλέγετο*.

Nous avons donc affaire à *ἐπειδάν* temporel. Photius avait le choix entre le subjonctif, qui est classique, et l'optatif, qui appartient à la langue byzantine. Il faut écarter l'optatif, car, en supposant que Photius ait dicté *προσίλοιεν*, cette forme ne serait pas devenue *προσίασιν* sous la plume d'un copiste. Le subjonctif est donc seul possible et, plus précisément, le subjonctif présent (KÜHNER-GERTH, II, p. 448), soit *προσίωσι*. Cette forme peut être restituée avec certitude dans notre phrase, puisque l'*alpha* et l'*oméga* se confondent facilement dans la minuscule du IX^e et du X^e siècle.

Ajoutons, pour achever la démonstration, qu'en d'autres passages de la *Bibliothèque*, on voit, sans discussion possible, que Photius connaît parfaitement l'emploi classique de *ἐπειδάν* temporel (42 b 27, 46 a 9, 46 b 3, 47 a 3, 72 b 30, etc.).

³ *Prosodion* ... *procession* : j'essaie de rendre, tant bien que mal, le calembour qui sert d'étymologie à *προσόδιον*. C'est ce qui se chantait, avec accompagnement d'aulos, quand on s'avavançait (*προσιέναι*) vers les temples ou les autels des dieux.

⁴ La plus ancienne allusion à un prosodion figure dans la *Théogonie* hésiodique (68 sqq.) : les Muses, en chantant, se rendent auprès de leur père dans l'Olympe.

Le plus ancien exemple parvenu jusqu'à nous est constitué par deux vers d'un prosodion qu'Eumélos de Corinthe (VIII^e siècle ?) composa pour un chœur de Messéniens en pèlerinage à Délos (PAUSANIAS, IV, 4,1 ; IV, 33,3 ; V, 19,10). D'autre part, le péripatéticien Héraclide (IV^e siècle av. J.-C.) [dans PLUTARQUE, *De mus.*, 3, 1132 c] attribuait l'invention du prosodion au poète Clonas, qui semble postérieur d'un siècle à Eumélos.

Peut-être faut-il conclure de ces textes que Clonas, le premier, utilisa l'aulos comme instrument pour accompagner le chant processionnel, au lieu de la cithare primitivement employée (cf. SMYTH, p. XXXIV).

On sait que Pindare et Bacchylide avaient composé des *προσόδια* dont il reste quelques fragments.

⁵ ὁ δὲ κυρίως ὕμνος : nous avons ici le troisième et dernier sens du mot ὕμνος, également emprunté à Didyme (*supra*, la note 38¹).

Ce sens aurait dû être défini en 38 ou en 39. Pour comprendre cette apparente irrégularité, jetons un coup d'œil d'ensemble sur l'enseignement de Proclos tel que le résume Photius, en convenant de désigner par *hymne*^a, *hymne*^b et *hymne*^c les trois sens du mot tels qu'ils ont été définis à la note 38¹.

Les paragraphes 34 et 35 nous montrent nettement que Proclos fonde sa classification sur *hymne*^b ; aux paragraphes 38 et 39, nous voyons apparaître *hymne*^a, justifié par une étymologie de Didyme, que confirme une seconde étymologie, dont Proclos est probablement l'auteur ; enfin, au paragraphe 40, nous trouvons *hymne*^c, accompagné d'une définition empruntée à Didyme.

On ne saurait accuser d'incohérence un auteur qui admet côte à côte *hymne*^b et *hymne*^c ; mais il serait tout à fait illogique d'accepter ensemble *hymne*^a et *hymne*^b. Comme le classement de Proclos posait en principe *hymne*^b, notre auteur ne pouvait certainement pas prendre à son compte une expression comme ὕμνος ἐγκωμίου, qui suppose le point de départ *hymne*^a.

Pour parler un langage moins algébrique, nous dirons que Proclos rapportait, en 38 et 39, l'opinion de Didyme, mais ajoutait que son propre classement partait d'une définition moins générale du mot *hymne*. Dans son résumé, où il ne pouvait tout dire, Photius nous laisse le soin de tirer nous-mêmes cette conclusion ; nous devinons, par les mots employés en 39 (ἐκάλουν, φαίνονται,

ἔστιν αὐτῶν ἀκούειν γραφόντων), que Proclos reproduisait, sans la prendre à son compte, l'opinion d'autrui : mais on doit reconnaître que Photius ne le dit pas nettement. Il faut tout un temps pour se familiariser avec sa manière de résumer, propre à induire en erreur le lecteur trop pressé.

Ainsi, en 22-23, il faut suppléer à son témoignage pour savoir comment Proclos prenait position dans la question de l'auteur des *Chants Cypriens*. De même, en 28-30, Photius donne pour l'iambe une première étymologie, exactement comme si Proclos l'approuvait ; puis il signale une seconde étymologie et revient à la première pour rapporter la critique qu'en faisait Proclos : il nous laisse conclure nous-mêmes (sans le dire explicitement) que Proclos adoptait la seconde et il nous force en outre à ajouter une partie du raisonnement dont il n'a pas cru devoir encombrer son compte rendu.

Il serait donc exagéré, à mon avis, de prononcer, à propos du paragraphe 39, les grands mots d'interpolation, de lacune ou de trahison : l'essentiel est que, malgré certains flottements ou certaines faiblesses dans son résumé, Photius nous mette en état de retrouver, sans erreur grave, la vraie pensée de notre auteur.

⁶ Un article de l'*Etymologicon Magnum* (690,41) range les μέλη et les hymnes en trois catégories, selon qu'ils sont chantés en procession (προσόδια), avec accompagnement de danses (ὕπορχήματα) ou par un chœur immobile (στάσιμα). Dans ce dernier cas, le chœur n'est « immobile » qu'en partie, puisqu'il fait, sur une aire déterminée, de lentes évolutions réglées par l'alternance strophe-antistrophe. Comme l'observe judicieusement Smyth (p. XXIX, note 1), on ne saurait dire si le mot ἐστώτων employé ici par Photius doit être pris au pied de la lettre ou dans le sens large qu'entraîne la notion de *stasimon*. Il n'y a pas d'inconvénient, semble-t-il, à choisir ce dernier sens plutôt que l'autre.

⁷ Il reste à mentionner (cf. *supra*, la note 37²) les définitions d'Héliodore, le ScoliaSTE de Denys de Thrace. Les voici.

451,6 : ὕμνος ἐστὶ ποίημα περιέχον θεῶν ἐγκώμια καὶ ἡρώων μετ' εὐχαριστίας.

451,8 : ἐγκώμιόν ἐστι ποίημα ἢ σύγγραμμα περιέχον ἀνθρώπων καὶ πόλεων ἔπαινον.

451,17 : προσόδιόν ἐστι ποίημα ὑπὸ ἀρρένων ἢ παρθένων χο-

ροῦ ἐν τῇ προσόδῳ τῇ πρὸς τὸν θεὸν ᾄδόμενον · φέρεται δὲ ἐν τούτῳ τῷ γένει καὶ τὸ ἀποτρεπτικόν · ἔστι δὲ ποίημα σπαστικόν, κατὰ τὸν ἀπὸ τῶν θεῶν χωρισμὸν ᾄδόμενον.

L'hymne présente une extension plus grande que chez Proclos, les héros venant s'adjoindre aux dieux ; en outre, la notion μετ' εὐχαριστίας paraît propre à Héliodore. L'encomion ne comprend plus seulement des éloges d'hommes, mais encore de cités, et la définition n'exclut pas les éloges en prose, qui n'ont cependant rien à voir avec la poésie lyrique. Au prosodion, qui marque l'arrivée d'un chœur au temple, est adjoint, par souci de parallélisme, l'ἀποτρεπτικόν, qui marque son départ ; enfin, la définition est élargie par la notion ἡ παρθένων χοροῦ, qui, dans le système de Proclos, ferait allusion aux parthénées.

Héliodore a-t-il copié Proclos ? Photius a-t-il « omis » tout ce qu'Héliodore présente en plus ?

Je n'oserais répondre affirmativement à ces deux questions, et surtout à la seconde. Car, en supposant même qu'Héliodore ait dépouillé Proclos, on devrait admettre qu'il a trahi son modèle en supprimant de son catalogue les daphnéphoriques (*supra*, la note 37²) et en incorporant cette espèce dans le genre du prosodion. Dès lors, même dans le cas d'une utilisation directe de la *Chrestomathie* par Héliodore, je ne vois pas en quoi il mériterait notre confiance pour reconstituer l'œuvre de Proclos : car il le corrigerait sciemment et ajouterait des compléments de son cru, témoin l'encomion en prose dont il n'avait pas à parler dans une revue des compositions lyriques. Nous aurons d'ailleurs l'occasion de faire plus d'une fois la même remarque sur la manière dont Héliodore soi-disant tributaire de Proclos aurait complètement faussé l'enseignement de la *Chrestomathie*.

41

¹ Sur le péan, voir A. FAIRBANKS, *A Study of the greek paeon*, New-York, 1900 ; L. DEUBNER, *Neue Jahrbücher*, 1919, p. 585 sqq. ; L. DELATTE, dans l'*Antiquité classique*, 7 (1938), p. 23-29.

Il n'est pas facile de définir avec précision ce que les Grecs entendaient par *péan*, ce mot unique désignant plusieurs compositions passablement différentes, entre lesquelles les historiens de la littérature s'efforcent de marquer des rapports plus ou moins théoriques.

Les grammairiens anciens eux-mêmes déçoivent notre curiosité par leur manque de précision : ils nommaient de la sorte toute composition lyrique chorale, de caractère plus ou moins religieux pourvu qu'elle contînt le *παιανικὸν ἐπίρρημα*, c'est-à-dire le refrain traditionnel *ἢ παιάν*, auquel le péan doit son nom (cf. ATHÉNÉE, XV, 696 D-697 B).

Comme la plupart des autres compositions lyriques, le péan a été religieux avant de devenir profane et mondain. Il fut d'abord un chant de supplication adressé à un dieu guérisseur, auquel on demandait soit d'éloigner certains maux dont une collectivité était momentanément accablée, soit d'empêcher certains maux de venir l'accabler dans un avenir plus ou moins proche.

Dès l'origine aussi, on doit admettre que, la faveur demandée ayant été obtenue, ceux qui en avaient bénéficié exprimaient leur reconnaissance par une action de grâces.

Le péan apparaît toujours sous l'une de ces deux formes, qui découlent l'une de l'autre, la première étant nécessairement plus ancienne que la seconde. Ainsi, on chantait le péan au moment des grandes épidémies, avant ou après le combat, voire même au moment de l'engagement décisif. Par exemple, chacun sait qu'après Salamine, il y eut un péan d'action de grâces, où se distingua le jeune Sophocle (*Vit. Soph.*, 3) et qu'au moment où la flotte mettait à la voile pour l'expédition de Sicile, les Athéniens exécutèrent un péan particulièrement solennel (THUCYDIDE, VI, 32). On trouve encore le péan dans toutes les grandes cérémonies de Delphes et de Délos, dans celles, du moins, qui se caractérisaient par la joie et la gaieté. On le retrouve enfin, plus intime et moins grandiose, dans les banquets, au début du repas et avant le *symposion*.

S'il fallait transcrire tout cela avec des mots d'aujourd'hui, nous dirions que le péan des anciens combinait les caractéristiques des *Rogations*, du *Te Deum*, du *Bénédicté* et des *Grâces*, sans oublier les mots laïcs qui correspondraient à ces termes religieux : c'est assez dire que les anciens, et les modernes à leur suite, ont quelque mal à définir un vocable riche de tant d'acceptions diverses.

² Cette expression : *de nos jours* (νῦν) mérite une mention en passant, car elle ne peut (et pour cause) venir de Photius lui-même ; il s'efface devant l'auteur qu'il résume, au point de re-

produire sans discussion une phrase qui n'avait plus de sens à l'époque byzantine. Il fait donc preuve d'une objectivité dont on fera bien de tenir compte en des passages moins clairs que celui-ci.

La phrase est donc de Proclus lui-même. Elle ne nous donne malheureusement aucun repère chronologique précis sur son auteur, puisque, aussi bien, des péans non-apolliniens apparaissent dès le cinquième siècle avant J.-C. Néanmoins, pareille affirmation doit émaner d'un auteur qui n'appartient pas encore au monde christianisé (cf. *supra*, la note 18²). Je sais bien qu'on pourra toujours objecter que Proclus reproduit purement et simplement une phrase de son modèle, pour qui le problème du christianisme ne se posait pas : mais on reconnaîtra sans doute qu'une telle manière d'argumenter, négative et destructrice, est bien plus hypothétique que l'autre, puisqu'elle suppose préalablement résolu le problème qu'il s'agit de démontrer, à savoir que Proclus aurait plagié ses sources.

Il faut d'ailleurs ajouter que si la *Chrestomathie* était l'œuvre du philosophe Proclus — ce qui me paraît douteux — l'expression serait intéressante à un tout autre point de vue, cet auteur parlant toujours comme si le paganisme régnait sans partage.

³ On trouvera dans Smyth (p. XXXVIII, note 1) les textes qui démontrent que, dès le v^e siècle, Apollon et Artémis avaient cessé d'être les seuls patrons du péan et qu'à côté d'eux figurent désormais Zeus, Poseidon, Dionysos, Asclépios, Hygieia, les Nymphes, le Destin, la Paix, Sérapis, etc.

Si Proclus n'avait pas nettement classé le péan dans le groupe *εἰς θεούς*, il aurait pu ajouter qu'à partir d'une certaine époque, des poètes écrivirent par flatterie des péans en l'honneur de simples mortels. Athénée (xv, 696 D-697 B) en énumère plus d'un : péan pour le général spartiate Lysandre, qui fut le premier du genre [PLUTARQUE, *Lys.*, 18] ; péan pour Cratéros de Macédoine par Alexinos le dialectique ; péan pour Agémon de Corinthe, chanté par les Corinthiens ; péan pour Ptolémée I, chanté par les Rhodiens ; péans pour Antigone et Démétrius Poliorcète, par Hermippos de Cyzique, chantés par les Athéniens. La liste n'est pas close de ces flagorneries où se marque la décadence de l'esprit religieux de la Grèce antique ...

On voudra bien retenir qu'en spécifiant ainsi le caractère

sacré du péan, Proclos, une fois de plus (cf. *supra*, 27¹), fait presque figure d'archaïsant : il reflète l'état d'esprit d'une époque où un Aristote se voyait accuser d'impiété pour avoir écrit un pseudo-péan en l'honneur d'un de ses amis (Cf. E. DERENNE, *Les procès d'impiété*, Paris-Liège, 1930, p. 191-192).

⁴ Que le péan ait pour premier patron le dieu guérisseur Apollon, rien de plus naturel : Homère (*A* 472-474) l'atteste déjà. Et même, le péan est mêlé à l'histoire des origines du culte apollinien en Grèce (cf. *H. hom. Apoll.*, 518).

Comme, par ailleurs, Artémis participe aux fonctions de son divin frère, elle présente, elle aussi, dans certains cas (WERNICKE, *RE*, II, 1351, 1399), l'aspect d'une divinité de la guérison ou du salut (*σώτειρα*), à qui on adresse aussi des péans. Pindare (fr. 126 Bowra) nous apprend qu'il y avait, en l'honneur des enfants de Léto, des *αοιδαὶ παιανίδες*, qui revenaient en leur saison ; dans Sophocle (*Oed. Roi*, 161), les Thébains invoquent Artémis en même temps qu'Apollon et Athéna ; dans Euripide (*Iph. T.*, 1403-1404), Iphigénie implore Artémis *ναῦται δ'ἐπηυφήμησαν εὐχαῖσιν κόρης παιᾶνα* ; pareillement, *Iph. A.*, 1468 : *ὕμεῖς δ'ἐπευφημήσατ', ὦ νεανίδες, παιᾶνα τῇμῃ συμφορᾷ Διὸς κόρην Ἀρτεμιν*.

Pour être complet, Proclos aurait encore pu mentionner Asclépios (dont le plus ancien exemple figure dans un péan de Sophocle, *ap.* EDMONDS, III, p. 224) : mais peut-être Proclos a-t-il considéré que c'était là une licence tardive et que, comme telle, il n'avait pas à en parler ici.

⁵ *ἐπὶ καταπαύσει*. Il me paraît certain que ces mots, à première vue insignifiants, cachent, une fois de plus, un calembour étymologique bien connu dans le monde des grammairiens. SCOLIASTE de Platon, *Banquet*, 177 A : *παιᾶνας ὕμνους εἰς Ἀπόλλωνα ἐπὶ καταπαύσει λοιμοῦ* ; *Et. Magnum*, 657,11 : *εἴρηται οὖν ἀπὸ τοῦ παύω πανὰν καὶ παιὰν τροπῇ τοῦ ὕ εἰς ἰ, ὁ καταπαύων ὕμνος τὸν λοιμόν* ; *Et. Gudianum*, 446,50 : *παιᾶνες παρὰ τὸ παύσω παύων καὶ κατὰ τροπὴν τοῦ ὕ εἰς ἰ . καὶ οὕτω ὁ Δίδυμος* ; HÉSYCHIUS, *ὦναξ* ; MACROBE, *Sat.*, I, 17,16, etc.

Les mots de Photius contiennent donc une allusion discrète à une étymologie proposée par Didyme ou l'auteur qui lui servait de source. Cette étymologie, en quelque sorte classique et probablement reproduite sans discussion par Proclos, était destinée

à expliquer que, dans l'origine, on chantait le péan pour obtenir la cessation des fléaux et des maladies.

Bien entendu, cette étymologie est hautement fantaisiste, puisque le mot *παῖάν* résiste à toute explication par l'indo-européen. C'est apparemment un vocable « égéen » ou crétois ; en tout cas, les plus anciennes traditions grecques autorisent cette hypothèse provisoire. Car elles présentent le péan comme quelque chose de spécifiquement crétois (*Hymne hom. Apoll.*, 516-518) et le font introduire en Grèce par Thalétas, un Crétois de Gortyne (Éphore, chez STRABON, X, 481 ; PLUTARQUE, *De mus.*, 10, 1134 D).

⁶ Voici quelques exemples pris entre mille : les Achéens cherchent à apaiser Apollon par un beau péan (HOMÈRE, *A* 472-474) ; durant le fléau de Thèbes, la ville retentit de péans (SOPHOCLE, *Oed. R.*, 5, 186, etc.) ; sur un ordre de l'oracle delphique, Thalétas vint à Sparte pour organiser des cérémonies et des fêtes religieuses dont on attendait la cessation d'une épidémie (PAUSANIAS, I, 14,4 ; PLUTARQUE, *De mus.*, 42, 1146 c).

Si, comme on a tout lieu de le croire, le péan est une forme du lyrisme préhellénique [cf. la note ⁵] en l'honneur de quelque dieu guérisseur, identifié plus tard avec Apollon ou d'autres, Thalétas ne saurait être considéré comme l'*inventeur* du genre : il se sera borné à réacclimater en Grèce propre, après le bouleversement dorien, un genre qui n'avait pas cessé de vivre en Crète. Ceci n'exclut pas une autre explication, selon laquelle le rôle de Thalétas aurait consisté à donner un caractère religieux au péan, qui, à l'origine, semble avoir été plutôt magique (cf. *infra*, la note 51¹).

⁷ La confusion était facile : un péan d'actions de grâces à Apollon devenait un prosodion, si le chœur marchait en procession vers un autel ou un temple du dieu.

La remarque a cependant son importance, car elle montre que Proclos n'entendait pas déroger aux définitions qu'il avait données. Pour lui, le prosodion se caractérise par un chœur qui chante en marchant, tandis que le péan se définit par le contenu du chant exécuté. Je veux bien admettre qu'il fait preuve ainsi d'une certaine étroitesse de vues : mais on la lui reprochera sans doute moins brutalement si on veut bien se rappeler le caractère de la *Chrestomathie*, simple manuel de vulgarisation pour

le grand public ou même simple ouvrage didactique destiné à des élèves.

⁸ Voici, pour terminer, le passage correspondant d'Héliodore, le ScoliaSTE de Denys de Thrace (451,12) : *παιάν ἐστὶ ποίημα πρὸς Ἀπόλλωνα καὶ Ἄρτεμιν, <περι>έχον προσφώνησιν ἐπὶ παραιτήσῃ λοιμῶν ἢ στάσεων ἢ τῶν παραπλησίων.*

Il y a certainement un air de famille entre ce texte et celui de Proclos. Mais cette ressemblance ne prouve rien parce que, précisément en ce paragraphe 41, Proclos reproduit ce qu'on pourrait appeler l'opinion commune. Un emprunt à Proclos ne serait certain — et encore ! — que dans le cas où son enseignement serait entièrement original. D'ailleurs, on aura remarqué qu'Héliodore parle de péans à propos de troubles politiques (*στάσεις*) : cela ne se trouve pas dans Proclos, à moins de prétendre, une fois encore, que Photius a « omis » ce détail *.

42

¹ Pour les textes relatifs au dithyrambe et les discussions qu'ils suscitent, on consultera surtout Pickard-Cambridge (p. 5-82) et Edmonds (III, p. 667-673). Dans les notes qui suivent, j'ai mis abondamment à contribution ces deux savants, dont je ne partage d'ailleurs pas toutes les idées.

² Rappelons que Sémélé, ayant obtenu de Zeus, son amant divin, la dangereuse faveur de le contempler dans sa toute-puissance, fut foudroyée et accoucha prématurément de l'enfant qu'elle portait. Zeus sauva son fils en le cousant dans sa cuisse, où il le garda jusqu'à terme. L'enfant, né une seconde fois, fut alors confié aux Nymphes qui habitaient la grotte de Nysa.

³ Pour désigner la composition lyrique, on a donc pris un nom ou plutôt un surnom du dieu (Dionysos) en l'honneur de qui on la chantait : on cherchait l'étymologie de *διθύραμβος* non

* Il est d'ailleurs possible, comme me le suggère mon ami A. Delatte, que le texte d'Héliodore soit corrompu et qu'il faille corriger *στάσεων* en *περιστάσεων* (*situations critiques*). Cette ingénieuse correction rendrait à Héliodore la banalité qu'une faute de copiste lui aurait fait perdre.

point dans une caractéristique du chant même, mais dans telle ou telle circonstance de la vie du dieu, et spécialement dans les faits extraordinaires qui avaient marqué sa naissance.

L'étymologie de διθύραμβος est inconnue : les recherches des modernes ont abouti à un résultat purement négatif (Cf. P. CHANTRAINE, *La formation des noms en grec ancien*, p. 260). Le mot n'étant pas indo-européen, les linguistes ne peuvent que lui attribuer des épithètes assez vagues, comme «égéen», «asianique» ou plus précises, comme «lydien», «phrygien». C'est dire que les étymologies qu'on trouvera dans Proclus et d'autres auteurs anciens appartiennent au domaine de la fantaisie.

⁴ Première étymologie : διθύραμβος = ἐν διθύρῳ ἄνθρωποι τραφεῖς.

Cette étymologie reparaît, sans indication de source, dans l'*Et. Magnum* (274,44) : διθύραμβος · ὁ Διόνυσος · ἐπίθετόν ἐστι τοῦ Διονύσου, ὅτι ἐν διθύρῳ ἄνθρωποι τῆς Νύσσης ἐτρέφη. καὶ ὁμω-
νύμως τῷ θεῷ ὁ εἰς αὐτὸν ὕμνος, et dans un Scoliate d'Apollonius de Rhodes (IV, 1131 Wendel) : διὰ τοῦτο διθύραμβος ὁ Διόνυσος ἐκλήθη διὰ τὸ δύο θύρας ἔχειν τὸ ἄντρον. C'est exactement ce que dit Proclus.

⁵ On a vu (*Introduction*, p. 158-159) que la tradition directe de Photius présente ici la faute διθυράμβω, qu'il faut corriger en διθύρῳ d'après la tradition indirecte représentée par un Scoliate de Platon.

⁶ On découvrirait facilement une dizaine de lieux portant le nom de Νύσα : les anciens ne savaient auquel d'entre eux attribuer l'honneur d'avoir vu grandir Dionysos. Selon toute apparence, ce n'est qu'un nom mythique servant essentiellement à gratifier Dionysos lui-même d'une savante étymologie. Cf. HÉRODIEN, II, p. 492,28 Lentz : Διόνυσος · οἱ δὲ ἀπὸ τοῦ Διὸς καὶ τῆς Νύσσης τοῦ ὄρου ὠνομάσθαι, ἐπεὶ ἐν τούτῳ ἐγεννήθη, ὡς Πίνδαρος (fr. 76 Bowra), καὶ ἀνετρέφη.

⁷ Seconde étymologie : διθύραμβος = λυθίραμμος, venant de λῦθι ῥάμμα, *défais la couture*, paroles que Zeus aurait prononcées lors de la naissance définitive de Dionysos.

Cette étrange étymologie est plus clairement expliquée dans

l'Et. Magnum, 274,50 : Πίνδαρος (fr. 75 Bowra) δέ φησι λυθίραμβον (leg. λυθίραμμον) · καὶ γὰρ Ζεὺς τικτομένου αὐτοῦ ἐπέβόα · « λῦθι ῥάμμα, λῦθι ῥάμμα », ἔν' ἣ λυθίραμμος καὶ διθύραμβος κατὰ τροπὴν καὶ πλεονασμόν.

Si ce texte ne nous induit pas en erreur, ce serait Pindare lui-même (dans un dithyrambe aujourd'hui perdu) qui, ayant écrit λυθίραμμος au lieu de διθύραμβος, aurait suggéré cette étymologie absurde, tirée de λῦθι ῥάμμα. L'hypothèse n'a rien de déshonorant pour Pindare : les poètes les plus sérieux aimaient glisser dans leurs œuvres les plus graves, de ces calembours fort appréciés, semble-t-il, de leurs auditeurs.

⁸ *Troisième étymologie* : διθύραμβος = δις γενόμενος.

Il nous est impossible de comprendre cette étymologie d'après le seul témoignage de Photius, qui ne la résume qu'imparfaitement [cf. *supra*, la note 40⁵] : dans ce résumé, en effet, nous n'avons pas le ou les mots qui forment calembour avec διθύραμβος et qui aient, en gros, la signification δις γενόμενος.

Ceci nous fournit l'occasion de discuter en son entier l'article διθύραμβος de *l'Etymologicon Magnum*, dont on a vu des extraits aux notes ⁴ et ⁷. Cet article (274,44), en apparence assez embrouillé, donne trois ou quatre étymologies du mot.

(a) la première étymologie rapportée par Proclus.

(b) ἡ ἀπὸ τοῦ δύο θύρας βαίνειν, τὴν τε κοιλίαν τῆς μητρὸς Σεμέλης καὶ τὸν μηρὸν τοῦ Διός.

(c) ἀπὸ τοῦ δεύτερον τετέχθαι, ἀπὸ τε τῆς μητρὸς καὶ ἀπὸ τοῦ μηροῦ τοῦ Διός, ἔν' ἣ ὁ δις θύραζε βεβηκώς.

(d) La seconde étymologie de Proclus, suggérée par Pindare. Aucune contestation n'est possible pour les étymologies (a) et (d). En ce qui regarde (b) et (c), nous avons sans doute affaire à deux formes différentes d'une seule et même étymologie, exactement comme si l'une des deux rédactions provenait d'une note marginale ou interlinéaire entrée dans le texte par suite d'une distraction de copiste. La preuve est en dans l'absence de particule entre (b) et (c), et dans le fait que *l'Etymologicon Gudianum* témoigne de la même dualité :

146,24 διθύραμβος ὁ Διόνυσος, ὁ δις βεβηκώς τὴν θύραν, τουτέστι τὰ τῆς μητρὸς καὶ [δὲ] τὸν τοῦ Διὸς μηρόν.

146,43 εἴρηται δὲ ὁ Διόνυσος ἀπὸ τοῦ δεύτερον τετέχθαι, ἀπὸ τε τῆς μητρὸς καὶ ἀπὸ τοῦ μηροῦ τοῦ Διός, ἔν' ἣ ὁ δις θύραν βεβηκώς.

La version (b) reparait chez Tzetzes (*Schol. Lycophr.*, p. 2, 8-10 Scheer) et un Scolaste de Pindare (*Olymp.*, XIII, 26, p. 271 Boeckh).

Cette étymologie — qui doit être fort ancienne, si vraiment Euripide y fait déjà allusion dans les *Bacchantes* (519-529) — cette étymologie se fonde sur le calembour $\delta\iota\varsigma\ \theta\upsilon\rho\alpha\mu\beta\omicron\varsigma = \delta\iota\varsigma\ \theta\upsilon\rho\alpha\nu\ \beta\epsilon\beta\eta\kappa\omega\varsigma$ ($\delta\iota\varsigma\ \theta\upsilon\rho\alpha\zeta\epsilon\ \beta\epsilon\beta\eta\kappa\omega\varsigma$, $\delta\iota\varsigma\ \beta\epsilon\beta\eta\kappa\omega\varsigma\ \tau\eta\nu\ \theta\upsilon\rho\alpha\nu$, etc.), *celui qui a franchi deux fois la porte de la vie, celui qui est deux fois né*, $\delta\epsilon\upsilon\tau\epsilon\rho\omicron\nu\ \tau\epsilon\tau\acute{\epsilon}\chi\theta\alpha\iota$ (*Et. Magnum*, *Et. Gudianum*), $\delta\iota\varsigma\ \gamma\epsilon\nu\acute{o}\mu\epsilon\nu\omicron\varsigma$ (Proclos).

Grâce au témoignage combiné de l'*Etymologicon Magnum* et de l'*Etymologicon Gudianum*, nous pouvons ainsi restituer avec certitude le schéma de la troisième étymologie de Proclos : $\delta\iota\theta\upsilon\rho\alpha\mu\beta\omicron\varsigma$ vient de $\delta\iota\varsigma\ \theta\upsilon\rho\alpha\nu\ \beta\epsilon\beta\eta\kappa\omega\varsigma = \delta\iota\varsigma\ \gamma\epsilon\nu\acute{o}\mu\epsilon\nu\omicron\varsigma$. Photius, en nous donnant seulement $\delta\iota\varsigma\ \gamma\epsilon\nu\acute{o}\mu\epsilon\nu\omicron\varsigma$, a omis le calembour intermédiaire qui expliquait ce sens. On a vu que la même omission se trouve dans le Scolaste de Platon (*Rép.*, III, 394 c) : raison de plus pour croire, comme on l'a vu ailleurs (*Introduction*, p. 266), que ce Scolaste a copié non point la *Chrestomathie* originale, mais le résumé de Photius.

⁹ Pour terminer ce paragraphe — où, soit dit en passant, Photius ne nous apprend pas à quelle étymologie Proclos accordait son approbation [cf. *supra*, la note 23¹] — voici tout ce qu'on trouve dans Héliodore (p. 451, 21) à propos du dithyrambe : $\delta\iota\theta\upsilon\rho\alpha\mu\beta\omicron\varsigma\ \acute{\epsilon}\sigma\tau\iota\ \pi\omicron\iota\acute{\eta}\mu\alpha\ \pi\rho\acute{o}\varsigma\ \Delta\iota\omicron\nu\nu\sigma\omicron\nu\ \acute{\alpha}\delta\acute{o}\mu\epsilon\nu\omicron\nu\ \eta\ \pi\rho\acute{o}\varsigma\ \text{'}\text{Απόλλωνα, παραπλοκάς ιστοριῶν οἰκείων} \langle\text{περιέχον}\rangle$. Une fois de plus, répétons que si cet auteur a copié la *Chrestomathie* originale, il l'a caricaturée au point que son témoignage ne saurait être utilisé pour reconstituer l'œuvre de Proclos. En tout cas, ce n'est pas dans Proclos qu'il a pris l'idée d'un dithyrambe adressé à Apollon.

43

¹ Avant de commencer la lecture de ce paragraphe, on devra se rappeler que, sous le nom de dithyrambe, les Grecs désignaient en réalité deux choses fort différentes.

La première est ce qu'on peut appeler le dithyrambe « populaire », espèce de farandole de gens plus ou moins ivres, peut-être

déguisés en satyres (τραγικοὶ χοροί), que conduisait un ἐξάρχων et que soutenait un accompagnement d'aulos. Ce genre tumultueux et débraillé était exclusivement réservé à Dionysos, comme le prouvent les plus anciennes allusions dans Archiloque (fr. 77 Diehl) et Épicharme (fr. 132 Kaibel).

De ce divertissement bachique plus ou moins improvisé, le poète lesbien Arion, venu de Méthymne à la cour du tyran Périandre de Corinthe, fit un genre littéraire savant, fort peu dionysiaque, caractérisé extérieurement par la disposition circulaire d'un chœur de cinquante exécutants.

C'est de ce dithyrambe « littéraire » qu'il est question dans le présent paragraphe de Proclos, pour autant, du moins, qu'on puisse en juger d'après le texte un peu trop condensé de Photius.

² C'est, en effet, ce que dit Pindare en sa treizième *Olympique* (25).

Cela ne l'a pas empêché de dire ailleurs (fr. 104 Bowra) que le dithyrambe fut inventé à Naxos, ailleurs encore (fr. 67) que ce fut à Thèbes.

Ces variations du poète embarrassent fort son Scoliaste (*Olymp.*, XIII, 26b Drachmann), qui s'en tire tant bien que mal en disant que Corinthe vit les plus beaux dithyrambes de Dionysos : ainsi, le dithyrambe peut être né ailleurs, pourvu que Corinthe garde la réputation d'avoir suscité les plus beaux.

Quant à l'opinion des modernes sur ce détail, voici ce qu'écrit Pickard-Cambridge (p. 22) : *Pindar had doubtless many patrons to please, and these places may well have been early homes of the dithyramb, perhaps in its pre-literary forms.*

Si, des trois opinions rapportées par Pindare, Proclos a choisi celle qui favorisait Corinthe, c'est apparemment parce qu'il pensait au dithyrambe « littéraire » introduit par Arion à la cour de Périandre.

³ On ne retrouve aucune trace de cette opinion dans les œuvres conservées du philosophe. En revanche, dans un passage de la *Politique* (VIII, 7, 1342 b 7), Aristote semble admettre l'origine phrygienne du dithyrambe (ὁ διθύραμβος ὁμολογουμένως εἶναι δοκεῖ Φρύγιον) et il donne comme preuve la vaine tentative de Philoxène, qui, dans son dithyrambe *Les Mysiens*, après

avoir essayé le mode dorien, fut obligé par la nature même du sujet de revenir au mode phrygien [cf. *infra*, la note 50⁴].

Certains ont pensé que ce texte de la *Politique* contredit notre texte de Proclos, et Rose (*Aristoteles pseudep.*, p. 615) a suggéré de corriger 'Αριστοτέλης en 'Αριστοκλῆς. Cette correction, admise notamment par Edmonds (I, p. 138), est parfaite au point de vue paléographique et elle viendrait allonger la liste des cas où 'Αριστοτέλης, plus répandu, a évincé 'Αριστοκλῆς, moins familier aux scribes (SUSEMIHL, *Alex. Lit.*, I, p. 529, n. 70). Si cela était vrai, Proclos se référerait au grammairien Aristoclès qui, au premier siècle avant notre ère, écrivit, entre autres ouvrages, un *Περὶ χορῶν* en huit livres au moins.

Pourtant, cette correction si séduisante fut condamnée par Bapp (*Leipzig. Studien*, 8, 1885, p. 95-96) et par Pickard-Cambridge (p. 22, note 1). Car, à y regarder de près, elle n'est pas indispensable : Aristote peut avoir écrit dans un de ses ouvrages que le dithyrambe (populaire) est d'origine asianique, et, dans un autre ouvrage, que le dithyrambe (littéraire) a pour premier auteur connu Arion, l'inventeur de la disposition circulaire du chœur. Entre ces deux affirmations, il n'y a pas la moindre contradiction.

⁴ Arion de Méthymne, dont le *floruit* se place vers 625, est bien connu par le fameux récit que lui consacre Hérodote (I, 23-24) et il n'y a pas lieu d'y insister longuement. Dans ce passage célèbre, quelques mots, néanmoins, méritent un commentaire (I, 23) : καὶ διθύραμβον πρῶτον ἀνθρώπων τῶν ἡμεῖς ἴδμεν ποιήσαντά τε καὶ ὀνομάσαντα... Il est certain que l'historien parle ici du dithyrambe littéraire ; quand il dit que le poète « nomma » le dithyrambe, cela ne signifie pas qu'Arion inventa le nom διθύραμβος pour cette composition nouvelle (ce qui serait absurde), mais bien qu'il donne un nom à chacun des dithyrambes composés par lui, d'après le contenu de ces compositions. Arion aurait ainsi précédé les grands lyriques, comme Simonide, Pindare et Bacchylide, qui donnaient des « noms » à leurs dithyrambes : Θρασύς 'Ηρακλῆς, Μέμνων, 'Ηἴθιοι ἢ Θησεύς, etc. (PICKARD-CAMBRIDGE, p. 20-21).

⁵ Pour saisir toute la portée de ce renseignement, il est nécessaire d'avoir présente à la mémoire une savante note qu'un ScoliaSTE d'Aristophane (*Ois.*, 1403) consacre au mot κυκλιοδι-

δάσκαλον du texte : Ἀντίπατρος δὲ καὶ Εὐφρόνιος ἐν τοῖς ὑπομνήμασι φασὶ τοὺς κυκλίους χοροὺς στήσαι πρῶτον Λᾶσον τὸν Ἑρμιονέα, οἱ δὲ ἀρχαιότεροι Ἑλλάνικος καὶ Δικαίαρχος Ἀρίονα τὸν Μηθυμναῖον, Δικαίαρχος μὲν ἐν τῷ περὶ Διονυσιακῶν ἀγώνων, Ἑλλάνικος δὲ ἐν τοῖς Κραναϊκοῖς (leg. Καρνεονίκαῖς).

Donc, d'après Antipater [date inconnue] et Euphronios [III^e siècle avant J.-C.], l'inventeur des κύκλιοι χοροί serait Lasos d'Hermione [c. 500] * ; mais d'après des savants plus anciens, comme Dicéarque [IV^e-III^e siècle] et Hellanicos [V^e siècle], cet honneur reviendrait à Arion de Méthymne.

On voit que la discussion portait ici sur le point de savoir non pas qui inventa le dithyrambe, mais qui, le premier, forma un chœur circulaire de dithyrambe. D'après cela, on constate que Proclos, en suivant Aristote, reproduit l'opinion la plus ancienne, représentée par Hellanicos.

En résumé, si je comprends bien le texte trop concis de Photius, qui parle ici de faits pour lesquels il avait personnellement peu de compétence, le chapitre de Proclos qu'il analyse devait contenir au moins deux paragraphes distincts. Dans un premier paragraphe, Proclos énumérait les différentes opinions relatives à l'apparition du dithyrambe littéraire en Grèce, et il se prononçait pour Corinthe d'après le témoignage de Pindare. Dans un second paragraphe, il étudiait une autre question — théoriquement différente de la première — celle de la forme circulaire du chœur dithyrambique, à propos de quoi deux opinions avaient cours : l'une attribuait cette nouveauté à Arion de Méthymne, l'autre à Lasos d'Hermione. Il se prononçait pour la première en se fondant sur Aristote. Ainsi, par le recoupement de deux témoignages indépendants, Proclos justifiait l'opinion selon laquelle Arion de Méthymne avait joué un rôle primordial dans l'histoire du dithyrambe littéraire.

44

¹ La traduction que je donne de cette première phrase s'oppose aux deux seules autres traductions que j'en connaisse.

* Lasos, le maître de Pindare, acclimata le dithyrambe à Athènes ; il révolutionna le style musical de cette composition par des modulations mélodiques qui s'imposèrent à ses successeurs, malgré les critiques et les sarcasmes des partisans de l'ancien style (REINACH, p. 65, 150).

Schott (ou Philippe de Swevezele ?) traduit : *Nomos quidem in Apollinem conscriptus a quo appellationem sumpsit.*

Edmonds (III, p. 291) traduit : *The Nome is in honour of Apollo and takes its name from his appellation Nomius.*

Ces traductions, fondées sur un rapide mot à mot, ne respectent certainement pas l'esprit de la phrase. Elles supposent Proclos capable d'avoir écrit cette sottise que le mot dérivé νόμιος a donné naissance au mot simple νόμος, et Reinach (WEIL-REINACH, § 68), d'ordinaire plus prudent, n'hésite pas à prononcer le mot d'absurdité, qui devrait, de tout son poids, écraser l'auteur de la *Chrestomathie*. Il eût cependant convenu d'y regarder à deux fois avant de lui imputer pareille bévue : car nous avons vu (*supra*, la note 30¹) que Proclos lui-même a condamné précisément le genre d'erreur dont on l'accuse ici.

En réalité, quelque étrange que puisse paraître cette syntaxe aux yeux d'un puriste — Schott et Nunnesius l'avaient bien vu (GAISFORD, p. 409) — γράφεται a pour sujet νόμος, mais ἔχει a pour sujet Ἀπόλλων sous-entendu : c'est Apollon qui doit son épithète au νόμος lyrique. La suite du texte montrera d'ailleurs que le présent passage ne peut s'interpréter autrement.

Il ne faudrait pas conclure de là que Photius a mal compris le texte qu'il résumait : il faut plutôt incriminer son style. Le savant byzantin ne se relisait pas : il avait l'ambition d'instruire son frère Tarasios et non de charmer un lecteur anonyme par les grâces de la forme.

² J'ai conservé Νόμιμος dans le texte de Photius, bien que Proclos ait sûrement écrit Νόμιος (*Introduction*, p. 159-162). Cette variante ne change d'ailleurs rien au sens et n'influe en rien sur les raisonnements qui vont suivre.

³ S'il fallait n'envisager que la lettre du résumé de Photius, nous dirions que Proclos, tout à l'étymologie de Νόμιος, avait omis celle de νόμος lui-même. Cette conclusion *ex silentio* serait certainement erronée. Car d'après tout ce que nous savons de sa manière, nous pouvons être sûrs que Proclos donnait d'abord les étymologies proposées pour νόμος, puis incidemment l'étymologie de l'épithète Νόμιος d'Apollon, pour laquelle il s'écartait de ses prédécesseurs. Mais d'autre part, nous connaissons suffisamment la manière de Photius pour ne pas nous étonner que, dans

l'impossibilité de tout reproduire, il ait mis l'accent sur ce qui paraissait le plus curieux et le moins connu.

Nous ne savons donc pas quelle étymologie Proclus donnait du mot νόμος, mais il n'est pas hors de propos de rappeler celles qui avaient cours à son époque.

Elles sont au nombre de deux et elles ont des parrains illustres.

La première est celle du platonicien Héraclide Pontique, reprise par Plutarque (*De musica*, 6, 1133 B) : *Il n'était pas permis autrefois de composer des airs citharodiques comme aujourd'hui, ni d'opérer dans une même composition des changements soit de mode, soit de rythme. Dans chaque nome, on conservait jusqu'au bout l'échelle * qui lui était propre, et de là même venait le nom de ces compositions : on les appelait « nomes » (c.-à.-d. lois) parce que chacune d'elles avait un type d'échelle légal, dont il n'était pas permis de s'écarter* (Trad. Reinach). Le nome est donc, d'après cette étymologie, une « cantilène réglée » (WEIL-REINACH, § 68). Explication pour le moins étourdie. Car si le nome doit son nom au caractère « régulier » de sa composition, ce caractère « régulier » des nomes anciens n'apparaît que par contraste avec le caractère « irrégulier » des nomes modernes. Dans ces conditions, le premier nom de ces compositions ne saurait avoir été νόμος — et l'étymologie n'explique rien.

La seconde, faussement attribuée à Aristote (*Probl.*, XIX, 28, 919 b 38), est plus étonnante encore : *διὰ τί νόμοι καλοῦνται οὓς ᾄδουσιν ; ἢ ὅτι πρὶν ἐπίστασθαι γράμματα, ἤδον τοὺς νόμους, ὅπως μὴ ἐπιλάθωνται*. Ce raisonnement, je pense, mérite la qualification d'absurde et j'aime à croire qu'ayant à choisir entre les deux explications, Proclus a préféré la moins sottise, celle d'Héraclide.

Quant aux tentatives des modernes (cf. SMYTH, p. LX), on doit les considérer comme insuffisantes, malgré leur apparente rigueur scientifique.

⁴ Les étymologies par lesquelles les anciens expliquaient l'épithète Νόμιος se répartissent en deux groupes (cf. *Thesaurus* s. v. ; GAISFORD, p. 408-409).

(a) On la rattachait, avec νομή et νομεύς, au verbe νέμω, *faire paître*, et on rappelait, à ce propos, l'épisode d'Apollon gar-

* τάσις = ἁρμονία, *mode*, cf. SUIDAS : Νόμος ὁ κιθαρωδικός, 478 Adler : *τρόπος τῆς μελωδίας, ἁρμονίαν ἔχων τακτὴν καὶ ῥυθμὸν ὠρισμένον*.

dant les troupeaux chez Admète. C'est l'étymologie que donne, notamment, Callimaque (*H. Apoll.*, 47-49).

(b) Ou bien, on dérivait *Nóμios* de *νόμος*, loi. Cicéron (*Nat. deor.*, III, 23, 57) mentionne cette étymologie dans un passage où il énumère plusieurs Apollons : *quartus in Arcadia, quem Arcades Nóμιον appellans quod ab eo se leges ferunt accepisse*. Si l'on compare le passage entier de Cicéron avec un passage de Clément d'Alexandrie (*Protrept.*, p. 21,5-9 Stählin), on voit que Cicéron s'est documenté, directement ou non, chez Aristote (fr. 283), tandis que Clément d'Alexandrie remonte à Didyme (fr. 6, p. 363 Schmidt). Ce dernier (apparemment dans sa *Ξένη ιστορία*) semble avoir repris et complété l'enseignement d'Aristote.

⁵ Aux deux étymologies, certainement classiques, qu'on vient de voir, Proclus opposait une troisième, qui consiste à dériver l'épithète divine *Nóμios* de *νόμος*, pris dans le sens de *nome lyrique*.

Comment la justifiait-il ? Ici, Photius résume Proclus avec une maladresse qui se comprend assez dans un texte dicté à la volée, mais qui présente le grave inconvénient d'induire en erreur le lecteur non prévenu.

En effet, à lire Photius, on a l'impression que Proclus aurait dit à peu près ceci. « Apollon reçut l'épithète de *Nomien*, depuis le jour où Chrysothémis imagina de prendre le costume du dieu pour chanter en soliste le nome exécuté jusque-là par un chœur. Cette initiative ayant eu un succès durable, on associa l'image de cet Apollon humain chantant le nome, et celle de l'Apollon divin en l'honneur de qui ce poème était chanté. »

J'ai peine à croire que Proclus ait pu tenir pareil raisonnement, étranger, me semble-t-il, à sa manière habituelle et j'incline à penser que, dans cette phrase trop longue, dictée hâtivement à son secrétaire, Photius a présenté comme une cause ce qui, pour Proclus, n'était sans doute qu'un effet. Ce n'est pas, j'imagine, parce que Chrysothémis s'est déguisé en Apollon pour chanter le nome qu'Apollon est devenu *Nomien* ; c'est, au contraire, parce qu'Apollon était le dieu du nome que Chrysothémis a pris un costume et une attitude qui rendaient en quelque sorte tangible ce patronage divin.

En d'autres termes, si Proclus a jugé bon de citer l'exemple de Chrysothémis — le plus ancien compositeur de nomes sur

lequel il y eût une tradition ferme [*infra*, la note ⁷] — c'était, je pense, pour démontrer, par cet exemple, qu'Apollon était déjà le dieu du nome à une époque fort reculée, et justifier ainsi son épithète de *Nomien*.

Formulée de la sorte, l'opinion de Proclus n'a rien de ridicule, au contraire.

On peut en rapprocher un ScoliaSTE de Pindare (*Ném.*, v, 42a Drachmann) : ἐν αἷς Μούσαις ὁ Ἀπόλλων κιθάραν ἐπτάφωνον τῷ πλήκτρῳ κρούων... ἐξῆρχε πάσης μελωδίας, τουτέστι νόμων μελωδικῶν. τοῦτο δὲ φησι παρὰ τὸ ὡς νομῖω θεῷ τῷ Ἀπόλλωνι ἀνακεῖσθαι τὴν μουσάν. Cette dernière étymologie me paraît tirée non point de νόμος, au sens de *nome lyrique*, mais de νόμος, *air musical, accord*. De même Servius (*Virg. Georg.*, III, 2) : (Apollo) qui *Nomius vocatur vel ἀπὸ τῆς νομῆς, id est a pascuis, vel ἀπὸ τῶν νόμων, id est a lege chordarum*.

Il se peut donc qu'avant Proclus, on ait songé à établir un rapport entre l'épithète *Νόμιος* et νόμος, *accord musical* : mais il faut sans doute lui laisser la paternité de l'étymologie qui dérive *Νόμιος* de νόμος, pris dans le sens précis de *nome lyrique*.

Je ne vois pas que cette étymologie de Proclus ait été adoptée ou réfutée par aucun grammairien ancien. Une chose est certaine : c'est que Proclus ne prenait pas à son compte l'étymologie de Didyme (*supra*, la note ⁴). Coïncidence vraiment curieuse : ce détail paraît avoir complètement échappé à ceux qui veulent voir dans Proclus un disciple, respectueux jusqu'au plagiat, du savant aux entrailles d'airain...

⁶ En cet endroit, Proclus esquisse comme une préhistoire du nome et pareille tentative ne manque point d'audace.

(a) Selon lui, dans l'évolution du genre, il y a lieu de considérer un premier stade, où le nome n'était qu'un dérivé du péan [cf. 51] et se présentait comme un hymne à Apollon, chanté en chœur avec accompagnement d'aulos ou de cithare.

Ce premier stade nous fait remonter en pleine époque mycénienne [*infra*, la note ⁷]. Comme nous savons, par le sarcophage d'Haghia Triada, que les Crétois du xve siècle avant J.-C. connaissaient déjà et la lyre heptacorde et l'aulos double, la science moderne ne saurait accuser d'erreur Proclus, qui suppose dans la Grèce pré-dorienne des hymnes liturgiques exécutés par des chœurs avec accompagnement de cithare ou d'aulos.

(b) Ce nome primitif vécut jusqu'au temps où un Crétois, nommé Chrysothémis, en bouleversa complètement l'économie : vêtu d'une robe d'apparat, à l'instar d'Apollon, il chanta un nome solo, en s'accompagnant sur la cithare. Il remporta un succès considérable, qui imposa pour le nome une nouvelle formule : ce sera désormais un morceau chanté en l'honneur d'Apollon par un soliste professionnel, à la fois chanteur et cithariste.

(c) Une troisième période s'ouvre alors, longue et pleine d'obscurités et de lacunes, qui se termine vers 675 av. J.-C., date à laquelle l'Éolien Terpandre perfectionna le nome par l'emploi de l'hexamètre dactylique. Ceci laisse pendante la question de savoir quels mètres employaient les prédécesseurs de Terpandre. Nous aurons à y revenir (*infra*, la note 49⁴).

⁷ Nous pouvons compléter le paragraphe de Proclos par Pausanias (x, 7, 2), qui s'est abondamment documenté lors de sa visite à Delphes. Il y a appris que le plus ancien ἀγώνισμα pour lequel on décerna des prix consistait à chanter un hymne en l'honneur d'Apollon, et que le premier vainqueur à ce concours fut Chrysothémis, venu de Crète. On lui a dit aussi que ce Chrysothémis était le fils d'un prêtre d'Apollon, nommé Carmenor. Le second vainqueur aurait été Philammon et le troisième Thamyras, fils de Philammon.

Ce Thamyras étant le chantre aveugle, contemporain d'Eurytos d'Oechalie (HOMÈRE, *B* 594-600), Chrysothémis doit remonter à une ou deux générations plus haut et, par conséquent, appartenir à la période pré-dorienne. Le rôle qu'on attribue à ce Crétois doit être rapproché de la légende bien connue, selon laquelle les premiers prêtres d'Apollon à Delphes furent des marins crétois qui venaient faire du négoce en Grèce (*H. hom. Apoll.*, 388 sqq.).

Pour en finir avec la Crète, il n'est sans doute pas superflu de rappeler que le musicien qui, sur le sarcophage d'Haghia Triada, joue de la lyre dans une cérémonie religieuse, ressemble comme un frère au Chrysothémis de Proclos et pourrait sortir de sa fresque pour aller chanter un nome au concours de Delphes.

On comprend que, dans ces conditions, certains savants considèrent Apollon comme un dieu crétois ou « égéen » avant son adoption par les Grecs, et qu'il n'y ait aucune invraisemblance à voir dans le péan et son dérivé, le nome, des adaptations plus ou moins exactes de modèles crétois [*cf. supra*, la note 41⁵].

45

¹ Terpandre d'Antissa (Lesbos) florissait vers 675 avant J.-C. Premier vainqueur aux Jeux Carnéens de Sparte (ATHÉNÉE, XIV, 635 D), il apparaît comme l'instituteur musical des Lacédémoniens : c'est le seul point certain qu'on puisse retenir des traditions assez confuses dont Aristote s'était fait l'écho dans sa *Constitution de Sparte*.

Terpandre est le chef de l'école lesbienne de citharodie qui resta sans rivale jusqu'à Péricleitos (c. 560). Les citharèdes de cette école prenaient pour thème un morceau épique d'Homère ou d'un autre, le mettaient en musique et l'amorçaient par un prélude (*προοίμιον*) de leur façon (cf. PLUTARQUE, *De mus.*, 6, 1133 C). On peut se faire une idée de ces préludes par les compositions dites *Hymnes homériques*, qui, paraît-il, servaient à introduire une exécution musicale de fragments épiques.

On a prétendu (EDMONDS, III, p. 674-675), peut-être à tort, que, primitivement, nome et prélude citharédique ne constituaient qu'un seul et même genre ; à l'époque de Terpandre en tout cas, on ne saurait confondre ces deux variétés de la citharodie.

² Parmi les nombreuses innovations attribuées à Terpandre, retenons seulement celles qui concernent le nome. Les unes portent sur le livret, les autres sur la partition.

En ce qui concerne les premières, l'innovation capitale consista, selon Proclos, à écrire des nomes en hexamètres dactyliques : cela n'a rien d'étonnant de la part d'un artiste habitué par ailleurs à manier constamment ce mètre. D'autres auteurs attribuent encore à Terpandre la division du nome en sept parties, dont les noms pédantesques [POLLUX, IV, 66] sont postérieurs au poète. La complication même de ce schéma démontre que l'exécution du nome requérait un professionnel [ARISTOTE (?), *Probl.*, XIX, 15, 918 b 13].

En ce qui concerne les innovations proprement musicales, il y aura lieu de revenir sur les perfectionnements apportés à l'instrument (cf. *infra*, la note 46⁴). Travaillant sur l'hexamètre qui, à la seule récitation, révèle déjà un certain dessin rythmique et mélodique, Terpandre se contenta probablement d'en suivre les contours : avec sa mélopée syllabique, dépourvue de modulations, la musique de Terpandre a été définie comme un vêtement transparent du texte poétique (REINACH, p. 65, 67-68, 152).

La citharodie garda cette simplicité jusqu'au milieu du ^{ve} siècle [cf. PLUTARQUE, *De mus.*, 6, 1133 B], où nous verrons apparaître le révolutionnaire Phrynis de Mytilène (*infra*, la note 46²).

³ Nous connaissons le rôle d'Arion dans l'histoire du dithyrambe (*supra*, les notes 43¹, 43⁴). Comme on peut le voir, Proclos lui attribuait aussi une grande importance dans l'évolution du nome citharodique, un demi-siècle après Terpandre. Sur ce point, nos renseignements sont d'une remarquable pauvreté. Suidas (*Ἀρίων*, 3886 Adler) a l'air de dire que le poète de Méthymne écrivit seulement des *προοίμια* [cf. *supra*, la note 45¹]; mais qu'il ait aussi composé ou exécuté des nomes, c'est ce qui résulte du passage classique d'Hérodote (I, 24), où, vêtu d'un costume de gala et tenant sa lyre, il exécute un nome orthien [cf. *infra*, la note 49¹] avant de se jeter par-dessus bord.

C'est là tout ce que nous disent les textes touchant Arion et le nome : il serait injuste de ne pas reconnaître qu'à cet égard, Proclos avait une information plus étendue que les auteurs parvenus jusqu'à nous.

46

¹ Ce sont les Scoliastes d'Aristophane (*Nuées*, 970) qui nous fournissent les renseignements les plus complets sur Phrynis. Fils de Camon, descendant de Terpandre, il naquit à Mytilène, probablement au début du ^{ve} siècle : car on fait de lui un contemporain des Guerres médiques et l'un des premiers vainqueurs au concours des Panathénées institué en 450. Deux points sont à retenir de sa biographie. C'est, d'abord, qu'il exerça le métier d'aulète avant de devenir citharède, ce qui explique certaines audaces de ses nomes [cf. *infra*, la note 2]. C'est, ensuite, qu'il fut un rival parfois malheureux (PLUTARQUE, *De se ips. laud.*, I, 539 c) de Timothée. Pourtant, suivant un mot célèbre d'Aristote (*Mét.*, I, 10, 993 b 15) « sans Phrynis, il n'y aurait pas de Timothée ». La formule est frappante et signifie que Timothée n'a fait que perfectionner les innovations rythmiques et mélodiques de Phrynis.

² Il faut se rappeler que, tandis que la citharodie garda

jusque vers 450 une simplicité toute terpandréenne [*supra*, la note 45²], les genres aulétiques avaient considérablement progressé. Perfectionnement de l'aulos, popularité croissante de cet instrument, jadis méprisé : autant de facteurs qui hâtèrent la transformation du dithyrambe. En un quart de siècle (500-475), les efforts conjugués de Lasos et de Mélanippide avaient disloqué le dithyrambe, musique et paroles.

Phrynis, qui fut aulète avant de devenir citharède, fit participer le nome à la révolution qui bouleversait le dithyrambe. À côté des hexamètres, il admit dans ses nomes les rythmes libres empruntés au dithyrambe. Il eut beau le faire avec une discrétion à laquelle même ses détracteurs ont rendu hommage : l'élan était donné, et bientôt les rythmes libres du dithyrambe envahirent le nome jusqu'à le submerger. Nous pouvons aujourd'hui nous faire une idée de ce nome « nouveau-style » par les *Perses* de Timothée, que Reinach (p. 116) a défini comme une « cascade ininterrompue de modulations rythmiques (et probablement aussi mélodiques), où les transformations successives du rythme épousent les nuances changeantes du sentiment et de la pensée. »

³ Cf. HÉPHAESTION, p. 64,23 Consbruch : ἀπολελυμένα δέ, ἃ εἰκῇ γέγραπται καὶ ἄνευ μέτρου ὠρισμένου, οἷοί εἰσιν οἱ νόμοι οἱ κιθαρωδικοὶ Τιμοθέου. Denys d'Halicarnasse (*Comp.*, 26, p. 141,1 Usener) cite comme exemple de composition du même genre un thrène de Simonide (fr. 13 Diehl), où l'on ne perçoit aucune division rythmique.

Rappelons, une fois encore, l'opinion de Reinach (p. 102-103) : « La longue cantilène se fractionne en reprises inégales, n'offrant entre elles aucune *responsio* ni strophique ni antistrophique. De plus, dans chaque reprise, les *côla* de longueurs et de types rythmiques les plus différents se succèdent isolément ou par groupes, avec une variété déconcertante, sans autre règle que le caprice du compositeur ou la convenance du rythme à l'idée, au sentiment exprimé. Ici, il semble tout à fait illusoire de vouloir rétablir l'unité de mesure à l'aide de je ne sais quels artifices métronomiques. C'est le « style débridé », inauguré par les Mélanippides et les Phrynis. Aucun exemple noté, permettant de distribuer exactement les valeurs rythmiques, ne nous en est parvenu ; mais nous pouvons nous en faire une idée très approximative par les « livrets » subsistants : air du *Phrygien* dans l'*Oreste* d'Euripide,

nome des *Perses* de Timothée. En l'absence de tout élément de symétrie, le caractère musical et poétique de ces compositions ne se manifeste que par le retour de certains types rythmiques familiers à l'oreille, et par le coloris et l'enflure d'un langage surabondant en métaphores et en inversions. »

⁴ Nous touchons ici à un problème qui, depuis l'antiquité, attend une solution.

Toute la controverse porte sur le point de savoir quelles transformations Terpandre apporta à la lyre heptacorde *.

Rappelons d'abord quelques notions théoriques.

Le tétracorde hellénique contient une quarte juste, avec le demi-ton au grave, soit en transcription moderne :

la sol fa mi.

Pour obtenir un *système*, les Éoliens soudaient l'un à l'autre deux tétracordes conjoints par une note commune, soit :

ré² do si^b la sol fa mi.

On devine aisément qu'une gamme de ce genre, dépourvue de consonance d'octave, est l'œuvre de musiciens tributaires d'un instrument qui, par tradition, n'avait que sept cordes.

Cela étant, certains textes attribuent à Terpandre l'invention d'une huitième corde (PLUTARQUE, *Inst. Lac.*, 17, 238 c, *De mus.*,

* Cette lyre à sept cordes est, en effet, antérieure à Terpandre. On sait que certains auteurs présentaient Terpandre comme l'inventeur qui avait porté de quatre à sept le nombre des cordes de la lyre. Strabon (XIII, 618) cite même deux vers de Terpandre qui établiraient le fait. Mais la manière même dont Strabon introduit ces vers prouve que nous avons affaire à une falsification créée tout exprès pour démontrer la thèse, dont l'absurdité saute aux yeux.

Car, huit cents ans avant Terpandre, les Crétois connaissaient la lyre heptacorde [*supra*, la note 44⁶] ; à supposer même que la Grèce propre ait dû tout redécouvrir après la bourrasque dorienne, il n'en alla pas de même dans la patrie de Terpandre, l'Éolie, qui sut garder plus fidèlement le patrimoine légué par l'époque créto-mycénienne, et se fit, en bien des matières, l'éducatrice du continent grec provisoirement barbarisé.

Du reste, nous n'avons pas que ces témoignages archéologiques. L'*Hymne homérique à Hermès* (51), composé avant 600 [cf. ALLEN, HALLIDAY et SYKES, *The Homeric Hymns* ², Oxford, Clarendon, 1936, p. 276], présente déjà la lyre heptacorde comme un instrument en quelque sorte traditionnel. Aristote (?) (*Probl.*, XIX, 32, 920 a 14) dit expressément qu'avant Terpandre la lyre avait déjà sept cordes, et Plutarque (*De mus.*, 30, 1141 c) ne pense pas autrement.

Il faut donc, une bonne fois, rayer de l'histoire littéraire cette légende de Terpandre ajoutant trois cordes à la lyre.

30, 1141 c), la corde d'octave ou *néte*, soit, dans notre transcription, *mi*².

Supposons provisoirement que Terpandre se soit borné à greffer cette huitième corde sur sa lyre éolienne. Il aurait eu :

*mi*² ré do si^b || *la* sol fa *mi*.

Le tétracorde inférieur restait irréprochable ; mais le tétracorde supérieur demandait une retouche pour demeurer dans les limites d'une quarte juste ; le *si bémol* devait être haussé d'un demi-ton, soit :

*mi*² ré do *si* || *la* sol fa *mi*.

Dans ce nouveau système, les deux tétracordes sont séparés par un ton disjonctif : c'est le système *dorien*.

Ainsi s'expliquerait la phrase où Plutarque (*De mus.*, 28, 1140 F) nous dit que les écrivains spécialistes attribuent à Terpandre la *néte* dorienne, dont aucun musicien n'avait fait usage jusque-là. L'invention d'une huitième corde par Terpandre expliquerait toutes les difficultés, et l'on comprend que des musicologues modernes (notamment Reinach, p. 10-12, 120) aient adopté d'enthousiasme cette hypothèse séduisante.

Mais il y a un texte où Plutarque (*De prof. in virt.*, 13, 84 A) affirme que Phrynis ajouta deux cordes aux sept traditionnelles et surtout, il y a le texte précis d'Aristote [?] (*Probl.*, XIX, 32, 920 a 14) qui prétend qu'avant Terpandre, la lyre avait sept cordes et que Terpandre, après avoir enlevé la *tritè*, ajouta la *néte*, si bien que sa lyre, avec sept cordes comme par devant, aurait présenté la gamme incomplète :

mi ré *si* || *la* sol fa *mi*.

Ce point de vue est évidemment inconciliable avec le premier. Sans chercher à prendre position dans cet insoluble débat, bornons-nous à constater que, sur ce point capital, Proclus représente la même opinion qu'Aristote.

Ajoutons encore, à titre anecdotique, que des accroissements successifs donnèrent à la lyre un clavier de seize ou dix-huit notes (cf. REINACH, p. 120).

La huitième (à ma connaissance du moins) reste sans propriétaire, si on ne l'accorde à Terpandre. La neuvième est attribuée à Phrynis ou à Théophraste de Piérie ; la dixième à Timothée ou à Histaeos de Colophon ; la onzième à Timothée, et ainsi de suite.

Tous ces chiffres restent sujets à caution, sauf le dernier, puisque Timothée lui-même (*Perses*, 242) nous dit qu'il a fait revivre la musique par des rythmes à onze cordes.

47

¹ Après tout ce que nous avons appris incidemment [*supra* les notes 46¹⁻⁴] sur son activité, il reste encore quelques mots à dire pour compléter la biographie de Timothée de Milet, qui mourut presque centenaire vers 355. Des nombreux *testimonia veterum*, recueillis avec soin par Edmonds (III, p. 280-296), on pourrait tirer une biographie complète de ce poète qui tient une si grande place dans l'histoire du lyrisme grec.

Retenons seulement son manifeste littéraire (fr. 7 Diehl) : *Je ne chante pas des vieilleries, et mes chants nouveaux valent mieux ; c'est un Zeus jeune qui gouverne aujourd'hui, et le règne de Cronos est fini depuis longtemps. Arrière, la Muse vieillotte !*

Pourtant, dans ses premières œuvres, il prit la précaution d'entremêler ses « vers libres » de quelques hexamètres vieux-style : nous en avons la preuve dans le prélude des *Perses* (PLUTARQUE, *Vit. Philop.*, II).

Il y a grand avantage pour nous à connaître un peu mieux sa « biographie posthume ». Car celui-là même qui, sa vie durant, fut considéré comme un dangereux révolutionnaire, devint après sa mort une espèce de classique. Aristote (*Mét.*, I, 10, 993 b 15) va jusqu'à dire que sans Timothée le patrimoine lyrique de la Grèce eût été amoindri. Sa longue popularité est d'ailleurs attestée par de nombreux textes littéraires et épigraphiques.

Vers 330 avant J.-C., l'aulète Timothée de Thèbes se faisait applaudir de tout Athènes dans la *Folie d'Ajax*, un dithyrambe de son illustre homonyme (LUCIEN, *Harm.*, I). En 320, un autre aulète, Pantaléon de Sicyone, n'avait pas moins de succès dans le dithyrambe *Elpénor* (CIA, 2, 1246). Au début du III^e siècle, le philosophe Zénon apprenait par cœur des vers de la *Niobé* (DIOGÈNE LAËRCE, VII, 28). A la fin du même siècle, l'aulète Doro-théos jouait encore l'*Enfantement de Sémélé* (ALCÉE DE MESSÉNIE, dans l'*Anth. Plan.*, 7). En 207, au déclin de l'histoire grecque, une exécution des *Perses* par le citharède Pylade bouleversa l'assistance, qui acclama Philopoemen et son état-major : les accents du poète rendirent au peuple hellène le sentiment de son impor-

tance historique (PLUTARQUE, *Vit. Philop.*, 11). A l'époque de Polybe (IV, 20,8), l'étude des nomes de Timothée faisait partie de l'éducation générale en Arcadie. Vers la même époque, ou un peu plus tard, le conseil municipal de Téos, pour obtenir quelques avantages en Crète, ne se contente pas d'envoyer à Cnossos et à Priantos une ambassade ordinaire : il y adjoint un citharède, qui jouera aux Crétois du meilleur Timothée (MICHEL, *Recueil*, 65, 66).

S'il y a une conclusion à tirer de tous ces textes et spécialement du dernier, c'est que Timothée (avec son contemporain plus jeune Polyidos, qui partage avec lui les mêmes honneurs) est le dernier grand compositeur de nomes citharodiques. Après lui, le genre ne se renouvelle plus, au point que, pendant deux siècles au moins, on se borne à reprendre les œuvres du Milésien. Sans doute, il y eut encore après lui des compositeurs de nomes, mais comme ils n'apportaient plus rien de nouveau, le genre tomba dans une espèce de léthargie avant de disparaître complètement. « Vers la fin de l'antiquité, le grand *nomos* passe de mode, la citharodie se confine dans des compositions plus limitées, comme les hymnes plats et monotones de Mésomède, favori de l'empereur Hadrien, dont nous possédons deux spécimens » (REINACH, p. 141).

² Comment comprendre cette phrase : *Timothée donna au nome sa forme actuelle* ?

A la prendre telle qu'elle est, et sans idée préconçue, elle signifie que l'on composait encore des nomes à l'instar de Timothée au moment où écrivait l'auteur de cette phrase.

Cet auteur ne saurait être Photius, qui, une fois encore [cf. *supra*, la note 41²], donne un bel exemple d'objectivité, puisqu'il s'identifie avec son modèle au point de reproduire une affirmation apparemment vraie à l'époque de Proclos et manifestement fausse à l'époque byzantine.

Certains savants ne manqueront pas d'aller plus loin, et prétendront que cette affirmation est également fausse à l'époque de Proclos, lequel n'aurait fait que reproduire une phrase de sa source — quelque savant alexandrin ou, mieux, Didyme, toujours invoqué avec complaisance en pareille conjoncture. Ils justifieront sans doute leur thèse en alléguant le témoignage de Plutarque (*De mus.*, 6, 1133 B) et d'Athénée (xv, 678 C), qui, l'un et l'autre, emploient un *ὅν* se rapportant à l'époque de leur source, respectivement Héraclide Pontique et Sosibios.

A cela il faut objecter que le cas n'est pas exactement le même. Pour avoir un parallélisme convaincant, il faudrait que le $\nu\upsilon\nu$ de Plutarque et d'Athénée fût la reproduction du $\nu\upsilon\nu$ déjà employé par la source d'Héraclide et celle de Sosibios. Bien mieux : comme ces mêmes savants croient que Photius résumait non la *Chrestomathie* originale, mais une *Eclogarum editio*, le $\nu\upsilon\nu$ relatif à Timothée, provenant d'une source antérieure à Proclos, aurait dû être conservé dans la *Chrestomathie*, figurer dans l'*Eclogarum editio* avant d'être définitivement repris par Photius. Pour ma part, je doute que la science ait quelque chose à gagner en pratiquant de telles jongleries avec les textes.

Si on acceptait cette thèse, on devrait également attribuer à la source de Proclos toutes les indications chronologiques analogues, notamment sur la conservation du Cycle épique (*supra*, la note 20¹) et le contenu du péan (*supra*, la note 41²). De cette manière, Proclos, disséqué morceau par morceau, se trouve ne plus avoir ni date, ni personnalité. Cette conception des faits est en quelque sorte imposée à ceux qui attribuent la *Chrestomathie* au néo-platonicien du v^e siècle, car il serait assez ridicule de lui faire dire qu'à cette époque, le Cycle épique existait encore, que le péan était chanté en l'honneur de tous les dieux et que des poètes écrivaient des nomes citharodiques calqués sur ceux de Timothée.

Mais si l'auteur de la *Chrestomathie* est plus ancien, mettons de trois siècles, peut-on encore faire peser la même suspicion sur ces différentes phrases ? La prudence commande une certaine réserve. Assurément — on l'a vu dans la note précédente — après Timothée et Polyidos, nous ne pouvons citer aucun compositeur de nomes citharodiques et, pendant plus de deux siècles, les citharèdes se font applaudir dans des « reprises » de ces grands prédécesseurs : est-ce à dire que les « nomographes » aient complètement disparu après Timothée ? On n'oserait l'affirmer. Car, enfin, il peut y avoir eu des compositeurs dont le souvenir n'est point parvenu jusqu'à nous, et, en pareille matière, on ne doit pas oublier qu'une trouvaille fortuite peut ressusciter encore des Aristonoos, des Philodamos et autres Isyllos d'Épidaure.

Sur quoi se fonder pour qualifier d'absurde l'hypothèse qu'au II^e siècle de notre ère, il existait encore des « nomographes » de ce genre, obscurs imitateurs de Timothée, aujourd'hui complètement oubliés, mais connus de Proclos, dont les moyens d'infor-

mation étaient autrement étendus que les nôtres ? Dans un chapitre surtout consacré aux accroissements successifs du nome et aux auteurs de ces innovations, Proclos n'avait pas à passer en revue la troupe des imitateurs et des épigones : mais il connaissait leur existence, dont il devait tenir compte. C'est pourquoi il a terminé son histoire à Timothée, en spécifiant qu'après lui, le genre s'est figé dans une forme *ne varietur*.

48

¹ Dans les cinq paragraphes qui suivent (48-52), Proclos compare méthodiquement le nome et le dithyrambe. Ce parallèle — le plus complet que nous ait légué la littérature grecque — peut se ramener à cinq points principaux.

(a) Le caractère général. Le dithyrambe, adressé en principe à Dionysos, doit au dieu qui le patronne son agitation (*κεκινημένος*) et son enthousiasme (*ἐνθουσιῶδες*) ; le nome, étant écrit en l'honneur d'Apollon, se déroule avec ordre (*τεταγμένως*) et magnificence (*μεγαλοπρεπῶς*).

(b) Le rythme. Les rythmes qu'utilise le dithyrambe lui donnent un mouvement rapide, agité (*σεσόβηται*) ; ceux qu'utilise le nome lui donnent de la lenteur, du calme (*ἀνέιται*).

(c) Le style, le vocabulaire. Le dithyrambe emploie ses mots d'une manière relativement simple (*ἀπλουστέως*), tandis que le nome emploie de grands mots, des mots composés (*διπλάσιοι λέξεις*).

(d) Le mode musical (*ἁρμονία, σύστημα*). Le dithyrambe use des modes phrygien et hypophrygien, alors que le nome use du mode propre à la citharodie.

(e) L'origine. Le dithyrambe est né au cours de beuveries, dans les réjouissances rustiques ; le nome, dérivé du péan solennel, ne connaît pas les transports (*τὸ ἐνθουσιῶδες*) du dithyrambe.

Un dernier paragraphe (52) résume une seconde fois l'impression générale que laisse chacun des deux genres : d'un côté, réjouissances et beuveries ; de l'autre, prières et supplications, ordonnance parfaite.

Laissant de côté le paragraphe relatif aux origines (e), nous constatons que le premier (a) n'est que la synthèse des trois suivants (b, c, d) : le caractère général d'une composition lyrique est

la résultante des caractères particuliers que confèrent le rythme, le vocabulaire et le mode musical mis en œuvre.

Cette théorie est le souvenir d'un passage célèbre de Platon (*Républ.*, III, 398 D et s.) Le philosophe posait en principe que tout chant (μέλος) comprend trois éléments : les mots (λόγος), le mode (ἁρμονία) et le rythme (ῥυθμός), et qu'il doit y avoir une concordance entre l'élément verbal et les deux éléments musicaux : τήν γε ἁρμονίαν καὶ ῥυθμόν ἀκολουθεῖν δεῖ τῷ λόγῳ.

Proclos a donc adapté à un cas particulier la théorie générale de Platon, en se contentant d'employer λέξις au lieu de λόγος (cf. *infra*, la note ⁹).

² La longue et laborieuse phrase qui remplit tout le paragraphe se décompose en trois éléments principaux :

(a) ἔστι... κεκινημένος καὶ... ἐμφαίνων...

(b) καὶ σεσόβηται... ῥυθμοῖς

(c) καὶ... κέχρηται...

Dans le premier élément :

ἔστι δὲ ὁ μὲν διθύραμβος κεκινημένος καὶ πολὺ τὸ ἐνθουσιῶδες μετὰ χορείας ἐμφαίνων | εἰς πάθη κατασκευαζόμενος τὰ μάλιστα οἰκεῖα τῷ θεῷ

les formes périphrastiques ἔστι κεκινημένος et <ἔστιν> ἐμφαίνων correspondent aux parfaits σεσόβηται et κέχρηται des deuxième et troisième éléments, tandis que le participe κατασκευαζόμενος, placé en apposition, a une valeur nettement causale : c'est parce qu'il est agencé de telle ou telle manière que le dithyrambe a les qualités marquées par κεκινημένος et ἐμφαίνων.

³ Cette observation ne donne malheureusement aucun repère chronologique. Car même avant les innovations de Lasos [*supra*, la note 43⁵ *], le dithyrambe se distinguait déjà par sa danse quelque peu orgiastique. L'habileté de Lasos a dû principalement consister à découvrir le style musical « qui s'adaptait au caractère tumultueux, imagé et versatile de ce carnaval divin » (REINACH, p. 150).

Il n'est donc pas sûr que Proclos fasse allusion au dithyrambe nouveau-style ou à une forme plus évoluée encore du chœur cyclique — lequel finira, aux environs de l'ère chrétienne, par n'être plus qu'une « danse collective, dominée par le chant de l'aulos » (REINACH, p. 158).

⁴ Littéralement : *étant arrangé, composé en vue de ...* Sur cette traduction, voir ci-dessus la note ².

⁵ Edmonds (III, p. 293) traduit à peu près de même : *is directed to evoking the emotions most characteristic of the God*. Tel paraît bien, en effet, le sens exigé par le contexte : on doit retrouver dans le dithyrambe les émotions (« passions ») les plus caractéristiques du dieu, folle gaieté, exaltation, ivresse.

Certains ont estimé que Proclus employait ici *πάθη* dans le sens que lui donnent les traités de rhétorique, par opposition à *ἦθη*, et se fondent sur ce que Proclus, en ses prolégomènes, avait consacré un paragraphe à la distinction entre ces deux mots techniques (*supra*, la note 10²). Il faudrait alors traduire : *le dithyrambe a pour objet des πάθη, je veux dire ceux qui sont les plus propres au dieu*, ce qui entraînerait automatiquement une phrase parallèle où le nome serait présenté comme ayant pour objet les *ἦθη*. Cela n'aurait rien d'étonnant, puisque la cithare, instrument d'Apollon est l'organe de l'*ἦθος*, tandis que l'aulos, plus spécialement approprié au culte dionysiaque, est l'organe du *πάθος* (REINACH, p. 121).

Seulement, pour obtenir ici l'opposition classique entre *ἦθος* et *πάθος*, il faudrait introduire en 49 une correction qui ne paraît nullement nécessaire (cf. *Introduction*, p. 120-121). C'est pourquoi il faut interpréter *πάθη* dans un sens large et non dans le sens étroit des traités de rhétorique. Cf. aussi la note 52¹.

⁶ Proclus semble dire que le dithyrambe s'adresse exclusivement à Dionysos et qu'il lui doit tout. Cependant, les dithyrambes de Pindare ne sont pas consacrés au seul dieu de la vigne; le même phénomène se constate chez Simonide et Bacchylide, voire chez Ibycos (fr. 35 Bergk) *. La même dérogation avait déjà droit de cité dès le VI^e siècle à Sicyone, où, selon Hérodote (v, 67), les *τραγικοὶ χοροί* célébraient non les aventures de Dionysos, mais les *πάθη* d'Adraste [cf. PICKARD-CAMBRIDGE, p. 81, note 1]. On connaît d'ailleurs l'expression proverbiale *οὐδὲν πρὸς τὸν Διόνυσον*, qui, d'après certains auteurs, remonterait également au VI^e siècle (ZÉNOBIOS, v, 40, 1, p. 137 Leutsch-Schneidewin : *ἐπειδὴ*

* Ce fragment appartenait à un dithyrambe d'après un ScoliaSTE d'Euripide (*Androm.*, 628).

τῶν χορῶν ἐξ ἀρχῆς εἰθισμένων διθύραμβον ᾄδειν εἰς τὸν Διόνυσον, οἱ ποιηταὶ ὕστερον ἐκβάντες τὴν συνήθειαν ταύτην, Αἴαντας (?) καὶ Κενταύρους γράφειν ἐπεχείρουν. ὅθεν οἱ θεώμενοι σκώπτοντες ἔλεγον : « οὐδὲν πρὸς τὸν Διόνυσον ». διὰ γοῦν τοῦτο τοὺς Σατύρους ὕστερον ἔδοξεν αὐτοῖς προεισάγειν, ἵνα μὴ δοκῶσιν ἐπιλάνθάνεσθαι τοῦ θεοῦ). Il résulte clairement d'un texte de Plutarque (*De mus.*, 10, 1134 EF) que les éditeurs alexandrins nommaient dithyrambe toute espèce de chant choral racontant une aventure héroïque.

Proclos ne pouvait ignorer cette convention. Dès lors, on se demande s'il décrit un dithyrambe idéal, qui n'aurait pas d'âge, ou s'il décrit le dithyrambe primitif, tout au moins celui qui précéda l'époque de Lasos. Jusqu'à preuve du contraire, la seconde hypothèse paraît la plus vraisemblable.

⁷ Il nous est impossible de reconstituer, avec les quelques mots de Photius, l'opinion que défendait Proclos en cette matière particulièrement délicate.

Comment les rythmes employés par le dithyrambe conféraient-ils à celui-ci un caractère tumultueux ?

Ce résultat pouvait être atteint par un mélange de rythmes différents : mais l'hypothèse semble devoir être écartée, parce que Proclos a l'air de dire que des rythmes déterminés ont un caractère *sui generis*, capable d'engendrer une certaine agitation.

L'*éthos* des rythmes avait fait l'objet d'études minutieuses de la part des musicologues anciens, et Proclos a dû se borner à enregistrer leurs conclusions en ce qui concerne le dithyrambe et le nome.

Ils enseignaient que les rythmes *de pied ferme* (comme le dactyle et le trochée) avaient un caractère plus posé, plus stable, et que les rythmes *avec élan* (comme l'anapeste et l'iambe) avaient un caractère plus agité. Proclos peut donc avoir déclaré ici que les rythmes avec élan conviennent au dithyrambe et les rythmes de pied ferme au nome.

Se fondant sur les durées respectives du frappé et du levé, les mêmes rythmiciens avaient classé les rythmes en genres, chacun de ceux-ci ayant son caractère particulier. Ainsi, au genre égal (— ∪ ∪, ∪ ∪ —) ils attribuaient un caractère stable, calme ; au genre sesquialtère (— ∪ | ∪ ∪, ∪ — | —) ils attribuaient un caractère fébrile, enthousiaste (REINACH, p. 82). Dès lors, Proclos a pu dire qu'au nome convenait le genre égal, au dithyrambe le genre sesquialtère.

Enfin, quittant les généralités comme celles qu'on vient de voir, Proclos a pu citer des exemples particuliers, ainsi que le fait un Scoliate d'Héphaestion (p. 301,24 Consbruch) : ἔβδομος ὁ βακχείος, ἐκ βραχείας καὶ δύο μακρῶν (— —) . ἐκλήθη δὲ οὕτως ἐπειδὴ οἱ τῶν διθυραμβοποιῶν πρὸς Διόνυσον ὕμνοι ὥς ἐπὶ τὸ πλεῖστον ἐκ τούτου τοῦ μέτρου ἦσαν · ὁ καὶ ὑποβάκχειος.

Tout cela ne nous dit pas ce que Proclos a réellement écrit : du moins, nous restons ainsi dans la gamme de ce qu'il a pu écrire.

⁸ Proclos a l'air de s'opposer à ce que tous les autres auteurs nous rapportent sur le vocabulaire du dithyrambe.

A plusieurs reprises, Aristophane a ridiculisé le style prétentieux et vide des dithyrambistes contemporains (Philoxène, Cinéasias, etc.) et leur abus des composés (*Nuées*, 335 ; *Oiseaux*, 1372-1409 ; *Paix*, 829, etc.).

Dans Platon (*Cratyle*, 409 c), Socrate forge le mot σελαενο-νεοαεία (*dont-l'éclat-est-toujours-nouveau-et-ancien*), à quoi Hermogène répond : διθυραμβῶδές γε τοῦτο τοῦνομα.

Aristote dit avec plus de sérieux : τῶν ὀνομάτων τὰ μὲν διπλὰ μάλιστα ἀρμόττει τοῖς διθυράμβοις (*Poét.*, 22, 1459 a 8) et ailleurs : χρησιμώτατον ἡ διπλῇ λέξις τοῖς διθυραμβοποιοῖς · οὗτοι γὰρ ψοφώδεις (*Rhét.*, III, 3, 1406 b 1).

Pareillement, le spécialiste Démétrius déclare (*De eloc.*, 91, p. 24,3 Radermacher) : ληπτέον δὲ καὶ σύνθετα ὀνόματα, οὐ τὰ διθυραμβικῶς συγκείμενα, οἷον θεοτεράτους πλάνας οὐδὲ ἀπτέρων δορύπορον στρατόν.

Les Scolastes d'Aristophane ne sont pas moins explicites :

Nuées, 335 : ἐπεὶ οὖν συνθέτοις καὶ πολυπλόκοις οἱ διθυραμβοποιοὶ χρῶνται λέξεσιν, κατὰ τὸν ἐκείνων ζῆλον καὶ αὐτὸς τοιαύταις χρῆται . δηλοῖ οὖν ἄντικρυς διὰ τὸ ἐξεστραμμένον τὴν ἀηδίαν τούτων ἐν τοῖς συνθέτοις.

Oiseaux, 1383 : παίζει δὲ πρὸς τὰ ποιήματα τῶν διθυραμβοποιῶν · ἔθος γὰρ αὐτοῖς τοιαῦτα ἐπίθετα λέγειν · ἅμα δὲ καὶ πρὸς τὸ κοῦφον αὐτῶν... 1393 : πλείστη γὰρ αὐτῶν ἡ λέξις τοιαύτη, ὅ δὲ νοῦς ἐλάχιστος, ὥς ἡ παροιμία · καὶ διθυράμβων νοῦν ἔχεις ἐλάττονα.

Ainsi, l'opinion courante, sanctionnée même par un proverbe, prêtait au dithyrambe un vocabulaire farci d'épithètes composées, un style ampoulé, qui contrastait avec la pauvreté du fond. On ne saurait donc admettre que Proclos ait commis la légèreté de

contredire une opinion dont le bien-fondé paraît difficilement contestable.

Pour innocenter Proclos, Smyth (p. LVI, note 2) suppose une perturbation dans le texte de Photius : *The statement in Proklos that « simple words » were used in the dithyramb belongs in the description of the nome and has been misplaced*. La chose est plus facile à affirmer qu'à démontrer. On chercherait en vain une explication paléographique ou psychologique à cet extraordinaire déplacement. De plus, il faudrait encore démontrer que le nome, d'après Proclos, employait un vocabulaire simple, ce qui n'est rien moins que certain, puisque par ailleurs, il accorde à ce genre de composition une majesté et une magnificence qui cadrent mal avec un vocabulaire de tous les jours.

En fait, Proclos n'a pas besoin d'être innocenté. Les textes d'Aristophane et de ses Scoliastes, ceux de Platon, d'Aristote et de Démétrius se rapportent au dithyrambe tel qu'il se présentait à partir du ^ve siècle. Proclos parle du dithyrambe en général, et plus spécialement, semble-t-il, du dithyrambe antérieur aux innovations de Lasos [*supra*, la note ⁶]. A une époque où il n'était qu'un hymne chanté et dansé en l'honneur de Dionysos par un chœur circulaire, à une époque où il était plus près de ses origines rustiques et bachiques [cf. § 51], le dithyrambe a pu n'avoir qu'un vocabulaire peu noble et peu compliqué, parfaitement en rapport avec ses modestes débuts. D'ailleurs, après avoir examiné dans son ensemble le parallèle institué par Proclos entre le dithyrambe et le nome, Edmonds (III, p. 677) arrive à une conclusion sensiblement pareille : *Here Proclus' authority clearly was speaking, if not of the Dithyramb before Melanippides and of the Nome before Phrynīs, at any rate of both before the worst results of their innovations had worked themselves out*.

Pour être complet, il faut encore remarquer que le texte de Photius ne porte pas :

καὶ ἀπλαῖς κέχρηται ταῖς λέξεσιν

leçon sur laquelle raisonnent tous ceux qui en ont parlé, ni

καὶ ἀπλουστέραις κέχρηται ταῖς λέξεσιν

leçon corrigée transmise par le manuscrit M (voir *Introduction*, p. 217), mais :

καὶ ἀπλουστέρως κέχρηται ταῖς λέξεσιν

excellente leçon du manuscrit A. En effet, cet emploi de l'ad-

verbe au lieu de l'adjectif est conforme à l'usage des meilleurs auteurs (KÜHNER-GERTH II, p. 114, 4). Comme Photius dictant n'a sans doute pas improvisé une construction aussi raffinée, on peut conjecturer qu'elle se trouvait déjà dans la *Chrestomathie* même. Proclos a-t-il voulu, en s'exprimant de la sorte, donner à sa pensée une nuance particulière ? Ce n'est pas sûr ; mais il me paraît que cet exemple vient allonger la liste des cas où les malencontreuses corrections de la famille *M* ont éliminé du texte de Photius certains caractères du style ou du vocabulaire de Proclos.

⁹ En se reportant à une note antérieure [*supra*, note ¹], on voit que λέξις dans ce texte a la même valeur que λόγος dans un texte parallèle de Platon ; en se reportant à la note précédente, on constate qu'Aristote et les Scoliastes d'Aristophane emploient λέξις, comme Proclos. L'emploi de ce dernier mot s'est en effet généralisé avec ce sens après Aristote, et les dictionnaires citent des exemples non équivoques tirés de Polybe, Diogène Laërce, Plutarque, Athénée, etc. Il paraît donc certain que si Proclos reprend ici les cadres généraux tracés par Platon, son vocabulaire technique est plutôt celui d'Aristote.

49

¹ Je traduis sur ma correction τὸν θεόν (*Introduction*, p. 121) : c'est le patronage du dieu Apollon qui confère au nome son caractère ordonné et majestueux.

² Parmi les nombreux sens du verbe ἀνίημι, on peut en retenir deux qui conviendraient au présent contexte.

(a) *faire jaillir, faire apparaître, faire monter*, auquel cas la phrase devrait se rendre ainsi : *le nome, à cause du dieu (Apollon), s'élève avec ordre et magnificence*.

(b) *produire*, auquel cas il faudrait comprendre : *le nome, à cause du dieu, est produit avec ordre et magnificence (= est une production ordonnée et magnifique)*.

Dans les deux cas, nous avons affaire à une expression assez peu naturelle ; mais cela ne doit pas trop nous surprendre, puisque nous avons déjà rencontré (48⁸) et que nous rencontre-

rons encore (52², 54³, 77¹) des tours de phrases assez recherchés que Photius semble avoir empruntés à son auteur.

Edmonds (III, p. 292) jette la suspicion sur ἀνεῖται, sous prétexte que la même forme se retrouve une ligne plus bas avec un sens différent, et il propose de lire ἀνέχεται, qu'il traduit par *is sustained*, en ajoutant (III, p. 676, note 1) : *the meaning of the whole sentence is uncertain*.

La correction est inutile, puisque ἀνέχεται a un sens voisin de celui que nous pouvons donner à ἀνεῖται. Quant au sens de la phrase, il est fort clair, à condition de corriger la faute de prononciation τῶν θεῶν (pour τὸν θεόν) transmise par l'archétype commun de nos deux manuscrits. Mais la répétition de ἀνεῖται dans ce contexte est une négligence à laquelle on ne trouve aucune excuse.

³ Le texte de Photius manque de précision, car τοῖς ῥυθμοῖς ἀνεῖται pourrait signifier : *est relâché dans ses rythmes*. Mais comme l'expression s'oppose à σεσόβηται τοῖς ῥυθμοῖς du dithyrambe, il faut plutôt comprendre que le nome est *calme dans ses rythmes*. Les dictionnaires ne manquent pas d'exemples où ἀνίημι signifie *laisser se reposer*, et ce sens convient très bien ici. Edmonds (III, p. 293) comprend pareillement : *its rhythms are easy and tranquil*.

⁴ Proclos parlait donc de plusieurs rythmes à propos du nome. Dans un chapitre antérieur (45), il dit que Terpandre a innové en employant l'hexamètre dactylique ; dans le suivant (46), il déclare que Phrynis a renouvelé le nome par un mélange d'hexamètres et de rythmes libres empruntés au dithyrambe. Est-ce à dire que dans le présent paragraphe 49, Proclos songeait aux différents rythmes en usage dans le nome depuis Phrynis ? Ce serait une erreur.

Car Phrynis et ses successeurs, en introduisant dans le nome des rythmes dithyrambiques, ont fait perdre à cette composition la gravité et le calme que Proclos se plaît à y reconnaître.

Sans doute, la règle pour les nomes avant Phrynis était qu'on s'en tint à un seul rythme par composition (Héraclide Pontique, dans PLUTARQUE, *De mus.*, 6, 1133 B) ; mais ce rythme (du moins pour les pièces qui n'étaient pas destinées au concours de Delphes) n'était pas toujours le dactylique. Car, outre le dactyle,

la vieille école de Terpandre employait le grand iambe, le trochée sémantique et le grand spondée.

(a) Le *grand iambe* ou encore l'*orthien* est à rythme à $\frac{3}{2}$ (|—| |—|), qui doit probablement son nom au nome orthien, lequel, à son tour, devait sans doute le sien à sa tessiture aiguë (WEIL-REINACH, §§ 44, 271). Le nome orthien, connu en aulétique (PLUTARQUE, *De mus.*, 7, 1133 F; 10, 1134 D; SCOLIASTE d'Aristophane, *Acharn.*, 16), ne l'est pas moins en citharodie, à en juger par le fameux épisode d'Arion (*supra*, la note 45³).

Sur ce nome orthien, nous avons trois textes qu'il importe de mettre en parallèle.

PLUT., *De mus.*, 4, 1132 D

POLLUX, IV, 65

SUIDAS

ἐκεῖνος γοῦν τοὺς κιθα- νόμοι δ'οἱ Τερπάνδρου ἁ- ὄρθιον νόμον καὶ τροχαῖον
ρῳδικούς πρῶτος ὠνόμασε, πὸ μὲν τῶν ἐθνῶν ὅθεν τοὺς δύο νόμους ἀπὸ
Βοιωτίον τινα καὶ Αἰόλιον, ἣν Αἰόλιος καὶ Βοιωτίας, τῶν ῥυθμῶν ὠνόμασε
Τροχαῖόν τε καὶ Ὀ- ἀπὸ δὲ ῥυθμῶν Ὀρθίος Τέρπανδρος.
ξύν, Κηπίωνά τε καὶ Τερ- καὶ Τροχαῖος, ἀπὸ δὲ
πάνδρειον καλῶν, ἀλλὰ μὴν τρόπων(?) Ὀξύς καὶ Τετρα-
καὶ Τετραοίδιον. οἶδιος, ἀπὸ δ'αὐτοῦ καὶ
τοῦ ἐρωμένου Τερπάνδρει-
ος καὶ Καπίων.

D'après cela, il faut rétablir dans le texte de Plutarque (inspiré d'Héraclide Pontique) la mention de l'*ὄρθιος*, car *ὀξύς* et *ὄρθιος* ne sont pas synonymes, cf. ARISTOTE (?), *Probl.*, XIX, 37, 920 b 20 : οἱ νόμοι ὄρθιοι καὶ οἱ ὀξεῖς χαλεποὶ ᾄσαι διὰ τὸ ἀνατεταμένοι εἶναι.

Inutile de dire que le grand iambe, dans lequel était écrit le nome orthien, avait un caractère lent et solennel.

(b) Un autre rythme solennel employé dans le nome par Terpandre était le *trochée sémantique* ou *grand trochée*, également à $\frac{3}{2}$ (|—| |—|) : c'est apparemment ce rythme qu'employait le nome dit *τροχαῖος* dont il vient d'être question, mais on n'a pu le retrouver dans les fragments attribués à Terpandre.

(c) Reste le *grand spondée*, rythme à $\frac{2}{2}$, dont les textes ne parlent pas à propos de Terpandre, mais qu'on a cru reconnaître dans le fragment 1 de ce poète (WEIL-REINACH, § 272). C'est un rythme de la même famille que les deux précédents et, comme eux, d'allure majestueuse et lente.

Le nome qui répond donc le mieux à la définition de Proclos est le nome ancien, bâti sur le dactyle, le grand iambe, le grand trochée et sans doute aussi le grand spondée.

Les vers lents et solennels qui naissent de l'emploi de ces trois rythmes convenaient particulièrement bien aux chants liturgiques, où ils se conservèrent jusqu'au deuxième siècle de notre ère au moins dans la musique non-chrétienne [*infra*, la note 51²]. On les employait probablement avant Terpandre et le rôle de ce dernier a consisté à renouveler les vieux airs liturgiques bâtis sur ces rythmes lents, en y introduisant l'hexamètre dactylique réservé jusque-là aux compositions épiques et didactiques. Ainsi se trouverait résolu le problème délicat laissé en suspens à la note 44⁶.

⁵ A ma connaissance, aucun autre auteur ne caractérise le vocabulaire et le style du nome, ce qui laisse une certaine marge d'incertitude dans l'interprétation qu'il convient de donner aux mots διπλάσιοι λέξεις.

On a vu (*supra*, la note 48⁸) les textes où, qualifiant le vocabulaire du dithyrambe, les auteurs anciens signalent la διπλῇ λέξις, les διπλὰ ὀνόματα, les σύνθετα ὀνόματα, les σύνθετοι καὶ πολυπλοκοὶ λέξεις. D'après cela, on est tenté de voir dans les διπλάσιοι λέξεις de Proclos les mots doubles ou composés tels qu'en présentaient les dithyrambes nouveau-style. On est d'autant plus enclin à le faire qu'un simple coup d'œil sur le nome des *Perses* de Timothée y révèle précisément une multitude de ces mots « dithyrambiques » ridiculisés par Aristophane.

Allons-nous en conclure que Proclos décrit ici le nome nouveau-style des Phrynis et autres Timothée ? Nullement, car, dans ce cas, il n'y aurait plus entre nome et dithyrambe cette opposition fondamentale que Proclos s'efforce de démontrer au cours de son intéressant parallèle. Il faut plutôt conclure de là que, de tout temps, et spécialement dès ses origines, le nome a fait usage de grands mots composés. Nous n'avons aucun moyen de vérifier directement cette hypothèse, faute d'originaux antérieurs à la période inaugurée par Phrynis. Mais il n'y a aucune invraisemblance à dire que le nome use de *grands mots*, de vocables *nobles* et *majestueux* dès la période envisagée par Proclos. L'hypothèse peut jusqu'à un certain point se vérifier par l'étude des modes, où nous verrons [50⁵] que le nome utilise un mode appelant des qualificatifs (*imposant*, *majestueux*, *enflé*, etc.) analogues à celui que nous devons attribuer à son style et à son vocabulaire d'après Proclos.

¹ J'ai longuement examiné (*Introduction*, p. 163-166) la structure grammaticale assez incohérente de cette phrase : cependant, elle ne me paraît pas nécessiter de correction syntaxique.

En ce qui regarde le fond, qui roule sur les *modes*, on se reportera, pour plus de détails, au lumineux exposé de Reinach (p. 26-39).

Bornant mes remarques au genre diatonique, je rappellerai qu'un mode (*ἁρμονία*) est défini par l'ordre dans lequel se succèdent les cinq tons et les deux demi-tons d'une octave. Comme il y a sept intervalles, sept modes sont théoriquement possibles, et, effectivement, les musicologues anciens nomment et décrivent les sept modes théoriques. Mais cet enseignement ne répond pas toujours à la réalité. Ainsi, dès le IV^e siècle avant J.-C., le *lydien* et l'*hypolydien*, conservés dans les manuels, n'existent plus dans la pratique. A l'époque d'Aristote (qui paraît d'ailleurs les approuver, *Pol.* IV, 3, 1290 a 20), certains théoriciens n'admettent plus que deux modes, le *δωριστί* et le *φρυγιστί*, dont les autres ne seraient que des modifications. Ils ne parvinrent pas à imposer leurs vues, puisque la théorie des sept modes continua de vivre ; mais, pratiquement, les seuls modes encore employés au II^e siècle de notre ère (PTOLÉMÉE, *Harm.*, II, 16) étaient le *dorien* et l'*hypodorien*, représentant le groupe *δωριστί*, et le *phrygien* et l'*hypophrygien*, représentant le groupe *φρυγιστί*.

² Pour exprimer l'idée de *mode*, le terme le plus généralement employé, classique en quelque sorte, est *ἁρμονία*. On le trouve chez Lasos (fr. 1 Bergk), Pindare (fr. 52 Bowra), Phérécrate (fr. 145 Kock), Platon (*Républ.*, III, 398 DE), Héraclide Pontique (dans ATHÉNÉE, XIV, 624 E), Aristote (*Pol.*, VIII, 5, 1340 b 4), Aristoxène (dans PLUTARQUE, *De mus.*, 18, 1137 A), etc.

Le mot *τόνος* (qui, dans le système d'Aristoxène, désigne plutôt l'échelle de transposition, WEIL-REINACH, § 364) a le sens de *mode* chez Ptolémée et Plutarque (*De mus.*, 8, 1134 A, cf. WEIL-REINACH, § 62 et l'*index*). Notons dès maintenant [cf. *infra*, la note ⁴] que, racontant l'historiette des *Mysiens* de Philoxène, Plutarque emploie *τόνος*, là où Aristote, racontant le même épisode, emploie *ἁρμονία* : cela établit clairement l'équivalence des deux termes.

Quant à *συστήματα*, il « sert souvent, chez Aristoxène et ail-

leurs, à désigner les diverses formes de systèmes octocordes, c'est-à-dire les modes » (WEIL-REINACH, § 364). On peut encore citer Aristide Quintilien (I, 11), Plutarque (*De mus.*, 33, 1142 F, 1143 A), etc.

Proclos, qui a certainement employé *ἁρμονία* et *σύστημα*, pourrait donc avoir employé également *τόνος*, en quoi il présenterait le même éclectisme que l'auteur du *De musica*.

³ τὸν. Si la leçon des manuscrits doit être maintenue, le mot à sous-entendre serait *τόνον*, que Proclos peut avoir employé dans le sens de *mode* (*supra*, la note ²). Mais l'article n'est pas absolument sûr et certains ont proposé — peut-être avec raison (cf. *Introduction*, p. 164) — de lire *τὴν*, qui renverrait à *ἁρμονίαν*.

⁴ Comme leur nom l'indique, le *phrygien* et l'*hypophrygien* sont deux modes de la même famille, qui, dans la langue courante, pouvaient être confondus, de même que *dorien* et *hypodorien*. Si nous marquons la succession des tons et des demi-tons dans la gamme ascendante en diatonique :

| | |
|--------------|---|
| Phrygien | . I . $\frac{1}{2}$. I . I . I . $\frac{1}{2}$. I . |
| Hypophrygien | . I . I . $\frac{1}{2}$. I . I . $\frac{1}{2}$. I . |

nous constatons, en effet, que le second tétracorde est identique dans les deux modes.

Les anciens (par ex. Héraclide Pontique, d'après Téléstès dans ATHÉNÉE, XIV, 625 E) croyaient que le *phrygien* avait été apporté en Grèce (avec le *lydien*) par les Barbares qui accompagnaient Pélopes. D'origine aulétique (*ἡ φρύγιος ἁρμονία πρωτεύει ἐν τοῖς ἐμπνευστοῖς ὄργάνοις*, ANONYME DE BELLERMANN, 28), ce mode convenait particulièrement au dithyrambe. Cela résulte d'un texte célèbre d'Aristote, qu'il faut comparer avec un texte parallèle de Plutarque.

ARIST., *Pol.*, VIII, 7, 1342 b 4

PLUT., *De mus.*, 33, 1142 F
(Tr. Reinach).

Pour exprimer la frénésie bachique (βακχεία) ou tout autre mouvement du même genre, de tous les instruments, c'est

l'aulos qui convient le mieux et, de tous les modes, le phrygien.

C'est ainsi qu'on s'accorde à donner au dithyrambe une origine phrygienne. Entre autres preuves qu'en donnent les gens compétents, il y a ce fait que Philoxène, voulant composer en mode dorien son dithyrambe Les Mysiens, n'y réussit pas : car, à cause de la nature même du sujet, il retomba dans le phrygien, qui est le mode (ἁρμονία) approprié.

Ainsi, il ne faut même pas demander à l'harmonique de décider si le compositeur a choisi à propos, par exemple dans Les Mysiens, le mode (τόνος) hypodorien pour le début, le mixolydien et le dorien pour le final, l'hypophrygien et le phrygien pour le milieu.

En comparant ces deux textes, nous constatons qu'Aristote simplifie un peu les choses, conformément à sa tendance de n'admettre que deux groupes modaux, φρυγιστί et δωριστί [*supra*, la note ¹]. Nous remarquons aussi que Plutarque emploie τόνος dans le sens où Aristote emploie ἁρμονία [*supra*, la note ²]. Bien entendu, nous ne saurions croire que Philoxène ait été entraîné malgré lui à revenir au phrygien ; mais l'erreur d'Aristote présente un grand intérêt, puisqu'elle lie en quelque sorte les trois idées : aulos, dithyrambe et mode phrygien.

Quant à l'hypophrygien, Aristote [?] (*Probl.*, XIX, 48, 922 b 22) le qualifie d'ἐνθουσιαστική et de βακχική.

On peut donc affirmer que Proclus reflète l'enseignement de l'école péripatéticienne en marquant l'excellence du groupe phrygien pour le dithyrambe. Il n'accepte pas un mélange de modes essentiellement différents, comme Philoxène l'avait tenté dans son dithyrambe : on dirait qu'il veut ignorer ce genre de tentatives.

⁵ Les manuscrits portent ici la leçon inacceptable λυδίω, dont la genèse a été expliquée ailleurs (*Introduction*, p. 166). On trouvera là les textes montrant que si le mode *lydien* convient parfaitement au dithyrambe, il ne convient nullement au nome tel que Proclus le décrit dans son parallèle.

C'est pourquoi un musicologue comme Westphal a jugé bon de corriger λυδίω en αἰολίω, Proclus n'ayant pu parler que du mode employé par les citharèdes d'Éolie, c'est-à-dire l'*éolien*.

Bien qu'il ait eu tort d'introduire cette correction dans le texte de Photius (cf. *Introduction*, p. 166), Westphal a raison de croire que Proclos marquait ici la parfaite convenance du mode éolien au nome citharodique.

Éolien est l'ancien nom traditionnel du mode que les traités nomment *hypodorien* (Héraclide Pontique, chez ATHÉNÉE, XIV, 624 E). C'est, en effet, une variété du *dorien*, comme le prouve une comparaison entre leurs diagrammes respectifs [cf. *supra*, la note ⁴]:

Hypodorien . I . $\frac{1}{2}$. I . I . $\frac{1}{2}$. I . I .

Dorien . $\frac{1}{2}$. I . I . I . $\frac{1}{2}$. I . I .

Non seulement le tétracorde supérieur est identique dans les deux modes, mais de plus, cinq des sept intervalles de l'octave se succèdent de la même manière.

Ce mode éolien ou hypodorien nous est particulièrement bien connu, grâce à un fragment du *Περὶ μουσικῆς* d'Héraclide Pontique (conservé par ATHÉNÉE, XIV, 624 C). Cet auteur insiste sur le caractère majestueux, imposant, voire prétentieux, de ce mode qu'il trouve γαῦρον, ὀγκῶδες, ὑπόχαυνον, ἐξηρμένον, τεθαρρηκός, tandis qu'il qualifie le *dorien* de μεγαλοπρεπές. Le texte du savant platonicien est entièrement confirmé par Aristote (?) (*Probl.*, XIX, 48, 922 b 14) : ἡ δὲ ὑποδωριστὶ μεγαλοπρεπὲς (exactement comme le *dorien* d'Héraclide) καὶ στάσιμον, διὸ καὶ κιθαρῳδικωτάτη ἐστὶ τῶν ἁρμονιῶν *.

En somme, Proclos range le dithyrambe dans le groupe *phrygien* et le nome dans le groupe *dorien* : sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, il se rapproche donc de l'enseignement des Péripatéticiens.

51

¹ L'origine populaire et dionysiaque du dithyrambe, sur laquelle Proclos se prononçait avec précaution (ἔοικε) ne semble pas devoir être mise en doute (PICKARD-CAMBRIDGE, p. 5-10). On a vu plus haut [*supra*, la note 43¹] les plus anciens témoignages

* On aura remarqué que les mots employés par Héraclide et Aristote (?) en parlant du mode approprié au nome concordent entièrement avec ce que Proclos nous a appris touchant le vocabulaire de cette composition [*supra*, la note 49⁵].

que nous ayons sur le dithyrambe, ceux d'Archiloque et d'Épicharme. Le premier de ces poètes se vante de savoir conduire un dithyrambe quand il a *l'esprit foudroyé par le vin* ; le second prétend qu'il n'y a pas de dithyrambe quand on boit de l'eau. Sur ce caractère bachique, on peut encore citer Eschyle (fr. 335 Nauck) : *μῖξοβόαν πρέπει διθύραμβον ὀμαρτεῖν σύγκωμον Διονύσω*, Pollux (I, 38), etc.

² Par cette théorie, Proclos donne au péan une plus grande ancienneté qu'au nome. Il a sans doute raison sur ce point : car, tandis que *παιάν* appartient au fonds préhellénique de la langue, *νόμος*, au contraire, est une formation purement grecque. Il va de soi que Proclos ne raisonnait pas comme un linguiste moderne : il lui suffisait de constater qu'Homère connaît le *péan*, mais ignore le *nome*.

D'ailleurs, Proclos a pu prendre l'idée de cette parenté entre le péan et le nome dans les compositions musicales de son propre temps. Le *péan de Berlin* [II-III^e siècle], dont nous avons, au moins en partie, la notation rythmique et musicale, est écrit dans le rythme du grand spondée (J. F. MOUNTFORD, dans les *New Chapters* de Powell et Barber, II, Oxford, 1929, p. 157-158) — c'est-à-dire précisément dans un de ces rythmes lents et solennels que Proclos attribuait au nome citharodique [*supra*, la note 49⁴].

Quoi qu'il en soit, Proclos exprime ici une idée qui lui paraît propre, à en juger du moins par la littérature subsistante. Cette dérivation péan-nome constitue à ses yeux un argument nouveau pour justifier la différence essentielle qu'il reconnaît entre le nome et le dithyrambe à leurs débuts.

Ce point de vue original explique aussi pourquoi, dans sa pré-histoire du nome, Proclos a envisagé un stade où cette forme lyrique était exécutée non par un soliste, mais par un chœur [*supra*, la note 44⁶].

³ Ce membre de phrase est une parenthèse destinée à justifier la théorie selon laquelle le nome dérive du péan.

Le péan est écrit pour écarter les maux et s'adresse aussi bien à Artémis qu'à Apollon (cf. 41), tandis que le nome est spécifiquement apollinien (cf. 44). Photius n'a fait que résumer *grosso modo* une pensée sans doute plus riche en nuances. Proclos devait dire,

notamment, qu'entre péan et nome, il y a la différence du général au particulier. Mais ce n'est pas une raison pour comprendre Photius de travers et pour imputer à Proclos une magistrale sottise [*infra*, la note ⁵].

⁴ Il faut comprendre : *C'est parce qu'il dérive du péan que le nome...*, car cette phrase reprend la pensée interrompue par la parenthèse étudiée à la note ³.

⁵ Pour montrer jusqu'à quel point de légères négligences peuvent entraîner de graves erreurs, je reproduis ci-dessous le paragraphe 51 du *Codex* 239 avec la ponctuation qu'on doit qualifier de traditionnelle, puisqu'on la trouve dans Gaisford, Bekker, Westphal, etc. ; face au texte de Photius ainsi ponctué, je donne la traduction publiée par Edmonds (III, p. 293).

PHOTIUS

"Εοικε δὲ ὁ μὲν διθύραμβος ἀπὸ τῆς κατὰ τοὺς ἀγροὺς παιδιᾶς καὶ τῆς ἐν τοῖς πότοις εὐφροσύνης εὐρεθῆναι, ὁ δὲ νόμος δοκεῖ μὲν ἀπὸ τοῦ παιᾶνος ῥυθῆναι· ὁ μὲν γάρ ἐστι κοινότερος, εἰς κακῶν παραίτησιν γεγραμμένος, ὁ δὲ ἰδίως εἰς Ἀπόλλωνα· ὅθεν τὸ μὲν ἐνθουσιῶδες οὐκ ἔχει, ὡς ὁ διθύραμβος.

EDMONDS

The Dithyramb seems to have developed out of the country festivities and the merrymaking at drinking-bouts, while the Nome is probably derived from the Paeon, the former being of general application, a supplication to avert evil, the latter a private and personal appeal to Apollo. Hence the Nome is without the element of 'possession' which is found in the Dithyramb.

Voilà un passage duquel un grand savant a dit qu'il était *unklar und nicht frei von Irrtümern* (CRUSIUS, *RE*, v, 1207) et pour lequel un autre grand savant a dû recourir au subterfuge d'une correction de texte : καλῶν παραίνεσιν (W. SCHMID, *Zur Geschichte des Dithyrambus*, Progr. Tübingen, 1900, p. 10, ap. CRUSIUS, l. c).

Ce qu'il y a de piquant en tout ceci, c'est que l'obscurité et l'erreur viennent des commentateurs et traducteurs modernes du texte grec souligné. Malgré l'ambiguïté, plus apparente que réelle, de la traduction d'Edmonds, nous voyons que les mots εἰς κακῶν

παραίτησιν γεγραμμένος y sont rapportés au dithyrambe, et c'est l'interprétation la plus généralement admise. Tellement admise même, que des érudits se sont retranchés derrière le texte de Proclus pour dire que, peut-être, le dithyrambe avait une valeur magique (cf. PICKARD-CAMBRIDGE, p. 16, note 1).

Timidement, Crusius a suggéré que les mots litigieux pourraient bien se rapporter au péan, et Pickard-Cambridge reproduit cette opinion sans l'adopter nettement, mais en ajoutant, toutefois, que les mots en question s'appliquent parfaitement bien au péan.

Je ne comprends pas qu'on puisse hésiter sur le sens à donner à cette phrase qui reste tout à fait claire même dans le style relâché de Photius. Il suffit de lire les paragraphes 41, 44 et 51 à la suite, pour voir que la phrase soulignée est une parenthèse consacrée au rapprochement nome-péan, et que le parallèle dithyrambe-nome se poursuit après cette parenthèse : il n'est besoin que d'un simple artifice typographique pour faire disparaître définitivement la *magical value* du dithyrambe primitif. Cette valeur magique est sans doute l'apanage du péan à son origine (*Supra*, la note 41⁶).

52

¹ Cette phrase résume une dernière fois l'impression générale laissée par la comparaison des deux genres : d'un côté, ce ne sont que beuveries et réjouissances, de l'autre, ce ne sont que supplications et ordre parfait. Dans la première image, on reconnaît le dithyrambe, dans la seconde, non seulement le nome, mais encore le péan, car la présence du mot *ἰκετεῖαι* indique, assez clairement, je pense, que Proclus continuait ici son idée d'un rapprochement entre nome et péan et qu'il les envisageait simultanément en tant que spécimens de la lyrique apollinienne.

Cette opposition entre lyrique apollinienne et lyrique dionysiaque n'est d'ailleurs qu'un lieu commun. Ainsi, Philochore (*FHG*, I, 387) observait que quand les anciens faisaient des libations, ils chantaient Dionysos *ἐν οἴνῳ καὶ μέθῃ* et Apollon *μεθ' ἡσυχίας καὶ τάξεως*. De même encore, Plutarque (*De ei ap. Delph.*, 9, 389 A) constate que les chants dithyrambiques adressés à Dionysos sont *παθῶν μεστὰ καὶ μεταβολῆς, πλάνην τινὰ καὶ διαφόρησιν ἐχούσης* tandis qu'à Apollon, on adresse le péan, *τεταγμένην καὶ σώφρονα Μοῦσαν*. Cf. ci-dessus, la note 48⁵.

Il reste, en terminant, à nous demander de quel dithyrambe Proclos entendait parler dans le parallèle qu'on vient de lire (48-52) *. A plusieurs reprises, dans les notes qui précèdent [48³, 6, 8, 49⁴, 5, 50⁴, 51¹], nous avons constaté que Proclos compare entre eux le dithyrambe antérieur à Lasos et le nome antérieur à Phrynis, qu'il néglige systématiquement certaines innovations comme celles de Philoxène, etc. Pour avoir des idées nettes sur ce point, il convient de citer maintenant un texte qui fournit d'intéressantes précisions. Il s'agit d'un passage de Denys d'Halicarnasse (*Comp.* 19, p. 85, 18 Usener).

Après avoir parlé du style musical et rythmique des anciens poètes lyriques (Alcée, Sappho, Stésichore et Pindare), il écrit : οἱ δέ γε διθυραμβοποιοὶ καὶ τοὺς τρόπους μετέβαλλον, Δωρίους τε καὶ Φρυγίους καὶ Λυδίους ἐν τῷ αὐτῷ ᾄσματι ποιοῦντες · καὶ τὰς μελωδίας ἐξήλλαττον, τότε μὲν ἐναρμονίους ποιοῦντες, τότε δὲ χρωματικάς, τότε δὲ διατόνους · καὶ τοῖς ῥυθμοῖς κατὰ πολλὴν ᾄδειαν ἐνεξιουσιάζοντες διετέλουν — οἷ γε δὴ κατὰ Φιλόξενον καὶ Τιμόθεον καὶ Τελέστην · ἐπεὶ παρά γε τοῖς ἀρχαίοις τεταγμένος ἦν ὁ διθύραμβος.

Abstraction faite des genres mélodiques [μελωδία = γένος], qui manquent dans le parallèle de Proclos, les caractéristiques modales et rythmiques que Denys prête au dithyrambe ne sont pas celles que Proclos lui attribue dans les passages correspondants (§§ 50, 48) : par conséquent, Proclos ne peut avoir parlé du dithyrambe nouveau-style des Philoxène, Timothée et autres Téléstès, expressément mentionnés par Denys. D'autre part, le dithyrambe littéraire ancien-style (Arion, Simonide, Pindare, Bacchylide) reçoit chez Denys la qualification de τεταγμένος qui, d'après Proclos et d'autres, convient au nome ou au péan apolliniens : d'où il résulte que Proclos n'envisage pas non plus le dithyrambe de cette époque.

Nous sommes ainsi en droit de croire que le parallèle de Proclos décrit le dithyrambe à ses origines, le dithyrambe mentionné par Archiloque, et que, dans ce parallèle, notre auteur néglige les changements successifs grâce auxquels nome et dithyrambe ont fini par devenir deux genres à peine distincts l'un de l'autre. Du fait même qu'il instituait un parallèle, Proclos était obligé

* Il ne semble pas que la question se pose pour les §§ 42-47, qui contiennent un exposé historique sur les deux genres littéraires [cf. *supra*, la note 43¹].

d'adopter ce point de vue quelque peu théorique. On ne saurait le lui reprocher et dire, par exemple, qu'il a négligé la perspective historique, puisque, aussi bien, ce parallèle systématique faisait suite aux chapitres consacrés à l'évolution des deux genres. Le seul reproche à faire ici doit plutôt viser Photius qui n'a pas assez nettement marqué les deux points de vue très différents auxquels se plaçait notre auteur.

² καὶ γὰρ αὐτὸς ὁ θεὸς ἐν τάξει καὶ συστήματι κατεσταλμένη περιέρχεται τὸν κρουσμόν AM.

La plupart des éditeurs ou commentateurs ont, à bon droit, trouvé difficile cette fin de phrase ; ceux qui estiment une correction indispensable ont porté leur effort sur κατεσταλμένη, conservé par Gaisford et Bekker.

G. Hermann (ap. GAISFORD, p. 350, note ⁿ) lisait σχήματι κατεσταλμένω, *modesto ornatu*, ce qui suppose deux fautes au lieu d'une seule et, par surcroît, supprime le mot technique συστήματι employé deux paragraphes plus haut.

Westphal se contentait de lire κατεσταλμένω, sans toucher à συστήματι. La phrase, en ce cas, devrait se traduire : *C'est le dieu en personne qui, d'une manière ordonnée et dans un mode calme, parcourt la musique.*

Edmonds (III, p. 292) corrige en κατεσταλμένον et traduit : *since the actual deity concerned pervades the music, which is orderly and systematically constructed.* Dans ce cas, συστήματι n'est plus le mot technique auquel nous nous attendons d'après le contexte.

Ces différentes tentatives se justifient par le fait qu'il semble impossible de conserver κατεσταλμένη. Ce participe dépendrait nécessairement de ἐν τάξει et, dès lors, συστήματι ne saurait être parallèle à τάξει. Il en résulterait que le καὶ devant συστήματι ne serait pas la conjonction *et*, mais l'adverbe *aussi*, et que le datif συστήματι devrait s'expliquer comme un datif d'agent avec κατεσταλμένη. La phrase donnerait ainsi le sens suivant : *le dieu lui-même parcourt la musique dans une ordonnance qu'adoucit encore le mode (éolien) employé.* Il est peu vraisemblable que Photius ait dicté une phrase d'une syntaxe aussi peu naturelle dans le style oral. En second lieu, on ne voit pas bien comment τάξει pourrait être qualifié par κατεσταλμένη, l'ordre (τάξις) résultant précisément de l'action marquée par le verbe καταστέλλειν (*mettre en ordre*). Enfin, en se reportant aux dictionnaires, on

constate que le participe *κατεσταλμένος* est toujours employé avec la valeur d'un qualificatif et non d'un verbe, ce qui rend problématique un *dativus auctoris συστήματι*.

Le plus sage est d'adopter, après Westphal, la correction de G. Hermann, mais sans toucher à *σύστηματι*, mot technique auquel nous nous attendons après la lecture du paragraphe 50 ; c'est pour une raison analogue que nous renoncerons à la conjecture d'Edmonds. La correction s'explique suffisamment au point de vue paléographique, puisque nous avons affaire à une faute de consonance commise par un copiste (*Introduction*, p. 167).

Ceci admis, il faut remarquer que, dans les traités des musiciens et des rythmiciens, on ne trouve, à ma connaissance, aucun exemple de l'épithète *κατεσταλμένον* accolée à *σύστημα* pris dans le sens d'*ἁρμονία*. Cela tient sans doute au fait que chaque auteur, ayant à définir l'impression que lui produisait un mode déterminé, emploie le mot qui lui paraît le mieux rendre cette impression. Ce n'est donc pas un terme technique proprement dit, et *κατεσταλμένον* doit être rangé aux côtés de mots comme *μεγαλοπρεπές*, *στάσιμον*, *βαρύβρομον* employés par d'autres auteurs pour qualifier le mode dont parle ici Proclos. Il est possible que Photius, peu familier, semble-t-il, avec les choses musicales, ait repris *κατεσταλμένον* au texte même de la *Chrestomathie*.

³ Le mot *κρουσμός*, équivalent de *κροῦσις* (*musique instrumentale*), est rarissime ; d'après les dictionnaires, il ne se trouve que chez quatre autres auteurs : un ScoliaSTE d'Eschyle, le grammairien Arcadius (IV^e siècle ?), S. Nil (V^e siècle) et le poète latin Ausone. On peut en inférer que le mot était vivant dans le grec d'époque romaine, et qu'il appartient à Proclos lui-même, non à Photius. Quant à l'ensemble *περιέρχεται τὸν κρουσμόν*, c'est encore une fois (cf. 49²) une expression passablement recherchée qu'il faut sans doute imputer à l'auteur de la *Chrestomathie*.

¹ Le culte d'Adonis, le bel éphèbe aimé d'Aphrodite, fut importé d'Orient en Grèce par l'intermédiaire de Chypre et de

Rhodes dès le VII^e siècle : il comportait des fêtes caractérisées surtout par des lamentations de femmes avec accompagnement d'aulos.

Ce sont ces lamentations thrénodiques que Proclus appelle *ἄδωνίδια*, d'un nom qui ne reparaît pas ailleurs : on le cherche en vain dans Héliodore, qui ne mentionne même pas ce genre lyrique sous un autre vocable. Si nous nous en tenons à l'usage attique, nous constatons que la fête d'Aphrodite célébrée par les femmes en souvenir du beau jeune homme s'appelait *Ἀδώνια* (CRATINOS, fr. 15 Kock, PHÉRÉCRATE, fr. 170, ARISTOPHANE, *Paix*, 420). Quant à la lamentation même, Aristophane (*Lys.*, 389) lui donne le nom d'*ἄδωνιασμός*, que l'*Etymologicon Magnum* (19,20) définit *ὁ ἐπὶ τῷ Ἀδώνιδι θρήνος*.

Nous n'avons conservé aucun exemplaire de ce genre lyrique et notre information se borne à quelques fragments non classés comme tels ou à de simples allusions. Les vers de Sappho (fr. 107 Diehl) :

κατθνάισκει, Κυθήρη', ἄβρος Ἀδωνις · τί κε θεῖμεν ;
καττύπτεσθε, κόραι, καὶ κατερείκεσθε χιτῶνας

pourraient bien être un fragment d'adonidie (cf. THÉOCRITE, xv, 132-135 *). Pareillement, la poétesse Praxilla de Lesbos (fr. 2 Diehl) avait mis Adonis en scène dans une de ses compositions, dont nous ne savons pas davantage s'il convient de lui donner le nom d'adonidie.

Aristophane (*Lys.*, 393, 396) nous fournit les mots *αἰαὶ Ἀδωνιν* et *κόπτεσθ' Ἀδωνιν*, qui revenaient sans doute comme un refrain dans ce genre de lamentations.

Quant au *Chant funèbre en l'honneur d'Adonis*, attribué à Bion, sans être à proprement parler un adonidie, il nous fait cependant connaître l'impression que devait produire cette composition lyrique : une longue lamentation, exécutée par un chœur féminin et accompagnée par les notes lancinantes de l'aulos.

* Nous, demain à l'aurore, à l'heure de la rosée, toutes ensemble, nous le porterons hors de la ville, là où les flots écument sur le rivage ; et, les cheveux épars, laissant traîner nos robes sur nos talons, la gorge découverte, nous entonnerons un chant perçant (Trad. Legrand). Toute la partie contenant le chant de l'artiste (100-144) mériterait une étude ; mais cela nous entraînerait trop loin.

¹ Le mot *ἰόβακχος*, qui ailleurs sert à désigner Dionysos (*Anth. Plan.*, iv, 289) ou encore, à Athènes, un membre d'un thiasse spécialement consacré à ce dieu (MICHEL, *Rec.*, 1564 [175 après J.-C.]), doit probablement son nom au refrain par lequel on invoquait le fils de Sémélé. C'est d'ailleurs ce que nous apprend Héliodore, le ScoliaSTE de Denys de Thrace (p. 450,15) : *ἰόβακχόν ἐστι μέλος ᾄδόμενον εἰς Διόνυσον· εἴρηται δὲ ἀπὸ τοῦ λέγειν ἰὼ βάκχε*. On doit donc le considérer comme un cousin du dithyrambe : *τοὺς μὲν γὰρ εἰς Ἀπόλλωνα παιᾶνας καὶ ὑπορχήματα ὀνομάζομεν, τοὺς δὲ εἰς Διόνυσον διθυράμβους καὶ ἰοβάκχους* (MÉ-
NANDRE, *Rhet. graeci*, ix, 129 Walz).

Il ne subsiste aucun spécimen de cette variété de lyrique chorale. Les éditeurs alexandrins semblent avoir donné ce nom à un livre d'hymnes d'Archiloque (fr. 121 Bergk), mais l'attribution n'en était rien moins que certaine, à en juger par la manière dont Héphaestion (p. 53,2 Consbruch) introduit un fragment : *ἐν τοῖς ἀναφερομένοις εἰς Ἀρχίλοχον Ἰοβάκχοις* (fr. 119 Diehl).

Δήμητρος ἀγνῆς καὶ Κόρας τὴν πανήγυριν σέβων.

Le fragment lui-même n'exclut pas l'hypothèse selon laquelle le livre d'*Ἰοβάκχοι* attribué à Archiloque aurait fait une place à Déméter et Coré à côté de Dionysos.

² Par exemple dans le thiasse des *Ἰοβάκχοι* à Athènes (ci-dessus, la note ¹). Démosthène (59, 78) connaît la fête des *Ἰοβάκχεια*. A Astypalée et à Amorgos, un mois de l'année portait le nom d'*ἰόβακχος* (LIDDELL-SCOTT-JONES, s. v.)

³ *βεβαπτισμένος πολλῷ φρυάγματι*. La traduction de Schott porte : *tinctus multo et insolenti fremitu*. Smyth (p. LXIX) traduit : *soaked in the insolence of Dionysos*. J'ai essayé de rendre littéralement en gardant l'image assez hardie du grec. Le verbe *βαπτίζω*, *plonger*, *tremper*, *submerger*, est bien connu dans l'emploi métaphorique que nous lui trouvons ici (*βεβαπτισμένος ὕπνω*, *λύπη*, *πόνοις*, *ὀφλήμασι*, *εἰσφοραῖς*, etc.). Quant à *φρύαγμα*, il désigne, au propre, un *frémissement*, un *grognement*, un *cri* d'animal (cheval, sanglier, coq, etc.) et, au figuré, une *attitude arrogante*, l'*insolence*, l'*orgueil* et idées analogues. Il me semble qu'on doit traduire ici par le sens propre, et comprendre que l'exécution

de l'iobacchos était couverte par les bruyantes manifestations des assistants.

Proclos est, à ma connaissance, le seul qui ait conservé ce curieux détail et il n'exagère pas. Car les fêtes au cours desquelles on exécutait sans doute ce chant choral devaient être le théâtre de désordres de tout genre, à en juger d'après le règlement établi en 175 de notre ère pour le thiasos des Ἰόβακχοι à Athènes (*supra* la note ¹) : οὐδενὶ δὲ ἐξέσται ἐν τῇ στιβάδι οὔτε ᾄσαι, οὔτε θορυβῆσαι, οὔτε κροτῆσαι... Μάχην δὲ εἰάν τις ἄρξῃται ἢ εὐρεθῇ τις ἀκοσμῶν ἢ... ὑβρίζων ἢ λοιδορῶν τινα... Ἐὰν δέ τις ἄχρι πληγῶν ἔλθῃ..., etc.

On voit que Proclos était bien informé sur tout ceci et que nous aurions tort d'adoucir la traduction.

55

¹ Sur la question très difficile de l'hyporchème, j'ai spécialement consulté :

Th. REINACH, *Dict. des Ant.*, s. v. Hyporchema, 352-354, *Mélanges Weil*, p. 418 sqq. ; DIEHL, *RE*, IX, 338-343 ; K. LATTE, *De saltationibus Graecorum*, Giessen, Töpelmann, 1913 (*Religionsgeschichtliche Versuche und Vorarbeiten*, XIII, 3).

² En nous reportant aux nombreux textes cités dans les études mentionnées à la note précédente, nous pouvons entrevoir quelque chose des théories anciennes sur l'hyporchème.

Au sens le plus large du mot, il désigne les paroles accompagnant une danse quelconque, sans qu'on définisse sa destination exacte, sans qu'on spécifie qu'il était exécuté par un chœur ou deux chœurs, par des jeunes gens ou des jeunes filles. C'est, pour prendre une définition très vague, une *chanson à danser*.

Plus particulièrement, l'hyporchème est une chanson à danser écrite dans le rythme $\frac{5}{8}$ et importée de Crète. Assez grave à l'origine pour être accueilli dans le culte d'Apollon et être confondu avec un péan dansé, cet hyporchème prit peu à peu un caractère plus enjoué, puisque Aristoxène comparait le cordace de la comédie avec la « danse hyporchématique ».

Compris dans son sens le plus large, l'hyporchème était connu d'Homère (Σ 572, θ 262), comme l'observaient déjà les critiques

anciens (ATHÉNÉE, I, 15 D) ; dans son sens restreint, l'hyporchème remonte à Thaléas de Gortyne, qui apporta la chose, sinon le vocable, à Sparte vers 665 av. J.-C.

Après Thaléas, on ne trouve que quatre auteurs ayant traité ce genre assez spécial :

Xénodamos de Cythère, dont il ne subsistait plus qu'un seul fragment certain à l'époque d'Héraclide Pontique (PLUTARQUE, *De mus.*, 9, 1134 c) ;

Pratinas de Phlionte, le spécialiste du drame satyrique, dont nous possédons un fragment (1 Diehl), expressément (mais peut-être erronément) qualifié d'hyporchème par Athénée (XIV, 617 B) ;

Pindare, qui avait écrit deux livres d'hyporchèmes ;

Bacchylide, qui en avait écrit un livre, dont certaines pièces devaient avoir une grande célébrité *.

Si on examine la destination de ces œuvres, on voit que l'« hyporchème » de Pratinas est dionysiaque ; que le plus fameux des hyporchèmes de Pindare (fr. 94, 95 Bowra) glorifie le tyran de Syracuse, Hiéron ; que, si l'un des hyporchèmes de Bacchylide (fr. * 16 Snell) est peut-être destiné à Délos, un autre (fr. 15 Snell) est en l'honneur de la thessalienne Athéna Itonia : tout cela montre bien que le caractère apollinien est accessoire dans l'hyporchème.

Quant à la métrique, nous trouvons dans les fragments le mètre crético-péonique, sauf chez Pindare, qui emploie les vers dits logaédiques.

Après Bacchylide, on ne mentionne plus d'hyporchèmes en tant que compositions lyriques indépendantes. Il a été absorbé par le drame, qui a transformé à son usage les compositions hyporchématiques dans la tragédie, la comédie et le drame satyrique. Cela prouve que, dans sa revue des genres lyriques, Proclos n'a pas négligé ceux qui avaient disparu depuis longtemps.

³ Cette équivalence $\acute{\upsilon}\pi\acute{o} = \mu\epsilon\tau\acute{\alpha}$ est signalée mainte fois par les grammairiens.

* Quant à Simonide, depuis la démonstration de Th. Reinach (*Mélanges Weil*, p. 413 sqq.), il a cessé de figurer sur la liste des auteurs d'hyporchèmes, et les fragments [SIMONIDE] 29, 30, 31 Bergk sont attribués, tantôt à Bacchylide ou à Pindare, tantôt laissés anonymes (JEBB, *Bacchylides*, p. 416 ; WILAMOWITZ, *Pindaros*, p. 347 ; PUECH, IV, p. 184, n. 3 ; EDMONDS, III, p. 660, etc.).

Ainsi, un Scoliate de Pindare (*Olymp.*, VI, 73b, ὑπ' ὠδίνος) : ἡ δευτέρα ὑπό ἀντὶ τῆς μετὰ ; un Scoliate d'Homère (Σ 492) : ἡ ὑπό ἀντὶ τῆς μετὰ, μετὰ δάδων. Ἀρχίλοχος : « ᾄδων ὑπ' αὐλητῆρος » (fr. 123 Bergk) ; un Scoliate d'Aristophane (*Ois.*, 1426 ὑπαὶ πτερύγων τί) : ἀντὶ τοῦ μετὰ πτερύγων. Ἡσίοδος : « τοί γε μὲν οὖν γελοῶντες ὑπ' αὐλητῆρος ἕκαστος » (*Bouclier*, 283), Ἀρχίλοχος : « ᾄδων ὑπ' αὐλητῆρος » (fr. 123 Bergk)

L'observation n'a donc rien d'original ; mais ce qui, dans l'état actuel de nos connaissances, appartient à Proclus, c'est l'idée d'appliquer cette observation à l'étymologie de l'hyporchème. D'après lui, ὑπόρχημα, équivalant à *μετόρχημα, signifie μέλος μετ' ὀρχήσεως : c'est donc un chant qui accompagne une danse, et non point une danse qui accompagne un chant. La remarque n'a rien d'oiseux, puisque cette définition ne correspond pas du tout avec celle que donne, par exemple, Smyth (p. LXX, note 1) : *strictly speaking, the hyporcheme is a dance accompanying another dance.*

Athénée (XIV, 628 D) se fait l'écho d'une étymologie toute différente : διὰ τοῦτο γὰρ καὶ ἐξ ἀρχῆς συνέταττον οἱ ποιηταὶ τοῖς ἐλευθέροις τὰς ὀρχήσεις καὶ ἐχρῶντο τοῖς σχήμασι σημείοις μόνον τῶν ἀδομένων, τηροῦντες αἰεὶ τὸ εὐγενὲς καὶ ἀνδρῶδες ἐπ' αὐτῶν, ὅθεν καὶ ὑπορχήματα τὰ τοιαῦτα προσηγόρευον. Cette étymologie, à vrai dire assez voilée, s'expliquerait, selon Casaubon (dans SCHWEIGHAEUSER, *Animadv. in Athen. Deipnosoph.*, VII, p. 423), par le fait que les ὑπορχήματα sont des *saltationes voci subser-vientes*.

56

¹ Nombre de textes établissent directement ou indirectement l'origine crétoise de l'hyporchème. Sosibios (d'après un Scoliate de Pindare, *Pyth.*, II, 127, p. 53,2 Drachmann) rapporte une opinion selon laquelle toutes les chansons hyporchématiques viendraient de Crète : τὰ ὑπορχηματικά πάντα μέλη Κρηταϊκὰ λέγεσθαι. Le poète faussement identifié (*supra*, la note 55² *) avec Simonide (fr. 31 Bergk), parlant du mélange de chant et de danse, écrit : Κρητὰ μιν καλέοισι τρόπον, τὸ δ' ὄργανον Μολοσσόν. Athénée (V, 181 B), après avoir rappelé qu'Homère représentait le Crétois Mériônès comme un excellent danseur (Π 617) et pour annoncer le fragment du poète anonyme dont il vient d'être question, écrit : ὅθεν καὶ Κρητικά καλοῦσι τὰ ὑπορχήματα.

² Le grec de Photius est du pur style parlé : *τούτων* tient la place de *τούτου* (sc. *τοῦ ὑπορχήματος*). Il y a là comme un accord *ad sensum* qui témoigne d'un arrêt entre 55 et 56 : après avoir dicté l'étymologie de 55, Photius a fait une pause plus ou moins longue avant de reporter les yeux sur l'original, lequel contenait peut-être un pluriel en cet endroit. Cf. *infra*, la note ⁶.

³ Comme, dans ce qui va suivre, nous allons trouver à propos de l'hyporchème certains renseignements que d'autres auteurs donnent à propos de la pyrrhique, il est indispensable de rappeler en quoi consistait exactement ce dernier genre.

Pyrrhique est le nom grec commun d'une danse armée (*ἐν-όπλιος ὄρχησις*). Quelques noms particuliers de ce genre nous sont connus, et, fait digne de remarque, tous ces noms sont crétois : *ὄρσιτης*, *ἐπικρήδιος*, *τελεσιάς*, *πρύλις* — celui-ci étant probablement le vocable crétois correspondant à *πυρρίχη* (LATTE, p. 31-32).

a. Il est donc naturel que les critiques anciens aient cherché du côté de la Crète pour découvrir l'origine de la danse armée en général et de la pyrrhique en particulier. C'est ainsi qu'on attribuait aux Courètes l'invention de la *saltatio armata* (ÉPHORE, chez Strabon, x, 467, 480 ; DENYS D'HALICARNASSE, vii, 72,7 ; SCOLIASTE de Pindare, *Pyth.*, ii, 127 ; PLIN, *N. H.*, vii, 204). Elle aurait été arrangée sous forme de pyrrhique par un danseur crétois nommé tantôt Pyrrhos (Plin), tantôt Pyrrhichos (Éphore, Tryphon [dans POLLUX, iv, 99], ScoliaSTE de Pindare), tantôt Pyrrhicos (HÉSYCHIUS, s. v. *πυρριχίζειν*).

b. Certains, moins nombreux, voyaient dans la pyrrhique une invention laconienne, dont l'auteur se nommait semblablement Pyrrhichos : telle était l'opinion d'Aristoxène (ATHÉNÉE, xiv, 630 EF), cf. LATTE, p. 29-30.

c. D'autres, plus rares encore, attribuaient l'invention de la pyrrhique à Athéna, qui l'aurait dansée après sa victoire sur les Titans (DENYS D'HALICARNASSE, vii, 72, 7).

d. Une quatrième opinion, beaucoup mieux représentée, prétendait que la pyrrhique était une invention du fils d'Achille, Pyrrhus-Néoptolème (*Etymologicon Magnum*, 699,1, CHOEROBOSCOs [dans l'*Héphaestion* de Consbruch, p. 213,7]). Certains même précisaient l'occasion qui l'aurait provoquée, mais cette occasion varie d'après les auteurs. Pour les uns, Pyrrhus aurait exécuté cette danse lors de sa victoire sur Eurypyle, fils de Té-

lèphe (SCOLIASTE de Pindare, *Pyth.*, II, 127 ; SCOLIASTE Townl. Hom., II 617 ; DIOMÈDE, *Gramm. lat.*, I, 475, 15 Keil ; HÉSYCHIUS, s. v. *πυρριχίζειν*). L'épisode avait été raconté par Archiloque (fr. 190 Bergk), mais on ne saurait affirmer qu'à ce propos le poète se soit livré à un *lusus etymologicus*. Pour les autres, Néoptolème aurait dansé en armes au sortir du Cheval de bois (SCOLIASTE B d'Héphaestion, p. 299, 2 Consbruch, *Appendix Dionys.*, id., p. 332, 20).

Cette extravagante étymologie doit avoir un rapport quelconque avec l'instrument nommé *μολοσσόν*, sur lequel on accompagnait l'hyporchème (*supra*, la note ¹, cf. POLLUX, IV, 82, et REINACH, *Mélanges Weil*, p. 418, n. 1).

e. Une cinquième opinion, défendue par Aristote (fr. 519), se fondait sur l'étymologie *ἀπὸ τῆς πυρᾶς* : Achille aurait, le premier, dansé une pyrrhique devant le bûcher de Patrocle (SCOLIASTE de Pindare, *Pyth.*, II, 127 ; CHOEROBOSCOS dans l'*Héphaestion* de Consbruch, p. 213, 9, etc.)

f. Enfin, nous avons des traces d'une sixième étymologie : *ἀπὸ τοῦ πυρός*, qu'on justifiait par le caractère enflammé de cette danse (HÉSYCHIUS, s. v. *πυρριχίζειν*, CHOEROBOSCOS dans l'*Héphaestion* de Consbruch, p. 213, 10, etc.).

Devant pareille avalanche d'étymologies, on conclura sans doute que les anciens ignoraient l'origine exacte de ce mot pourtant très courant. Et l'on est tenté d'en dire autant des modernes, qui le dérivent du manteau de guerre, rouge (*πυρρός*), dans lequel s'exécutait primitivement ce genre de danse (LATTE, p. 28-29).

Mais quel rapport y avait-il entre l'hyporchème et la pyrrhique ? Un savant Scoliaste de Pindare (*Pyth.*, II, 127, p. 52, 18 Drachmann), fréquemment cité dans les notes qui précèdent, écrit à ce propos : *ἔνιοι μὲν οὖν φασὶ τὴν ἔνοπλον ὄρχησιν πρῶτον Κουρήτας εὐρηκέναι καὶ ὑπορχήσασθαι, αὐτοὶ δὲ Πύρριχον Κρήτα συντάξασθαι, Θαλήταν δὲ πρῶτον τὰ εἰς αὐτὴν ὑπορχήματα*. L'hyporchème aurait donc existé pour ainsi dire à l'état brut dans la danse armée des Courètes ; il serait devenu matière d'art ultérieurement, grâce aux efforts conjugués de Pyrrichos pour la partie chorégraphique et de Thalétas pour le chant. Sous sa première forme littéraire, l'hyporchème serait donc le chant accompagnant une danse en armes (cf. ATHÉNÉE, XIV, 631 B ; LATTE, p. 15-16), avant de devenir l'accompagnement de toute autre composition chorégraphique.

⁴ Nous retrouvons ici l'opinion qu'Éphore et Tryphon professaient en parlant de la pyrrhique (*supra*, la note ^{3a}).

⁵ C'est une opinion analogue à celle que nous avons trouvée plus haut, note ^{3a}; mais nous ne saurions dire avec certitude à quel épisode de la vie de Néoptolème Proclos entendait l'appliquer. Il y a des chances pour que ce soit l'épisode rapporté par Archiloque.

⁶ Si l'on compare le résumé de Photius avec les données recueillies dans la note ³, le premier mouvement est de croire que Proclos aurait dit, à propos d'hyporchème, ce que d'autres critiques anciens disaient en parlant de la danse armée ou de la pyrrhique. C'est ainsi qu'avec certains ménagements, Reinach (*Dict. Ant.*) accuse Proclos d'avoir commis une « confusion entre deux genres voisins, mais distincts ».

A qui s'est quelque peu familiarisé avec le contenu de la *Chrestomathie*, pareille opinion semblera inadmissible et, qui plus est, injuste. Proclos, au moins aussi bien informé que nous, n'a certainement pas écrit, même en se retranchant derrière l'autorité de prédécesseurs anonymes, que l'hyporchème *crétois* est une invention de Néoptolème, le fils d'Achille.

S'il faut accuser quelqu'un de confusion, c'est Photius, pour lequel il faudra d'ailleurs plaider les circonstances atténuantes : car le sujet était embrouillé et difficile à résumer correctement en quelques lignes. Mais il nous a conservé assez de détails pour que nous arrivions à restituer la pensée générale de Proclos.

Dans la partie correspondant à notre paragraphe 55, Proclos, fidèle aux habitudes que nous lui connaissons, proposait une étymologie du mot. Cette étymologie, que l'absence d'autres textes nous permet de qualifier d'originale, l'amenait à croire que, primitivement, ὑπόρχημα désignait toute espèce de chant servant à accompagner une danse.

Mais il n'ignorait pas que, sous sa première forme *littéraire*, celle de Thalétas, l'hyporchème accompagnait une danse armée : il était donc obligé de mentionner, fût-ce brièvement, cette variété chorégraphique inventée, selon les uns, par les Courètes, selon les autres, par Pyrrhus, fils d'Achille, ce qui expliquait son nom de pyrrhique. Telle devait être la matière de la partie qui correspondait au paragraphe 56 de Photius.

Or, Photius s'est interrompu à la fin de 55 (*supra*, la note ²) et il a repris sa dictée en 56 après une pause qui, même brève, a suffi pour lui faire perdre le fil dans ce labyrinthe de théories assez embrouillées : c'est ainsi qu'il a parlé d'hyporchèmes là où son modèle parlait de danses armées accompagnées d'hyporchèmes.

Quoi qu'on pense de cette explication, on voit que Photius ne nous a conservé que la partie de l'exposé où Proclos rappelait les origines du genre hyporchématique. Il a trouvé inutile de résumer la suite, où Proclos devait définir ce qui, dans le lyrisme de l'époque classique, se nommait proprement hyporchème, c'est-à-dire la chanson à danser écrite dans le rythme crétois de $\frac{5}{8}$ pour un chœur accompagnant la danse. C'est à cette définition, d'ailleurs fort banale, que s'en tient Héliodore, le ScoliaSTE de Denys de Thrace (p. 451, 26) : ὑπόρχημα ἐστὶ ποίημα πρὸς ὄρχησιν γεγραμμένον πρὸς τὸν αὐτὸν ῥυθμόν, ὃς δὲ ὑπορχηματικὸς καλεῖται. De ce que cet auteur rapportait ainsi une définition classique dont nous supposons qu'elle ne pouvait pas manquer dans la *Chrestomathie* originale, il serait imprudent de conclure, comme on l'a fait, qu'Héliodore a emprunté sa définition à Proclos et que nous devons constamment utiliser son témoignage pour « compléter » Photius. S'il fallait ériger une telle doctrine en principe, il en résulterait, dans le cas présent, que, par une étrange coïncidence, Photius et Héliodore auraient pris chacun ce que l'autre avait omis, et que Photius aurait choisi la partie la plus intéressante et Héliodore la partie la plus banale.

56a

En ce passage de son résumé, Photius, pour une raison qui nous échappe, a complètement négligé de nous éclairer sur la doctrine professée par Proclos en matière d'*encomion*.

Nous savons par le paragraphe 32 que, pour Proclos, ἐγκώμιον était le nom générique d'œuvres ayant comme bénéficiaires de simples mortels. Nous avons vu également qu'en ce sens ἐγκώμιον est le correspondant de ὕμνος, et que cette classification existait, au moins en germe, longtemps avant Proclos (*supra*, les notes 32¹ et 38¹).

S'il est impossible, dans ces conditions, de restituer avec certitude la doctrine de Proclos, on ne peut en tout cas lui imputer

la définition donnée par celui qui passe indument pour son porte-parole attitré, Héliodore (p. 451,8) : ἐγκώμιόν ἐστι ποίημα ἢ σύγγραμμα περιέχον ἀνθρώπων καὶ πόλεων ἔπαινον, car cette définition englobe les cités, que rien ne laissait prévoir dans l'annonce de Proclos en 35, et elle comprend également les éloges en prose, à propos desquels on se demande comment Proclos aurait pu en parler dans une revue de genres strictement méliques.

Proclos n'a pas innové en considérant l'épinicie, le scolie, l'hyménée, etc. comme de simples variétés de l'encomion. Le sens trop général de ce dernier mot n'a pas manqué d'amener de fréquentes confusions chez les auteurs anciens. Ainsi, la composition d'Euripide (fr. 3 Diehl) en l'honneur d'Alcibiade est qualifiée d'épinicie par Athénée (I, 3 E) et d'encomion par Plutarque (*Démsth.*, I) ; la pièce de Simonide (fr. 5 Diehl) sur les morts des Thermopyles est en réalité un thrène, bien que Diodore (XI, 11) la qualifie d'encomion.

Pourtant, ce sens général d'éloge est un sens dérivé. Car, étymologiquement parlant, l'ἐγκώμιον est un *chant exécuté dans un banquet* *. Le sens général s'explique par le fait que, dans ce genre de compositions ayant pour cadre un banquet, on donnait des éloges sérieux ou ironiques à un ou plusieurs assistants, à un ou plusieurs absents.

Ainsi compris, l'encomion, en tant que genre lyrique, a été créé par Ibycos de Rhégium à la cour du tyran Polycrate ; il a été cultivé après lui par Simonide, Pindare, Bacchylide, Diagoras, Ion de Chios, Euripide, Timothée, etc.

On ne saurait confondre cet encomion avec une autre chanson de banquet, le scolie. L'encomion tel que le conçut Ibycos (fr. 3 Diehl) est construit dans le système triadique, que Stésichore venait d'inventer et que Simonide devait appliquer à l'ode triomphale : l'encomion est donc une des formes de la grande lyrique

* Cf. A. TACCONE, *Antologia della melica greca*, (réimpr.) Turin, Chiantore, 1919, p. 26 : « Etimologicamente ἐγκώμιον altro non significa se non il canto del κῶμος (ἐν κῶμῳ -cfr. Pind., *Nem.* 8, 50 ἐκικῶμιος ὕμνος), la qual parola indicava la rumorosa fine del banchetto accompagnata da frequenti libazioni, oppure la brigata stessa de' banchettanti, che, dopo il lauto pasto, irrompevano con chiassosa allegria nella strada e andavano a far la serenata all'amica di qualcuno de' loro o si accontentavano di accompagnare a casa qualche compagno di baldoria. In origine l'encomio potè essere il canto de' convitati in onor dell'ospite cui fosse toccato un felice evento (cfr. Aristof., *Nuv.*, 1205 ἐπ' εὐτυχίαισιν ἰστέον μούγκωμιον). »

chorale. Le scolie, au contraire, constitué par une série de strophes, est une simple chanson à couplets (par ex. PINDARE, fr. 107 Bowra, que le poète lui-même qualifie de σκόλιον), le plus souvent exécutée par un seul chanteur à l'issue d'un festin (WILAMOWITZ, *Sappho u. Simonides*, p. 180-182).

L'encomion ne se confond pas davantage avec l'ode triomphale ou épinicie. De ce que Proclos (57) définit l'épinicie comme un chant écrit pour un vainqueur aux Jeux, à l'occasion même de la victoire, Smyth (p. LXXVII, note 1) croit que notre auteur différenciail l'épinicie de l'encomion en rendant ce dernier *independent in respect of the time of production*. Nous trouvons, il est vrai, une distinction de ce genre en 67, pour le thrène et l'épicedie, mais rien ne dit que Proclos l'établissait ici pour l'épinicie et l'encomion, au moins comme point de départ : car cela supposerait que, d'après Proclos, les premiers ἐγκώμια auraient été composés en l'honneur de vainqueurs aux Grands Jeux. L'hypothèse étant invérifiable, il vaut mieux s'abstenir, en regrettant le silence de Photius.

Disons, en terminant, que le mot ἐγκώμιον a pris si nettement le sens général de *éloge* qu'au premier siècle avant J.-C. nous trouvons une inscription (MICHEL, *Rec.*, 897,3) portant l'expression, à première vue bien étrange : ἐγκώμιον εἰς τὸν Ἀπόλλωνα.

57

¹ La conservation des odes triomphales de Pindare et de Bacchylide rend inutile un long exposé.

L'épinicie est une composition plus ou moins longue, allant de quelques vers à plusieurs centaines, le plus souvent groupés en triades ; elle était chantée à l'unisson par un chœur d'hommes ou de jeunes gens, avec accompagnement instrumental ; elle était écrite, paroles et musique, par un poète lyrique, qui dirigeait souvent lui-même le chœur ; elle avait pour occasion une victoire remportée à l'une des nombreuses compétitions, tant gymniques que musicales, organisées dans toutes les cités grecques et particulièrement aux Grands Jeux panhelléniques.

Au soir même de sa victoire, le vainqueur était accueilli par un chant triomphal. Souvent, les amis, qui l'avaient accompagné, se bornaient à lui chanter l'hymne « passe-partout » d'Archiloque (fr. 120 Diehl) ; parfois, le poète lyrique, présent aux Jeux,

improvisait une courte ode triomphale ; mais généralement, le poète écrivait à loisir la grande ode destinée à une exécution très solennelle dans la patrie du vainqueur. C'est ainsi qu'on trouve parfois, chez Bacchylide et Pindare, deux odes — une brève et une longue — pour un même succès agonistique.

L'habitude de fêter un vainqueur par un chant de triomphe est certainement ancienne ; mais en tant que composition lyrique, ayant sa forme et ses lois propres, l'épinicie apparaît comme une création de Simonide, dans le dernier quart du VI^e siècle. Le genre n'a pas survécu au V^e siècle et n'a eu que trois grands représentants, Simonide, Pindare et Bacchylide. Aristocratique en son essence, cette poésie a dû s'incliner devant la poésie plus démocratique de la tragédie et de la comédie et devant le succès croissant des sophistes qui, à partir de 450, prirent la succession des lyriques dans les grands centres littéraires comme Olympie, Delphes, la Thessalie, etc.

² Il y a ici une allusion à l'étymologie transparente du mot (ἐπὶ + νίκη), et peut-être même faudrait-il lire ἐπ' αὐτὸν τὸν καιρὸν, au lieu de ὑπ' αὐτὸν τὸν καιρὸν.

De ce que Photius dit que l'épinicie s'exécutait à l'occasion même de la victoire, il ne faudrait pas conclure que, selon Proclus, seules étaient des épinicies les odes courtes chantées le soir même (*supra*, la note ¹). Il a simplement voulu dire qu'on ne peut nommer *épinicie* qu'une composition ayant pour thème une victoire agonistique vraiment remportée par le bénéficiaire. L'observation a du prix, car les éditeurs alexandrins ont fait entrer dans le recueil des épinicies de Pindare des compositions qui n'ont rien d'une ode triomphale, telle la troisième *Pythique*, simple épître à Hiéron, telle encore la deuxième *Isthmique*, composée pour un anniversaire, plusieurs années après la mort du vainqueur.

Donnons, pour finir, la définition d'Héliodore (p. 451,10) : ἐπινίκιος ἐστὶ ποίημα περιέχον τῶν νενικηκότων ἐγκώμιον, ἐπ' αὐτῇ τῇ νίκῃ καὶ δι' αὐτὴν γεγονός. La définition est la même ; on remarquera cependant qu'Héliodore emploie ἐπινίκιος là où Proclus employait ἐπίνικος*.

* Nous avons admis, en effet (*Introduction*, p. 212-213), que la variante ἐπινίκιος, transmise par la famille M, est l'œuvre d'Aréthas, mais que Photius, fidèlement reproduit dans la famille A, avait dicté ἐπίνικος d'après son modèle.

¹ J'ai examiné ailleurs (*Mélanges Bidez*, p. 835-856) tous les textes qui nous éclairent sur le contenu des paragraphes 58 à 60 et nous aident à situer Proclos dans l'ensemble des grammairiens anciens. On me permettra d'y renvoyer le lecteur et de ne donner ici que l'essentiel, dépouillé de ses nombreuses références tant anciennes que modernes.

Ce qui rend notre recherche particulièrement délicate, c'est qu'un seul nom, *chanson de table*, désigne deux genres fort différents.

[A] On faisait passer de convive à convive un « rameau à chanter » (*αἶσακος*). Celui qui le recevait devait immédiatement débiter son morceau, une chanson populaire, le plus souvent très courte et facile à exécuter. La chanson finie, le convive passait l'*αἶσακος* à un autre, qui devait à son tour chanter, et ainsi de suite jusqu'à ce que le rameau eût fait un tour complet.

[B] Mais certains convives ayant une culture musicale exécutaient en outre des chansons plus compliquées, écrites pour les banquets par des poètes en renom, et ils les chantaient en s'accompagnant eux-mêmes sur une lyre spécialement appropriée à cet exercice.

En somme, le seul mot *σκόλιον* désignait à la fois un genre vulgaire accessible à tous les convives — que, faute d'un vocable spécial en grec, nous nommerons la *chansonnette* — et un genre plus aristocratique accessible à des convives de choix — que nous nommerons *scolie*.

Ceci admis, nous nous heurtons à une autre difficulté, provenant de l'étymologie même du mot *σκόλιον*. Remarquant la ressemblance entre *σκόλιον* et l'adjectif *σκολιός*, les grammairiens anciens ont expliqué le premier par les deux sens qu'ils donnaient au second :

(α) *oblique, tortueux, zigzaguant* ;

(β) *tortueux, compliqué, difficile*.

Nous verrons donc s'affronter deux doctrines, l'une qui se fondera sur une étymologie de type (α), l'autre qui se fondera sur une étymologie de type (β).

a. La plus ancienne étymologie nous est connue par la critique qu'en faisait le musicologue Aristoxène, élève d'Aristote et disciple de Dicéarque (iv^e siècle). Cette étymologie, dont nous

ignorons l'auteur, appartient au type (β) et s'applique au *scolie* aristocratique, qui paraissait avoir une construction musicale enchevêtrée, difficile.

b. Contre cette étymologie, Aristoxène fit valoir la constatation expérimentale que le *scolie* (et à plus forte raison la *chansonnette*) est écrit dans un mode musical relâché, facile. Comme l'usage de chanter aux repas et aussi le mot qui en témoigne existaient avant qu'il y eût des *scolies* spécialement écrits par des compositeurs en vogue, une étymologie du mot n'est valable que si elle s'applique à la forme la plus ancienne de la chose signifiée. C'est pourquoi Aristoxène proposa une étymologie de type (α), justifiée par la marche sinueuse du traditionnel « rameau à chanter ».

c. La théorie de Dicéarque (telle, du moins, que Plutarque l'a résumée) semble une refonte de celle que venait de condamner Aristoxène. Réservant délibérément le mot *σκόλιον* au genre aristocratique et ne pouvant plus fonder une étymologie (β) sur la difficulté *interne* de la musique, Dicéarque eut l'adresse de sauver cette même étymologie par un habile remaniement : si le *scolie* n'avait en soi rien de difficile, il n'en était pas moins vrai que seuls les gens cultivés, capables de jouer de la lyre, arrivaient à l'exécuter et que la chose restait difficile pour les autres, qui formaient la majorité.

A côté de ces théories rivales d'Aristoxène et de Dicéarque, il faut mentionner celles qui mélangent les deux ou cherchent un impossible compromis.

d. La plus ancienne d'entre elles est attestée pour la première fois dans un ouvrage d'Artémon (I^{er} siècle avant J.-C. ?). Elle prétend que le nom du *σκόλιον* viendrait de la marche oblique [= Aristoxène] de la lyre aux mains des gens les plus habiles [= Dicéarque]. C'est un compromis, passablement maladroit, imaginé par un grammairien soucieux de mettre d'accord les deux grands maîtres.

e. Une autre, très intéressante, ne se trouve que dans un Scoliaïste d'Aristophane (*Guêpes*, 1222). Le porteur du rameau commençait une chanson de Simonide ou de Stésichore, s'arrêtait où bon lui semblait, passait le rameau à un autre, qui devait continuer le chant là où son prédécesseur s'était arrêté. Le chant fut donc appelé *σκόλιον* à cause de la difficulté qu'on éprouvait de chanter ainsi à l'improviste. On reconnaît ici un mélange d'Aristoxène et de Dicéarque, avec une tentative originale de renouveler l'étymologie (β).

f. Parmi les étymologies que rapportent Tzetzés et un ScoliaSTE d'Aristophane, il faut retenir la suivante. Au cours des banquets, les convives devaient s'accompagner à la lyre ; ceux qui en étaient incapables prenaient un rameau de laurier, trouvant l'autre manière trop difficile. Ceci n'est qu'une caricature de Dicéarque, puisque aucune distinction n'est faite entre la *chansonnette* et le *scolie*.

g. Il nous reste à citer une étymologie toute différente, appelée à une grande popularité, car on la trouve mentionnée, adoptée ou critiquée par Diogénien, Proclus, Suidas, Tzetzés et les ScoliaSTES d'Aristophane et de Platon.

Cette étymologie, appliquée à la *chansonnette*, montre à quel point l'autorité d'Aristoxène avait ruiné l'hypothèse qui expliquait le mot par la difficulté de la chose. La nouvelle étymologie prétend, en effet, que le σκόλιον (= *difficile*) se serait ainsi nommé justement parce qu'il était *facile* : on aurait, par antiphrase, employé un mot signifiant *difficile* pour désigner une chose *facile*. Ainsi se trouvait sauvée une nouvelle fois l'étymologie (β), déjà sauvée tout autrement par Dicéarque. On aimerait pouvoir nommer l'auteur de cette belle trouvaille, antérieure au deuxième siècle de notre ère. Pour ma part, j'estime qu'elle figurait à la place d'honneur dans le troisième livre des *Symposiaques* de Didyme, et j'incline à penser que ce robuste polygraphe en serait bien l'auteur. Reitzenstein, Kaibel et d'autres ne paraissent pas y avoir songé, mais s'obstinent à parler de la « *bekannte Erklärung des Didymos σκόλιον διὰ τὴν δυσκολίαν* » [= étymologie (β)], comme si Didyme avait inventé l'étymologie que, quatre siècles plus tôt, Aristoxène avait condamnée sans ménagement. Si l'on veut absolument que Didyme ait inventé quelque chose, pourquoi ne pas lui attribuer l'invention du raisonnement κατ' ἀντίφρασιν ?

² On sait que le repas grec comprenait deux parties et que les convives ne buvaient qu'au cours de la seconde (συνπόσιον). Les tables desservies, les libations faites et le péan chanté, on se préoccupait de boire (PLATON, *Banquet*, 176 A ; XÉNOPHON, *Banquet*, II, I, etc.). C'est à ce moment qu'on passait les desserts et diverses friandises destinées à entretenir la soif. Pindare, dans un scolie adressé à son ami Thrasybule d'Agrigente (fr. 109 Bowra), fait allusion à cet usage quand il qualifie plaisamment son scolie de μεταδόριον, *dessert*.

Dire qu'on exécutait le scolie dans la partie du banquet où l'on se mettait à boire, c'est proférer un lieu commun destiné à expliquer pourquoi certains auteurs emploient *παροίνιον* et non *σκόλιον*.

³ Le mot *παροίνιον*, que je traduis par *chanson à boire*, est moins répandu que *σκόλιον*. On le trouve notamment dans Plutarque (*Démsth.*, 4) et dans Héliodore (p. 451,1), lequel emploie également le mot rarissime *ἐποίνιον*.

Chez les grammairiens de profession, nous trouvons encore *παροίνιος ᾠδή, παροίνια μέλη, συμποτικά ᾄσματα*.

Si Proclos mentionne expressément cet autre vocable, c'est sans doute parce que les scolies de Praxilla portaient dans les éditions alexandrines le titre de *Πραξίλλης παροίνια* (SCOLIASTE d'Aristophane, *Guêpes*, 1239, *Thesm.*, 529).

⁴ Nous retrouvons ici une trace de la doctrine d'Aristoxène sur le caractère facile et simple du scolie (*supra*, la note ^{1b}). Il se peut que Proclos remonte à Aristoxène par l'intermédiaire de ceux qui avaient imaginé l'absurde étymologie *κατ' ἀντίφρασιν* (*supra*, la note ^{1g}).

59

¹ Il y a dans le grec une asyndète : *στοχάζεται, οὐκ... μεταβάλλει*. J'ai préféré voir dans *εὐφημον* le complément de *μεταβάλλει*, dont le sujet doit être *τὰ κατὰ ἀντίφρασιν*. C'est la construction la plus normale : *μεταβάλλειν τι εἰς τι*, *changer une chose en une autre*.

² En d'autres termes, il y a antiphrase quand un mot de bon augure tient la place d'un mot de mauvais augure. On dira, par exemple, *Πόντος εὖξεινος* au lieu de *Πόντος ἄξεινος*. Pareillement, Athénée (III, 90 B) dira, en parlant de l'ortie, que cette plante a été nommée par antiphrase (*κατ' εὐφημισμὸν γὰρ τῆς ἀντιφράσεως ὠνόμασται*) *ἀκαλάφη* : *ἀκαλή τῇ ἀφῇ*, *douce au toucher*.

Si donc le mot *σκόλιον* devait s'expliquer par antiphrase, il devrait, en soi, signifier *facile* et désigner, en fait, quelque chose

de *difficile*. Par conséquent, l'explication κατ' ἀντίφρασιν n'a aucune valeur.

³ Parmi les textes qui mentionnent l'étymologie κατ' ἀντίφρασιν (*supra*, la note 58¹⁹), il n'en est qu'un seul où l'on trouve la réfutation donnée ici par Proclos. Il s'agit d'un Scolaste d'Aristophane (*Guêpes*, 1239) : ἔνιοι δέ φασιν ὥς ἐκ τοῦ ἐναντίου προσηγορεύθησαν σκόλια τὰ παροΐνια μέλη . ἀπλᾶ γὰρ αὐτὰ ἐχρῆν εἶναι καὶ εὐκόλα ὥς παρὰ πότον ᾄδόμενα . οὐκ εὖ δὲ τοῦτο . τὰ γὰρ δύσφημα ἐπὶ τὸ εὐφημότερον μεταλαμβάνεται, οὐ μὲν τοῦμπαλιν.

Encore que le texte de Photius soit plus clair que celui qu'on vient de lire, la parenté entre Proclos et le Scolaste saute aux yeux. Mais comment la préciser ?

Proclos n'ayant sûrement pas copié le Scolaste, il n'y a que deux solutions possibles : ou bien le Scolaste a copié Proclos, ou bien les deux auteurs remontent à une source commune. Sans même envisager le premier cas, Reitzenstein, Kaibel et d'autres se prononcent pour le second et songent tout naturellement à l'insaisissable Didyme. Mais que faut-il au juste entendre par là ? Que Didyme, en ses *Symposiaques*, ait dressé un catalogue des étymologies de σκόλιον, on ne saurait le contester (cf. *infra*, la note 60²). Que Proclos, pour se documenter, ait lu cet ouvrage et qu'il l'ait utilisé, voilà qui est probable, et d'ailleurs conforme à l'esprit d'une recherche vraiment scientifique. Ce que je conteste, c'est la validité d'une argumentation qui identifie, purement et simplement, l'opinion de Proclos, dont Photius nous est garant, et celle de Didyme, dont il ne reste rien. C'est affirmer — et sans l'ombre d'une preuve — que Proclos a copié servilement son illustre prédécesseur. On a vu et on verra encore dans le présent *Commentaire* ce qu'il y a d'injuste à juger Proclos de cette façon.

Si Proclos et notre Scolaste remontent à une source commune, celle-ci devait nécessairement contenir la réfutation de l'étymologie κατ' ἀντίφρασιν. Didyme avait-il réfuté cette étymologie ? Je ne le crois pas. D'abord, parce qu'il en est peut-être l'inventeur (*supra*, la note 58¹⁹) ; ensuite, parce que, à côté de Proclos et du Scolaste, qui la réfutent, nous trouvons un bien plus grand nombre d'auteurs qui l'acceptent sans discussion. Étant donné le prestige qui entourait le savant aux entrailles d'airain, on peut affirmer que si Didyme avait réfuté cette étymologie κατ' ἀντί-

φρασιν, il n'y aurait eu qu'une voix, chez ses innombrables épigones, pour la rejeter par l'argument de l'euphémisme, qu'on vient de voir chez Proclos et le Scoliate.

Dès lors, la source commune que nous cherchons devrait être un grammairien assez peu connu, postérieur à Didyme et antérieur à Proclos. Ce grammairien ressemble tellement à Proclos que ce n'est sans doute pas la peine d'en chercher un autre. La chose est en tout cas fort possible, bien que nous ne soyons pas en état de dire comment le Scoliate d'Aristophane a pu connaître ce passage de la *Chrestomathie*.

60

¹ *βάρβιτον*. Ce mot désigne une sorte de lyre à cordes multiples, de forme allongée et, par conséquent, d'un diapason très grave (REINACH, p. 126), inventée selon les uns (PINDARE, fr. 110 Bowra) par Terpandre, selon d'autres (HORACE, *Odes*, I, 32, 4) par Alcée et selon d'autres encore (NÉANTHE, dans Athénée, IV, 175 E) par Anacréon. Venu probablement d'Asie (comme son nom même le donne à croire), il est le compagnon par excellence de la chanson lesbienne (ALCÉE [Horace, *l. l.*], SAPPHO, fr. 154 Bergk, ANACRÉON, fr. 143 Bergk) et il devient le compagnon de la chanson de table (*encomion* et *scolie*) ; Simonide l'employait pour chanter les Scopades et les Aleuades (THÉOCRITE, XVI, 45), Pindare le cite dans une composition (fr. 110 Bowra), qui est un *scolie*, Bacchylide l'interpelle dans un *scolie* qu'il envoie à Alexandre (fr. 20^B Snell) et Euripide (*Cycl.*, 40) en parle dans un contexte où il s'agit de chansons à boire.

Le luth ou *barbitos* est donc le mot exact qu'il fallait en l'occurrence. Or, fait digne de remarque, parmi les nombreux grammairiens anciens qui parlent du *scolie*, Proclos est *seul* à l'employer : preuve qu'il leur est supérieur pour la précision du vocabulaire.

En grec, le genre du mot *βάρβιτος* reste ambigu. Certains auteurs le font masculin, d'autres féminin ; le neutre fait son apparition aux environs de l'ère chrétienne, le premier exemple sûr * figurant dans Denys d'Halicarnasse (VII, 72,5).

* Dans LIDDELL-SCOTT-JONES, le premier exemple du neutre est attribué à Néanthe. Mais comme Athénée ne donne pas un fragment textuel, on ne peut rien en conclure, car, personnellement, Athénée employait le neutre (IV, 182 E).

La même hésitation se constate en latin (voir l'article de IHM dans le *Thes. l. lat.*). Il est masculin dans Horace, féminin dans Ovide ; les exemples où il est certainement neutre se trouvent à partir du iv^e siècle (Porphyryon, Martianus Capella, Ausone).

² ἀκροσφαλῶς συγκόπτεσθαι. Ces mots expressifs décrivent la démarche d'un homme ivre, qui chancelle en zigzaguant.

Proclos rejetait donc l'étymologie de type (β), pour admettre une variante de l'étymologie (α), fondée sur la ligne sinueuse, le zig-zag, non point du « rameau à chanter » ou de la lyre, mais des convives qui, déjà ivres, chantaient tant bien que mal en s'accompagnant au barbitos.

Le texte de Photius ne nous fournit malheureusement pas toutes les précisions que nous aurions voulu trouver ici. Il ne distingue pas entre *chansonnette* et *scolie*, ne mentionne pas la difficulté que constituait pour certains convives l'accompagnement musical. Cette conception l'éloigne de Dicéarque et le rapproche d'Aristoxène. Son étymologie appartient au type (α), comme celle d'Aristoxène et elle vaut aussi bien pour les convives qui savaient jouer de la lyre, puisque, physiquement parlant, ils étaient tous dans le même état. Dès lors (et cette incertitude tient uniquement au caractère condensé du texte), nous ne savons pas si la mention de la lyre, ou plus exactement du barbitos, doit se comprendre comme une concession au système de Dicéarque.

De qui Proclos tient-il son étymologie réaliste ? Alors que les autres, même les plus sottes, sont abondamment attestées, celle-ci ne reparait que dans un seul texte ancien, que la tradition manuscrite donne sous la forme suivante (*Et. Magnum*, 718,35) : σκόλια τὰ συμποτικά ᾄσματα. (α) Δίδυμός φησι διαφόρους ἐτυμολογίας ἐν τῷ τρίτῳ τῶν Συμποσιακῶν. Ὁρος. (β) ἀπὸ τοῦ μεθύουσι καὶ σκολιῶς ἔχουσι τὰ αἰσθητήρια ᾄδεσθαι.

J'ai montré ailleurs (*Mélanges Bidez*, p. 853-855) avec quel zèle les défenseurs de Didyme se sont attachés à rendre incompréhensible l'article, pourtant si clair, du dictionnaire. Son auteur reconnaît avoir emprunté à Oros (v^e siècle) la référence au troisième livre des *Symposiaques*, où Didyme avait accumulé les étymologies du mot σκόλιον. La phrase suivante, celle qui contient précisément l'étymologie réaliste de Proclos, se présente comme un renseignement ajouté par quelqu'un qui désirait enrichir d'un détail rare et curieux l'information trop brève sur le scolie. Elle n'a rien de commun avec les doctrines d'Oros et de Didyme.

Après ce que nous avons vu (*Introduction* p. 301 sqq), toutes les difficultés tombent, car nous connaissons bien l'activité du personnage qui a parsemé l'*Etymologicon Magnum* de notes copiées dans un manuscrit de la famille A du *Codex* 239 de Photius. C'est le même personnage qui a opéré ici, un personnage qui ne se servait même pas de la *Chrestomathie* originale, mais du modeste résumé de Photius.

Je n'ai pas besoin d'insister sur ce qu'il y a d'instructif dans le fait que les zélateurs de Didyme ont cherché et découvert la source de la phrase (b) de l'*Etymologicon Magnum* en la personne de Didyme, alors qu'elle provient, tout simplement, d'un compte rendu de la *Chrestomathie*.

³ L'étymologie proposée par Proclos exclut l'interprétation qui ferait de τὸ ἀπλούστατον un complément direct et de σκόλιον un complément attributif : ce serait, je pense, verser dans l'étymologie κατ' ἀντίφρασιν, combattue par Proclos. Je donne à τὸ ἀπλούστατον la valeur d'un adverbe, comme τὸ καλὸν = καλῶς, τὸ κάρτερον = καρτέρως, etc. (KÜHNER-GERTH, I, p. 310, note 5).

⁴ Un dernier mot sur Héliodore, dont voici l'enseignement.

P. 451,1 : παροίνιον ἐστὶ τὸ ἐν συμποσίοις ἀδόμενον εἰς προτροπὴν καὶ εἰς ὁμόνοιαν τῶν παρόντων καὶ εἰς εὐωχίαν.

P. 451,14 : σκόλιόν ἐστι ποίημα πρὸς συμποσίου συναγωγὴν εὐθέτως ἔχον ἱστορίαις καὶ παιδιαῖς οἰκείαις πότῳ συμπεπλεγμέναις· καλεῖται δὲ καὶ ἐποίνιον καὶ παροίνιον, ὡς ἀνωτέρω δεδήλωται.

Deux articles pour un seul et même genre : voilà qui ne prouve pas précisément un ordre parfait. Sur le scolie, rien que des banalités on ne peut plus vagues. Si l'on compare ces renseignements quelconques avec tout ce que Proclos avait dit d'intéressant et d'original, on admettra sans doute qu'il est bien audacieux d'utiliser le témoignage de cet Héliodore pour reconstituer la *Chrestomathie* et, à travers cette reconstitution, rebâtir l'œuvre de Didyme, que Proclos aurait démarquée : c'est cependant l'opinion qu'ont soutenue et répandue des savants qui font autorité en la matière.

¹ Je reprends à dessein un mot caractéristique employé déjà plus haut par Proclos (*supra*, la note 33²).

² Malgré la brièveté de son résumé, Photius nous fait comprendre que Proclos, en ce chapitre, n'avait sacrifié aucun aspect de la question : la παιδικὴ μουσα n'était pas la moins importante dans cette littérature spéciale.

Or, voici le paragraphe correspondant d'Héliodore (p. 450,32) : ἐρωτικόν ἐστὶ τὸ πεποιημένον εἰς ἔρωτα καὶ ἐπιθυμίαν γυναικὸς ἢ παρθένου. Si vraiment cet auteur a copié la *Chrestomathie*, on devrait, pour être juste, ajouter qu'il l'a fait d'une manière très infidèle *.

³ A quel titre les ἐρωτικά figuraient-ils dans le groupe mélique de Proclos ? C'est sans doute par le thème développé, beaucoup plus que par la forme extérieure, laquelle pouvait revêtir de multiples aspects.

Soit le fameux *Hymne à Aphrodite* de Sappho (fr. 1 Diehl) : c'est un hymne par la forme, mais un ἐρωτικόν par le fond. De même une chanson de table à sujet amoureux peut être nommée ἐρωτικόν aussi bien que σκόλιον ; pareillement, l'ἐγκώμιον de Pindare (fr. 108 Bowra) à son jeune ami Théoxène de Ténédos a plus de titres à figurer dans un recueil d'ἐρωτικὰ μέλη que dans un recueil d'ἐγκώμια ; à tout prendre, un épithalame n'est qu'une variante d'ἐρωτικόν. On pourrait sans peine allonger cette liste d'exemples.

Par conséquent, sous le nom d'ἐρωτικά, Proclos, tout comme d'autres grammairiens, devait ranger des compositions fort différentes, allant de la chanson populaire en quelques vers (comme les *chansons d'amour locriennes*) jusqu'aux œuvres les plus achevées de la lyrique chorale, en passant par l'ode légère à la manière de Sappho, d'Alcée et d'Anacréon. Toutes ces compositions étaient en mètres lyriques, ce qui exclut les compositions semi-lyriques et notamment les élégies amoureuses, si florissantes à l'époque

* Dans le cas présent, on devrait faire valoir à sa décharge que sa double qualité de chrétien et de professeur lui imposait une certaine réserve.

alexandrine. Cependant, Proclos ne pouvait négliger cette dernière période, puisqu'on y trouve encore de véritables *chansons* d'amour comme le *fragment Grenfell* (POWELL, *Coll. Alex.*, p. 177).

Ce ne sont pas les poètes eux-mêmes qui ont classé telle ou telle de leurs œuvres sous le titre *ἐρωτικά*, *ἐρωτικὰ μέλη*, *ἐρωτικὰ ᾄσματα* : ce sont là des groupements arbitraires, imaginés par les éditeurs pour faciliter la publication en livres et par les grammairiens soucieux de préciser les références bibliographiques. Nous savons qu'un des livres de l'édition de Bacchylide s'intitulait *Ἐρωτικά* (ATHÉNÉE, XV, 667 c) ; il en allait de même pour d'autres poètes lyriques.

Il y avait dans l'antiquité toute une littérature scientifique sur les *ἐρωτικά*. Dès le quatrième siècle avant J.-C., le musicologue Archytas enseignait que l'inventeur des *μέλη ἐρωτικά* était Alcman (ATHÉNÉE, XIII, 600 F). Des nombreux travaux de l'école péripatéticienne (Aristote, Théophraste, Héraclide Pontique, Ariston, etc.), il faut citer surtout les *Ἐρωτικά* de Cléarque, en deux livres au moins. Cet important ouvrage donnait des détails biographiques ou anecdotiques sur les poètes (ATHÉNÉE, XIII, 596 F), citait des fragments (ATHÉNÉE, XIII, 564 A) et proposait des théories, comme celle qui assimilait les œuvres de Sappho et d'Anacréon à des *ἐρωτικὰ ᾄσματα* (ATHÉNÉE, XIV, 639 A).

Il y avait donc là matière à développements nombreux et intéressants ; malheureusement, il nous est impossible de deviner la doctrine de Proclos et impossible de dire s'il apportait ou non des vues originales.

62

¹ Sur l'épithalame et l'hyménée, qui font l'objet des paragraphes 62 à 65, on consultera, au moins pour les références, les trois ouvrages suivants, que j'ai fréquemment utilisés :

W. KOERBER, *De Graecorum hymenaeis et epithalamiis*, diss. Breslau, 1877 ; R. SCHMIDT, *De Hymenaeo et Talasio dis veterum nuptialibus*, diss. Kiel, 1886 ; Erwin A. MANGELSDORFF, *Das lyrische Hochzeitsgedicht bei den Griechen und Römern*, diss. Giessen, 1913.

² Laissant de côté quelques tentatives isolées de créer des

vocables nouveaux *, nous constatons que, pour désigner les chants nuptiaux, deux mots surtout ont été employés, ceux-là mêmes que Proclus a examinés : *ὑμέναιος* et *ἐπιθαλάμιος*.

(1) *ὑμέναιος*, mot général et ancien, se dit du chant exécuté

(a) pendant le banquet de noces chez les parents de l'épousée (PLUTARQUE, *Qu. conv.*, IV, 3, 2 ; ATHÉNÉE, I, 5 E, etc.) ;

(b) pendant que les nouveaux mariés, accompagnés de leurs amis, se rendent en voiture jusqu'à la maison de l'époux (HOMÈRE, *Σ* 491 sqq. ; HÉSIODE, *Boucl.*, 272 sqq. ; etc.) ;

(c) pendant que le couple est retiré dans la chambre nuptiale (*θάλαμος*), gardée par un *θυρωρός*, ami de l'époux (THÉOCRITE, XVIII, 8, etc.)

Le mot *ὑμέναιος*, employé par les grands auteurs, connu par les grammairiens et techniciens, désigne donc toute poésie lyrique accompagnant un mariage, à n'importe quel moment de la cérémonie.

(2) *ἐπιθαλάμιος* (ou *ἐπιθαλάμιον*).

(a) mot particulier inventé par les grammairiens pour désigner spécialement ce qui vient d'être classé sous la rubrique *ὑμέναιος* (c) (AMMONIUS, *Diff. verb.*, s. v. *γαμήλιος*, p. 34 Valckenaer ; SCOLIASTE de Théocrite, XVIII *init.* ; etc.) ;

(b) généralisé dans le sens de *ὑμέναιος* (*Etym. Magnum*, 776,46 ; SCOLIASTE de Sophocle, *Él.*, 962 [éd. Brunck] ; etc.) ;

(c) composition non lyrique, quelquefois en vers élégiaques, dans le sens de *ὑμέναιος* (a) (LUCIEN, *Banquet*, 29,40 ; etc.) ;

(d) composition en prose, dans le sens de *ἐπιθαλάμιος* (a) (DENYS D'HALICARNASSE, *Rhét.*, IV, 1 ; HIMÉRIUS, *Or.*, I, 1 ; etc.).

D'après ces textes, *ὑμέναιος* s'emploie pour n'importe quel chant nuptial et se trouve avec ce sens chez tous les auteurs ; *ἐπιθαλάμιος* désigne spécialement un hyménée chanté devant le thalamos. Mais, tandis que *ὑμέναιος* garda toujours son sens premier, celui d'ode nuptiale, *ἐπιθαλάμιος*, mot récent créé tout

* Ainsi, pour les genres lyriques, on trouve chez les grammairiens des vocables généraux comme : *γαμήλιον μέλος* [souvenir d'Euripide, *Troy.*, 352], *γαμήλιον ᾄσμα*, *τὸ γαμήλιον*, *ὁ γαμήλιος*, *γαμήλιος ᾠδή*, *ἐπιγάμιος ᾠδή*, *γαμικὸν ᾄσμα*, *γαμικὸς ὕμνος*, et des vocables comme *ἀρμάτειον* [qui n'est pas autre chose qu'une méprise de Didyme, fr. 16, p. 245 Schmidt], *κατακοιμητικόν*, *ὄρθριον*, *ἐγερτικόν* [inventions d'un ScoliaSTE de Théocrite, XVIII *init.*]. Il faut encore mentionner, pour les genres non lyriques, le *γαμικὸς [λόγος]*, composition en prose qui, à une certaine époque, a remplacé l'ancien *ὑμέναιος* lyrique (DENYS D'HALICARNASSE, *Rhét.*, IV, 1).

exprès pour désigner une espèce d'hyménée, a pris, avec le temps, des sens multiples, qui en rendent l'étude assez difficile.

³ ἐπιθαλάμια. D'après les dictionnaires et les nombreux textes reproduits dans les ouvrages mentionnés à la note ¹, on peut déterminer avec une certaine précision l'usage des auteurs en ce qui regarde l'adjectif substantivé ἐπιθαλάμιος. Les grammairiens et techniciens ont employé assez rarement ὁ ἐπιθαλάμιος [sc. ὕμνος], plus rarement ἡ ἐπιθαλάμιος [sc. ὥδή] et très fréquemment τὸ ἐπιθαλάμιον [sc. μέλος, ᾄσμα]. Ce dernier s'est imposé, probablement aux environs de l'ère chrétienne, pour éviter une confusion avec ὁ ἐπιθαλάμιος [sc. λόγος], toujours au masculin pour désigner l'épithalame en prose *.

En employant le neutre pour le *chant* nuptial, Proclos a donc suivi l'usage des savants contemporains.

⁴ On croit plus généralement que le chœur de l'épithalame comprenait uniquement des jeunes filles. Ainsi Pindare (*Pyth.*, III, 18) parle de chœurs nuptiaux [= épithalames] exécutés au soir par des jeunes filles, amies de la mariée ; pareillement, l'épithalame de Théocrite (xviii, 2 et 22) est exécuté par des jeunes filles et le ScoliaSTE, s'inspirant du texte même, dit expressément : ᾄδουσι δὲ τὸν ἐπιθαλάμιον αἱ παρθένοι.

Néanmoins, on trouve des traces certaines d'une autre coutume. Ainsi, à propos d'épithalames matinaux, Eschyle (fr. 43 Nauck) mentionne des chœurs de jeunes gens et de jeunes filles (σὺν κόροις τε καὶ κόραις). Ainsi encore, Himérius (*Or.*, I, 21), au moment d'achever son épithalame en prose, fait mine d'appeler les chœurs pour leur laisser la parole : ἀλλὰ ποῦ μοι παρθένων, ποῦ δὲ ἡϊθέων χοροί ; ὑμῖν τῶν λοιπῶν παραχωροῦσιν οἱ λόγοι.

Ce n'est donc pas une erreur de Proclos. Son observation doit remonter soit à une connaissance directe d'usages contemporains, soit, plus vraisemblablement, à la lecture des épithalames de Sappho, considérés comme les plus parfaits modèles du genre.

⁵ C'est l'étymologie classique : ἐπιθαλάμιον = τὸ ἐπὶ τῶν

* On constate la même évolution sémantique pour le mot ἐπικήδειος, *infra*, la note 67⁴.

θαλάμων μέλος. On la retrouve chez les Scoliastes de Théocrite, (XVIII, *init.*) : ᾄδουσι δὲ τὸν ἐπιθαλάμιον αἱ παρθένοι πρὸ τοῦ θαλάμου et chez Ammonius (*Diff. verb. s., v. γαμήλιος*, p. 34 Valckenaer, où γαμήλιος est employé au lieu de ὑμέναιος) : γαμήλιος καὶ ἐπιθαλάμιος διαφέρει. ἐπιθαλάμιος μὲν γάρ ἐστι τὸ ἐπὶ τῷ θαλάμῳ τῆς γαμουμένης γραφὴν ποίημα · ὁ δὲ γαμήλιος οὐ περιώρισται χρόνῳ. Cette dernière définition est copiée deux fois dans l'*Etymologicon Gudianum* (119,23 et 200,15).

La distinction entre ὑμέναιος et ἐπιθαλάμιος remonte certainement aux grammairiens alexandrins, puisque nous la trouvons déjà appliquée par Denys d'Halicarnasse (*Rhét.*, IV, 1, p. 269,22 Usener), qui oppose de la même manière le γαμικὸς λόγος et l'ἐπιθαλάμιος λόγος en prose, successeurs de l'hyménée et de l'épithalame lyriques : ἐχόμενος (sc. ἐπιθαλάμιος λόγος) δ' ὅτι μάλιστα καὶ ἀκόλουθος <ᾗ> εἴη τοῖς γαμικοῖς τῶν λόγων, σχεδὸν εἰς καὶ ὁ αὐτὸς ὢν τῷ γαμικῷ, πλὴν τῷ χρόνῳ διαφέρων, ἐπὶ τετελεσμένοις τοῖς γάμοις λεγόμενος οὗτος · οὐ μὲν τοῖς γε ἄλλοις ἀπάδων τοῦ προειρημένου, καὶ ὥσπερ ἀντὶ ὑμεναίων ἐπαδόμενος τοῖς γάμοις.

63

¹ L'interprétation des paragraphes 63 à 65 présente de grosses difficultés, sur lesquelles les commentateurs ont gardé un prudent silence.

Nous y trouvons trois étymologies du mot ὑμέναιος, introduites

(a) celle de 63 par un φησι dont le sujet ne saurait être que Πρόκλος *,

(b) celle de 64 par le pronom οἱ δέ, avec lequel on sous-entend aisément φασι,

(c) celle de 65 par les mots ἐγὼ δὲ οἶμαι.

A qui faut-il attribuer chacune de ces étymologies ?

Il me paraît qu'on ne saurait guère hésiter sur l'interprétation d'ensemble : dans (a), il faut voir une étymologie prônée par Proclos, dans (b) une étymologie non acceptée ou non mentionnée par lui et dans (c) une étymologie que Photius estimait supérieure aux deux précédentes.

* Cf. §§ 3, 10, 16, 17, 18, 20, 21, 22, 23, 27, 32, 38.

A regarder les faits dans le détail, on constate que les étymologies (a) et (b) forment un bloc, qui, comme tel, s'oppose à (c) : car, tandis que (c) est une étymologie essentiellement linguistique, (a) et (b) se fondent sur l'existence d'un héros éponyme, et la divergence ne porte que sur l'identité de celui-ci. Il est donc probable, voire certain, que (b) devait se trouver dans Proclos en même temps que (a).

Photius s'est exprimé avec maladresse, puisqu'on pourrait croire, en le lisant superficiellement, que la *Chrestomathie* mentionnait la seule étymologie (a).

Cette maladresse apparaît moins dans le manuscrit *M*, qui, portant $\phi\alpha\sigma\iota$ au lieu de $\phi\eta\sigma\iota$ en 63, oppose nettement le groupe indissoluble (ab) à l'étymologie isolée (c). Cette variante de *M* me semble une correction voulue, si je ne m'abuse, par Aréthas, qui donnait ainsi à l'ensemble 63-64 un parfait équilibre syntaxique, sans prendre garde que la correction entraînait une nouvelle difficulté. Car, avec la correction $\phi\alpha\sigma\iota$, l'ensemble devrait s'interpréter tout autrement : dans 63-64, on aurait un résumé des théories rejetées par Proclos, et 65 serait une citation littérale de la *Chrestomathie*, $\epsilon\gamma\omega$ désignant alors Proclos.

C'est là une impossibilité.

D'abord, quand il donne un extrait littéral, Photius l'annonce généralement par $\delta\tau\iota$, qui correspond à nos guillemets.

Ensuite, l'anacoluthie serait par trop brutale, même dans le style cahotant de Photius. Il a beaucoup de défauts, mais non celui de dérouter inutilement le lecteur : quand il résume des opinions que Proclos rapportait sans les adopter, Photius s'arrange pour nous le faire comprendre, à moins qu'il ne le dise d'une manière tout à fait explicite (ainsi en 23 : $\alpha\lambda\lambda' \omicron\upsilon \tau\acute{\iota}\theta\epsilon\tau\alpha\iota$ (Proclus) $\tau\eta \alpha\iota\tau\acute{\iota}\alpha \tau\alpha\upsilon\tau\eta$).

Enfin, si le paragraphe 65 contenait une citation littérale de Proclos, nous y trouverions, à coup sûr, une phrase correcte et une idée claire : or l'analyse de ce texte révélera des incohérences de forme et des confusions de fond (*infra*, la note 65³), qui trahissent un auteur dictant rapidement, sans se reprendre. Il serait absurde de prêter à Proclos ce bafouillage improvisé qui porte si ostensiblement la marque de Photius.

A ceux qui hésiteraient à croire Photius capable de glisser une remarque toute personnelle à l'intérieur d'un résumé, je me bornerai à signaler un exemple sûr. En 409 a 9-10, on peut constater,

sur le texte original, que Photius interrompt un extrait d'Aristide par la réflexion : ἀλλὰ κατὰ τὸ πάρεργον οἶον ὥσπερ νῦν ἐγώ.

Fort heureusement pour nous, Photius se laisse rarement aller à oublier ainsi son rôle de simple informateur. On doit dire à sa décharge qu'il s'est entouré d'assez de précautions syntaxiques (φησι, οἱ δὲ, ἐγὼ δὲ) pour que le lecteur ne commette pas de confusion.

Je suis d'ailleurs persuadé que Photius a trouvé dans Proclos la *matière* de l'étymologie (c) aussi bien que les deux autres. Mais, fort intéressé par le sujet, il a voulu critiquer Proclos d'avoir retenu l'étymologie (a) comme étant la meilleure, alors que lui, Photius, aurait préféré l'étymologie (c).

² Sur ce personnage, voir le travail déjà ancien, mais fort bien fait, de R. Schmidt (*supra*, la note 62¹), que j'ai abondamment utilisé dans les notes suivantes.

³ L'unanimité était loin d'être faite sur cette filiation ; on ne connaît pas moins de quatre Muses dont Hyménaios serait le fils :

Calliope, d'après Asclépiade de Tragilos (SCOLIASTES de Pindare, *Pyth.*, IV, 313a et d'Euripide, *Rhés.*, 895) et d'après Suidas (s. v. Θάμυρις, 41 Adler),

Clio, d'après Apollodore d'Athènes (SCOLIASTE d'Euripide, *Rhés.*, 346) et d'après Hygin (p. 174 Rose),

Uranie, d'après Catulle (LXI, 2) et Nonnus (*Dion.*, XXIV, 88-89),

Terpsichore, enfin, d'après Alciphron (*Ép.*, I, 13), Tzetzés (*Chil.*, XIII, 600) et le présent passage de Proclos.

Le plus ancien texte mentionnant Hyménaios est un fragment, malheureusement très mutilé, de Pindare (fr. 126 Bowra) : il y est question de trois déesses, ou plus probablement de trois Muses, qui, à tour de rôle, déplorent la mort de Linos, d'Hyménaios et d'Ialémos — créant ainsi les trois genres littéraires qui portent ces noms. Mais le poète ne précisait pas de quelles Muses ces personnages étaient les fils* : cela expliquerait les divergences qu'on vient de voir.

* Cf. HÉSYCHIUS, s. v., ὑμήν [reproduit dans la seconde moitié de l'article

Proclos est donc, jusqu'à plus ample information, le premier à considérer Hyménaios comme un fils de Terpsichore, mais nous ignorons s'il a inventé cette filiation ou s'il l'a reprise à un autre.

⁴ Ici encore, les renseignements ne brillent pas par la cohésion et il est instructif de cataloguer toutes ces divergences.

a. D'après Pindare (fr. 126 Bowra), Hyménaios mourut alors qu'il commençait à peine à goûter la joie du mariage.

b. D'après Servius (*Ad Aen.*, I, 651), Hyménaios mourut le jour de ses noces par l'écroulement de la maison (*oppressus ruina*).

c. D'après les Orphiques (SCOLIASTES de Pindare, *Pyth.*, III, 96 et d'Euripide, *Alc.*, I, APOLLODORE, III, 121 Wagner [avec les notes critiques]), Hyménaios aurait été ressuscité par Asclépios.

d. D'après Eustathe (*Σ* 493, 1157, 16), Hyménaios était un jeune homme d'une beauté extraordinaire, qui mourut prématurément. Bien qu'Eustathe ne le dise pas d'une manière explicite, il faut comprendre : le jour même de ses noces.

e. Cornelius Balbus (*Schol. Flor. Aen.*, IV, 127) faisait de lui un musicien, qui mourut brusquement aux noces de Dionysos et d'Althaea.

f. Enfin, un commentateur anonyme de Virgile (*Schol. Lemovicensia Buc.*, VIII, 30) le considère comme un chanteur qui perdit la voix tandis qu'il chantait (*vocem perdidisse cantando*) aux noces de Dionysos et d'Ariane.

On voit que, à l'exception du dernier *, tous ces auteurs font mourir Hyménaios d'une manière plus ou moins tragique.

Proclos s'oppose ainsi à tous les témoignages quand il déclare que le jeune homme disparut (*ἀφανῆ γενέσθαι*). Sauf le détail relatif à sa nationalité [qui résulte d'une confusion, cf. *infra*, la note 64¹], nous retrouvons cet enseignement dans Tzetzès (*Chil.*, XIII, 599) :

οἱ μὲν Ἀργεῖον λέγοντες Ὑμέναιον τυγχάνειν

Et. Gudianum, 540, 9] ... ἀπὸ τοῦ † ἡμῆσης † παιδὸς ἢ ἀπὸ, etc., où, avec une assez grande vraisemblance, M. Schmidt propose de lire τῆς μούσης : mais de quelle Muse ? Nous l'ignorons.

* Comme me le fait judicieusement observer mon ami Delatte, cette variante unique remonte sans doute à une confusion entre ἀφανής et ἄφωτος, commise soit par un copiste de la source grecque, soit par le Scoliate de Virgile. Mais il ne nous est pas possible de déterminer avec précision la nature de la parenté qui unirait Proclos et la source grecque du Scoliate.

παῖδα τῆς Τερψιχόρας δ' ἐκ παστοῦ ἠφανισμένον.

Comme il contient également la filiation Terpsichore-Hyménaios (*supra*, la note ³), nous devons admettre que Tzetzés a connu, d'une manière ou d'une autre, l'opinion de Proclus.

⁵ Dans cette partie de son livre, Proclus donnait donc l'étymologie du mot ὑμέναιος. Il l'expliquait en partant du refrain bien connu : Ὕμῃν ὦ Ὑμέναιε ou Ὕμῃν Ὑμέναι' ὦ, qui, traditionnellement, caractérisait le chant de mariage, et il s'efforçait d'interpréter le mot Ὑμέναιε de ce refrain. Il le considérait comme le vocatif du nom propre Ὑμέναιος. Le jour même de son mariage, Hyménaios, fils de la Muse Terpsichore, disparut tout à coup. Les convives, remplis de chagrin (πόθος), se mirent à sa recherche (ζήτησιν) et crièrent, le cherchant partout : Ὑμέναιε, ὦ Ὑμέναιε. On comprend maintenant pourquoi Proclus ne pouvait adopter aucune des variantes qui faisaient mourir Hyménaios — car alors la ζήτησις eût été inutile et ridicule.

Telle était donc l'explication proposée par Proclus. On peut, certes, la critiquer, mais on doit reconnaître qu'elle est simple et intéressante. En outre — jusqu'à preuve du contraire — on ne la trouve nulle part ailleurs. Il est assez probable que Proclus y a pensé en lisant quelque « catastérisme » alexandrin, aujourd'hui perdu, qui racontait l'histoire miraculeuse d'Hyménaios, fils de la Muse Terpsichore, disparu mystérieusement le jour de ses noces et devenu un hôte des régions célestes.

Ce passage de Proclus semble avoir été dédaigné par la science moderne ; quand elle ne le dédaigne pas, elle s'ingénie à le comprendre de travers. Ainsi, dans l'ouvrage de Smyth, qui ne cite jamais un texte intégral, on lit ceci (p. CXVIII) : *Proklos tells us, though the statement probably holds true only of the later Attic songs, that the nuptial song contained expressions of longing for the youth Hymenaios, who had vanished never to return.* Proclus n'a jamais dit cela, même dans le texte, très résumé, de Photius.

¹ Les témoignages sur ce second Hyménaios ne diffèrent pas moins que les témoignages sur le premier.

a. D'après les Scoliastes d'Homère (AB en Σ 493) et Eustathe

(1157, 21), Hyménaïos était un jeune Argien qui, venu à Athènes, arracha aux mains de pirates pélasges une troupe de jeunes Athéniennes ; quand celles-ci se marièrent, elles chantèrent, en invoquant leur sauveur, un hymne qui fut appelé *hyménée*.

b. Tzetzés (*Chil.*, XIII, 601) : Hyménaïos est un jeune Athénien qui, ayant découvert des jeunes filles dérobées par des brigands, persuada ceux-ci de les épouser légalement.

c. Donat (Térence, *Adelph.*, v, 7, 6) : Hyménaïos est un courageux Athénien, qui arracha les jeunes filles aux mains de brigands ravisseurs et les ramena sauvées en leur patrie.

d. Servius (*Ad Aen.*, I, 651) : Hyménaïos, à Athènes, au milieu de guerres cruelles, délivra des jeunes filles.

e. Enfin, un commentateur de Virgile (*Schol. Flor. Aen.*, IV, 99) et le pseudo-Lactantius Placidus (Scolie à Stace, *Théb.*, III, 283) en font un vrai roman. Hyménaïos d'Athènes, éphèbe beau comme une femme, suivait partout une jeune fille noble, que sa basse extraction lui interdisait d'épouser. Comme, au cours des mystères d'Éleusis, les jeunes filles avaient été enlevées par des pirates, Hyménaïos, resté avec elles, tua tous les ravisseurs. Puis il rentra seul à Athènes, où il offrit de ramener la troupe à condition qu'il pût épouser celle qu'il aimait. Cela se fit ainsi. Et comme ce mariage fut heureux, les Athéniens décrétèrent que, dans tous les mariages, la mention d'Hyménaïos serait obligatoire.

Tous ces textes — R. Schmidt (p. 12-15) l'a bien montré — se ramènent à une légende d'origine athénienne, et la mention d'un Hyménaïos argien (a) n'est qu'une refonte ultérieure. Quant à l'histoire romanesque (e), on doit la considérer comme une amplification (due à quelque élégie alexandrine) du thème plus ancien de la légende.

² L'explication qu'on vient de lire était donc rapportée dans la *Chrestomathie* à titre documentaire, puisque Proclos en adoptait une autre. Il se peut que Proclos ait rappelé cette théorie et d'autres encore avant de donner la sienne (comme en 23 pour les *Chants Cypriens*) et que Photius les ait citées dans un ordre différent.

³ Cette seconde étymologie s'écarte complètement de celle que Proclos vient d'adopter. Elle se fonde sur la prétention des

Athéniens qui revendiquaient l'honneur d'avoir les premiers institué le mariage légal : les brigands de la légende, ce sont les Pélasges, auquel on attribuait le rite ancien du mariage par rapt. On rapporta donc à un Athénien, nommé Hyménaios, le mérite d'avoir instauré ce changement dans les mœurs, et c'est pour l'honorer (κατὰ τιμήν) qu'on l'invoquait dans les cérémonies nuptiales.

Cette opinion, reproduite et non adoptée par Proclos, se ramène sans doute à quelque savant commentaire alexandrin ou encore à une élégie étiologique de la même époque.

65

¹ C'est Photius qui parle (*supra*, la note 63¹) : cela ne signifie pas nécessairement que Proclos ne mentionnait pas l'étymologie qu'on va lire. Au contraire, il serait invraisemblable que notre savant grammairien eût passé sous silence une explication devenue en quelque sorte classique. Parmi les étymologies énumérées par Proclos, Photius a tenu à marquer sa préférence pour celle-ci ; mais il s'est exprimé avec une maladresse imputable au fait qu'il dictait en hâte, sans corriger son improvisation.

² Différant en cela des deux autres, la présente étymologie ambitionne de donner à ὑμέναιος une explication linguistique. Pour l'apprécier à sa valeur exacte, passons d'abord en revue les autres auteurs qui rapportent une étymologie analogue ou identique (cf. R. SCHMIDT, p. 21, note 2).

a. Un assez grand nombre d'auteurs (Servius, Donat, Isidore de Séville, Eustathe, Tzetzés, Scoliaſtes d'Homère et de Sophocle) considèrent ὑμέναιος comme un dérivé de ὑμήν, *membrana virginalis*.

b. D'autres (*Et. Magnum*, 776, 42, *Et. Gudianum*, 540, 9, EUSTATHE, 1157, 17) considèrent ὑμέναιος comme l'élargissement d'un mot supposé *ὕμναιος, apparenté à ὕμνος. Cette explication est rejetée par l'*Etymologicon Magnum* avec l'observation péremptoire : οὐ πᾶς ὕμνος ὑμέναιος καλεῖται.

c. A la précédente se rattache étroitement une étymologie ὑμέναιος : ὕμνος νέος, rapportée par Tzetzés (*Chil.*, XIII, 590), qui, d'ailleurs, la rejette comme fausse.

d. Vient ensuite l'étymologie par excellence (HÉSYCHIUS, s. v. ὑμήν ; *Et. Magnum*, 776,41 ; *Et. Gud.*, 540,9 [deux fois] ; SCOLIASTES ABT en Σ 493 ; EUSTATHE, 1157,18 ; TZETZÈS, *Chil.*, XIII, 597 ; CRAMER, *An. gr. Paris.*, IV, 160 ; THÉOGNOSTOS dans CRAMER, *An. Oxon.*, II, 52), d'après laquelle ὑμέναιος viendrait de ὁμοῦ ναίειν, comme si c'était une déformation de *ὁμόναιος. Voici l'exposé le plus complet et le plus clair de cette étymologie, tel qu'il figure dans les *Canones* de Théognostos [IX^e siècle] : ἐτυμολογοῦσι δὲ τὸ ὄνομα ἀπὸ τοῦ ὁμοῦ ναίειν, ὁμόναιος, καὶ τροπῇ αἰολικῇ τοῦ ὀ εἰς ὕ, καὶ τοῦ κατὰ τὸ μέσον ὀ εἰς ἑ, ὑμέναιος. D'après cette doctrine, ὑμέναιος serait la transcription éolienne d'un mot supposé *ὁμόναιος, l'hyménée étant ainsi le *chant de la cohabitation*. La τροπῇ αἰολικῇ explique fort bien qu'on ait ὕμ- au lieu de ὁμ-, l'*upsilon* en ce dialecte tenant la place de l'*omicron* à l'initiale devant labiale ; mais elle n'explique pas qu'on ait ὕμέ- au lieu de ὁμό-. Néanmoins, il y avait dans cette sottise tant de clinquant scientifique qu'elle rencontra un énorme succès dans le monde des grammairiens, surtout des byzantins.

e. Reste une dernière étymologie, beaucoup moins populaire (SCOLIASTES BT en Σ 493, HÉLIODORE, 450,25) : ὑμέναιος ὁ ἐπὶ ὁμονοίᾳ ᾄδόμενος.

Elle diffère de la précédente, mais elle lui ressemble en ce qu'elle fait également appel à une τροπῇ αἰολικῇ pour que ὑμέναιος puisse évoquer un *chant de concorde* (ὁμόνοια).

³ Voici comment j'interprète cette phrase improvisée et raboteuse, rebelle à toute traduction littérale.

Le verbe déclaratif οἶμαι a sous sa dépendance les deux infinitifs ὑπάρχειν et συνεύχεσθαι, dont le premier a pour sujet la notion d'« hyménée » contenue dans le contexte précédent, et dont le second a pour sujet l'indéfini « on », lequel est également sujet de l'apposé explicatif παραπλέκοντας. Pour le reste, il me semble qu'il faut considérer τοῖς συνιοῦσι comme un substantif (= *les conjoints*) * plutôt que comme un participe introduisant le

* Les dictionnaires et les lexiques citent bon nombre d'exemples de ce verbe dans un contexte où il est question de mariage. Mais l'emploi absolu du participe substantivé ne se retrouve pas ailleurs : il ne me paraît cependant pas contraire au génie de la langue. Si on n'acceptait pas cet emploi du mot, il faudrait, pour rétablir le sens, corriger γάμου en γάμον.

complément *πρὸς γάμου κοινωνίαν* (= ceux qui contractent la communauté conjugale) : non que cette dernière construction soit impossible (car, à première vue, elle est même plus naturelle), mais elle laisserait *μετὰ φιλοστοργίας* sans emploi, voilant ainsi l'étymologie que Photius entend suggérer. Il en résulte que *πρὸς γάμου κοινωνίαν μετὰ φιλοστοργίας* doit s'interpréter comme équivalant à *ἵνα ἐν γάμοις κοινωνῶσι μετὰ φιλοστοργίας*.

Soit donc, pour la première partie de la phrase :

Quant à moi, voici mon opinion : hyménée est une exclamation pour présager (*προσαναφώνησιν*) une vie de bonheur, et on se joint aux prières des époux pour qu'ils trouvent dans le mariage une communauté accompagnée de tendresse, en introduisant *, pour exprimer sa prière, une tournure en dialecte éolien.

Cela signifie que *ὕμεναιε* est la transcription, en dialecte éolien, d'un mot qui contient un vœu de bonheur, et qu'en le prononçant, on souhaite que l'union conjugale soit accompagnée de tendresse, d'affection réciproque, de concorde.

Vient alors l'explication : *οἶον ὕμεναίειν καὶ ὁμονοεῖν*, où les deux infinitifs dépendent de l'idée contenue dans *συνεύχεσθαι*, et dont le premier, *ὕμεναίειν*, doit s'interpréter en fonction de sa forme éolienne, soit :

c'est-à-dire (qu'on leur souhaite) *d'habiter en commun* (*ὕμεναίειν*) *et d'avoir la concorde* (*ὁμονοεῖν*) *en demeurant toujours ensemble*.

Nous trouvons donc ici, mêlées et confondues, les deux étymologies distinctes *d* et *e* de la note ² : *ὁμοῦ ναίειν* et *ὁμονοεῖν*, l'accent étant spécialement mis sur l'idée de *concorde*, qui apparaît comme un accompagnement, sinon comme une conséquence de *ὁμοῦ ναίειν*.

Photius devait choisir entre deux opinions qui avaient, l'une et l'autre, un fondement linguistique, la première interprétant *ὕμεναιος* comme une transcription de *ὁμόναιος*, et la seconde voyant dans *ὕμεναίειν* une transcription de *ὁμονοεῖν*. Or, il semble que notre auteur acceptait l'équation linguistique *ὕμεναιος* = *ὁμόναιος*, tout en refusant de croire qu'on pût dire simplement à des nouveaux mariés : *allez vivre ensemble* ; d'autre part,

* Littéralement : *en intercalant (en insérant) cette prière en dialecte éolien*, comme nous dirions que *Kyrie eleison* est une insertion grecque dans le latin de la messe.

il repoussait l'équation $\acute{\upsilon}\mu\epsilon\nu\alpha\acute{\iota}\epsilon\iota\nu = \acute{\omicron}\mu\omicron\nu\omicron\epsilon\acute{\iota}\nu$ *, tout en acceptant le bien-fondé psychologique d'une explication de $\acute{\upsilon}\mu\epsilon\nu\alpha\iota\epsilon$ comme un souhait de concorde.

Voilà tout ce que je comprends dans cette phrase informe de Photius, et je ne sais trop comment reconstituer ce qui, dans le texte de la *Chrestomathie*, a pu déclencher cette remarque de son abrégiateur. Si, comme je le crois, l'explication personnelle à Proclos se trouve résumée en 63, il devait (comme il le fait ailleurs [23, 30, 59]) dire pourquoi il rejetait les autres : on peut donc supposer qu'il condamnait l'étymologie $\acute{\omicron}\mu\omicron\upsilon \nu\alpha\acute{\iota}\epsilon\iota\nu$ comme trop banale ou trop insignifiante, et l'étymologie $\acute{\omicron}\mu\omicron\nu\omicron\epsilon\acute{\iota}\nu$ comme linguistiquement impossible. Ayant à résumer tout cela, Photius aura pensé que chacune d'elles contenait une parcelle de vérité et qu'il suffisait de les contaminer pour avoir une étymologie idéale. De là viendrait la maladresse insigne de cette phrase, que Photius ($\acute{\epsilon}\gamma\omega \delta\acute{\epsilon} \omicron\acute{\iota}\mu\alpha\iota$) a eu l'honnêteté de ne pas imputer à son modèle.

⁴ $\acute{\omicron}\mu\acute{\omicron}\sigma\epsilon \nu\alpha\acute{\iota}\omicron\nu\tau\alpha\varsigma$: on s'attendrait plutôt à $\acute{\omicron}\mu\omicron\upsilon \nu\alpha\acute{\iota}\omicron\nu\tau\alpha\varsigma$, qu'on trouve dans tous les textes donnant cette étymologie. L'adverbe de mouvement s'explique par le fait qu'il y a ici, comme souvent, une confusion avec l'adverbe de repos (cf. KÜHNER-GERTH, I, p. 545, Anmerk. 4 b).

Cette variante caractéristique ne se retrouve que dans un seul autre texte, dans une partie de l'article $\acute{\upsilon}\mu\epsilon\nu\alpha\iota\omicron\varsigma$ de l'*Etymologicon Magnum* : cela ne saurait nous étonner, puisque nous avons vu (*Introduction*, p. 308) que le lexicographe a emprunté bon nombre de phrases au *Codex* 239. Il écrit, en effet : $\acute{\alpha}\pi\omicron \tau\omicron\upsilon \acute{\omicron}\mu\omicron\nu\omicron\epsilon\acute{\iota}\nu \tau\omicron\upsilon\varsigma \nu\upsilon\mu\phi\acute{\iota}\omicron\upsilon\varsigma \acute{\omicron}\mu\acute{\omicron}\sigma\epsilon \nu\alpha\acute{\iota}\omicron\nu\tau\alpha\varsigma$. Ce texte est pourtant instructif : son auteur comprenait la phrase de Photius comme elle vient d'être interprétée dans la note précédente.

⁵ Après ces longs commentaires sur l'épithalame et l'hyménée, voyons l'enseignement d'Héliodore.

Il ne définit pas l'épithalame, mais seulement l'hyménée (450,25) : $\acute{\upsilon}\mu\epsilon\nu\alpha\iota\acute{\omicron}\varsigma \acute{\epsilon}\sigma\tau\iota \tau\acute{\omicron} \acute{\epsilon}\iota\varsigma \gamma\alpha\mu\omicron\upsilon\nu\tau\alpha\varsigma \acute{\alpha}\delta\acute{\omicron}\mu\epsilon\nu\omicron\nu, \acute{\omicron}\mu\acute{\omicron}\nu\omicron\iota\alpha\nu \pi\epsilon\rho\iota\acute{\epsilon}\chi\omicron\nu$. Après tout ce qu'on vient de lire, et surtout si on accepte

* Car s'il l'avait acceptée, sa phrase eût été plus claire, et les mots $\acute{\alpha}\epsilon\iota \acute{\omicron}\mu\acute{\omicron}\sigma\epsilon \nu\alpha\acute{\iota}\omicron\nu\tau\alpha\varsigma$ eussent été parfaitement inutiles.

mon interprétation des paragraphes 63 à 65, on ne fera sans doute aucune difficulté pour admettre que cet auteur ne mérite vraiment pas la réputation qui lui a été faite de refléter fidèlement la *Chrestomathie* de Proclos et de constituer, à côté de Photius, un témoin digne de confiance.

66

¹ Sur le sille, voir : C. WACHSMUTH, *Sillographorum graecorum reliquiae*, Leipzig, Teubner, 1885 ; H. DIELS, *Poetarum philosophorum fragmenta*, Berlin, Weidmann, 1901, p. 181 sqq. ; ALY, *RE*, III A, 97.

² Si l'on est d'accord pour définir le sille comme un poème contenant des railleries à l'adresse de certains personnages, on ne s'accorde guère, en revanche, sur la forme qu'il devait revêtir.

Pour m'en tenir à la théorie d'Aly, les choses se seraient passées de la manière suivante. Timon de Phlionte aurait lui-même dénommé *σίλλοι* les hexamètres parodiques où il prenait à partie les philosophes ; comme, d'autre part, Xénophane de Colophon avait également écrit des parodies sur les philosophes, on aurait, après coup, donné aussi le nom de *σίλλοι* aux compositions de Xénophane ; en outre, un grammairien alexandrin aurait attribué le même nom à certaines compositions homériques de caractère parodique. Mais cette théorie n'a pas rencontré une approbation unanime, et W. Schmid, par exemple (*Gesch. d. gr. Lit.*, I, 1, Munich, Beck, 1929, p. 310, n. 4), pense que Timon aurait repris le mot à Xénophane.

Un seul point sur lequel les érudits paraissent d'accord : c'est que les silles étaient des compositions parodiques en hexamètres. Par là, nos modernes historiens de la littérature s'opposent nettement à Proclos, qui place les silles dans la poésie lyrique, voire dans la poésie lyrique chorale. Smyth (p. xxv, note 3) déclare péremptoirement : *the sillos is not a melic poem*. Sans l'ombre d'une preuve, Wachsmuth (p. 7) prétend qu'en cela, Proclos est tributaire du *Περὶ λυρικῶν ποιητῶν* de Didyme, et va jusqu'à ajouter : *sed in hac distributione neque formae neque naturae ulla ratione habita idcirco solum inter μέλη relatus est sillus, quod ut ὕμνος deorum, ἐγκώμιον hominum laudes ita σίλλος hominum vituperationes continet*.

Autant dire que Proclos (ou, plus exactement, Didyme, puisque Proclos, une fois encore, n'aurait fait que reproduire son prédécesseur), autant dire que Didyme, ne sachant plus où caser ces genres de compositions, les introduisit arbitrairement dans la catégorie lyrique. Je ne saurais souscrire à cette explication simpliste, pas plus que je n'admets l'opinion d'Aly, d'après laquelle il n'y aurait pas avant Tzetzès de textes attestant l'existence de sillographes autres que Xénophane et Timon.

Pour ce dernier point, je présenterai une simple remarque sur un détail qu'on a trop négligé. A l'époque de Tibère, le grammairien Apollonidès de Nicée avait écrit un *Ὑπόμνημα εἰς τοὺς σίλλους*, dans lequel il donnait, notamment, la biographie des sillographes ; or, l'ouvrage comportait plusieurs livres, et Timon de Phlionte était étudié dans le premier (DIOGÈNE LAËRCE, IX, 109) : ou je me trompe fort, ou c'est là un indice suffisant pour croire qu'après Timon, il y eut encore des auteurs auxquels les spécialistes donnaient le nom de *sillographes*.

Reste l'affirmation selon laquelle le sille n'aurait jamais été un genre lyrique. Je ferai observer à ce propos que Proclos n'est pas le seul auteur qui place les silles dans les μέλη. Bien entendu, j'élimine le témoignage de l'*Etymologicon Magnum* et celui de Michel Italicos, inspirés l'un et l'autre de notre *Codex* 239 (cf. *Introduction*, p. 307, 326). J'écarte aussi le texte d'Héliodore (p. 451, 23) : σίλλος ἐστὶ ποίημα λειδορίαν κατὰ τινος περιέχον, parce qu'on ne saurait en conclure avec certitude que ποίημα doive y avoir le sens de ᾄσμα, et cela d'autant moins que cet auteur a même prévu une place pour la prose dans sa revue des genres lyriques (cf. *supra*, la note 56a). Ces textes éliminés, il reste que Pollux (IV, 53) mentionne le sille parmi les genres lyriques, après le scolie et le thrène, et, enfin, que Phrynichus (BEKKER, *An.*, I, 36, 19) écrit : διασιλλοῦν καὶ διασιλλῶσαι σημαίνει τὸ διασῦραι καὶ χλευάσαι· σίλλοι γὰρ ᾄσματα χλευαστικά.

Laissant donc les théories qui font intervenir un Didyme, auquel on peut tout prêter, et nous retranchant derrière des textes dignes de foi, nous dirons que Proclos n'a pas commis de bévue : il y a eu des silles lyriques, mais ces œuvres ont complètement disparu.

Le fait que Proclos en parle immédiatement après les chants nuptiaux ne paraît pas fortuit, si on se rappelle un fragment célèbre (124 Diehl) où Sappho raille un θυρωρός :

Le portier a des pieds longs de sept toises et des sandales faites de cinq cuirs de bœufs ; dix savetiers y ont travaillé.

Ce fragment « sillographique » inspire à Démétrius (*De eloc.*, 167, p. 37,28 Radermacher) des réflexions qui valent d'être citées en entier : ἄλλως δὲ σκώπτει (Sappho) τὸν ἄγροικον νυμφίον καὶ τὸν θυρωρὸν τὸν ἐν τοῖς γάμοις, εὐτελέστατα καὶ ἐν πεζοῖς ὀνόμασι μᾶλλον ἢ ἐν ποιητικοῖς, ὥστε αὐτῆς μᾶλλον ἐστὶ τὰ ποιήματα ταῦτα διαλέγεσθαι ἢ ἄδειν, οὐ δ' ἂν ἀρμόσαι πρὸς τὸν χορὸν ἢ πρὸς τὴν λύραν, εἰ μὴ τις εἴη χορὸς διαλεκτικός.

Je pense que si l'on avait médité ce texte de Démétrius, on aurait été moins prompt à accuser Proclos d'avoir commis une erreur en rangeant les silles parmi les compositions lyriques : la grande Sappho elle-même n'avait pas craint de ridiculiser ses personnages et de se moquer d'eux en une langue vulgaire, plus voisine de la prose que de la poésie.

³ Comme l'a très bien montré Kaibel (p. 39), il faut résolument écarter l'ingénieuse correction de Schott, admise encore par Wachsmuth (p. 7) : *πεφασμένως*. Cela signifierait que, dans le sille, l'outrage et la raillerie seraient *aperte dicta*. Wachsmuth est cependant obligé de faire une grave réserve (p. 7, note 2) : ... *sillorum irrisio manifesta est, etsi per amphibolias et deflexos Homericos versus homines punguntur*. Comment une raillerie pourrait-elle être « évidente » si elle commence par se cacher sous le manteau de l'équivoque et de la parodie ? Il vaut mieux s'en tenir au texte traditionnel, même s'il présente des difficultés d'interprétation. Les manuscrits de Photius et l'*Etymologicon Magnum*, qui copie un parent de A, portent *πεφεισμένως*. Dans le grec de l'époque impériale, cet adverbe avait le même sens que *φειδομένως*, avec mesure, modérément, en prenant des précautions. Cela doit signifier que le sille contenait des injures et des railleries dites avec certains ménagements pour les personnes (cf. la note ⁴). Tel que le concevait Proclos, un sillographe n'aurait donc pas écrit comme Boileau :

*Je ne puis rien nommer, si ce n'est par son nom,
J'appelle un chat un chat, et Rolet un fripon.*

Il faut déplorer que Photius ait été si avare de détails en résumant ce chapitre vraiment original de la *Chrestomathie*. Car non seulement Proclos y mentionnait des silles lyriques assurément

moins connus que les hexamètres parodiques de Timon, mais il leur prêtait encore une particularité qui semble peu conforme à l'idée que nous nous faisons du genre.

On aura remarqué que cette caractéristique importante du genre manque dans la définition donnée par Héliodore (*supra*, la note ²) : cela ne saurait étonner que ceux qui ont vu dans cet obscur grammairien un témoin de premier ordre pour reconstituer la *Chrestomathie*.

⁴ Sur cette construction rare, voir *Introduction*, p. 243 : le génitif ἀνθρώπων dépend de πεφεισμένως et non de λoidορίας καὶ διασυρμους, comme paraît l'avoir compris Aréthas, auteur de la transposition de πεφεισμένως avant λoidορίας.

67

¹ En cet endroit du texte, Westphal annonce par les mots τὸ δὲ ἐπικήδειον... le paragraphe qu'il croit perdu de notre *Codex* 239. Je ne crois pas à l'existence d'une lacune, puisque, aussi bien, la définition de l'épicédie est clairement donnée par opposition à celle du thrène.

² Rappelons que les funérailles à l'époque classique comprenaient essentiellement trois cérémonies :

- l'exposition du corps (πρόθεσις)
- le transport (ἐκφορά)
- l'ensevelissement (τάφος).

Il y avait, en outre, des cérémonies sur la tombe les troisième, neuvième et trentième jours et, enfin, au jour anniversaire.

Dès la plus haute antiquité, les funérailles durent s'accompagner de chants et de lamentations, exécutés dans une tessiture aiguë et qui portaient le nom de θρήνοι. Comme d'autres genres lyriques, le thrène ne fut d'abord qu'une improvisation plus ou moins adroite, avant de devenir, sous l'influence des grands compositeurs, une œuvre d'art à lois fixes. Les maîtres du genre furent Simonide et Pindare : dans les éditions alexandrines de chacun d'eux, un livre portait le titre de Θρήνοι, comme en témoignent les citations parvenues jusqu'à nous.

³ Des deux mots employés ici, *θρῆνος* est le plus ancien et signifie *lamentation sur un mort, chant funèbre*. Tels sont les chants qui accompagnent les funérailles d'Hector dans l'*Iliade* (Ω 720 sqq.) et celles d'Achille dans l'*Odyssée* (ω 60 sqq.). Pindare, les Tragiques, Hérodote, Platon, Aristote emploient le mot dans ce sens, tout comme les grands éditeurs alexandrins qui intitulerent *Θρῆνοι* certaines compositions lyriques de Simonide et de Pindare (*supra*, la note ²).

⁴ Le mot *ἐπικήδειος*, comme sa formation en témoigne, appartient à une couche plus récente de la langue.

a. En tant qu'adjectif, on ne le trouve pas avant Euripide (*Tr.*, 514) et Platon (*Lois*, VII, 800 E), qui l'emploient dans l'expression *ἐπικήδειος ὠδή*, *chant funèbre*, où l'on doit voir une périphrase équivalant à *θρῆνος*, employé en d'autres passages par ces deux auteurs.

b. En tant que substantif indépendant, *ὁ ἐπικήδειος*, ou, plus souvent, *τὸ ἐπικήδειον* date de l'époque alexandrine pour désigner un poème de deuil ou de consolation, écrit en hexamètres ou en distiques élégiaques, tels ceux que composèrent Aratus, Euphorion, Parthénios. On observe que Plutarque emploie couramment *ἐπικήδειον* dans le sens d'*épigramme funéraire* en distiques élégiaques *. On a vu (*supra*, la note 24⁴) que cet enseignement se donnait encore dans les écoles byzantines.

c. A une époque plus tardive, l'adjectif, sous la forme substantivée *ἐπικήδειος* (sc. *λόγος*) désigne un éloge funèbre en prose (ARISTIDE, *Or.* XI ; PHILOSTRATE, *V. Apoll.*, IV, 45), analogue à l'*ἐπιτάφιος* dont les rhéteurs enseignaient les recettes (DENYS D'HALICARNASSE, *Rh.*, 6, 1 p. 277, 6 Usener).

Nous avons constaté la même évolution sémantique en étudiant le mot *ἐπιθαλάμιος* (*supra*, la note 62³).

⁵ Proclus voit donc dans l'épicédie et le thrène deux genres lyriques différents : l'épicédie est chanté aux funérailles, corps présent, tandis que le thrène est un chant de deuil, dans la plus large extension du terme.

D'où vient cette distinction ? Partant du texte parallèle d'Am-

* Pour les références, voir *Mélanges Navarre*, p. 384.

monius (*Diff. verb.*, p. 54 Valckenaer), j'ai étudié le problème avec tout le détail voulu (*Mélanges Navarre*, p. 383-394) : qu'il me soit permis de résumer ici mes conclusions.

A l'origine, on ne connaît qu'un seul mot, *θρῆνος*, pour désigner les chants réellement exécutés à l'occasion de funérailles. Le mot *ἐπικήδειος* apparaît dans la langue classique comme un adjectif avec sa valeur étymologique, *funèbre*, *funéraire*. Devenu substantif à l'époque alexandrine, il désigne un poème de consolation, un éloge funèbre, en hexamètres ou en distiques élégiaques, qui n'a plus d'attaches directes avec les cérémonies des funérailles. Tel était encore, au premier siècle avant notre ère, l'enseignement d'Aristoclès de Rhodes, dont on retrouve un écho dans Plutarque.

Vint alors la théorie de Démoléon, revue et corrigée par Didyme (*supra*, la note 25¹⁷), d'après laquelle les plus anciens thrènes étaient des compositions lyriques en distiques élégiaques.

Dès lors, si l'on voulait conserver la distinction que la langue courante avait établie entre *θρῆνος* et *ἐπικήδειον*, il fallait changer le sens du mot *ἐπικήδειον*. C'est ce que fit le grammairien Tryphon, contemporain d'Auguste et de Tibère : l'épicédie devenant un genre lyrique, il suffisait de lui donner son sens étymologique pour le distinguer du thrène. Et ainsi, Tryphon prétendit que l'épicédie est un thrène exécuté au cours de l'une ou l'autre cérémonie de l'enterrement (*ἐπὶ + κῆδος*).

C'est cette définition de l'épicédie propre à Tryphon que nous trouvons dans la *Chrestomathie* de Proclos et dans l'article de l'*Etymologicon Magnum* emprunté au résumé de Photius (*Introduction*, p. 306). On le retrouve encore chez Servius (*Buc.*, v, 14), Ptolémée d'Ascalon (publié dans l'*Hermès*, 22 (1887), p. 404,7) et Héliodore (450,26). Mais cela ne fit pas disparaître l'ancienne définition d'Aristoclès, qui conserva ses fidèles.

Par conséquent, Proclos a suivi ici l'enseignement de Tryphon ; nous avons vu précédemment (*supra*, la note 25³) qu'il a repris la théorie de Démoléon-Didyme, quand il déclare qu'à l'origine le mot *ἔλεγος* était employé pour désigner ce qui, plus tard, fut nommé *θρῆνος*. Doit-on reprocher à Proclos d'avoir utilisé Didyme dans un chapitre de son livre, Tryphon dans un autre, et trouver qu'en agissant de la sorte il a manqué de logique ? Nullement. Car du seul fait qu'il rangeait l'épicédie au nombre des genres lyriques, Proclos devait adopter la théorie

qui supposait que les thrènes primitifs étaient des distiques élégiaques chantés.

⁶ Un dernier mot sur l'usage que Kaibel a fait du témoignage d'Héliodore. Je me borne ici à l'essentiel, renvoyant pour le détail, assez confus, à l'article cité dans la note ⁵.

Dans le résumé de Proclos dicté par Photius, Kaibel ne retient que l'épicédie, exactement comme si Photius avait omis de définir le thrène. Le résumé de Tryphon donné par Ammonius subit une ablation analogue : non seulement Kaibel n'a pas cherché à l'éclairer par le texte de Ptolémée, mais il ne s'est même pas demandé comment Tryphon pouvait avoir défini le thrène. Or, cette définition est exactement celle que Photius impute à Proclos. Celui-ci avait donc emprunté à Tryphon sa distinction entre thrène et épicédie. Cette simple constatation, fondée sur des faits précis, ruine les laborieuses hypothèses de Kaibel, qui reconstitue Proclos au moyen d'Héliodore, puis Didyme au moyen de Proclos ainsi restauré, pour déclarer ensuite que Proclos a copié Didyme !

Ce n'est pas tout. D'après Kaibel, Héliodore [451,24] devrait à Aristoclès sa définition du thrène. En admettant que ce fût exact, il resterait encore à savoir comment Héliodore définissait l'épicédie. A l'époque où parut le mémoire de Kaibel (1898), on ne connaissait de cet Héliodore que le texte publié par Cramer, et ce texte ne mentionnait pas l'épicédie. Mais en 1901, Hilgard, utilisant un manuscrit de Madrid, éditait un texte plus complet, dans lequel, entre autres choses inédites, figurait la définition de l'épicédie par Héliodore [450,26] : or, c'était la définition même de Tryphon !

Si les hypothèses de Kaibel avaient été justes, on aurait dû nécessairement trouver chez Héliodore la définition d'Aristoclès et non celle de Tryphon.

Il faut donc renoncer à une théorie que les faits ne confirment pas. Plutôt que d'imaginer de tortueux détours pour démontrer que Proclos copiait Didyme, lequel copiait Tryphon ou la source de Tryphon, il nous suffit de savoir que, dans sa distinction entre épicédie et thrène, Proclos s'est, tout simplement, inspiré de Tryphon.

¹ D'après les maigres fragments qui en subsistent, le par-

thénée devait être un des genres les plus charmants de la lyrique chorale : il a, en effet, ceci de particulier que des chœurs de jeunes filles en assumaient l'exécution.

S'il avait été uniquement un chant processionnel en l'honneur des dieux exécuté par un chœur de jeunes filles, Proclos n'en aurait point fait une classe à part, mais il l'aurait considéré comme une variété du prosodion. Il le range dans une catégorie spéciale de poèmes contenant des éloges tant des dieux que des hommes. L'élément religieux est constitué par la présence d'un mythe ou par une allusion à la fête dont l'ode devait rehausser l'éclat. L'élément humain est représenté par les compliments que le poète adressait aux jeunes filles du chœur ou par ceux qu'il décernait à l'organisateur de la fête et à sa famille. Ainsi, Aristide (II, p. 40 Dindorf) dit en parlant d'Alcman : *τί δὲ ὁ τῶν παρθένων ἐπαινέτης τε καὶ σύμβουλος λέγει ὁ Λακεδαιμόνιος ποιητής*. Cette impression est confirmée par les fragments anciennement connus (ALCMAN, fr. 94 Diehl) comme par les fragments contenus dans les papyrus (ALCMAN, fr. I Diehl ; PINDARE, fr. 83, 84 Bowra).

On doit considérer le parthénée comme une création originale des cités doriennes (cf. PLUTARQUE, *De mus.*, 17, 1136 F), Sparte notamment, où l'éducation des filles avait plus de liberté qu'ailleurs. Alcman créa le genre à Sparte, et les parthénées formaient la majeure partie de son œuvre. A côté de lui, on mentionne Simonide, Bacchylide et Pindare. Ce dernier avait composé deux livres de parthénées et un livre qui portait le titre énigmatique : *κεχωρισμένα παρθενίων*, dans lequel on a voulu voir (non sans raison, semble-t-il) un livre de ces *daphnéphoriques* dont Proclos fait une variété des parthénées. Denys d'Halicarnasse (*Dém.*, 39, p. 213,16 Usener-Radermacher) nous apprend que Pindare y renonçait au style austère propre à ses autres œuvres. Au ^{ve} siècle finissant, des œuvres comme les parthénées commençaient à avoir quelque chose de suranné (ARISTOPHANE, *Ois.*, 919, cf. *Nuées*, 1356-1362). Malgré cela, les fragments de papyrus démontrent que, jusqu'en pleine époque hellénistique, des poètes se piquaient d'écrire des parthénées à l'instar d'Alcman (POWELL, *Coll. Alex.*, n° 26, p. 193, cf. n° 9, p. 186).

¹ Le mot *δαφνηφορικός* employé ici est assez rare. En

dehors de Michel Italicos, qui a utilisé notre *Codex* 239 (voir *Introduction*, p. 326), on le retrouve, avec ce sens, dans Pollux (IV, 53), dans la *Vita Ambros. Pindari* (p. 3, 5 Drachmann), dans Suidas (*Πίνδαρος*, 1617 Adler) et dans Héliodore (p. 450,17).

Proclos est seul à présenter le chant daphnéphorique comme une variété du parthénée et c'est grâce à lui qu'on a pu classer comme daphnéphorique le Second *Parthénée* de Pindare (fr. 84 Bowra; PUECH, IV, p. 174).

On aura tôt fait de remarquer l'importance capitale de ce chapitre de Proclos et de voir ce que la disparition de la *Chrestomathie* a fait perdre à l'histoire de la littérature grecque.

² Le chant daphnéphorique accompagne une fête d'Apollon nommée *δαφνηφορία*, le *portement du laurier*. On sait que le laurier est, par excellence, la plante d'Apollon et que plusieurs cités grecques honoraient un Apollon *δαφνηφόρος* (cf. JESSEN, *RE*, IV, 2140-2141; FARNELL, *The cults of the greek states*, IV, p. 361, n. 17). C'est pour ce dieu qu'on célébrait les daphnéphories.

La plus fameuse et la mieux connue par les textes (CALLIMAQUE, *Débat du laurier et de l'olivier*, 17-19; ÉLIEN, *V. H.*, III, 1; PLUTARQUE, *Qu. gr.*, 12,293 C, *Def. or.*, 15, 418 A, *De mus.*, 14, 1136 B; HÉLIODORE, 450,17; SCOLIASTES de Pindare, *Pyth. Hypoth.*, p. 4, 12-14 Drachmann; ÉTIENNE DE BYZANCE, s. v. *Δειπνιάς*) est la daphnéphorie que les Delphiens envoyaient dans la vallée de Tempé. Cette *fête du couronnement* (*στεπτήρια*) appelant plusieurs comparaisons avec la daphnéphorie thébaine décrite par Proclos, il convient au préalable d'en dire quelques mots.

D'après la légende, Apollon, ayant tué le serpent Pytho, se rendit à Tempé pour la purification rituelle; il se couronna de laurier en cet endroit (où plus tard on dressera un autel), puis, portant dans la dextre une branche de laurier, il revint à Delphes pour prendre possession de l'oracle. En souvenir de cet événement, les Delphiens instituèrent une fête qui avait lieu chaque neuvième année, et qui comprenait deux cérémonies distinctes, l'une à Delphes, l'autre à Tempé.

a. Des enfants de familles nobles, ayant à leur tête un *παῖς ἀμφιθαλής*, étaient escortés en silence par des prêtresses nommées *Oleiai*, porteuses de torches, qui conduisaient les jeunes garçons à une baraque en forme de palais, édifiée près du temple

pythien : cette construction figurait la retraite de Pytho (?) Ils y mettaient le feu, renversaient la table et, sans détourner la tête, ils s'enfuyaient par les portes du temple. Après quoi, le chef des jeunes garçons feignait de se rendre en exil et de devenir esclave.

b. Ensuite, ils allaient tous ensemble à Tempé. Après s'être purifiés près de l'autel, ils cueillaient du laurier sacré qui poussait non loin de là. Ils s'en faisaient des couronnes et rentraient à Delphes par la *Voie Pythienne*, en s'arrêtant près de Larissa, dans un bourg nommé Deipnias, où le chef des jeunes garçons prenait un repas solennel *. Ils faisaient une entrée triomphale à Delphes au son de l'aulos, et le laurier qu'ils rapportaient servait à couronner les vainqueurs pythiques (cf. FARNELL, IV, p. 293 ; M. P. NILSSON, *Griechische Feste*, p. 150-157 ; J. E. HARRISON, *Themis*, p. 425-429).

³ Une *ennaétéride* comprend, en fait, huit années pleines, parce que les anciens comptent l'année initiale. Il subsiste, tant dans les mythes que dans les rituels grecs, des traces nombreuses d'un cycle ennaétérique.

Le culte d'Apollon était particulièrement riche en survivances de ce genre. On vient de voir (*supra*, la note ²) que la cueillette du laurier de Tempé avait lieu chaque neuvième année et que les Jeux Pythiques, à l'origine (jusqu'en 582), présentaient la même périodicité. Apollon servit Admète durant huit ans pour le meurtre de Pytho (APOLLODORE, III, 122 Wagner [et cf. III, 24 pour le sens du mot *ἐνιαυτόν*], SERVIUS, *Ad Aen.*, VII, 761). Mais on retrouve ce cycle encore ailleurs : c'est la durée des travaux d'Héraclès (APOLLODORE, II, 113 Wagner), de l'esclavage de Cadmos après le meurtre du dragon (ID., III, 24), du bannissement d'un dieu qui s'était parjuré par l'eau du Styx (HÉSIODE, *Th.*, 801) ; c'est également au terme de cette période qu'à Sparte les éphores interrogeaient le ciel sur la déposition éventuelle des rois (PLUTARQUE, *Agis*, 11), qu'en Crète le Minos consultait Zeus pour obtenir le renouvellement de son pouvoir (HOMÈRE, *τ* 179, [PLATON], *Min.*, 319 c) et c'est chaque neuvième année qu'était

* D'après le texte d'Étienne de Byzance, on peut croire que l'*amphithalès* devait jeûner à Tempé et qu'il prenait son premier repas dans le bourg thessalien de Deipnias (NILSSON, p. 157).

livré le tribut sanglant que les Athéniens devaient à Minos (PLUTARQUE, *Thés.*, 14).

Il est d'ailleurs légitime d'y voir un souvenir de la civilisation crétoise, et sa fréquence dans le culte d'Apollon n'a rien d'étonnant, s'il est vrai que ce dieu, lui aussi, est originaire de Crète (*supra*, la note 44⁷).

70

¹ Pour situer chronologiquement les faits relatés par Proclos, voyons d'abord ce que nous apprend de probable la science historique contemporaine.

La Cadmée fut occupée par des Achéens de souche hellénique dans la période qui va de 2000 à 1750. La « crétisation » de cette région commença vers 1700 environ, et la civilisation que révèlent les données archéologiques est plus crétoise qu'helladique. D'autre part, vers 1500, des peuplades helléniques mêlées, les Éoliens, vinrent s'installer en Thessalie ; parmi elles se trouvaient les *Boiotoi*, venus jadis du mont Boion en Épire : eux aussi se laissèrent conquérir par la civilisation créto-achéenne. A partir du XII^e siècle, et pendant un siècle et demi, les invasions doriennes bousculèrent tous ces peuples. Les *Boiotoi* d'Arné en Thessalie descendirent vers le Sud et, de proche en proche, gagnèrent les plaines qui, d'après eux, se nommeraient désormais la *Béotie*. La conquête fut lente et dure, et les Cadméens opposèrent aux nouveaux venus une résistance acharnée (G. GLOTZ, *Hist. grecque*, I, p. 75, 77, 81, 82, 100).

Quelques-uns de ces faits établis par la science moderne avaient été devinés par les anciens, notamment par Thucydide et Éphore.

Le texte de Thucydide (I, 12) est justement célèbre : *Βοιωτοί τε γὰρ οἱ νῦν ἐξηκοστῷ ἔτει μετὰ Ἰλίου ἄλωσιν ἐξ Ἀρνης ἀναστάντες ὑπὸ Θεσσαλῶν τὴν νῦν Βοιωτίαν, πρότερον δὲ Καδμηΐδα γῆν καλουμένην ᾤκισαν ἣν δὲ αὐτῶν καὶ ἀποδασμὸς πρότερον ἐν τῇ γῇ ταύτῃ, ἀφ' ὧν καὶ εἰς Ἰλιον ἐστράτευσαν*. Cette mention de *Boiotoi* en Cadméide avant l'invasion des *Boiotoi* d'Arné [postérieure à la Guerre de Troie selon Thucydide] n'a d'autre but que de justifier la mention des *Boiotoi* dans le *Catalogue des Vaisseaux*, mention que les modernes considèrent comme un anachronisme (GLOTZ, *Hist. gr.*, I, p. 100, note 129). Voulant tenir compte de ce texte en quelque sorte sacré, Thucydide prit

le parti d'affirmer que les *Boiotoi* d'Arné avaient remplacé d'autres *Boiotoi* arrivés antérieurement.

Les choses se présentent un peu autrement pour Strabon (ix, 401), dans une page encadrée de citations d'Éphore, ce qui donne à croire qu'elle est également empruntée à l'historien de Cumes. D'après lui, la Béotie fut d'abord habitée par les Aones et autres peuples barbares ; ensuite par les Phéniciens de Cadmos ; chassés par les Pélasges et les Thraces, ces Phéniciens émigrèrent en Thessalie ; ils s'y mêlèrent avec les Arniens, et ce conglomerat fut connu sous le nom de *Boiotoi* ; ils revinrent ainsi en Béotie et repoussèrent les Pélasges en Attique et les Thraces dans le Parnasse. Ainsi se trouvait évitée la difficulté du récit de Thucydide, où, à plusieurs siècles d'intervalle, les *Boiotoi* s'étaient, par deux fois, installés en Béotie.

² Proclos nous apprendra plus loin (72) que ces Éoliens habitant Arné [de Thessalie] sont les *Boiotoi*. La ville thessalienne donna son nom à l'Arné béotienne (HOMÈRE, *B* 507), et non l'inverse, comme le suggère notamment Pausanias (ix, 40,5). Le même auteur rapporte qu'Arné était une fille d'Aiolos : ici comme ailleurs, la légende n'est que l'amplification poétique de l'histoire, la ville d'Arné en Thessalie étant probablement une fondation des Éoliens (*supra*, la note ¹).

³ On a vu (*supra*, note ¹) que Thucydide (confirmé par la science historique moderne) attribue l'émigration des *Boiotoi* en Béotie à un mouvement de peuples qui bouleversa les tribus grecques, et que (Strabon) Éphore l'attribue, semble-t-il, à l'esprit de revanche des « Phéniciens » entraînant avec eux les *Boiotoi*.

La version que rapporte Proclos est probablement une variante patriotique béotienne, qui trouvait plus honorable une conquête commandée expressément par un ordre divin. Il se peut qu'Éphore y ait fait allusion : mais ce n'est évidemment là qu'une hypothèse.

⁴ On sait que les auteurs anciens emploient d'une manière très élastique ce nom de *Pélasges*, qui leur sert, notamment, à désigner des pré-Doriens. La mention des Pélasges dans le présent contexte suggère que Proclos remonte en dernière analyse à Éphore (*supra*, la note ¹). Si nous tenons compte des données

historiques rappelées plus haut, ces « Pélasges » installés dans la Cadméide n'étaient point des peuples préhelléniques, mais des Achéens crétisés, porteurs de la civilisation mycénienne en Béotie. C'était donc des frères de race, mais d'autre dialecte et plus imprégnés de civilisation mycénienne, que les *Boiotoi* rencontrèrent dans le pays qu'ils venaient conquérir.

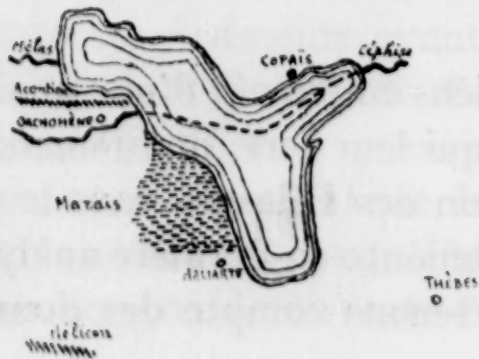
71

¹ Pélasges et *Boiotoi* pouvaient-ils avoir une fête commune en l'honneur d'Apollon ? Certainement, si, comme nous l'avons vu (*supra*, la note 70⁴), ces Pélasges étaient simplement des Hellènes arrivés dans les environs de Thèbes avant les *Boiotoi*. D'autre part, les uns et les autres ayant subi l'influence crétoise, ils pouvaient avoir un culte commun d'Apollon, s'il est vrai que ce dernier est un héritage crétois (*supra*, la note 69³).

² Sur l'Hélicon, voir HÉSIODE, *Théog.*, I sqq., et la description de PAUSANIAS, IX, 28, I.

³ Sur le fleuve Mélas, voici d'abord le témoignage d'un homme du pays, PLUTARQUE (*Sylla*, 20) : *De toutes les plaines de la Béotie, la plus belle et la plus grande est celle qui, touchant à la ville d'Orchomène, s'étend, découverte et sans arbres, jusqu'aux marais où se perd le fleuve Mélas. Ce cours d'eau considérable, qui naît sous les murs d'Orchomène, est la seule rivière grecque qui soit navigable à sa source. Comme le Nil, il grossit au solstice d'été, et produit des plantes semblables à celles d'Égypte, sauf qu'elles n'ont pas de fruits et qu'elles ne s'élèvent pas trop haut. Son cours n'est pas long ; mais il disparaît presque tout entier et tout de suite dans des marais épais et bourbeux ; le reste se mêle au Céphise, à l'endroit même où le marais produit les roseaux dont on fait les flûtes* (Traduction Talbot).

Voici ensuite le témoignage d'un touriste, Pausanias (IX, 38,6) : *A sept stades [1200 m. au N.] d'Orchomène se trouvent un temple d'Héraclès et une statue de dimensions modestes. C'est là que se trouvent les sources du Mélas. Ce fleuve se jette dans le lac Céphiside.*



Ajoutons qu'Orchomène se trouve à une altitude de 338 m. sur le chaînon rocheux nommé Acontion ; le Mélas court au pied du versant N. de ce chaînon et alimente le marais par quatre sources (Y. BÉQUIGNON, *Guide de Grèce*, p. 224, et plan p. 223).

Cela étant, on doit se demander comment, venant de Thèbes, les belligérants allèrent, les uns sur l'Hélicon, les autres sur les bords du Mélas. Pour arriver aux premiers contreforts de l'Hélicon, la route n'est pas trop longue pour un marcheur éprouvé ; mais de Thèbes à Orchomène, il y a 38 km. à vol d'oiseau et près de 60 km. par la route (Haliarte, Lébadée). Il me paraît difficile d'admettre que les *Boiotoi* aient fait pareil chemin, qui les obligeait à passer par Orchomène pour redescendre jusqu'au Mélas.

Et pourtant, Proclos n'a pas commis d'erreur. C'est ce que prouve un texte fort curieux de Strabon (IX, 407) : γενέσθαι δέ φασιν καὶ κατὰ Ὀρχομενὸν χάσμα, καὶ δέξασθαι τὸν Μέλανα ποταμὸν τὸν ῥέοντα διὰ τῆς Ἀλιαρτίας καὶ ποιῶντα ἐνταῦθα τὸ ἔλος τὸ φύον τὸν αὐλητικὸν κάλαμον.

Les gens de l'endroit avaient donc conservé le souvenir qu'à une époque très lointaine, le Mélas coulait vers le S. et traversait la région d'Haliarte, où il formait le marais. Le texte de Proclos nous ramène précisément à cette époque, et son témoignage confirme indirectement celui de Strabon, mis en doute par son dernier éditeur (JONES, Loeb Library, IV, p. 307, note 2).

* Pélasges et *Boiotoi* allaient-ils dans le même temple ? C'est bien peu vraisemblable. Il est possible, sinon certain, qu'il y en avait deux, l'un d'Apollon Isménien, l'autre d'Apollon Chazien, puisque (78) la daphnéphorie thébaine se rendait dans deux temples différents. Cela semble indiquer que les Pélasges allèrent dans l'un, et les *Boiotoi* dans l'autre.

72

¹ Pour ce paragraphe et le suivant, nous n'avons d'autres renseignements que ceux dont Proclos nous a conservé le souvenir.

En particulier, on ne trouve pas ailleurs la mention de ce Polématas, chef des *Boiotoi*. Ce n'est d'ailleurs, selon toute apparence, qu'un nom symbolique pour désigner un chef de guerre.

Je n'ai pas non plus trouvé ailleurs le type de rêve mentionné ici ; généralement, le rêveur se voit revêtu d'armes, portant des armes ; plus spécialement, se voir en cavalier vêtu d'une armure complète, présage la défaite des ennemis et la gloire guerrière (cf. ACHMETIS *Oneirocrit.*, éd. F. Drexel, Leipzig, Teubner, 1925, p. 113, 14).

73

¹ καὶ αὐτός τε τὴν δαφνηφορίαν ἐτέλει. Ces mots indiquent assez clairement, je pense, que le daphnéphore est un grand personnage et qu'il joue un rôle important dans cette fête curieuse. C'est lui l'organisateur, lui qui, probablement, en assume les frais. Nous aurons à revenir plus loin sur cette remarque (*infra*, la note 77²).

74-75

¹ Comme bien on pense, ce texte a longuement retenu l'attention des historiens des religions (e. g. L. R. FARNELL, *The cults of the greek states*, IV, p. 284-286 ; M. P. NILSSON, *Griechische Feste*, p. 164-165 ; J. E. HARRISON, *Themis*, p. 437-438 ; WILAMOWITZ, *Pindaros*, p. 433-434).

Telle que la décrit Proclos, la fête thébaine se présente comme un amalgame de plusieurs éléments chronologiquement distincts.

a. L'élément le plus ancien est constitué par le portement de la *côpô*. On y reconnaît une fête rustique du printemps (comme le prouvent les fleurs variées ornant la branche), la *fête de mai*, bien connue par les recherches de Mannhardt et de Frazer, et qui a pour objet principal d'obtenir que les forces de la nature se montrent propices aux moissons et aux fruits de la terre. La *côpô* n'est pas autre chose qu'un *mai* et nous avons affaire à une coutume qui existait de temps immémorial.

Cette *côpô* béotienne présente des analogies remarquables avec l'*eirésioné* attique*. On sait que l'*eirésioné* est constituée

* Sur la question de l'*eirésioné*, voir notamment : W. MANNHARDT, *Wald- und Feldkulte*, II, p. 212-258 ; J. E. HARRISON, *Prolegomena* (1903), p. 79-81 ; J. PLEY, *De lanae in antiquorum ritibus usu*, p. 58-60 (*Religionsgeschichtliche Versuche und Vorarbeiten*, XI, 2, 1911) ; L. DEUBNER, *Attische Feste*, p. 198-199. Ce dernier auteur conteste qu'il y ait eu des *eirésionai* ailleurs qu'aux Pyanepsies.

par une branche d'oliviers *, entourée de bandelettes de laine blanche ou pourpre, à laquelle on attachait les prémices des moissons ou des fruits, qui variaient naturellement d'après la saison de l'année. Les auteurs anciens mentionnent l'*eirésioné* aux Panathénées, aux Thargélies, aux Pyanepsies ; pour ces deux dernières fêtes, la procession avait lieu en l'honneur d'Apollon d'après certains textes, du Soleil et des Heures selon d'autres **. Mais, dans tous les cas — ce qui, pour nous, est l'essentiel — l'*eirésioné* était portée par un *παῖς ἀμφιθαλής* (*infra*, la note 76²). De ces différents éléments, nous retrouverons, dans la description de Photius : l'*amphithalès*, le Soleil représentant Apollon, la branche d'olivier avec ses ornements végétaux et ses bandelettes de pourpre. On comprend, dès lors, pourquoi Nilsson, Pley et miss Harrison considèrent la *côphô* comme une variété d'*eirésioné*.

b. Sur cet élément folklorique est venu se greffer l'élément apollinien, représenté par le cycle ennaétérique, par le portement du laurier, par le daphnéphore lui-même, par le costume apollinien qu'il revêt pour la cérémonie et peut-être aussi par une fonction nouvelle départie au *παῖς ἀμφιθαλής* (voir ci-dessous la note 76³).

c. Un élément théologique, de date indéterminée, constitué par l'explication des symboles astraux. Wilamowitz a fait observer que toute cette « théologie » n'a d'abord été que l'exégèse des ornements de cet étrange ustensile, dont certains détails primitifs ont pu être remaniés en vue de cette exégèse même :

Das ist zuerst nur Ausdeutung des Schmuckes gewesen ; dann mag er sich der Deutung angepasst haben.

Que l'explication théologique ancienne soit fallacieuse (NILSSON, p. 165), c'est fort possible ; mais elle remonte sans doute à une époque où le portement de la *côphô* était annuel comme celui de l'*eirésioné*.

En somme, la fête instituée par Polématas marque l'intrusion du culte d'Apollon dans un rite agraire beaucoup plus ancien ; mais le vieux culte a résisté, et, ici comme ailleurs, le dieu nouveau a dû se contenter d'un compromis.

* Plus rarement de laurier (KERN, *RE*, V, 2135).

** On a suggéré (cf. PLEY, p. 58, note 2) qu'Apollon était honoré dans les processions officielles de l'*eirésioné*, tandis que le Soleil et les Heures étaient célébrés dans les processions privées.

75

¹ ἄστρο τε καὶ ἀστέρας. On connaît la définition classique d'Ammonius (*Diff. verb.*, p. 26 Valckenaer) : ἄστρον τε καὶ ἀστήρ διαφέρει · ἄστρον μὲν γάρ ἐστι τὸ ἐκ πολλῶν ἀστέρων μεμορφωμένον ζώδιον, οἷον Ὠρίων, Ἄρκτος · ἀστήρ δὲ ὁ εἷς. Cette distinction, valable pour le singulier, ne saurait s'appliquer au présent passage, où les deux mots sont au pluriel. Il semble donc plus indiqué de reprendre la définition suivante, rapportée par Stobée (I, p. 194,7 Wachsmuth-Hense) dans un texte d'Hermias, mais qui se présente plutôt comme une glose ancienne à ce texte : ἀστέρες δὲ ἄστρον διαφορὰν ἔχουσιν · ἀστέρες μὲν γάρ εἰσιν οἱ ἐν τῷ οὐρανῷ αἰωρούμενοι, ἄστρο δὲ τὰ ἐγκείμενα ἐν τῷ σώματι τοῦ οὐρανοῦ, συμφερόμενα δὲ τῷ οὐρανῷ, ἐξ ὧν δώδεκα ζώδια προσηγορεύσαμεν. C'est d'après cette définition que j'ai traduit.

76

¹ Avant de commenter le texte, voyons l'économie générale des paragraphes 76 et 77, où Photius décrit en détail la procession thébaine.

(a) ἄρχει τῆς δαφνηφορίας παῖς...

(b) καὶ ὁ μάλιστα αὐτῷ οἰκέϊος βαστάζει τὸ... ξύλον...

(c) αὐτὸς δὲ ὁ δαφνηφόρος ἐπόμενος τῆς δάφνης ἐφάπτεται...

(d) ὧ χορὸς παρθένων ἐπακολουθεῖ...

Les verbes ἐπόμενος (c) ἐπακολουθεῖ (d) montrent que Photius entend décrire l'ordre dans lequel se suivaient les différents personnages de la procession : il faut donc résolument écarter l'interprétation qui donnerait à ἄρχει (a) le sens de *commander*. Photius veut dire que l'enfant *ouvre la marche*.

Il ne dit pas explicitement que le porteur (b) suivait l'enfant : mais on aurait mauvaise grâce à comprendre autrement. Car la phrase qui mentionne ce porteur est encadrée par les deux indications très nettes : ἄρχει (a) et ἐπόμενος (c). De plus, la structure grammaticale du texte — ἄρχει... παῖς καὶ ὁ... οἰκέϊος βαστάζει, d'une part, αὐτὸς δὲ ὁ δαφνηφόρος, d'autre part — montre assez clairement que, dans la pensée de Photius, l'élément (a) et l'élément (b), étroitement associés, se détachent, *ensemble*, du reste de l'énumération.

Vient ensuite le daphnéphore (c), qui marche immédiatement

derrière (*ἐπόμενος*) le porteur et précède un chœur de jeunes filles (*d*), qui lui emboîte le pas (*ἐπακολουθεῖ*).

Soit le schéma :

← — *a* ← — — — — — *b* ← — — — — — *c* ← — — — — — *d* ← — — — — —

Enfant Porte-côpô Daphnéphore Chœur de jeunes filles

Le texte de Photius ne saurait comporter d'autre interprétation *. S'il faut insister sur cette évidence, c'est parce que certains savants ont cru bon de prendre avec elle quelques libertés. Nous allons voir [*infra*, la note 77²] les raisons pour lesquelles ils voudraient que, dans la fête béotienne décrite par Photius, l'enfant (*a*) et le daphnéphore (*c*) fussent un seul et même personnage : il suffit de montrer ici les absurdités que cette hypothèse introduit dans le texte parfaitement cohérent de Photius.

Si *a* = *c*, le personnage unique (*ac*) doit nécessairement précéder ou suivre *b*. S'il précède, le verbe *ἐπόμενος* (*c*) n'a plus aucun sens, et le relatif *ὃς* (*d*) devrait avoir pour antécédent *b*, exactement comme si Photius n'avait pas écrit la longue phrase contenant *c*. D'autre part, si le personnage unique (*ac*) marche derrière *b*, le verbe *ἄρχει* (*a*) devient ridicule, puisque Photius aurait dû commencer l'énumération par *b*.

Pourquoi les défenseurs de l'identité *a* = *c* veulent-ils introduire de telles incohérences dans le texte de Photius ? Uniquement parce que Photius contredit l'idée qu'ils se font du daphnéphore thébain d'après Pausanias. A la rigueur — car, même dans ce cas, il faudrait encore déterminer la valeur respective des deux témoignages — à la rigueur, on admettrait le procédé si, vraiment, Photius et Pausanias décrivaient la même fête religieuse ; mais on verra [*infra*, la note 77²] que Pausanias parle d'une cérémonie qui n'a rien de commun avec celle dont Proclos — et Proclos seul, ne l'oublions pas — nous a gardé un si vivant souvenir.

² *παῖς ἀμφιθαλής*. Les textes relatifs à ce sujet ont été réunis et commentés par A. OEPKE, *Ἀμφιθαλεῖς im griechischen*

* C'est d'ailleurs ainsi que comprennent tous ceux qui ont traduit le texte. Wilamowitz lui-même (p. 433) commence ainsi : *Man wird hier zuerst glauben, dass drei Personen agierten, der Knabe, der Träger und der δαφνηφόρος*. Les raisons qu'il donne ensuite pour rejeter cette interprétation obvie sont étrangères au texte de Photius.

und hellenistischen Kult, Archiv für Religionswiss., 31 (1934), p. 42-56.

Les anciens confiaient un grand nombre de fonctions religieuses à des enfants ayant encore leurs père et mère en vie. On en trouve dans la fête des *Stepteria* à Delphes [*supra*, la note 69²], dans la cérémonie de la cueillette des rameaux d'olivier destinés aux vainqueurs olympiques (SCOLIASTE de Pindare, *Olymp.*, III, 60 Drachmann), dans la fête des Pyanepsies (PLUTARQUE, *Thésée*, 22 ; MICHEL, *Rec.*, n° 1544), dans le rituel du mariage à Athènes, etc. Lucien (*Hermot.*, 57) confie même à un ἀμφιθαλής le soin de tirer les lots d'une urne. Faut-il croire que l'ἀμφιθαλής était considéré comme favorisé des dieux, ou comme une espèce de porte-bonheur — en ce sens que tout acte social de l'ἀμφιθαλής serait ratifié par la divinité ? Il ne semble pas. Reprenant la question après Oepke dans une seconde édition de son *Herbarius* (p. 59-60), mon excellent ami Delatte en juge tout autrement. Selon lui, l'idée qui paraît justifier cette faveur est que ces enfants, qui n'ont pas été touchés par la mort de leurs parents, sont vierges de ce genre de souillure et par conséquent plus aptes que d'autres à accomplir certains devoirs religieux.

³ Sur ce point, Puech (IV, p. 170) observe judicieusement que, puisque l'ἀμφιθαλής a nécessairement son père,

la formule serait bien singulière si ce plus proche était précisément le père ; elle n'a de raison d'être, au lieu du terme propre, le père, que si au contraire le père est exclu et si le plus proche n'est pas un ascendant.

Il faut donc songer à un frère aîné, à un oncle ou à un cousin plus âgé, en tout cas à un adulte de la famille : car la branche, avec tout l'attirail dont on l'ornait, était certainement trop lourde pour un enfant.

Si le portement de la κόφο constitue l'élément primitif du rite thébain et si cette κόφο est bien une variété béotienne de l'eiresioné attique (*supra*, la note 74^{1a}), c'est l'amphithalès qui aurait dû la porter. S'il ne le fait pas, c'est parce qu'elle était trop lourde pour un enfant : un autre devra donc la porter à sa place. Cela explique qu'on ait choisi, pour ce rôle matériel et dépourvu de signification religieuse, un membre de sa famille, le plus proche après son père.

Mais il reste d'autres difficultés, que nous n'avons pas les

moyens de résoudre avec certitude. Si, primitivement, la *côpô* était une *eirésioné*, elle devait être assez légère pour qu'un enfant pût la porter. Cela nous amène à considérer comme plus récent le lourd attirail astronomique qui servait en quelque sorte à extérioriser le caractère annuel de cette fête agraire. Il se peut donc que, même avant l'intrusion de l'élément apollinien, la fête ait connu un stade où, déjà, le plus proche parent se substituait à l'*amphithalès* pour le portement de la *côpô*.

Lorsque la fête agraire annuelle devint ennaétérique et apollinienne, et que, à l'imitation des *Stepteria* delphiques, les rameaux de laurier y firent leur apparition, la fonction de l'*amphithalès* a pu s'enrichir d'un nouveau geste symbolique. Si on se rappelle le rôle des jeunes enfants dans la cueillette des plantes et, plus précisément, le rôle capital de l'*amphithalès* qui, muni d'une faucille d'or, coupait, dans le bois sacré de Panthée à Olympie*, les rameaux d'olivier destinés aux vainqueurs des Jeux, on trouvera sans doute très fondée l'hypothèse de mon ami Delatte, qui (*Herbarius*², p. 60, note 3) pense que l'*amphithalès* thébain devait cueillir les rameaux de laurier portés dans cette procession.

⁴ Proclos nous a conservé ici un mot probablement béotien. Il appartient à la même famille que *κώπη*, *manche*, *poignée*, et correspond sans doute exactement à notre mot *hampe*. Cf. NILSSON, p. 165 ; WILAMOWITZ, p. 434, note 2.

77

¹ τῆς δάφνης ἐφάπτεται : comment comprendre ces mots, appliqués au daphnéphore *qui suit* le porte-côpô ?

Certains (STENGEL, *RE*, IV, 2140 ; WILAMOWITZ, p. 434 ; PUECH, IV, p. 169, note 2) croient que le personnage en faisant le geste de toucher la branche ou de toucher les bandelettes pendantes, attestait symboliquement qu'il était le *daphnéphore*. A cette interprétation, NILSSON (*Griech. Feste*, p. 165, note 1) objecte

* *Supra*, la note 76². Les textes ne nous donnent malheureusement pas une précision analogue pour la cueillette du laurier aux *Stepteria* delphiques (*supra*, la note 69^{2b}), mais il est probable que, là aussi, l'*amphithalès* était chargé de couper les rameaux sacrés.

que, si elle était exacte, on s'attendrait plutôt à ce que le portecôpô fût un parent du daphnéphore et non de l'enfant qui marchait en tête du cortège, et il suppose que le daphnéphore portait à la main un rameau du laurier consacré à Apollon.

L'interprétation du texte de Photius présente des difficultés sérieuses.

En supposant, avec Wilamowitz et d'autres, que le daphnéphore fasse un geste symbolique, on ne voit pas bien comment il s'y prendrait pour le réaliser. Comment, en effet, pourrait-il toucher aux rameaux qui couronnent (καταστέφουσι 74) la côpô ? La chose serait réalisable s'il s'agissait de guirlandes de lierre — et c'est sans doute la raison pour laquelle Wilamowitz parle d'*Ephauranken* étrangères au texte de Photius. Le daphnéphore, dit-on, pourrait aussi tenir en main une des bandelettes de pourpre attachées à la branche : mais alors, Photius n'aurait pas dicté τῆς δάφνης. Et supposé même que le daphnéphore, en étendant le bras, ait pu effleurer le laurier de la côpô, aurait-il réussi le tour de force de garder cette position inconfortable durant toute la durée de la longue procession ?

Il est donc bien difficile de croire que Photius ait voulu décrire un geste de ce genre. D'ailleurs, la lettre même de son texte ne justifie pas l'hypothèse. Grammatically, les mots τῆς δάφνης ἐφάπτεται ne renvoient pas nécessairement aux rameaux de laurier (δάφναις 74) qui, mariés aux fleurs variées, constituent l'ornementation végétale de la côpô. Il semble que τῆς δάφνης (avec l'article défini) doive signifier plutôt *le laurier*, c'est-à-dire le laurier sacré qu'on porte au temple d'Apollon Isménien. En outre, même dans la langue classique, le verbe ἐφάπτομαι est susceptible de signifier : *avoir une part de, être en possession de*. Toute l'expression — un peu recherchée, comme plusieurs autres vues antérieurement (*supra*, la note 49²) — toute l'expression pourrait signifier que le daphnéphore est en possession du laurier sacré. Cela équivaut à dire que le daphnéphore porte, apparemment dans la main droite (*supra*, la note 69²), un rameau du laurier coupé sur l'Hélicon.

Nous revenons ainsi à l'interprétation de Nilsson, la seule qui paraisse également conforme à la lettre du texte et à l'esprit de la fête.

En quoi cette fête thébaine était-elle une « daphnéphorie » ? La plupart des commentateurs ont pensé que ce nom lui vien-

draît du laurier ornant la *côphô*. Ils ont perdu de vue que, la hampe étant toute chargée de fleurs (*ποικίλοις ἄνθεσι* 74), la fête, à ce compte, aurait pu, tout aussi bien, être qualifiée d'*anthesphorie*. Ce n'est donc pas là qu'il faut chercher l'explication du nom : il suffit de relire le paragraphe 69. Comme entrée en matière de son exposé, Photius nous apprend que, chaque neuvième année, les *prêtres thébains portent* (*κομίζουσι*) *des branches de laurier dans les temples d'Apollon*, autrement dit : à chaque daphnéphorie, un prêtre porte du laurier à Apollon. Ce prêtre, c'est le *δαφνηφόρος* de la procession, personnage qui emprunte son nom au dieu lui-même (*supra*, la note 69²) et dont toute l'apparence extérieure — cheveux flottants, couronne, longue robe * — devait évoquer l'image d'Apollon (*supra*, § 44 ; NILSSON, p. 164-165 ; STENGEL, *RE*, IV, 2140).

² Pour bien comprendre toutes les théories que les modernes ont émises sur nos deux paragraphes 76 et 77, il convient de relire en entier un texte de Pausanias (IX, 10,4), qui a brouillé les idées des commentateurs :

Voici une chose qui, je le sais, existe encore aujourd'hui à Thèbes. Chaque année, on fait prêtre d'Apollon Isménien un enfant d'une famille notable, bien de sa personne et de bonne constitution. Il est surnommé δαφναφόρος, car ces enfants portent une couronne faite de feuilles de laurier. Je ne sais s'ils étaient tous astreints, une fois sortis de charge, d'offrir au dieu un trépied de bronze, mais je pense que ce n'était pas une loi générale. Car je n'ai pas vu là de nombreux trépieds offerts : ce sont donc les plus riches d'entre les enfants qui font l'offrande. Le trépied le plus célèbre, tant par son ancienneté que par la qualité de l'offrant, est celui qu'Amphitryon offrit pour Héraclès au terme de sa daphnéphorie.

La plupart des savants ont eu la malheureuse idée d'expliquer Proclos par ce texte de Pausanias, comme si les deux auteurs parlaient d'une cérémonie identique.

Ainsi, Nilsson (p. 164) suppose que le *daphnéphore* de Proclos, c'est le jeune prêtre [annuel] d'Apollon Isménien, dont nous parle Pausanias, mais qui ne se confond pas avec l'*ἀμφιθαλής*. Même attitude chez Farnell (p. 284-286), qui note le fait marquant du rituel

* Nous ignorons malheureusement les caractéristiques des chaussures spéciales portées par le daphnéphore. Cf. *Introduction*, p. 222.

thébain : l'apothéose temporaire de l'enfant-prêtre [c'est le daphnéphore de Proclos], qui est l'incarnation vivante d'Apollon. Wilamowitz (*Pindaros*, p. 433), qui, par ailleurs, distingue les deux fêtes, prétend que le personnage principal est toujours un enfant, le daphnéphore ; qu'Héraclès a été daphnéphore et que seul un enfant pouvait avoir les cheveux longs : donc *παῖς ἀμφιθαλής* et *δαφνηφόρος* sont la même personne [cf. *supra*, la note 76¹]. Cela revient à dire que la procession décrite avec tant de soin par Proclos devrait se réduire (outre le chœur) à deux personnages : l'*ἀμφιθαλής*-daphnéphore et le porte-côpô, qui serait, de préférence, son père. On relève une confusion analogue chez Puech (IV, p. 170) :

Il y a quelque embarras dans le texte de Proclus, selon lequel «commence (ou commande) la daphnéphorie» l'enfant amphithalès... alors qu'il est dit aussitôt après que le plus proche tient la côpô et que le daphnéphore lui-même suit en la touchant. Cependant, si on rapproche ce texte de celui de Pausanias ..., on ne peut pas imaginer que le daphnéphore ne soit pas l'enfant amphithalès lui-même.

D'où l'on peut conclure qu'il y a deux personnages, dont le premier (le porte-côpô) ne peut pas être le père de l'*ἀμφιθαλής*-daphnéphore. Ajoutons que la même confusion reparait chez Oepke (*op. cit.*, p. 46 et 49) et chez Bowra (dans J. U. POWELL, *New chapters in the history of greek literature*, III, Oxford, 1933, p. 53).

La divergence des opinions démontre par l'absurde l'impossibilité de confondre les deux fêtes. De plus, les arguments positifs en faveur de cette confusion ont peu de valeur. Celui de la daphnéphorie d'Héraclès étonne sous la plume de Wilamowitz qui, précisément, démontre que ce trépied fameux n'était qu'une pieuse forgerie des gens de Thèbes. L'argument d'après lequel le daphnéphore est nécessairement un enfant parce qu'il a les cheveux longs, ne résiste pas à l'examen. Quant à l'argument tiré de l'embarras que trahirait le texte de Proclos, il n'existe que dans l'esprit de ceux qui lisent ce texte avec l'idée préconçue de l'assimiler à celui de Pausanias. Admettons que Photius ne dise pas avec une clarté suffisante comment le daphnéphore s'y prenait pour toucher au laurier de la côpô ou s'il portait un rameau : ce n'est pas une raison pour en conclure qu'un enfant qui marche devant la hampe est identique à un personnage qui marche derrière.

Relisons encore les deux textes de Pausanias et de Proclos.

Tous deux parlent d'un prêtre qualifié de *daphnéphore* : celui de Pausanias est ainsi nommé d'après sa couronne, celui de Proclos d'après son rameau* ; le daphnéphore de Pausanias est un enfant, celui de Proclos apparemment un adulte comme Polématas qui fut le premier daphnéphore ; l'enfant dont parle Pausanias est un garçon de bonne famille, celui dont parle Proclos est un *amphithalès* ; la fonction de daphnéphore est annuelle dans Pausanias, ennaétérique dans Proclos ; le daphnéphore de Proclos participe à une procession très solennelle, dont Pausanias ne dit rien ; Pausanias mentionne des trépieds dont Proclos ne souffle mot ; Proclos décrit longuement une côpô, dont Pausanias ne semble pas avoir entendu parler par les indigènes ; Pausanias ignore les chœurs de jeunes filles, qui sont essentiels dans l'exposé de Proclos, puisque c'est la raison même pour laquelle il place les chants daphnéphoriques en cet endroit et non ailleurs.

On se demande vraiment ce qu'il faudrait encore ajouter à ce parallèle pour avoir le droit d'affirmer que la daphnéphorie de Proclos n'a rien de commun que le nom avec celle de Pausanias. Wilamowitz (p. 433) l'avait bien vu — ce qui n'a pas empêché ce détracteur de Pausanias de condamner Proclos au profit du périégète.

La vérité, c'est sans doute que Proclos, usant de sources perdues, mais singulièrement bien informées, a décrit une vieille cérémonie qui n'existait plus à Thèbes au temps de Pausanias **. Celui-ci parle uniquement de la prêtrise annuelle d'un enfant surnommé *δαφναφόρος*, mais il ne donne aucune précision sur les cérémonies auxquelles devait assister ce jeune prêtre. Nous ne savons même pas pourquoi l'on exigeait de lui qu'il fût à la fois de bonne famille, de belle apparence et de solide constitution. Pour le reste, nous en sommes réduits aux hypothèses.

* Le mot *δαφνηφόρος* peut avoir ces deux sens : *qui lauram s. coronam e lauro gestat* (THESAURUS).

** Pausanias aurait sans doute fait allusion à cette remarquable procession de la *côpô*, si ses informateurs locaux lui en avaient parlé. A plusieurs reprises, notre voyageur reconnaît avoir manqué certaines cérémonies rares. Dans ce cas, il nous confie sa déception et s'empresse de raconter les faits d'après les témoins qu'il a interrogés. Cf. J. G. FRAZER, *Sur les traces de Pausanias*, Paris, Les Belles Lettres, 1923, p. 100-101.

Son titre de *δαφναφόρος* lui venant, selon Pausanias, de sa couronne de laurier, nous ignorons si sa prêtrise était marquée par une véritable « daphnéphorie » au cours de laquelle il aurait solennellement porté les rameaux sacrés dans le temple d'Apollon Isménien. C'est par conjecture que les modernes reconstituent ainsi un portement du laurier, strictement apollinien, qui imiterait la procession de Delphes, mais serait annuel et non ennaétérique.

Je doute que, dans ces conditions, on soit fondé à « compléter » l'un par l'autre les témoignages de Pausanias et de Proclos. C'est en partant de cette parenté que Wilamowitz propose l'équation simple :

amphithalès de Proclos = daphnéphore de Proclos

et que Puech, plus radical encore, propose l'équation double :

daphnéphore de Pausanias = daphnéphore de Proclos

daphnéphore = *amphithalès*.

Toutes ces identifications font violence au texte de Photius.

Plus circonspects, Farnell et Nilsson admettent, dans la procession de la *côpô*, les trois personnages :

(1) *Amphithalès* (2) Porte-côpô (3) Daphnéphore

et se bornent à supposer que le daphnéphore de Proclos est le même que le daphnéphore de Pausanias.

Même sous cette forme prudente, l'hypothèse ne paraît pas devoir emporter la conviction, car, à la supposer vraie, on se trouve en face d'une double difficulté. D'abord, Photius, aussi bien en 69 qu'en 77, aurait omis de signaler que le prêtre officiant comme daphnéphore était un jeune garçon et non un adulte. Pausanias, de son côté, aurait omis de dire que, si le hasard faisait coïncider sa prêtrise avec la neuvième année d'un cycle, l'enfant-prêtre participait à une cérémonie spéciale, distincte de toutes celles qui avaient lieu au cours des huit années précédentes.

Il me semble donc que la plus grande prudence s'impose et qu'à défaut d'un troisième témoignage, il vaut mieux admettre provisoirement que Proclos et Pausanias nous ont gardé le souvenir de deux aspects différents du culte apollinien à Thèbes.

³ Ce sont donc les jeunes filles portant un rameau de laurier qui chantent le *δαφνηφορικὸν ᾄσμα*, à propos duquel Proclos nous a donné cet intéressant chapitre. Trop peu de vers apparte-

nant à ce genre lyrique sont parvenus jusqu'à nous pour que nous puissions nous en faire une idée précise.

La *Biographie ambrosienne* (p. 3, 3 Drachmann) nous apprend que Pindare composa un chant daphnéphorique pour son fils Daïphantos.

En 1904, un papyrus du premier siècle avant J.-C. révélait un daphnéphorique qu'on a attribué, sans doute avec raison, à Pindare (fr. 84 Bowra, cf. WILAMOWITZ, *Pindaros*, p. 432-438, PUECH, IV, p. 168-177). Il est malheureusement trop fragmentaire pour donner lieu à des conclusions certaines, en ce qui regarde notamment les personnages qui jouent un rôle dans la daphnéphorie : sur ce point, on consultera Wilamowitz et Puech, dont je ne puis d'ailleurs accepter les conclusions, ces deux auteurs confondant l'*amphithalès* et le daphnéphore. Ce qui est sûr, c'est que l'œuvre a été composée pour une procession identique à celle que décrit Proclos. Voici au moins un spécimen de cette poésie si fraîche et si virginale, où le mélange du profane et du religieux montre combien Proclos avait raison d'en faire un genre mixte (*supra*, la note 68¹) :

Allons, je veux ceindre sans retard ma robe, et, tenant dans mes tendres mains une branche splendide de laurier, célébrer la glorieuse demeure d'Aioladas et de son fils Pagondas,

ma tête virginale parée de couronnes ; et c'est la voix puissante des Sirènes que je veux, au son des flûtes de lôtos, imiter en mes chants,

ce chant qui fait taire le souffle impétueux du Zéphyr, ce chant qui fait taire Borée, quand frissonnant, il s'élance, en une violente tempête, et que son souffle soulève la mer aux flots rapides.

Je pourrais rappeler en les ornant de paroles, leurs nombreux exploits d'autrefois ; Zeus tout-puissant en sait le compte ; mais il convient que mes pensées et mon langage se conforment au ton qui convient aux jeunes filles (Traduction Puech).

C'est encore à un daphnéphorique de Pindare (fr. 93 Bowra, cf. WILAMOWITZ, *Hermes*, 34 (1899), p. 223, PUECH, IV, p. 235, n° 2) que, depuis Schneidewin, certains éditeurs rapportent un fragment lyrique conservé par Plutarque : mais il vaut mieux rester dans le doute.

¹ Le temple d'Apollon Isménien se dressait sur la butte de

l'Isménion, que le voyageur trouvait à sa gauche en sortant de Thèbes par la porte Électres (PAUSANIAS, IX, 10,2 ; II, 10,5 ; IV, 27,6 ; IV, 32,5 ; HÉRODOTE, V, 59, etc.). Il a été découvert en 1910 par Kéramopoullos : ce temple, reconstruit dans le premier quart du IV^e siècle, « succédait à un autre temple dont on voit les restes à l'O. et qui était bâti sur une nécropole mycénienne » (Y. BÉQUIGNON, *Guide de Grèce*, p. 202, et plan p. 203).

² On a vu ailleurs (*Introduction*, p. 224) que le manuscrit *A* parle d'un Apollon *Chalazien*, tandis que le manuscrit *M* parle d'un Apollon *Galaxien*. Aucun autre texte ne mentionne clairement ce culte. Dans la daphnéphorie décrite par Pausanias (*supra*, la note 77²), il n'en est même plus question : à cette époque, le temple avait sans doute déjà disparu, tout comme le culte, englobé dans celui d'Apollon Isménien.

Plutarque (*de Pyth. or.*, 29,409 B) signale un *Galaxion* béotien, où la présence du dieu se reconnaissait à l'abondance et à la richesse du lait : mais on ne sait rien de son emplacement et on en est réduit aux hypothèses (WILAMOWITZ, *Hermes*, 34 (1899), p. 224 ; BOLTE, *RE*, VII, 571 (Galaxion) ; JESSEN, *ib.* (Galaxios 1) ; BÜRCHNER, *ib.* (Galaxios 2) ; R. FLACELIÈRE, *Plutarque. Sur les Oracles de la Pythie*, Paris, Les Belles Lettres, 1937, p. 174). La leçon *Γαλάξιος* de *M*, reprise par la grande majorité des éditeurs et commentateurs, est défendue par Farnell (IV, p. 285, note ^a). Autant que je sache, Nilsson (*Gr. Feste*, p. 164, n. 3 et 165) a, le premier, accepté la leçon *Χαλάξιος* de *A* ; il a été suivi par Pley (*De lanae in antiquorum ritibus usu*, p. 60) et par miss Harrison (*Themis*, p. 438). Nilsson écrit :

Auch hier wird sich keine andere Analogie finden lassen als die des Maizweiges, obgleich man nicht in der antiken Welt, um so öfter dagegen in den heutigen Gebräuchen eine ähnliche Ausschmückung mit Blumen und Kugeln findet. Dass es sich bei dem Zuge ganz besonders um die Saaten handelte, beweist der Umstand, dass er nach dem Tempel des hagelabwehrenden Apollo ging. De son côté, miss Harrison, étudiant la succession des cultes : Gaia (Terre), Phoebé (Lune), Phoebos Apollon (Soleil), conclut, après avoir traduit nos paragraphes 74 à 78 :

Our sequence of cults is uttered in visible ritual form with a clearness, an actuality, beyond anything we might have dared to hope. We have an Eiresione of the Earth, the flowers of the Earth,

and it is carried to the sanctuary of a Weather-God, Him-of-the-Hail, probably in this case with a view to magical aversion rather than induction. We have the Moon with her purple fillets half-way up the pole, and at the top the saffron-decked globe of the golden Sun Phoibos himself. The ladder from Earth to Heaven is complete.*

Avec moins de lyrisme, constatons que les historiens des religions confirment ici, d'une manière inattendue, une leçon de ce manuscrit A, auquel, pour de tout autres raisons, les philologues accorderont la préférence. La remarquable procession décrite par Proclos appartenant, d'après de nombreuses analogies, à un culte agraire et non à un culte pastoral, le dieu qu'on invoquait a bien plus de chances d'être un *Apollon-qui-écarte-la-grêle* qu'un *Apollon-qui-procure-du-lait*.

Cet Apollon Χαλάζιος est donc un *hapax*. En ce qui regarde la formation de cette épithète caractéristique, on peut citer des parallèles : l'Apollon 'Ερυθίβιος, qui écarte la rouille des blés, chez les Rhodiens (STRABON, XIII, 613) et surtout l'Apollon Παρνόπιος, qui écarte les sauterelles, chez les Béotiens et probablement aussi dans les communautés éoliennes d'Asie mineure (STRABON, *ibid.* ; FARNELL, IV, p. 130 ; NILSSON, p. 143).

C'est donc le souvenir d'un vieux culte béotien, un culte agraire auquel, encore une fois, un culte nouveau s'est superposé. Ce culte destiné à conjurer la grêle est d'ailleurs tout naturel dans une région comme celle de Thèbes, riche en céréales (EURIPIDE, *Phén.*, 643, *Bacch.*, 750, etc).

³ Voici, pour finir, le témoignage d'Héliodore (p. 450,17):
 δαφνηφορικόν ἐστὶ τὸ ἀδόμενον εἰς τὸν Ἀπόλλωνα ὑπὸ τῶν κομιζόντων τὴν δάφνην ἐκ τῶν Τεμπῶν.

Ce texte n'a rien de commun avec celui de Proclos. La remarque n'aurait aucune importance, si Kaibel et d'autres n'avaient présenté cet Héliodore comme un témoin digne de foi pour reconstituer la *Chrestomathie*, qu'il aurait consciencieusement dépouillée. Cet exemple, joint à tous ceux que nous connaissons déjà (et la liste n'est pas close), montre assez nettement, je pense, que même si on arrivait à démontrer que cet obscur Scoliaste a utilisé l'œuvre

* Il y a ici une inadvertance de miss Harrison, car, d'après le texte de Photius, l'étoffe safranée se trouve à la partie inférieure de la hampe.

originale de Proclos, il faudrait encore se défier de son témoignage et se garder d'y faire appel pour reconstituer Proclos : car le paragraphe sur le daphnéphorique prouverait précisément qu'il n'aurait rien compris à son modèle.

79

¹ Le genre lyrique défini par Proclos dans les paragraphes 79 à 86 est beaucoup moins connu que le précédent.

Pollux (iv, 53) se contente de le mentionner à côté des daphnéphoriques. Héliodore (p. 450, 19) le décrit en deux lignes : *τριποδηφορικόν ἐστὶ τὸ ἀδόμενον ἐπὶ προπομπῇ τρίποδος, ὃν ἔπεμπον οἱ Θηβαῖοι ἐξ ἔθους τῷ Διὶ τῷ Δωδωναίῳ εἰς Δωδώνην*. Cette fois, notre ScoliaSTE a bien en vue la fête que va décrire longuement Proclos : mais, fait digne de remarque, son témoignage n'est d'aucune utilité pour qui connaît le résumé de Photius.

Quant au verbe *τριποδηφορέω*, employé en parlant d'une fête des trépieds propre aux Thébains, il figure chez Strabon (ix, 402) et un ScoliaSTE de Pindare (*Pyth.*, xi, 5), textes dont nous allons avoir à nous occuper (*infra*, les notes 80¹ et 86²).

80

¹ Contrairement à ce que nous avons constaté en étudiant la daphnéphorie, Proclos n'est pas seul à donner quelques détails sur la tripodéphorie thébaine : cela se comprend parce que le sacrilège commis à Dodone par les Béotiens avait donné lieu à un proverbe.

L'un des recueils parémiographiques (*App.*, iii, 97, Leutsch-Schneidewin, i, p. 434) rapporte qu'Euripide (fr. 368 Nauck) y avait fait une allusion discrète (*αἰνιττόμενον*) en son *Érechthée* — ce qui prouve que les détails donnés ensuite par le parémiographe * ne proviennent pas du poète tragique.

Le recueil de Zénobios (ii, 84, Leutsch-Schneidewin, i, p. 53)

* Il dit que la prophétesse fut jetée dans un chaudron d'eau bouillante [détail qui remonte à Héraclide], parce qu'elle était amoureuse d'un des envoyés [version érotique qui remonte vraisemblablement à une élégie alexandrine].

nous renseigne davantage en commentant le proverbe *Βοιωτοῖς μαντεύσαιο*. Voici ce commentaire :

En effet, Héraclide Pontique (FHG, II, p. 198 a, note) prétend qu'aux Thébains qui venaient consulter l'oracle sur l'issue d'une guerre, la prophétesse de Dodone répondit qu'ils auraient la victoire s'ils commettaient un sacrilège. L'un des ambassadeurs ayant enlevé Myrtila (c'était le nom de la prophétesse) la jeta dans un chaudron d'eau bouillante qui se trouvait à proximité.*

Reste enfin un troisième texte, d'une importance capitale, sur lequel nous suivrons pas à pas le récit de Proclos. Il s'agit d'un passage du deuxième livre d'Éphore (70 F 119 Jac), conservé par Strabon (IX, 401-402). Vu l'intérêt considérable de ce texte, j'en donne ici une traduction littérale, découpée en courts paragraphes auxquels, dans les notes de 80 à 86, je renverrai sous la forme abrégée Éphore-Strabon, en indiquant entre parenthèses, le chiffre du paragraphe correspondant.

(1) *Quant aux Pélasges, la guerre continuant, ils allèrent consulter l'oracle et les Béotiens firent comme eux.*

(2) *Éphore déclare n'être pas en mesure de dire la réponse que les Pélasges reçurent de l'oracle,*

(3) *mais que les Béotiens reçurent de la prophétesse cette réponse que leurs affaires prospéreraient s'ils commettaient un sacrilège.*

(4) *Les députés béotiens, soupçonnant que la prophétesse répondait ainsi pour favoriser les Pélasges à cause de sa parenté avec eux-ci (car le temple, à l'origine, était pélasgique),*

(5) *se saisirent de cette personne et la précipitèrent dans un bûcher.*

(6) *Ils se disaient que, la prêtresse eût-elle agi avec perfidie ou non, ils avaient raison dans les deux cas : en effet, si elle avait rendu un faux oracle, elle avait eu son châtiment, et si elle n'avait pas agi d'une manière perfide, ils n'avaient fait qu'obéir aux ordres de l'oracle.*

(7) *Mais ceux qui avaient la charge du temple n'admirent pas qu'on exécutât sans jugement — et cela, dans le sanctuaire — ceux*

* Au témoignage d'Héraclide, Zénobios oppose par ἄλλοι δὲ φασι une variante où il est question d'un Βόμβος μάντις et non d'une consultation de l'oracle de Dodone. Cette version n'ayant rien de commun avec celle que rapportent Proclos et Éphore, elle ne mérite pas d'être prise en considération dans la présente recherche.

qui avaient commis ce crime : ils les firent mettre en jugement et les convoquèrent devant les prêtresses,

(8) lesquelles étaient les deux survivantes du collège des trois prophétesses.

(9) Les Béotiens ayant fait observer que ce n'était nulle part la coutume que des femmes fussent juges, on adjoignit aux femmes un nombre égal d'hommes.

(10) Les hommes votèrent l'acquittement et les femmes, la condamnation : les votes étant égaux, ceux de l'acquittement l'emportèrent.

(11) C'est à raison de ces faits qu'à Dodone les oracles sont rendus par des hommes pour les seuls Béotiens.

(12) Cependant, les prophétesses, pour expliquer l'oracle, dirent que le dieu ordonnait aux Béotiens de dérober les trépieds sacrés qu'il y avait chez eux et d'en envoyer un chaque année à Dodone.

(13) Et c'est ce qu'ils font : car ils continuent d'enlever nuitamment l'un des trépieds dédiés, de le couvrir de vêtements et de le porter ainsi en secret à Dodone.

² On a vu (*supra*, la note 70¹) que les faits historiques sur lesquels se greffe la légende nous reportent à l'époque des invasions doriennes, peu après la Guerre de Troie, époque riche en bouleversements de tout genre dans la répartition des tribus grecques.

³ Panacton se trouvait à la frontière de la Béotie et de l'Attique ; on en a reconnu le site sur la colline qui domine le village moderne de Kavasala.

De nos jours, la tour médiévale qui la surmonte en fait un repère très visible. La colline porte les vestiges d'une imposante fortification. Elle comprend une petite enceinte intérieure d'un périmètre d'environ 300 yards ; au S. on trouve les restes de deux tours réunies par une muraille, vestiges certains d'une enceinte extérieure beaucoup plus vaste. Les murailles sont anciennes, peut-être du VI^e siècle. La colline commande la plaine de Skourta, à travers laquelle court le chemin d'Athènes et Phylé à Thèbes. C'est un petit plateau, entouré de montagnes de tous côtés et s'élevant à 1600 pieds environ au-dessus du niveau de la mer. Aujourd'hui, le pays est dénudé, pierreux, peu habité, ne touchant à aucune grand' route ; il donne l'impression d'être entièrement séparé du reste de

l'Attique (L. CHANDLER, *The North-West frontier of Attica*, dans *JHS*, 46 (1926), p. 6-7.)

Pendant plusieurs siècles, cette place fut âprement disputée par Athéniens et Béotiens. A vrai dire, géographiquement, Panacton n'appartient pas au territoire attique ; politiquement, pas davantage, car ses habitants étaient sujets et non citoyens d'Athènes. Les Athéniens se bornaient à y tenir une garnison. Thucydide (v, 42) rapporte qu'autrefois, Athéniens et Béotiens avaient solennellement juré que ni les uns ni les autres ne l'occuperaient, mais qu'ils en feraient un lieu de pâture commun. Tout cela montre bien que le pays avait un jour appartenu aux Béotiens et que, vers le ^{vi}^e siècle, les Athéniens en avaient fait une garnison-frontière.

On voit, dès lors, que Proclos nous a conservé un épisode qui se place au temps où Panacton était encore en Béotie. On s'étonne, par conséquent, qu'Éphore-Strabon ait omis ce détail géographique. Il résulte de là que, si le témoignage de Proclos remontait à Éphore, ce ne saurait être par l'intermédiaire de Strabon.

⁴ Les textes relatifs à Dodone sont commodément réunis par Farnell (I, p. 141-143, commentaire p. 38-41).

Le dieu de Dodone était Zeus, divinité certainement hellénique. Le texte d'Éphore-Strabon (I) donne à l'oracle l'épithète de « pélasgique » *, qui, en l'occurrence, doit sans doute s'interpréter comme signifiant « préhellénique » (cf. *supra*, la note 70⁴) : on peut supposer, en effet, que Zeus a pris la place d'une déesse Terre-Mère antérieure aux Hellènes.

⁵ D'après Éphore-Strabon (I,2), les deux parties envoyèrent des députés pour consulter l'oracle ; mais Éphore, ignorant la réponse faite aux Pélasges, se bornait à rappeler celle que reçurent les Béotiens.

Le texte de Photius autorise une interprétation analogue. Dans la phrase, πέμψαντες et ἐχρῶντο peuvent se rapporter aux deux sujets Πελασγῶν τινες et Θηβαῖοι, le μὲν — δὲ servant à distinguer les deux actions opposées ἐπόρθουν et ἤμυνον. Si, en effet, Θηβαῖοι était seul sujet de πέμψαντες et de ἐχρῶντο,

* Sans doute un souvenir d'Homère, II 233.

Photius n'aurait pas écrit en $\delta\iota$ χρησμός δὲ τοῖς Θηβαίοις, mais bien χρησμός δ'αὐτοῖς.

81

¹ On a pu voir (*supra*, la note 80¹) que, d'après les résumés qui nous en sont parvenus, ni Éphore (3) ni Héraclide n'insistaient préalablement sur la gravité de l'outrage, se bornant à dire ἀσεβήσαντες. Proclos, par deux fois (ici et en 82) précise qu'il s'agit de la plus grande des impiétés. Tel était probablement le contenu de l'oracle : car si l'oracle n'avait pas dit μέγιστον ἀσέβημα, les Béotiens n'auraient sans doute pas osé s'en prendre à la prophétesse même. On conçoit difficilement que les textes originaux d'Éphore et d'Héraclide aient passé sous silence le détail conservé par Photius dans son résumé de Proclos. Une fois de plus (cf. *supra*, la note 80³), on doit dire que si Proclos a connu Éphore, ce ne peut être par l'intermédiaire de Strabon.

82

¹ D'après Héraclide Pontique (*supra*, la note 80¹), la prophétesse se nommait Myrtila. Le détail manque dans le résumé de Proclos par Photius et dans celui d'Éphore par Strabon : mais les textes originaux des deux auteurs mentionnaient probablement le nom de cette infortunée.

² Proclos semble dire que les Béotiens se concertèrent pour savoir quel pouvait être ce sacrilège majeur et que, de bonne foi et sans arrière-pensée, ils décidèrent de tuer la prophétesse.

Dans Éphore-Strabon (4,6), il y a plus de nuances. Les Béotiens, soupçonnant que la prophétesse « pélasgisait », s'excusent d'avance par un raisonnement que n'aurait pas désavoué un sophiste du v^e siècle : si la prêtresse mentait, la mort serait son châtiement, et si elle disait la vérité, sa mort vérifierait l'oracle. Éphore est très capable d'avoir fait tenir ce beau discours au conseil secret des envoyés béotiens par un des députés plus disert que les autres. Selon Jacoby (commentaire au fragment 119, p. 71), l'imprécision de Proclos sur ce détail prouverait qu'Éphore n'est plus directement utilisé : conclusion pour le moins prématurée,

puisque, aussi bien, Proclos ne connaît pas Éphore par l'intermédiaire de Strabon (*supra*, les notes 80³ et 81¹). D'ailleurs, même s'il a utilisé Éphore directement, Proclos a pu laisser tomber un détail qu'il considérerait comme oiseux.

Quant à Héraclide, il serait vain de se livrer à la moindre hypothèse, puisque le résumé de Zénobios ne fait pas allusion au conseil de guerre des Béotiens.

³ Ici encore, nous trouvons dans Éphore-Strabon (5) une précision qui manquait peut-être dans le texte original de Proclos.

D'après Éphore, les Béotiens s'emparèrent de la femme et la jetèrent sur un bûcher allumé. Faut-il voir dans ce détail un élément ancien de la légende ou faut-il accuser Éphore d'avoir embelli le récit ? Car enfin, on peut se demander (et Proclos tout comme nous) comment, à Dodone, les Béotiens se seraient arrangés, sans qu'on les en empêchât, pour dresser un bûcher, l'allumer, y entraîner la prêtresse et la jeter dessus, ou encore pour l'y fixer solidement avant de l'allumer... Toutes circonstances qui, pour les Béotiens, devaient rendre cette crémation singulièrement malaisée. On dira peut-être que les Béotiens ont précipité la prophétesse dans un bûcher préparé et allumé pour une de ces Fêtes du Feu, connues en plusieurs endroits du monde grec, sauf précisément au pays de Dodone (cf. NILSSON, *JHS*, 42 (1923), p. 144-148) : même avec l'appoint d'une telle coïncidence, l'histoire reste encore sujette à caution.

Proclos pouvait d'autant mieux raisonner de la sorte que, dans la variante rapportée par Héraclide, l'un des Béotiens plongeait Myrtila dans un chaudron d'eau bouillante qui se trouvait à proximité. Disons-nous qu'Héraclide, frappé par l'invraisemblance de la version que rapportait Éphore, l'a changée *proprio motu* pour ce détail ? Il faut laisser cette question sans réponse.

Nous ne savons si Proclos a connu directement ou non Héraclide et Éphore ; mais comme il ne remonte certainement pas à ce dernier par l'intermédiaire de Strabon, nous pouvons, dans tous les cas, affirmer qu'il avait des sources de premier ordre dont nous ne possédons plus aujourd'hui l'équivalent ou le résumé exacts.

83

¹ Sur ces prophétesses couraient des légendes et des mythes, où il est bien difficile d'entrevoir la vérité.

D'après Hérodote (II, 57), les Dodonéens, à une certaine époque, qualifiaient ces prophétesses de *πελειάδες*, *colombes*, et notre rationaliste de prétendre que le miracle des colombes parlant du haut du chêne est une simple bévue imputable à l'homonymie (cf. KERN, *RE*, v, 1261-1262). Sophocle (*Trach.*, 172) et Pausanias (x, 12, 10) parlent également des *πελειάδες* de Dodone.

Strabon (VII, fr. 1 et 2, p. 329) suggère une autre explication. D'après lui, dans la langue des Molosses et des Thesprotes, *πέλεια* = *γραῦς* et *πέλιος* = *γέρων* : par conséquent, les *πελειάδες* sont simplement les *Vieilles*. Cette explication se retrouve chez un Scoliaste de Sophocle (*Trach.*, 172).

Ces prophétesses étaient au nombre de trois. Nous le savons par Hérodote (II, 55), qui cite nommément celles qu'il y rencontra lors de son séjour à Dodone (Proméneia, Timarété, Nicandré) ; nous le savons aussi par Euripide (fr. 1021 Nauck), par Éphore-Strabon (8) ; et Strabon, pour son propre compte (VII, p. 329 et fr. 1), n'a pas d'autre opinion *.

Il reste un dernier point à tirer au clair. Strabon (VII, 329) prétend qu'à l'origine, c'était des hommes qui rendaient les oracles à Dodone et que les femmes n'y jouèrent un rôle que plus tard, au moment où Dioné fut associée au culte de Zeus Dodonéen. C'est là une conjecture personnelle du géographe, qui se sentait lié par le témoignage le plus ancien et le plus important, celui d'Homère (*II* 235), où apparaissent des prophètes mâles, les *Selloi*, attachés à l'oracle. Constatant que tous les autres textes mentionnaient des prophétesses et remarquant que ni Homère, ni même Hésiode ne rattachaient Dioné au culte de Zeus, Strabon en a inféré que le rôle des prêtresses résulte d'une intrusion postérieure. Qu'on ait, à une époque tardive, assimilé à Dioné la déesse Terre-Mère de Dodone (*supra*, la note 80⁴), c'est probable. Mais dire que les prêtresses apparurent à Dodone avec Dioné après le VIII^e siècle, c'est une hypothèse gratuite, à laquelle le silence d'Homère n'apporte pas une confirmation. Aussi bien, quand il reproduit, d'après Éphore, le récit du meurtre (antérieur à Homère) de la prophétesse Myrtila, Strabon ne songe pas à mettre l'accent sur ce qu'il aurait dû considérer comme un anachronisme.

* Quand Pindare (fr. 49 Bowra) et Sophocle (*Trach.*, 172) parlent de deux *colombes* à Dodone, ils font allusion, non point aux vraies prêtresses de leur époque, mais à la légende racontée et critiquée par Hérodote.

² Cette fois encore, le récit de Proclos-Photius est moins nuancé que celui d'Éphore-Strabon (7) ; mais ils se complètent fort bien. Éphore mentionne une espèce de conseil d'administration du sanctuaire, un collège d'hommes, qui s'opposa à une condamnation sans jugement. C'est donc que certains demandaient l'exécution immédiate ; Strabon ne dit pas qui, mais le texte de Proclos nous fait comprendre que les deux prêtresses survivantes réclamèrent cette peine du talion.

84

¹ La phrase maladroitement écrite de Photius devient limpide, si on met en regard les renseignements précis fournis par Éphore-Strabon (7,8,9). Cette confrontation montre que, dans Photius, ἐπιτρέπουσι est un présent historique, d'ailleurs assez déroutant entre les deux temps secondaires ἀπῆτουν et ἀπέφυγον. Photius a omis de rapporter que, normalement, le tribunal des trois prêtresses rendait la justice pour les choses touchant au temple, que les Thébains, pour sauver leur tête, objectèrent le caractère insolite de ce tribunal essentiellement féminin, et que les gens de Dodone se rendirent à cette raison. Photius ne dit pas expressément que les juges-hommes et les juges-femmes étaient en nombre égal, mais cela me paraît ressortir de tout le contexte.

En ce qui regarde la tradition manuscrite, on a vu (*Introduction*, p. 141) que l'archétype commun *AM* portait ἐξιοῦν, faute de lecture pour ἀξιοῦν, que le savant copiste *B* a judicieusement rétabli dans son exemplaire. Les exemples donnés par le lexique de Sophocles montrent que dans la langue post-classique, ἀξίωω a le même sens que αἰτέω ; par conséquent, l'expression τὴν δίκην ἀξιοῦν doit signifier : réclamer la peine ; les prophétesses requéraient (ἀπῆτουν 83) un châtimement contre les Thébains, mais ceux-ci leur contestèrent ce droit.

² Éphore-Strabon (10) ne mentionne pas ce détail précis et se borne à dire que les votes furent égaux — ce qui, on le sait (ESCHYLE, *Eum.*, 752-753, cf. ARISTOTE, *Const. Ath.*, 69,1), entraînait l'acquiescement.

Les cailloux blancs équivalaient à l'acquiescement, les noirs à la condamnation. En dehors de Proclos (d'ailleurs complètement

omis dans MEIER-SCHÖMANN, *Der attische Process* [éd. J. H. Lipsins], Berlin, Calvary, 1883-1884, p. 934-937), on ne cite qu'un seul témoignage certain sur cette coutume (PLUTARQUE, *Alc.*, 22) : elle doit cependant être ancienne, s'il est vrai qu'elle a donné naissance au proverbe λευκὴ ψῆφος (DIOGÉNIEN, VI, 9, Leutsch-Schneidewin, I, p. 271) ἐπὶ τῶν εὐδαιμόνως βιούντων.

En tout cas, Proclos atteste cet usage à l'aurore de la civilisation hellénique.

³ Éphore-Strabon (11) ajoute que, depuis lors, pour les seuls Béotiens, les oracles à Dodone sont rendus par des hommes. Si même Proclos a connu ce détail, on ne saurait lui faire un grief de l'avoir passé sous silence : car il se proposait, avant tout, d'étudier la forme littéraire dont il rappelait la curieuse origine. Le paragraphe d'Éphore n'est qu'un morceau d'une vaste littérature dont les *Questions grecques* de Plutarque nous donnent aujourd'hui quelque idée. On est presque étonné de ne pas trouver dans cet ouvrage d'un Béotien la « question » : *Pourquoi, à Dodone, quand un Béotien venait l'interroger, l'oracle était-il rendu par un homme et non par une femme ?*

85

¹ Le verbe employé par Photius, ἐπιγνόντες, est assez ambigu, mais on ne saurait légitimement en conclure que, d'après Proclos, les Béotiens découvrirent d'eux-mêmes la véritable signification de l'oracle. On a vu que, d'après Éphore-Strabon (12), l'exégèse en fut donnée par les prêtresses survivantes.

Pareillement, Éphore ajoute que les Béotiens devaient faire cet envoi chaque année à Dodone — détail qui manque dans Photius, mais qu'on peut sous-entendre sans forcer la vraisemblance.

² Éphore-Strabon (13) omet le détail ὡς ἱερόσυλοι, conservé par Photius, mais ajoute le détail, omis par celui-ci, que le vol du trépied devait se faire nuitamment.

On sait que certains temples possédaient d'immenses richesses capables d'exciter l'audace des voleurs (cf. MICHEL, *Rec.*, 246 [Delphes]) ; on sait aussi que le crime d'ἱεροσυλία fut toujours puni des châtements les plus sévères (MEIER-SCHÖMANN, *Der att. Proc.*, p. 458-459 ; THALHEIM, *RE*, VIII, 1589-1590).

Plusieurs délits graves étaient assimilés aux vols dans les temples : violation d'un règlement de police religieuse (DITTENBERGER, *Syll.* ², 680,10 [Syros]), détérioration d'une stèle portant une loi relative au culte (MICHEL, *Rec.*, 724,7 [Iasos]), négligence dans l'administration de fonds affectés à l'éducation des enfants (MICHEL, *Rec.*, 498,47 [Téos] ; cf. DARESTE-HAUSSOULLIER-REINACH, *Inscr. jur. gr.*, II, p. 371-374).

Toutes ces mesures montrent la gravité exceptionnelle de l'ἱεροσυλία : c'était bien τὸ μέγιστον τῶν ἀσεβημάτων.

86

¹ Si je comprends bien, Photius veut dire que les Béotiens, ayant commis le rapt sacré et ayant envoyé le trépied à Dodone, remportèrent la victoire sur les Pélasges : c'est pourquoi ils auraient institué la fête (annuelle) des tripodéphories.

Dans Éphore-Strabon (12, 13), ce sont les deux prêtresses qui le leur ont commandé par l'intermédiaire de l'oracle.

Il y a là une divergence importante entre les deux récits ou, à tout le moins, une nuance qui les distingue assez fortement. Des divergences de ce genre proviennent peut-être de ce que nous instituons une comparaison non point entre les originaux (Proclos, Éphore), mais entre les résumés (Photius, Strabon) de ces deux textes. Dans ces conditions, on ne doit conclure qu'avec la plus extrême prudence. La source de Proclos pourrait être Éphore (ce qui, tout bien considéré, ne me paraît pas certain) ou encore Héraclide, dont le témoignage manque malheureusement de précision, ou même un autre auteur, apparenté à ceux-là, mais aujourd'hui perdu (cf. *supra*, la note 82³).

² En résumé, la tripodéphorie est une procession annuelle, que les Béotiens envoyaient au temple de Zeus à Dodone et qui accompagnait l'envoi traditionnel d'un trépied volé dans un sanctuaire de Béotie. Le chant tripodéphorique est la composition exécutée, apparemment à Dodone dans l'enceinte sacrée, par le chœur accompagnant le trépied.

Pour que Proclos l'ait rangé dans la catégorie mixte de la lyrique chorale, le tripodéphorique, tout comme le parthénée et le daphnéphorique (*supra*, les notes 68¹, 77³), devait contenir non

seulement des allusions au culte proprement dit, mais encore des *ἀνθρώπων ἔπαινοι* : éloge du citoyen qui faisait les frais de la fête, éloge du chœur et du chorodidascale, etc. Il n'est d'ailleurs pas interdit de supposer que ce chœur pouvait être composé de jeunes filles : simple hypothèse qu'on ne saurait ni confirmer, ni réfuter.

On aimerait évidemment avoir sous les yeux un spécimen de ce genre de compositions. Nous n'en possédons pas un seul qui soit certain, et c'est peut-être la raison pour laquelle Smyth, dans sa revue des genres lyriques (p. xxv et cxxxiii), ne le mentionne même pas.

Comme il s'agit d'une fête thébaine, on a cherché, tout naturellement, à en retrouver des traces dans Pindare. Telle invocation au dieu de Dodone (fr. 48 Bowra) :

Δωδωναῖε μεγασθενές, ἀριστότεχνα πάτερ

pourrait provenir d'un tripodéphorique de Pindare, au sens que nous devons donner à ce mot d'après Proclus.

Wilamowitz (*Pindaros*, p. 185-186) est allé plus loin, en qualifiant de *τριποδηφορικόν* le premier des péans conservés dans un papyrus (fr. 35 Bowra). Il y est bien question d'une fête thébaine, de caractère religieux, et comme elle est annuelle d'après le vers 5, ce ne saurait être une daphnéphorie. S'ensuit-il que nous devions y voir une tripodéphorie ? Pas le moins du monde, puisque le vers 8 nous apprend que le dieu de la fête est Apollon. Mais d'après un texte très mutilé d'Ammonius (*Diff. verb.*, s. v. *Θηβαῖοι*, p. 70 Valckenaer), citant le second livre d'Éphore (70 F 21 Jac), il y aurait une différence entre *Θηβαῖοι* et *Θηβαγενεῖς* *, ces derniers envoyant (chaque année ?) un trépied à Apollon Isménien (cf. SCOLIASTE de Pindare, *Pyth.*, xi, 5 : *τριπόδων δὲ εἶπε θησαυρόν τὸ Ἰσμήνιον διὰ τὸ αὐτόθι πολλοὺς ἀνακεῖσθαι τρίποδας · οἱ γὰρ Θηβαγενεῖς ἐτριποδηφόρουν ἐκεῖσε*). Wilamowitz croit donc qu'à côté de la tripodéphorie dodonéenne, décrite par Proclus, il y en avait une autre, celle des *Θηβαγενεῖς* à l'Isménien, et que le premier péan de Pindare est un *τριποδηφορικόν* de la seconde espèce. L'hypothèse est ingénieuse et fort vraisemblable : mais ce chant processionnel à Apollon Isménien doit-il être nommé un *τριποδηφορικόν* au sens défini par Proclus ?

* Habitants de la *τετρακωμία* de Tanagre (Héléon, Harma, Mycalessos et Pharae) et de la vallée de l'Asopos.

J'en doute. Ce qui jette la suspicion sur le témoignage du Scoliaſte de Pindare, c'est qu'il affirme que les trépieds s'entassaient dans le temple d'Apollon Iſménien, alors que Pausanias, au contraire, a été frappé par leur pénurie (*supra*, la note 77²), ce qui, d'ailleurs, n'a pas laissé de l'embarrasser. Or, ces trépieds auraient dû être nombreux, puisque, à une certaine époque, il entraſt à l'Iſménion deux trépieds par an : celui du prêtre-enfant daphnéphore et celui de la « tripodéphorie » des *Θηβαγενεῖς*. Il eſt juſte d'ajouter qu'un de ces trépieds devait être, de temps en temps, « volé » et prendre le chemin de Dodone pour la vraie tripodéphorie, celle que nous ont décrite Éphore et Proclos.

87

¹ Sur l'ensemble des fêtes dites *oschophories*, on consultera : A. RUTGERS VAN DER LOEFF, *De oschophoriis*, dans *Mnemosyne*, nova series, 43 (1915), p. 404-415 ; L. DEUBNER, *Attische Feste*, Berlin, Keller, 1932, p. 142-147.

Les différentes cérémonies qui accompagnaient ces fêtes avaient été étudiées par les atthidographes (Philochore [IV^e siècle], Démon [IV^e-III^e siècle], Istros [III^e siècle]) et par Aristodème [I^{er} siècle], le disciple d'Aristarque. Proclos a pu connaître et utiliser ces travaux, sans que nous soyons pour cela obligés de croire, avec Rutgers (p. 412), qu'il aurait spécialement suivi Philochore.

² Les *oschophories*, dans lesquelles les anciens voyaient une institution de Thésée à son retour de Crète, comprenaient plusieurs cérémonies différentes, que nous devons restituer en additionnant plusieurs témoignages anciens, aucun auteur conservé n'en donnant un exposé d'ensemble.

a. D'abord une procession qui se rendait d'Athènes à Phalère. Elle était dirigée par deux jeunes gens en habits féminins, portant un cep de vigne à maturité (*ῶσχη*) et marchant en tête d'un chœur, qui exécutait le chant *oschophorique*. C'est la partie spécialement visée par Proclos, et nous la verrons en détail au cours du commentaire.

b. Puis des libations et un sacrifice. Le héraut portait un caducée garni d'une couronne, et les assistants mêlaient les cris de joie aux cris de douleur. Ce n'était qu'un souvenir du retour de

Thésée, après ses exploits en Crète, que Plutarque (*Thés.*, 22) rapporte de la manière suivante :

Arrivé près de l'Attique, Thésée oublie, dans le transport de sa joie, ainsi que le pilote, d'arborer la voile qui devait annoncer son salut à Égée. Égée, au désespoir, se précipite d'un rocher et se tue. Cependant Thésée, entré au port, s'acquitte des sacrifices qu'au départ il avait voués aux dieux de Phalère, et envoie un héraut à la ville pour annoncer son heureux retour. Celui-ci trouve sur son chemin une foule de gens qui pleurent la mort du roi, et d'autres, aussi, tout pleins de joie, comme on peut croire, qui s'empressent de l'accueillir et de le couronner pour sa bonne nouvelle. Il reçoit les couronnes et en entoure son caducée. Revenu vers la mer, avant que Thésée ait fini les libations, il se tient dehors, ne voulant pas troubler le sacrifice. Les libations achevées, il annonce la mort d'Égée. Tout le monde, avec des cris et un grand émoi, se hâte de monter à la ville. C'est pour cela, dit-on, que maintenant encore, dans les oschophories on couronne non pas le héraut, mais bien son caducée, et que, après les libations, on crie : Eleleu ! Iou ! Iou ! dans l'assistance. Le premier cri est, en général, celui d'hommes empressés et joyeux ; le second, un cri d'étonnement et de trouble (Trad. Talbot).

c. A ce sacrifice assistent et prennent part des dames appelées *δειπνοφόροι*. Elles représentent les mères des enfants tombés au sort, et à qui, au moment du départ, elles apportaient des provisions et des vivres. On débite aussi des fables, en mémoire de ce que ces mères faisaient des contes à leurs enfants, pour les consoler et pour leur donner du cœur (PLUTARQUE, *Thés.*, 22).

Cette opinion, que Plutarque empruntait à Démon (fr. 4 Müller), est confirmée par d'autres textes anciens. Harpocrate nous apprend que les deux mots *ὄσχοφοί*, *δειπνοφόρος* se trouvaient dans Hypéride (fr. 87, 88 Blass) et ajoute quatre lignes de commentaire empruntées, selon toute apparence, à Philochore : car les mêmes renseignements se retrouvent dans le *Lexique Séguier* (BEKKER, *Anecd.*, I, p. 239) avec une référence à Philochore (cf. fr. 44 Müller). Hésychius (s. v. *δειπνοφόροι*) renvoie également à cette partie de la fête. Nous savons ainsi que les « dames porte-vivres » étaient élues comme les oschophores eux-mêmes.

d. Athénée (xiv, 631B) nous apprend que les cérémonies comportaient également des danses, dites *ὄσχοφορικοί*. Ces danses, appartenant à l'espèce *γυμνοπαιδική*, étaient exécutées par des

jeunes gens nus (*γυμνοὶ γὰρ ὀρχοῦνται οἱ παῖδες πάντες*). Comme l'observe Rutgers (p. 411), ces danseurs nus ne sauraient être confondus avec les oschophores, qui portaient un costume spécial.

c. Enfin, un concours de course à pied permettait aux jeunes Athéniens délégués par chaque tribu de se mesurer dans des conditions assez difficiles à reconstituer, comme nous le verrons plus loin (*infra* les notes 92^{1,2}).

88

¹ Il est impossible de dire si ce chœur était formé de jeunes garçons, de jeunes filles ou des deux à la fois. Si, pour cette partie des rites, les Athéniens respectaient la légende, il y avait théoriquement sept garçons et sept filles — ou plus exactement cinq, puisque deux d'entre elles devaient être remplacées par des garçons costumés en filles.

Même si, comme tout l'indique, la partie (a) des oschophories est une fête plus ancienne que Thésée, les Athéniens peuvent y avoir apporté des modifications propres à rendre plus sensibles les rapports entre cette fête antique et la cérémonie plus récente en l'honneur de Thésée : de même que des légendes peuvent naître d'un rite malinterprété, de même, mais plus rarement, les légendes peuvent agir sur un rite par une espèce de choc en retour.

² Plutarque (*Thés.*, 23) nous donne, d'après Démon (fr. 4 Müller), l'*αἴτιον* de cette singulière coutume, en même temps que la manière dont on préparait les jeunes garçons à jouer ce rôle :

La fête des oschophories est encore une institution de Thésée. Il n'avait pas emmené cette fois en Crète toutes les jeunes filles tirées au sort ; il avait pris deux de ses jeunes amis aux traits féminins et délicats, mais d'une âme virile et courageuse : grâce à des bains chauds, à la vie sédentaire, à des frictions et à des huiles excellentes pour les cheveux, la douceur de la peau et la fraîcheur du teint, il avait si bien changé leur air, façonné leur voix, leur geste et leur démarche, qu'ils étaient devenus de vraies jeunes filles, et qu'on n'y voyait aucune différence : il les mêla donc aux jeunes filles, sans que personne s'en doutât. A son retour, ils conduisirent la pompe, lui et ses deux amis vêtus comme le sont aujourd'hui les oschophores.

Ajoutons que rien n'interdit de croire que la fête, avant de devenir annuelle, ait été ennaétérique (*supra*, la note 69³).

³ La définition de Proclus correspond à celle que donnent d'autres auteurs.

HÉSYCHIUS, ὠσχοι · τὰ νέα κλήματα σὺν αὐτοῖς τοῖς βότρυσιν (cf. *Et. Magnum*, 824,54 ; *Lex. Séguier* [BEKKER, *Anecd.*, I, p. 318]).

PHOTIUS, *Lex.* ὄσχη · τὸ σὺν τοῖς βότρυσιν κλήμα.

Et. Gudianum, 583,16 : ἡ ὠσχη δέ ἐστι τὰ μετὰ τῶν βοτρυῶν κλήματα.

EUSTATHE, 1524,32 : ...ταῖς ὄσχαῖς, ὅ ἐστι τοῖς βοτρυνηφόροις κλήμασιν.

HARPOCRATION (peut-être d'après Istros, *infra*, la note ⁴) ajoute un détail intéressant : ἡ δὲ ὄσχη κλήμά ἐστι βότρυσ ἐξηρτημένους ἔχον · ταύτην δὲ ὀρεσχάδα ἔνιοι καλοῦσιν.

⁴ Renseignements parallèles chez de nombreux auteurs :

ISTROS (fr. 13 Müller = HARPOCRATION, s. v. ὀσχοφόροι) ἔνεκα τῆς κοινῆς σωτηρίας νομίσαι τοὺς καλουμένους ὀσχοφόρους καταλέγειν δύο τῶν γένει καὶ πλούτῳ προὔχοντων.

HÉSYCHIUS, ὠσχοφόρια · παῖδες εὐγενεῖς ἡβῶντες καταλέγονται οἱ φέροντες τὰς ὠσχας εἰς τὸ τῆς Σκιράδος Ἀθηνᾶς ἱερόν.

Lex. Séguier (BEKKER, *Anecd.*, I, p. 318 [cf. *Et. Magn.*, 824,54]) καὶ ὠσχοφόροι οἱ ταῦτα (sc. κλήματα) τῇ Σκιράδι Ἀθηνᾷ προσφέροντες ἐν γυναικείαις στολαῖς δύο νεανίαι παρὰ τοῦ Διονύσου.

PHOTIUS, *Lex.* ὀσχοφορεῖν · ἐορτὴ τις ὀσχοφορία καλουμένη · ὄσχος γὰρ καλεῖται κληματὶς ἐκκειμένους ἔχουσα τοὺς βότρυνας, ἣν εὐγενὴς παῖς ἔφερεν εἰς τὸ ἱερόν Σκιράδος · ὁ τρόπος, δι' ὃν τοῦτο ἐγίνετο, διάφορος τοῖς παλαιοῖς ἀπεδόθη.

Les oschophores étaient donc deux jeunes garçons, choisis parmi les premiers de la cité, qui, vêtus en jeunes filles, allaient porter des *oschai* en grande pompe au temple d'Athéna Sciras à Phalère.

On aura remarqué que Photius, au moment de rédiger l'article de son *Lexique*, savait que, sur ces fêtes, les auteurs anciens donnaient des explications divergentes.

¹ Ce détail a son importance. Plutarque (*Thés.*, 17) ra-

conte aussi que les jeunes gens et les jeunes filles étaient tirés au sort, mais que Thésée s'offrit spontanément. Nos deux auteurs s'écartent donc de la légende, apparemment plus ancienne, d'après laquelle c'était Minos en personne qui venait choisir ses quatorze victimes (BACCHYLIDE, xvii ; HELLANICOS, 4 F 164 Jac).

Ce changement dans la légende était rendu nécessaire par la présence obligatoire des deux jeunes garçons habillés en filles : si Minos était venu en personne, rien ne dit que, parmi les quelques douzaines de victimes offertes à son choix, il eût jeté son dévolu précisément sur les deux jeunes hommes si longuement préparés à leur rôle par Thésée. Du moment qu'on acceptait l'histoire des deux garçons, il fallait aussi accepter la version d'un tirage au sort plus ou moins dirigé.

² D'après le récit de Proclos, on dirait que la fête des oschophories avait été demandée par Dionysos et Athéna, qui lui apparurent au voyage de retour : cette épiphanie d'Athéna sert à justifier le choix, assez inattendu, d'un temple d'Athéna au terme de la procession (*infra*, la note 90¹). Selon Plutarque (*supra*, la note 87²), une partie au moins (b) des cérémonies s'expliquait par un vœu fait au départ.

Tous les récits de cet épisode fameux dans la vie du héros attique fourmillent de contradictions et de doublets dont les chapitres xv à xxviii de l'opuscule de Plutarque peuvent donner une idée.

³ Il faut rapprocher de ceci le texte de Plutarque (*Thés.*, 23), qui, après avoir décrit les oschophores (*supra*, la note 88²), continue ainsi : *φέρουσι δὲ Διονύσω καὶ Ἀριάδνῃ χαριζόμενοι διὰ τὸν μῦθον, ἢ μᾶλλον ὅτι συγκομιζομένης ὀπώρας ἐπανῆλθον.*

Rutgers (p. 409) commente ce texte de la manière suivante :

Fabula ea in Procli Chrestomathia... narratur. Sed ibi pro Ariadne Athenam habemus neque aliter legi potest. Itaque cum Oschophoria Athenae (et Dionyso) multis locis, Ariadnae hoc solo sacra dicantur, Minois etiam Thesei et Dionysi causa in Plutarchi textum irrepsisse credamus et pro Ἀριάδνῃ legamus Ἀθηνᾶ.

On ne peut qu'approuver cette manière de voir : Ariane est étrangère à une cérémonie attique dont les dieux étaient Dionysos et Athéna. Nous en retiendrons que Proclos avait des sources assez bonnes pour nous permettre de corriger avec certitude

une erreur que le texte traditionnel de Plutarque a rendue en quelque sorte classique.

⁴ ἐσκιατραφημένοις, littéralement : *élevés à l'ombre*.

C. Robert (PRELLER-ROBERT ⁴, I, p. 207-208) prétend qu'en fait, ces deux jeunes garçons étaient revêtus de l'ancien chiton ionien ; comme, à une époque tardive, on ne comprenait plus cet antique habillement conservé dans beaucoup de cérémonies religieuses, on imagina la légende selon laquelle Thésée aurait pris avec lui deux garçons habillés en filles (cf. DEUBNER, p. 143, note 2). Il est probable, en effet, qu'à une certaine époque (vers le VI^e siècle au plus tard, d'après Deubner, p. 142), on s'efforça de raccrocher, tant bien que mal, au culte de Thésée des éléments beaucoup plus anciens. Les oschophories sont du nombre. En se fondant sur la confusion entre ὠσχῆ, ὄσχῆ et ὄσχεα (*scrotum*), Rutgers (p. 414-415) suppose que les oschophories ne sont qu'un souvenir des fêtes, bien connues par les recherches folkloriques, qui marquaient le passage de l'enfance à la puberté. Deubner (p. 146) combat vivement cette exégèse et croit, beaucoup plus simplement, que les oschophories célébraient la fin des vendanges et avaient pour but d'attirer les bénédictions célestes sur le raisin nouveau*. Ce serait donc, comme dans le cas des daphnéphories (*supra*, la note 74¹), un vieux culte agraire à moitié éliminé par un culte plus jeune.

90

¹ Voir les textes à la note 88⁴.

Deubner (p. 143) croit qu'il s'agit du temple de Dionysos *aux Marais* — mais cela n'est pas absolument sûr, et on ne saurait, je pense, exclure le temple de Dionysos *Eleuthereus* au bas de l'Acropole d'Athènes.

Le temple d'Athéna *Sciras* se trouvait à Phalère (PAUSANIAS, I, I, 4). Selon certains, ce nom lui viendrait du devin Sciros de Dodone, qui assista les Éleusiniens dans leur guerre contre Érech-

* Die Oschophoria galten der beendigten Weinlese und hatten zum Zweck eine Segnung der Trauben. Cette formule me paraît moins heureuse que celle que le même auteur emploie un peu plus loin en résumant une théorie de Pfuhl : *um dem Gott den Dank für die Weinlese abzustatten*.

thée et fit bâtir ce temple ; il serait mort au cours de cette guerre (PAUSANIAS, I, 36,4). Ce récit de Pausanias remonte, en dernière analyse, au second livre de l'*Atthis* de Philochore (fr. 42 Müller). Le lieu consacré à Athéna Sciras se nommait ὠσχοφόριον (HÉSYCHIUS, s. v. ; *Et. Magnum*, 824,54 [qui parle d'Artémis au lieu d'Athéna]).

Pourquoi la fête se célébrait-elle à Phalère et non à Athènes même ? Les Athéniens croyaient que Dionysos, apportant la vigne en Attique, avait débarqué à Phalère : ce serait la raison pour laquelle ils se rendaient chaque année en procession à cet endroit, afin de témoigner au dieu leur reconnaissance, les vendanges finies (DEUBNER, p. 146-147).

Quoi qu'on pense de cette explication, on voit que le cortège de la grappe parcourait une distance d'un peu plus de sept kilomètres, ce qui, au rythme processionnel du cortège, devait prendre plusieurs heures.

91

¹ Outre Héliodore, sur le témoignage duquel nous aurons à revenir (*infra*, la note 92²), le seul auteur qui mentionne encore les chants exécutés à l'occasion des oschophories, est Pollux (IV, 53).

Nous ne possédons aucun spécimen, même fragmentaire, de ce genre de compositions. Il est probable, cependant, que Pindare en avait écrit, puisque c'est dans le troisième livre d'un commentaire sur Pindare qu'Aristodème, disciple d'Aristarque, parlait de la fête des oschophories (*infra*, la note 92¹).

92

¹ Pour expliquer et commenter le présent paragraphe de Proclos, Rutgers et Deubner ont cité les deux textes parallèles que voici.

ATHÉNÉE, XI, 495 E : Πενταπλόα · μνημονεύει αὐτῆς Φιλόχορος ἐν δευτέρᾳ Ἀτθίδος (fr. 43 Müller). Ἀριστόδημος δ' ἐν τρίτῳ Περὶ Πινδάρου τοῖς Σκίροις φησὶν Ἀθήναζε ἀγῶνα ἐπιτελεῖσθαι τῶν ἐφήβων δρόμου · τρέχειν δ' αὐτοὺς ἔχοντας ἀμπέλου κλάδον κατάκαρπον, τὸν καλούμενον ὠσχον. τρέχουσι δ' ἐκ τοῦ ἱεροῦ

τοῦ Διονύσου μέχρι τοῦ τῆς Σκιράδος Ἀθηνᾶς ἱεροῦ, καὶ ὁ νικήσας λαμβάνει κύλικα τὴν λεγομένην πενταπλόαν καὶ κωμάζει μετὰ χοροῦ. πενταπλόα δ' ἡ κύλιξ καλεῖται, καθ' ὅσον οἶνον ἔχει, καὶ μέλι καὶ τυρὸν καὶ ἄλφιτον καὶ ἐλαίου βραχύ.

SCOLIASTE de Nicandre, *Alex.*, 109 : ὀσχοφόροι δὲ λέγονται Ἀθήνησι παῖδες ἀμφιθαλεῖς ἀμιλλώμενοι κατὰ φυλάς, οἱ λαμβάνοντες κλήματα ἀμπέλου ἐκ τοῦ ἱεροῦ τοῦ Διονύσου ἔτρεχον εἰς τὸ τῆς Σκιράδος Ἀθηνᾶς ἱερόν.

Hormis la mention de la πενταπλόα, nous ignorons ce que pouvait contenir le texte de Philochore auquel renvoie Athénée.

Pour Aristodème, les oschophores étaient des éphèbes athéniens qui, portant un cep de vigne avec sa grappe, prenaient part à une course de fond sur le parcours d'Athènes à Phalère, dont le vainqueur recevait la coupe symbolique et participait au *cómos* du chœur. Nous avons donc affaire à une course générale, avec départ en ligne, et le premier arrivé au but recevait les honneurs mentionnés.

Pour le Scoliaste de Nicandre, qui ne cite malheureusement pas sa source, les oschophores étaient des ἀμφιθαλεῖς * qui, portant un cep de vigne, participaient à une course par tribu sur le par-

* C'est surtout pour ce détail inattendu qu'on aimerait savoir à qui le Scoliaste l'a emprunté. Le moins qu'on en puisse dire, c'est qu'il est sujet à caution. Pour faire état de ce renseignement unique, on est obligé (DEUBNER, p. 145) de dire que le Scoliaste « contamine » les oschophories rituelles et les oschophories athlétiques. L'hypothèse aurait quelque vraisemblance si on trouvait au moins une fois ce mot ἀμφιθαλής dans les nombreux textes qui parlent de l'oschophorie rituelle (note 88⁴) : il n'y figure jamais. Et ainsi, l'hypothèse initiale entraîne une autre, plus fragile encore, d'après laquelle tous les auteurs cités dans la note 88⁴ auraient trahi leur source, soit en ne donnant aucune épithète à ces jeunes garçons investis d'une fonction religieuse, soit en substituant le mot quelconque εὐγενεῖς au mot caractéristique ἀμφιθαλεῖς.

Il me paraît donc assez difficile d'admettre l'hypothèse et de considérer comme suffisamment fondées les conclusions qu'on en tire pour l'histoire religieuse. C'est le seul témoignage de notre Scoliaste qu'on invoque pour suggérer une parenté étroite entre les oschophories, d'une part, la daphnéphorie thébaine et le portement de l'eirésioné, d'autre part ; c'est encore au même Scoliaste qu'on fait appel (NILSSON, *Griech. Feste*, p. 126) pour supposer que les staphylodromes des Carneia étaient peut-être des ἀμφιθαλεῖς, alors qu'aucun texte ne leur accorde cette qualité.

Je ne dirai rien des théories audacieuses, appuyées en ordre principal sur les incohérences de Plutarque (note 89³), par lesquelles on a voulu intégrer l'épisode des oschophories dans une fête grandiose des Pyanepsies (A. MOMMSEN, *Feste der Stadt Athen*, p. 282-288 ; J. E. HARRISON, *Themis*, p. 317-322) : ces théories paraissent aujourd'hui abandonnées (DEUBNER, p. 146, 259-250).

cours Athènes-Phalère. C'était donc une course à départs séparés ou, si l'on préfère, dix courses distinctes, à raison d'une par tribu, suffisamment espacées pour que le meilleur coureur d'une tribu ne puisse rattraper ceux d'une tribu partie avant lui. Ceci pour éviter des confusions et des contestations toujours possibles dans ce genre d'épreuves — surtout à une époque où les commissaires de course ne disposaient pas d'un chronomètre.

On voit que nos deux auteurs parlent de deux épreuves entièrement différentes, et on comprend, jusqu'à un certain point, que le ScoliaSTE, embarrassé par les dix vainqueurs que suppose son exposé, n'ait pas mentionné la coupe unique décernée au vainqueur dans la course décrite par Aristodème.

² Avant d'instituer une comparaison entre les deux textes cités dans la note précédente, d'une part, et celui de Photius, d'autre part, il convient de se mettre d'accord sur le sens exact de ce dernier.

Photius, comme le ScoliaSTE de Nicandre, parle d'une course par tribu — sans quoi les mots *ἐξ ἐκάστης δὲ φυλῆς ἑφῆβοι* ne signifieraient plus rien. Mais de ce que Photius écrit *καὶ τούτων ὁ πρότερος ἐγυέτο*, Rutgers prétend que chaque tribu n'envoyait que deux jeunes athlètes, dont le premier recueillait les honneurs avec les premiers des neuf autres tribus. Sportivement parlant, l'hypothèse n'a aucune espèce de vraisemblance. L'émulation constituant la raison même d'une course, dix épreuves successives à deux concurrents chacune présentent un intérêt sportif des plus médiocres et — chose qu'on ne doit pas oublier en l'occurrence — un attrait « spectaculaire » pour ainsi dire nul. Philologiquement parlant, l'hypothèse n'a pas plus d'assise : Deubner (p. 144) l'a montré par des considérations générales, auxquelles nous pouvons ajouter un argument tiré du style même de Photius. Car nous avons vu, en 57, que Photius emploie *προτεροῦσιν* et non *πρωτεύουσιν*, en parlant précisément de vainqueurs à des jeux qui comprenaient un grand nombre de concurrents.

Selon Proclus donc, la course, qui avait lieu à l'occasion des oschophories, groupait des éphèbes envoyés en nombre illimité par chacune des dix tribus. Il songeait à dix courses séparées, chacun des dix vainqueurs goûtant, à tour de rôle, à la phiale « quintuple ».

Comment ces données de Proclos s'harmonisent-elles avec celles d'Aristodème et du ScoliaSTE de Nicandre ?

Rutgers croit que ce sont deux courses différentes. La plus ancienne (celle que décrit Proclos) aurait été remplacée par celle que décrit Aristodème, à une époque postérieure à Philochore, chez qui Proclos se serait documenté. Cette dernière affirmation paraît bien audacieuse, car, de Philochore (*supra*, la note ¹) nous savons seulement qu'il mentionnait le singulier breuvage offert en récompense : cela ne suffit pas pour affirmer que Philochore racontait les faits comme Proclos.

Deubner (p. 144-145) a préféré une solution plus radicale. Aristodème et le ScoliaSTE étant remplis d'erreurs et de confusions, nous devrions rejeter, purement et simplement, leur témoignage au profit de Proclos, seul digne de foi. Or, comme Proclos ne donne ni le point de départ, ni le point d'arrivée de la course, nous aurions le droit de supposer que, selon Proclos, la course avait lieu non pas sur le parcours Athènes-Phalère, mais à Phalère même, et qu'elle avait pour but de faire patienter le public en attendant l'arrivée de la procession oschophorique.

Je ne puis souscrire à cette audacieuse hypothèse. A mon sens, on ne peut, comme le fait Deubner, établir une identité parfaite entre Proclos et Photius pour le présent chapitre. Grâce aux nombreux textes parallèles (*supra*, la note 87²), nous avons retrouvé les cinq épisodes de cette fête complexe : or, nous constatons que Photius parle uniquement du premier et du dernier (*ae*). Qui, de Proclos ou de Photius, a négligé les trois intermédiaires (*bcd*) ? La probabilité est pour une omission de Photius qui, dans un compte rendu, ne pouvait tout dire ; de plus, Photius n'ignorait pas que la question des oschophories était l'objet de grandes discussions chez les auteurs anciens : il le dit textuellement dans une phrase de son *Lexique* (*supra*, la note 88⁴). Comment le savait-il ? Par la *Chrestomathie* apparemment, puisque le contenu d'un autre article du *Lexique* donne à croire qu'au moment de sa rédaction, Photius avait déjà lu le manuel de Proclos (*Introduction*, p. 223).

Or l'exposé de Photius sur les oschophories évite soigneusement les points litigieux — alors que tout indique que Proclos ne pouvait les avoir éliminés.

Ce n'est pas tout. Deubner réduit à zéro le témoignage d'Aristodème, qu'il accuse, en somme, d'avoir décrit une fête imaginaire.

Que le Scoliaſte de Nicandre ait ſottement mélangé les faits dont parlent Ariſtodème et Proclos, je l'accepterais volontiers ; mais condamner auſſi cavalièrement un ſavant ſérieux comme Ariſtodème, formé à l'école d'Ariſtarque, je m'y réſoudrai moins que perſonne.

Je ne vois pas pourquoi nous n'accepterions pas, tout ſimple-ment, qu'Ariſtodème et Proclos parlent de deux courses diſtinctes : la plus ancienne, celle de Proclos, a été remplacée par une autre, celle d'Ariſtodème, à une époque pour laquelle, faute de renseignements précis, il n'y a pas lieu d'invoquer le témoignage de Philochore.

Pour Proclos, la course n'était *oschophorique* que parce qu'elle avait lieu à l'occasion des *oschophories* rituelles. Elle ſe diſputait tribu par tribu, à départs ſéparés, ſur le parcours d'Athènes à Phalère. Le premier arrivé de chaque tribu avait le droit de goûter à la quintuple mixture, contenue dans l'eſpèce de *soucoupe* que les Grecs désignaient par le mot *φιάλη* *.

Pour Ariſtodème, c'était une course vraiment *oschophorique*, puis-que les éphèbes y couraient en portant un cep de vigne. Sur le parcours d'Athènes à Phalère, tous enſemble, ils diſputaient une course dont l'unique vainqueur recevait une coupe (κύλιξ) et participait au *cômos* du chœur.

L'opposition entre les deux auteurs eſt donc fort nette, et nous devons pouvoir en retrouver l'origine ou la cause. Elle provient ſans doute, pour une bonne part, de l'idée que nos deux auteurs ſe faiſaient de l'ὠσχοφορικὸν μέλος.

Le chant *oschophorique* d'après Proclos était exécuté durant la proceſſion d'Athènes à Phalère, par le chœur en tête duquel marchaient les deux *oschophores* habillés en jeunes filles. Mais comment Ariſtodème définiſſait-il ce même chant *oschophorique* ? Nous ne le ſavons pas, mais rien ne dit que ſa définition coïncidait exactement avec celle de Proclos.

Ce qui me le fait croire, c'eſt l'exiſtence d'un texte, également ignoré de Rutgers et de Deubner, un texte de cet Héliodore, ſi

* Les dix arrivées différentes, compte tenu des écarts entre concurrents de chaque tribu et de l'intervalle laſſé entre chaque tribu, la cérémonie, dix fois répétée, du vainqueur admis à tremper les lèvres au breuvage ſymbolique, puis les danses *oschophoriques* (d) mentionnées par Athénée : il n'en fallait ſans doute pas plus pour faire patienter le public à Phalère en attendant l'arrivée de la proceſſion.

souvent nommé dans le présent commentaire. Il écrit (p. 450,21) : ὠσχοφορικόν ἐστὶ τὸ γραφόμενον εἰς Ἀθηναίων ἡϊθέους δρόμον ἀγωνιζομένους καὶ κρατοῦντας κλῆμα βοτρυῶν πλήρες, ὃ καλεῖται ὠσχος· ποιοῦνται δὲ τὸν δρόμον ἐκ τοῦ Διονυσίου εἰς τὸ τῆς Σκιράδος Ἀθηνᾶς ἱερόν.

Cet auteur, plus proche parent d'Aristodème que de Proclus, définit l'ὠσχοφορικὸν μέλος comme un chant en l'honneur des coureurs à la grappe. C'est donc une espèce d'*épinicie*. Or comme Aristodème n'a parlé d'oschophories qu'à propos des œuvres de Pindare (*supra*, la note 91¹), nous pouvons supposer que les éditeurs alexandrins avaient classé comme ὠσχοφορικόν telle composition de Pindare en l'honneur d'un jeune vainqueur à la course oschophorique. Ceci n'aurait rien d'étonnant, puisque nous avons vu (*supra*, la note 86²) que les éditions alexandrines de Pindare contenaient probablement aussi des *tripodéphoriques* qui ne répondaient pas à la définition que Proclus donnait de ce genre.

J'imagine donc qu'en sa *Chrestomathie*, Proclus étudiait la question dans son ensemble ; tout comme pour la daphnéphorie (*supra*, la note 77²), il devait réserver le nom à la forme la plus ancienne sous laquelle ces chants étaient connus, même si, au cours des temps, ils avaient été remplacés par des chants différents. La place même que, dans son livre, il donnait aux oschophoriques, après les daphnéphoriques et les tripodéphoriques, suffit à prouver, que pour Proclus, l'ὠσχοφορικὸν μέλος était un genre mixte du même type. Et à ce propos, visant les théories dont Aristodème s'était fait le champion, il a pu refuser de nommer ainsi les compositions pour un vainqueur à la course oschophorique nouveau-style, telle que l'avait définie Aristodème.

Cette hypothèse me paraît résoudre toutes les difficultés rencontrées dans le présent paragraphe. Mais, qu'on l'accepte ou non, on devra, une fois de plus, conclure qu'Héliodore, même au cas où il aurait connu la *Chrestomathie*, n'en reste pas moins un témoin indigne de notre confiance, car le chant oschophorique défini par ce ScoliaSTE n'a aucun droit à figurer dans le genre mixte où Proclus l'avait expressément cantonné.

¹ Les *euctiques* — autrement dit les *chants précatoires* — forment donc la dernière espèce du groupe mixte contenant à la

fois des louanges à l'adresse des dieux et des éloges à l'adresse des hommes.

Au sens que lui donne Proclos, le mot *εὐκτικόν* apparaît encore chez Pollux (iv, 53) et chez Ménandre (*Rhet. gr.*, ix, p. 134 Walz), lequel parle d'*εὐκτικοὶ ὕμνοι, οἱ ψιλὴν εὐχὴν ἔχοντες*.

C'est apparemment à la même espèce que se rattache le *προσευκτικόν* d'Héliodore (p. 450,34) : *προσευκτικόν ἐστὶ τὸ ἀδόμενον εἰς πάντας τοὺς θεοὺς καὶ δι' εὐχῆς αἰτησὶν τινα περιέχον*.

La connaissance de la définition ne nous aide malheureusement pas beaucoup, car nous ne possédons aucun fragment lyrique dont un texte ancien établisse l'appartenance à un *εὐκτικόν*. C'est sans doute parce que les classifications traditionnelles se fondaient sur la forme extérieure ou sur le destinataire plutôt que sur le contenu. Le genre mentionné par Proclos est peut-être une variété d'hymne. C'est ainsi que Ménandre subdivisait les hymnes d'après leur contenu en *κλητικοί* (avec énumération de toutes les épithètes portées par un dieu), *ἀποπέμπτικοί* (sur les voyages des dieux), *φυσικοί* (sur les dieux en tant que manifestations de forces naturelles), *μυθικοί* (contenant des récits mythologiques), *πεπλασμένοι* (sur des dieux fictifs, dépourvus d'un culte), *εὐκτικοί*, *ἀπευκτικοί*, etc. L'*εὐκτικόν* de Proclos ne serait pas destiné à un dieu particulier (comme, par exemple, le nome à Apollon et le dithyrambe à Dionysos) et aurait contenu simplement la prière qu'un homme adresse à la divinité. C'est ce mélange d'humain et de divin qui expliquerait la présence de l'*εὐκτικόν* dans une catégorie mixte (?).

² On pourrait aussi comprendre : *est écrit pour ceux qui demandent*. Mais la comparaison avec les paragraphes 96 et 99 nous incite à croire que *τοῖς αἰτουμένοις* doit s'interpréter comme un complément d'agent. D'ailleurs, que le poète s'exprime en son nom ou au nom d'autrui, c'est le personnage parlant à la première personne qui est censé demander que tel ou tel événement se produise.

¹ Ici commence la sèche énumération des genres méliques appartenant à la quatrième catégorie, relative à *certaines conjonctures éventuelles*.

Des six espèces énumérées, quatre ne sont connues que par le présent témoignage de Proclos; en outre, le résumé qu'en donne Photius est d'une brièveté et d'une sécheresse qui trahissent un peu de lassitude. C'est dire que l'interprétation de ces quelques lignes ne va pas sans difficultés et que peu de savants ont eu à cœur de les commenter. Selon Taccone (*Antologia della melica greca*, Turin, Chiantore, 1919, p. 5), il existait, à côté des formes lyriques énumérées précédemment, des genres poétiques de caractère indéterminé ou occasionnel; comme ces genres n'avaient pas de forme fixe et bien définie, Proclos les aurait nommés, non d'après la forme, mais d'après le contenu. Smyth (*supra*, note 37¹) considère nos paragraphes 94 à 99 comme un essai de classification de certains poèmes qui ne pouvaient prendre place dans le système orthodoxe élaboré par les anciens Alexandrins; il ajoute que certains poèmes d'Alcman, d'Alcée, de Sappho et aussi certaines chansons populaires semblent répondre à l'un ou l'autre des genres énumérés ici, et il en conclut que Proclos (ou sa source) manque de logique en déniaut à ces genres la qualification de mélïques.

Pour juger ces paragraphes équitablement, il ne faut pas perdre de vue qu'en les annonçant (§ 37), Proclos leur conteste la qualité de mélïques, car c'est par un caprice des poètes que cette catégorie existe. C'est donc faire injure à Proclos que de prétendre, avec Smyth, que ces poètes puissent être des lyriques universellement reconnus comme tels (Alcman, Alcée, Sappho): car c'est supposer, sans preuves, que Proclos ne savait plus ce qu'il disait.

Si Proclos refuse la dignité de genres lyriques à des poèmes que leurs auteurs avaient abusivement qualifiés de la sorte, il ne peut s'agir que de nouveautés imaginées par les poètes alexandrins.

On sait qu'à l'époque hellénistique et romaine, les poètes de second ordre continuaient à composer, d'après les patrons anciens, des hymnes, des péans, etc., fort médiocres; les grands poètes, au contraire, délaissant ces cadres vieillots, composaient des *μέλῃ* sans musique, qui n'avaient de lyrique que le mètre employé. C'étaient là des poèmes lyriques au sens moderne du mot, mais non au sens où l'entendait la stricte orthodoxie ancienne. Il me semble que Proclos protestait contre cet abus de mots; que d'après lui, certaines poésies personnelles ou certaines poésies de circonstance, intitulées *μέλῃ* par des poètes alexandrins, n'avaient aucun titre à figurer dans une revue des genres mélïques: il les aura citées ici pour être tout à fait complet.

Sans doute comprendrions-nous mieux sa manière de voir si notre connaissance de la poésie alexandrine était moins fragmentaire. Mais il semble bien que notre auteur a voulu classer ces formes nouvelles d'un pseudo-lyrisme d'après leur contenu et non d'après leur forme extérieure.

² Cette définition trop vague n'autorise aucune conclusion certaine. Néanmoins, on peut croire que *πραγματικά* est un nom générique qui englobe toutes les catégories examinées dans les paragraphes 95 à 99. Il jouerait ainsi le même rôle que *ὕμνος* en tête de la première catégorie et *ἐγκώμιον* en tête de la seconde.

95

¹ Voyages, négoce, poésie ne faisaient pas toujours mauvais ménage, à en juger par l'exemple de Solon. On connaît des *Ἡλιακά*, des *Θεσσαλικά*, des *Μεσσηνιακά* de Rhianos, des *Βιθυνιακά* de Démosthène de Bithynie, des *Λακεδαιμονικά* de Phaestos, etc. Mais ces compositions en hexamètres ne sauraient être visées ici par Proclos.

96

¹ Pour ces poèmes « apostoliques », nous n'avons qu'une seule définition parallèle, celle d'Héliodore (p. 450,11) : *ἀποστολικὸν μέλος ἐστὶ τὸ πεμπόμενον πρὸς τινα, περιέχον <παραίνεσις> ἢ αἵτησιν παρ' αὐτοῦ δωρεᾶς*. D'après cet auteur, l'*ἀποστολικόν* serait un *envoi* ou un *placet*. Il ne me paraît pas que ce soit exactement cela que Photius impute à Proclos. D'après lui, les *ἀποστολικά* sont écrits, semble-t-il, par des poètes envoyés en mission et qui en rendent compte ; le contraire serait constitué par ce que Proclos nomme *ἐπισταλτικά* (99). La divergence entre Proclos et Héliodore n'est plus faite pour nous étonner. Mais ce qui est remarquable, c'est que nos deux auteurs soient seuls à parler d'un *ἀποστολικόν* lyrique.

97

¹ On imaginerait difficilement une autre définition des

gnomologiques. C'est pourquoi elle répond exactement à celle d'Héliodore (p. 450,13) : *γνωμολογικόν ἐστὶ τὸ γνώμας καὶ παραινέσεις καὶ ὑποθήκας <περι>έχον πρὸς τινα.*

98

¹ Nous savons bien par Virgile ce que sont des *géorgiques*, mais nous ne savons pas du tout ce que pouvaient être ces *γεωργικά*, auxquels Proclus refuse la dignité de poèmes lyriques. Car il ne peut être question ici d'œuvres didactiques en hexamètres, comme, par exemple, les *Travaux* d'Hésiode. Il faut cependant ajouter que ces *γεωργικά*, venant immédiatement après les *γνωμολογικά*, devaient, comme ces mêmes *Travaux* d'Hésiode, contenir un élément gnomique.

² Le texte de Photius peut se rendre de deux manières : *Georgica vero agri et stirpium tempestivitates et curam* ou bien :

Georgica vero agros et stirpium tempestivitates et curam selon qu'on fait de *χώρας* un génitif singulier (Schott) ou un accusatif pluriel. La seconde interprétation me paraît préférable. En effet, une expression *χώρας καιροί* serait d'autant moins heureuse que, dans le grec de l'époque impériale, *καιρός* signifiait certainement *saison*.

99

¹ Les *épistaltiques* devaient différer des *apostoliques* en ce qu'ils contenaient des vers adressés à des gens envoyés en mission, tandis que les *apostoliques* étaient des poèmes envoyés par des gens partis en mission. Tout cela restera évidemment obscur aussi longtemps que nous n'aurons pas d'exemples concrets sur lesquels nous puissions vérifier les définitions de Proclus.

100

¹ Au début de son résumé (§ 1), Photius a déclaré avoir sous les yeux un ouvrage intitulé *Πρόκλου χρηστομαθείας γραμματικῆς ἐκλογαί*, puis (§ 2) que cet ouvrage comprenait

quatre livres. Il a commencé son compte rendu (§ 3) en parlant du *premier livre* (ἐν τῷ πρώτῳ). Le voici qui termine en spécifiant que les pages précédentes résument *deux livres* de la χρηστομάθεια γραμματική, sans qu'il ait dit où commençait le second et en laissant tomber le mot ἐκλογαί du titre.

Cela suffit pour que la phrase finale du *Codex* 239 ait donné lieu à de nombreux commentaires, où le bon sens ne trouve malheureusement pas toujours son compte. J'y reviendrai dans un autre volume, et je me bornerai à présenter ici quelques observations très générales.

Avant toute discussion — et c'est précisément ce qu'on a trop négligé de faire — il faut savoir comment Photius procède en résumant d'autres ouvrages.

Très souvent, il annonce la division en livres, qu'il détaille ensuite avec soin du premier au dernier (*Codd.* 8, 46, 65, 69, 79, 81, 106, 161, 186, etc.).

Quelquefois aussi, après avoir annoncé le nombre de livres que comporte un ouvrage, il lui arrive de n'en analyser que quelques-uns : ainsi, le dernier de cinq (*Codex* 56), deux sur huit (*Codex* 63), un sur dix (*Codex* 64), le dernier de cinq (*Codex* 207). Ailleurs, il reconnaîtra n'avoir lu que les livres viii à xvi d'un ouvrage déterminé (*Codex* 224), ou n'avoir lu que certaines parties (*Codex* 244). D'où il résulte que, le cas échéant, Photius fait un choix : nous aurons donc à nous demander si, pour la *Chrestomathie*, il avait une raison quelconque de s'en tenir à deux livres seulement.

Plus rarement, Photius néglige dans ses analyses les renvois précis aux livres d'un ouvrage, dont il a annoncé le chiffre en commençant. Ainsi, au *Codex* 279, il nous dit qu'un ouvrage d'Heladius comprenait quatre livres : mais son compte rendu ne fournit aucun éclaircissement sur la place des nombreux extraits qu'il en reproduit. Par conséquent, le cas de la *Chrestomathie* n'est pas unique dans la *Bibliothèque*.

De notre paragraphe 100, on ne pourra pas non plus conclure que l'exemplaire que Photius consultait avait souffert d'une mutilation. Car Photius, en philologue amateur de livres, signale un détail de ce genre quand il y a lieu. Ainsi, au *Codex* 176, il nous parle de 53 livres de Théopompe et précise que les livres vi, vii, ix, xx, xxx manquent depuis longtemps. A ce propos, il affirme, contre Ménophanès, que le livre xii existe encore : pour le démontrer, il donne le résumé du livre xii d'après l'exem-

plaire qu'il avait sous les yeux. Par conséquent, si la divergence entre les paragraphes 2 et 100 tenait à une cause de ce genre, Photius n'aurait pas manqué de signaler que son exemplaire de la *Chrestomathie* ne contenait plus les livres III et IV.

Quant à ceux qui croient que Photius résumait une *Eclogarum editio* et non la *Chrestomathie* originale (*supra*, la note 1³), ils n'auront pas la ressource de prétendre que la divergence entre les paragraphes 2 et 100 doit s'expliquer par une différence de to-maison entre l'original et le résumé. Car, en pareil cas, Photius ne manque pas de le dire. Ainsi, pour Denys d'Halicarnasse (*Codex* 84), il nous apprend qu'il avait sous les yeux un résumé en 5 livres d'un original qui en comportait quatre fois davantage.

La rédaction du paragraphe final (οἱ μὲν δύο λόγοι ... ἐν τούτοις) n'autorise pas non plus à conclure que la *Chrestomathie* n'avait que deux livres, et qu'il faudrait corriger en conséquence le texte du paragraphe 2. On sait, en effet, que l'article (οἱ μὲν δύο) s'emploie avec les nombres cardinaux quand, d'un total connu, on énonce les diverses parties qui le constituent, ou une partie seulement, en sous-entendant le reste (cf. KÜHNER-GERTH, I, p. 639). Par conséquent, les mots de Photius peuvent signifier : *deux des quatre livres de Proclus sont résumés dans ce qui précède.*

Que conclure, enfin, de l'emploi de μὲν sans δέ ? Il arrive plus d'une fois à Photius, rendant compte d'un ouvrage en plusieurs livres, de terminer l'analyse d'un des livres par une formule où entre μὲν, et de commencer celle du suivant par une formule contenant δέ (28 a 9, 29 b 12, 508 a 30, etc.). Mais ce n'est pas là une règle constante. Voici, par exemple, les tout derniers mots du *Codex* 194 (p. 159 a 39) : ἀλλὰ ταῦτα μὲν ἐν τούτοις — et il n'y a aucune rupture dans la pensée. De même encore, la fin du *Codex* 230 (p. 286 b 10), où il n'y a aucune lacune : ἀλλὰ τὰ μὲν τῆς ἐκλογῆς ἐν τούτοις. Par conséquent, la présence isolée de μὲν ne constitue pas une présomption de lacune dans la rédaction de ce dernier paragraphe du *Codex* 239.

En résumé, le texte de Photius n'a jamais contenu plus que ce que lui impute ici le manuscrit A, et la *Chrestomathie* de Proclus était divisée en quatre livres dont Photius, pour des raisons qui lui étaient personnelles, a trouvé bon de ne rendre compte que des deux premiers. C'est la solution la plus simple, celle qui nous ôtera la tentation d'édifier des systèmes à la fois compliqués et indémontrables.

TABLES

Le 15 mai 1900, le Sénat a adopté la loi relative à l'organisation des tribunaux de commerce. Cette loi a pour objet de réorganiser les tribunaux de commerce, de modifier leur composition et leur compétence, et de créer des tribunaux de commerce dans les communes où il n'en existe pas.

TABLEAU

Le 15 mai 1900, le Sénat a adopté la loi relative à l'organisation des tribunaux de commerce. Cette loi a pour objet de réorganiser les tribunaux de commerce, de modifier leur composition et leur compétence, et de créer des tribunaux de commerce dans les communes où il n'en existe pas.

Le 15 mai 1900, le Sénat a adopté la loi relative à l'organisation des tribunaux de commerce. Cette loi a pour objet de réorganiser les tribunaux de commerce, de modifier leur composition et leur compétence, et de créer des tribunaux de commerce dans les communes où il n'en existe pas.

I. INDEX DES MOTS EMPLOYÉS PAR PHOTIUS DANS LE CODEX 239 *.

| A | | |
|---|---|---|
| ἄγαν 14. | ἀκούω : ἀκούειν 39. | ἀνιάω : ἀνιωμένης 29. |
| ἀγέλαστος : ἀγελάστω 29. | ἀκροατής : ἀκροατῶν 60. | ἀνίημι : ἀνεῖται 49 49 ; |
| ἀγνοέω : ἀγνοοῦντος 19. | ἄκρος : ἄκρου 74 ; ἄκρω 74. | ἀνειμένον 58 ; ἀνειμένων 6. |
| ἀγρός : ἀγρούς 51. | ἀκροσφαλῶς 60. | ἀνίστημι : ἀναστάντες 70. |
| ἀγω : ἄγειν 38 ; ἡγαγε 43 47. | ἀλλά 8 27 28 50 60 ; ἀλλ' 23. | ἀνοχή : ἀνοχάς 71. |
| ἀγών : ἀγῶσι 57. | ἀλλήλων : ἀλλήλους 92. | ἀντί 55. |
| ἀγώνισμα : ἀγωνίσματος 44. | ἄλλος : ἄλλα 39. | ἀντιδιαστέλλω : ἀντιδια- στέλλοντες 39. |
| ἄδρός : ἄδρου 9 ; ἄδρόν 4 5. | ἄλλως 18. | Ἀντίμαχος 15. |
| ἄδω : ἄδει 61 ; ἄδόντων 44 ; ἦδε 91 ; ἦδον 62 ; ἦσε 44 ; ἦδετο 40 40 54 58 79 87 ; ἄδόμενος 41 ; ἄδόμε- νον 55 ; ἄδεσθαι 63. | ἄλσος : ἄλσων 8. | ἀντίφρασις : ἀντίφρασιν 59 59. |
| ἄδωνίδιον : ἄδωνίδια 34 53. | ἄλφитон : ἄλφίτοις 92. | ἄντρον : ἄντρω 42. |
| Ἄδωνις : Ἄδωνιν 53. | ἄμα 62. | ἄνωτάτω 75. |
| ἄεί : 65. | Ἀμόργιος 31. | ἄξιόω : ἀξιοῦν 84. |
| Ἀθηνᾶ : Ἀθηνᾶς 90 ; Ἀθηνᾶ 89. | ἄμπελος : ἀμπέλου 88. | ἄπαιτέω : ἀπήτουν 83. |
| Ἀθηνᾶιος : Ἀθηναίοις 87 90. | Ἀμύντας : Ἀμύντου 31*. | ἄπαλλάσσω : ἀπήλλαξε 89. |
| Αἰολεῖς : Αἰολέων 70. | ἄμύνω : ἡμυνον 80. | ἄπαξ 42. |
| αἰολικός : αἰολικῇ 65. | ἄμφιθαλής 76. | ἄπλούστατος : ἀπλούστα- τον 58 60. |
| αἰσθητήριον : αἰσθητηρί- ων 60. | ἄμφω : ἀμφοῖν 7 71. | ἄπλουστέως 48. |
| αἰτέω : αἰτουμένοις 93. | ἀναγιγνώσκω : ἀνεγνώσ- θη 1. | ἀπό 9 9 9 29 30 38 38 51 51 ; ἀπ' 44 ; ἀφ' 88. |
| αἰτία 70 ; αἰτία 23 ; αἰ- τίαν 80. | ἀναιρέω : ἀνεῖλον 82 ; ἀν- ελεῖν 82. | ἀπόβασις : ἀποβάσεως 19. |
| ἀκμάζω : ἡκμαζε 31. | ἀναλαμβάνω : ἀναλαβών 44. | ἀποδημία : ἀποδημίας 95. |
| ἀκολουθία : ἀκολουθίαν 20. | ἀναπέμπω : ἀνέπεμψαν 85. | ἀποδίδωμι : ἀποδιδούς 89. |
| | ἀναφέρω : ἀναφέρουσι 22 75 ; ἀναφερόμενα 53 ; ἀνα- φέρεσθαι 34. | Ἀπόλλων 44 ; Ἀπόλλω- νος 13 44 69 71 78 ; Ἀ- πόλλωνι 41 71 72 ; Ἀπόλ- λωνα 44 51 75. |
| | ἀνήρ : ἀνδρῶν 84 84. | ἀπονέμω : ἀπενέμετο 41. |
| | ἀνθηρός : ἀνθηρόν 8. | ἀποστολικός : ἀποστολι- κά 37 96. |
| | ἄνθος : ἄνθει 74. | ἀποσφάλλω : ἀποσφαλέν- τες 9. |
| | ἄνθρωπος : ἀνθρώπων 36 66 ; ἀνθρώποις 33* 33 ; ἀν- θρώπους 35 36. | ἀποφεύγω : ἀπέφυγον 84. |

* Les chiffres renvoient aux paragraphes de mon édition.

L'astérisque placé après un chiffre signale une correction apportée à une leçon fournie par tous les manuscrits.

ἀποχράομαι : ἀπεχρήσαν-
το 26.

ἀργός : ἀργόν 9.

ἀρετή : ἀρετήν 20 ; ἀρε-
ταί 3.

ἀριστεύω : ἀριστεύσαι 27.

ἄριστος 31 ; ἄριστα 6.

Ἀριστοτέλης 43.

Ἀρίων 45 ; Ἀρίονα 43.

ἀρμόζω : ἀρμόζει 8 ; ἀρ-
μόζειν 24 ; ἀρμόζεται 50.

ἁρμονία : ἁρμονίαις 50.

Ἄρνη : Ἄρνην 70.

ἄρπαγή : ἄρπαγῇ 29.

Ἄρτεμις : Ἀρτέμιδι 41.

ἄρτι 62.

ἀρχαῖος : ἀρχαίων 44.

Ἀρχίλοχος 31.

ἄρχω : ἄρχει 76 ; ἄρξαι
89 ; ἄρχεται 17 ; ἀρξάμε-
νον 43.

ἀσεβέω : ἀσεβήσουσι 81.

ἀσεβήμα 81 ; ἀσεβημά-
των 82.

ἀστήρ : ἀστέρας 75.

ἄστρον : ἄστρα 75.

Ἀττικός : Ἀττικοῦ 64 ;

Ἀττικός 64.

αὐλός : αὐλόν 40 44.

αὐτός 45 52 73 77 ; αὐ-
τοῦ 22 25 42 44 44 ; αὐτῷ
17 20 72 76 89 ; αὐτόν 42
45 47 57 69 ; αὐτοί 60 ;
αὐτῶν 37 39 84 ; αὐτοῖς 75
82 82 84 85 ; αὐτῆς 53 ;
αὐταί 3 ; αὐτάς 38 ; αὐτό
58 67 88 ; αὐτοῖς 22 ; αὐ-
τά 75.

ἀφαιρέω : ἀφελέσθαι 64.

ἄφανής : ἄφανῇ 63.

ἄφηγέομαι : ἀφηγούμενος
72.

Ἀχιλλεύς : Ἀχιλλέως 56.

B

βαπτίζω : βεβαπτισμένος
54.

βάρβιτον 60.

βαστάζω : βαστάζει 76 ;

βαστάσαντες 85.

Βάττος : Βάττου 27.

βιβλίον 2 ; βιβλίου 1.

βίος : βίου 65.

Βοιωτία : Βοιωτίας 80 ;

Βοιωτία 69 ; Βοιωτίαν 85.

Βοιωτός : Βοιωτῶν 72 ;

Βοιωτοῖς 79.

βότρυν : βοτρύνων 88.

βούλομαι : βούλεται 75.

βωμός : βωμοῖς 40.

Γ

γαμέω : γήμαντα 63.

γάμος : γάμον 65 ; γά-
μοις 63.

γάρ 23 25 28 28 36 39

44 46 50 51 52 52 55 59 64

69 75 89.

γε 26 75.

γέλως : γέλωτα 29.

γεννάω : γεννώσι 17.

γένος 16 29 39 69.

γεύω : ἐγεύετο 92.

γεωργικόν : γεωργικά 37
98.

Γῆ : Γῆς 17.

γίγνομαι : γενόμενος 45 ;
γενέσθαι 42 63 93 ; γεγό-
νασι 15 ; γεγεννημένης 84.

γλῶσσα : γλῶσσαν 28.

γνωμολογικόν : γνωμολο-
γικά 37 97.

γοερός : γοεροῖς 6.

γραμματικός : γραμματι-
κῆς 1 100.

γράφω : γραφόντων 39 ;

γράψαι 22 ; γράφεται 42

44 ; γραφόμενος 41 ; γρα-
φόμενα 36 39 ; γραφομένων

30 ; ἐγράφετο 57 93 ; γε-
γραμμένος 51 ; ἐγράφη 95.

Γύγης : Γύγου 31.

γυνή : γυναικῶν 61 84 ;

γυναιξί 84 ; γυναικας 88.

Δ

Δαρείος : Δαρείον 31.

δασμός : δασμόν 89.

δάφνη : δάφνης 77 ; δάφ-
ναις 74 ; δάφνας 69 71.

δαφνηφορέω : δαφνηφο-
ροῦντας 72.

δαφνηφορία 74 ; δαφνη-
φορίας 76 ; δαφνηφορίαν 73

78.

δαφνηφορικόν : δαφνηφο-
ρικά 36 69.

δαφνηφόρος 77.

δέ 2 3 4 4 6 6 7 8 8 9

9 9 10 11 12 14 15 16 17

18 20 21 22 22 22 22 24

24 27 29 30 30 31 31 31

32 33 33* 33 35 36 37 37

37 39 40 40 41 41 41 42

42 42 43 43 44 44 44 45

46 47 48 49 50 51 51 51

52 53 54 55 56 56 57 58

58 59 61 62 63 64 65 66

67 67 68 71 72 73 74 74

74 74 75 75 75 75 76 77

77 78 79 80 80 81 83 84

84 85 86 87 88 88 89 90

91 92 93 94 95 96 97 98

99 ; δ' 27.

δεύτερον 42.

δῆλον 61 97.

δηλόω : δηλοῖ 7.

Δημήτηρ : Δήμητρος 29.

Δημοσθένης 14.

διά 12 14 20 20 22 29

42 42 49 60 60 69 69 72 ;

δι' 12 25.

Δία : Δίαν 89.

διαιρέω : διηρημένον 2.

διαλαμβάνω : διαλαμβάν-
νει 10 17.

διάλεκτος : διαλέκτω 65.

διαμένω : διαμένει 44.

διαμιλλάομαι : διημιλλών-
το 92.

διαπέμπω : διαπεμπόμε-
να 96 ; διέπεμπον 99.

διαπορεύω : διαπορεύεται
18.

διασυρμός : διασυρμούς
66.

διασώζω : διασώζεται 20.

διατηρέω : διατηρεῖται

73.

διαφέρω : διαφέρει 67.

διαφορά 10.

διάφορος : διάφορων 19 ;

διαφόρους 26 32.

δίδωμι : διδόναι 72 ; δοῦ-
ναι 22.

διεξέρχομαι : διεξέρχεται

16.

διηγηματικός : διηγημα-
τικόν II 12.

διθύραμβος 42 48 51 51;
διθύραμβον 34 43.

δίθυρος : διθύρῳ 42 42.

δίκη : δίκην 83 84.

διό 39 58.

διονυσιάζω : διονυσιάζον-
τα 60.

διονυσιακός : διονυσιακοῦ
90.

Δίονυσος : Διονύσου 54;
Διονύσῳ 89; Διόνυσον 42
42.

διότι 42.

διπλάσιος : διπλασίους 49.

δῖς 42.

διώκω : διώξαντα 64.

δοκέω : δοκεῖ 42 45 51;
ἔδοξε 59 72 82.

δρόμος : δρόμῳ 92; δρό-
μον 75.

δύο 88 100; δυσί 89.

Δωδώνη : Δωδώνην 80
85.

E

ἐγγράφω : ἐνεγράφετο 68.

ἐγγύς 71.

ἐγκώμιον : ἐγκωμίου 39;
ἐγκώμια 35.

ἐγώ 65.

ἔθος 73.

εἰ 18 81.

εἶδος 56; εἶδη 37 39 41.

εἰμί : ἐστι 2 4 5 7 8 II
37 37 38 39 51 48 51 58;
εἶσι 3; εἶναι 38 43 82; ἦν
13 27 90.

εἶρω : εἶρηται 59; εἶρη-
μένων 9; εἰρημένοις 8.

εἷς 2 9 9 9 19 22 29 30
30 33 34 35 36 36 37 38
39 41 42 44 44 47 48 51
51 53 59 60 60 69 69 78
80 85 89 90.

εἷς : ἓνα 85.

εἰσφέρω : εἰσφέρεσθαι 60.

ἐκ I 13 17 19 42 42 74
90 92; ἐξ 6 17 24 42 71
86 92.

ἕκαστος : ἕκαστον 60;

ἐκάστης 92.

ἐκάτερος 50.

ἐκατοντάχειρ : ἐκατοντά-
χειρας 17.

ἐκεῖ 52.

ἐκεῖθεν 30 70 73.

ἐκεῖνος : ἐκείνου 86.

ἐκλογή : ἐκλογαί I.

ἐκλύω : ἐκλελυμένον 9.

ἐκούσιος 89.

ἐκπίπτω : ἐξέπεσεν 81;
ἐκπεσεῖν 30.

ἐκπρεπής : ἐκπρεπεῖ 44.

ἐκπληκτικός : ἐκπληκτι-
κώτατον 5.

ἐκφέρω : ἐκφέρεται 12.

ἐκφρασις : ἐκφράσσει 8.

ἐλαία : ἐλαίας 74.

ἐλαιον : ἐλαίῳ 92.

ἐλάσσων : ἐλάσσονα 74.

ἐλεγεία : ἐλεγείας 12;
ἐλεγεία 26; ἐλεγείαν 24.

ἔλεος : ἔλεον 25.

Ἐλευσίς : Ἐλευσίνα 29.

Ἐλικών : Ἐλικῶνος 71.

Ἑλληνες : Ἑλλήσι 18.

ἐμπορία : ἐμπορίας 95.

ἐμπορικόν : ἐμπορικά 37
95.

ἐμφαίνω : ἐμφαίνων 48.

ἐν 3 3 10 14 19 20 30
40 43 51 52 54 57 63 69
100.

ἐνθουσιώδης : ἐνθουσιώ-
δες 48 51.

ἐνιαύσιος : ἐνιαύσιον 75.

ἐνοι 31; ἐνόις 59.

ἐνίστημι : ἐνστάσης 71.

ἐννεαετηρίς : ἐννεαετηρί-
δος 69 72.

ἐνταῦθα 52.

ἐντολή : ἐντολάς 99.

ἐξαληθίζω : ἐξαληθίζεται
18.

ἐξάμετρος : ἐξάμετρον 14
46; ἐξαμέτροις 13 14.

ἐξαρτάω : ἐξαρτῶσι 74.

ἐξυμνέω : ἐξύμνου 69.

ἔοικε 30 51.

ἐορτή : ἐορτῆς 71 88;

ἐορτήν 86; ἐορταῖς 54.

ἐπαινος : ἐπαινον 30; ἐ-

παίνους 36.

ἐπαίρω : ἐπηρμένον 9.

ἐπακολουθέω : ἐπακολου-
θεῖ 77.

ἐπεῖ 14 30 89.

ἐπειδάν 40.

ἐπειδή 13.

ἔπειτα 45.

ἐπί 16 28 29 29 30 31
41 62; ἐπ' 31 42 74 74.

ἐπιγιγνώσκω : ἐπιγνόν-
τες 85.

ἐπιγράφω : ἐπιγράφουσι
22; ἐπιγραφομένου I; ἐπι-
γράφεσθαι 23.

ἐπιδείκνυμι : ἐπιδεικνύμε-
να 95.

ἐπιθαλάμιον : ἐπιθαλάμια
35 62.

ἐπικαλέω : ἐπικληθῆναι
22.

ἐπικήδειον : ἐπικηδείου
67; ἐπικήδεια 35.

ἐπικός 19; ἐπικοῦ 17 20;
ἐπικόν 21.

ἐπικρατὶς : ἐπικρατίδας
77.

ἐπιμέλεια : ἐπιμελείας 98.

ἐπίνικος 57; ἐπίνικον
35*.

ἐπίπαν 6 59.

ἐπισταλτικόν : ἐπισταλ-
τικά 37 99.

ἐπιτίθημι : ἐπιθέμενος 73.

ἐπιτρέπω : ἐπιτρέπουσι
84.

ἐπιφαίνω : ἐπιφαῖνον 5;
ἐπεφάνησαν 89.

ἐπιφέρω : ἐπενεγκόντων
84.

ἐπιχειρέω : ἐπικεχείρηται
37.

ἔπομαι : ἐπόμενος 77;
εἵπετο 13 91.

ἔπος 13 13 14; ἔπους 12
14; ἔπη 14.

ἐπτά 46.

ἐπωνυμία 88; ἐπωνυμίαν
44.

ἔργον : ἔργου 89.

ἐρωτικός : ἐρωτικός 61;
ἐρωτικά 35 61.

ἐσθής : ἐσθήτα 77.
 ἐσθ' ὅτε 58.
 ἔτι 67.
 εὐδοκιμέω : εὐδοκιμήσαν-
 τος 44.
 εὐθαλής : εὐθαλῶν 88.
 εὐκτικός : εὐκτικά 36 93.
 εὐλογέω : εὐλόγουν 25.
 εὐπραγέω : εὐπραγήσαν-
 τες 86.
 εὐρετής : εὐρετάς 56.
 εὐρίσκω : εὐρεθῆναι 42
 43 51.
 εὐτυχής : εὐτυχοῦς 65.
 εὐφημισμός : εὐφημισμού
 59.
 εὐφημος : εὐφημον 59.
 εὐφροσύνη : εὐφροσύνης
 51.
 εὐχή : εὐχήν 65 ; εὐχάς
 72.
 ἐφάπτω : ἐφάπτεται 77.
 ἐφαρμόζω : ἐφαρμόζεται
 74.
 ἐφαρμόττω : ἐφαρμόττει
 6.
 Ἐφέσιος 31 ; Ἐφέσιον
 27.
 ἐφευρίσκω : ἐφεῦρε 13.
 ἔφηβος : ἔφηβοι 92.
 ἔχω : ἔχει 32 44 51 66
 97 ; ἔσχε 80.

Z

Ζεύς : Διός 42.
 ζήτησις : ζήτησιν 63.

H

ἥ 8 31 38 40 42 42 44.
 Ἡγησίνος : Ἡγησῖνον
 22.
 ἥδη 60.
 ἥθος : ἥθους 10 ; ἥθων
 97.
 ἡῖθεος : ἡῖθεοι 62.
 ἥλιος : ἥλιον 75.
 ἡμέρα : ἡμέραν 73.
 ἡρώς : ἡρώου 24 ; ἡρώω
 45.
 Ἡσίοδος 15.
 ἦτοι 42.
 ἦττων : ἦττον 3.

Θ

θαλαμεύω : θαλαμευομέ-
 νοις 62.
 θάλαμος : θαλάμων 62.
 θεός 52 ; θεοῦ 93 ; θεῶ
 48 ; θεόν 29 49* ; θεῶν 18 ;
 θεοῖς 33 33* ; θεοῦς 34 36
 36 41.
 θεραπαινίς : θεραπαινίδος
 29.
 θεωρέω : θεωρουμένην
 14.
 Θῆβαι : Θήβας 70.
 Θηβαῖοι 80 84 84 ; Θη-
 βαίοις 81 ; Θηβαίους 83.
 Θησεύς : Θησέα 89.
 Θράττα : Θράττης 29.
 θρήνος 25 67 67 ; θρή-
 νους 35.
 θυγάτηρ : θυγατρός 22
 29.
 θυσία : θυσίαις 54.

I

Ἰάμβη : Ἰάμβης 29.
 ἱαμβίζω : ἱαμβίζειν 28
 30.
 ἱάμβος 30 ; ἱάμβου 12 ;
 ἱαμβον 28 ; ἱάμβων 31.
 ἰδέα : ἰδεῶν 9.
 ἰδιός : ἰδίαν 8.
 ἰδιόω : ἰδιώσατο 14.
 ἰδίως 41 51.
 ἱερεὺς : ἱερεῖς 69.
 ἱερός : ἱεροῦ 90 ; ἱερῶν
 85.
 ἱερόσυλος : ἱερόσυλοι 85.
 ἱερουργία : ἱερουργίαν 89.
 Ἰθάκη : Ἰθάκην 19.
 ἱκετεία : ἱκετεῖαι 52.
 ἱκετηρία : ἱκετηρίαν 77.
 ἰόβακχος 54 ; ἰόβακχον
 34.
 Ἰππῶναξ 31 31.
 Ἰσμήνιος : Ἰσμηνίου 78.
 ἴστημι : ἱστάντων 44 ;
 ἐστώτων 40.
 ἱστορία : ἱστορίαν 18.
 ἰσχνός : ἰσχνόν 4 6 ; ἰσ-
 χνοῦ 9.

K

καθάπερ 14.
 καθάπτω : καθάπτουσι
 74.
 καθηγέομαι : καθηγοῦντο
 88.
 κάθημαι : καθημένην 29.
 καθίημι : καθειμένος 77.
 καθόλου 39.
 καί 3 3 4 5 5 5 6 7
 8 8 9 9 10 10 11 12 12
 12 12 13 13 13 14 14 14
 14 16 16 16 17 17 17 18
 18 19 20 21 21 22 22 22
 24 25 25 27 27 27 27 28
 28 28 29 30 31 31 32 33*
 34 36 36 38 38 38 39 39
 39 39 40 41 41 41 44 44
 45 45 46 48 48 48 48 49
 49 49 50 50 51 52 52 52
 52 54 55 56 58 58 60 60
 61 61 62 62 63 65 65 66
 69 70 70 70 71 72 73 73
 74 74 75 75 75 75 76 77
 78 80 80 82 84 85 88 89
 91 92 92 92 92 92 95 96
 98 98 98 99.
 καινοτομέω : ἐκαινοτό-
 μησεν 46.
 καιρός : καιρόν 57 ; και-
 ρούς 98.
 κακολογία : κακολογίαις
 30.
 κακός : κακῶν 51.
 κακοφημία : κακοφημίαν
 59.
 καλέω : καλοῦσι 58 76 ;
 ἐκάλουν 25 39 60 88 ; κα-
 λουμένην 29 ; ἐκλήθη 14 44 ;
 κληθῆναι 13.
 Καλλίμαχος : Καλλίμα-
 χον 27.
 Καλλίνος : Καλλῖνον 27.
 κάλλος 5.
 κατά 31 42 51 59 59 63
 64 70 74 85 88 89 89 95 ;
 κατ' 8 28 99.
 κατακαλύπτω : κατακα-
 λύψαντες 85.
 κατάπαυσις : καταπαύσει
 41.

κατασκευάζω: κατασκευ-
αζόμενος 48; κατεσκευασ-
μένον 5.

κατασκευή: κατασκευή
58; κατασκευήν 14.

καταστέλλω: κατεσταλ-
μένω 52*.

καταστέφω: καταστέ-
φουσι 74; κατεστεμμένον 76.

καταχρηστικῶς 41.

κατοικέω: κατώκουν 70.

κατοίχομαι: κατοικομέ-
νοις 24.

κῆδος 67.

κιθάρα: κιθάραν 40 44.

κιθαρωδός 45; κιθαρω-
δῶν 50.

κινέω: κεκινημένος 48.

κλήμα 88.

κλών: κλώνας 77.

κοινός: κοινής 71 84;

κοινόν 14; κοινότερος 51.

κοινωνία: κοινωνίαν 65.

Κολοφώνιος: Κολοφώνι-
ον 27.

κόμη: κόμας 77.

κομίζω: κομίζοντες 69
88; ἐκόμιζον 71.

Κόρινθος: Κορίνθω 43.

κούρη: κούρας 64.

Κουρήτες: Κουρήτας 56.

κρατέω: κρατεῖ 73.

κράτιστος: κράτιστοι 15.

Κρής 44.

Κρήτη: Κρήτην 89.

κρίσις: κρίσεως 10 84.

κροκωτός: κροκωτῶ 74.

κρουσμός: κρουσμόν 52.

κτείνω: κτείνεται 19.

κύκλιος: κύκλιον 43.

κύκλος 19; κύκλου 17
20; κύκλον 21.

Κύκλωψ: Κύκλωπας 17.

Κύπριος: Κύπριον 22;

Κύπρια 22 23; Κυπρίων 22.

Κυρηναῖος 27.

κυρίως 40.

κωμικός: κωμικῶν 30.

κωμωδέω: κωμωδεῖσθαι
30.

κωμωδία: κωμωδίας 12.

Κῶος: Κῶον 27.

κώπω 76.

Λ

λαμβάνω: ἐλάμβανον 55;
λαβεῖν 83.

λαμπρός: λαμπράν 77.

λέγω: λέγει 3 20 21 22
27 43; λέγουσι 41 56 56;
λέγειν 38; ἔλεγον 28; λέ-
γεται 53 67; λεγομένου 17;
λεγομένης 92; λεγόμενα
68; λέγεσθαι 30; ἐλέγετο
40 55.

λειμών: λειμώνων 8.

λέξις: λέξεσι 48 49.

λευκός: λευκάς 84.

ληστής: ληστῶν 64.

λόγος: λόγου 3 14; λό-
γοι 100; λόγους 2.

λοιδορέω: λοιδορεῖν 28.

λοιδορία: λοιδορίας 28
66.

λοιμός: λοιμῶν 41.

λοιπός: λοιποῦ 86.

λύδιος: λυδίω 50.

λύρα: λύραν 44.

λύω: λυθέντων 42; λε-
λυμένω 46.

Μ

Μακεδών: Μακεδόνας 31.

μάλιστα 5 48 58 76.

μᾶλλον 3 6.

μεγαλοπρεπῶς 49.

μέγιστος: μέγιστον 81
82.

μέθη: μέθην 60; μέθαι
52.

Μέλας: Μέλανος 71.

μέλι: μέλιτι 92.

μελικός: μελικῆς 32 37.

μέλος 55 58 60 79; μέ-
λους 12; μέλη 87 91 93;
μέλεσι 88.

μέν 3 4 5 6 7 9 11 12
13 14 17 22 24 28 30 31
33 34 37 38 42 42 44 45
48 48 50 51 51 51 51 52
56 67 71 74 75 77 100.

μέντοι 26 44.

μερίζω: μεμέρισται 33.

μέρος: μέρους 16.

μέσος: μέσον 4 7 7 74;
μέσου 9.

μεστός: μεστόν 88.

μετά 48 55 65 73; μετ'
55.

μεταβάλλω: μεταβάλλει
59.

μεταγενέστερος: μεταγε-
νέστεροι 26.

μεταδιώκω: μεταδιώκει
6.

μέτρον 30; μέτρω 27 45;
μέτρων 13.

μέχρι 19.

μηδέ 23.

Μηθυμναῖος 45.

μήν 50.

μηρός: μηροῦ 42.

μικρός: μικροτέρας 74.

μίμησις: μίμησιν 44.

μιμητικός: μιμητικόν 11
12.

Μίμνερμος: Μίμνερμον
27.

μίξις: μίξεως 17.

μνήμη: μνήμην 38.

μόνος 44; μόναις 84.

μυθολογέω: μυθολογου-
μένης 17; μυθολογούμενα
18.

Μυτιληναῖος 46.

Ν

ναίω: ναίοντας 65.

ναός: ναοῖς 40.

νεανίας: νεανίαν 72; νεα-
νίαι 88; νεανίας 89 91.

νήσος: νήσον 89.

νικάω: νικήσουσι 81.

νίκη: νίκης 57 80.

Νόμιμος 44 44.

νόμος 44 49 50 51; νό-
μον 34 44 44 45.

νόσος: νόσων 41.

νῦν 29 41 47.

Νῦσα: Νύσαν 42.

Ξ

ξύλον 74 76; ξύλου 74

Ο

ό 14 19 30 31 31 31

31 31 40 41 42 44 44 44
 44 45 46 48 49 50 51 51
 51 51 51 52 54 57 66 67 67
 72 76 77 91 92; τοῦ 3 14
 17 19 20 27 31 42 42 44
 51 59 63 64 69 71 80 83
 85 88; τῷ 39 41 48 71
 72; τόν 14 14 21 22 22 27
 27 27 27 27 28 38 42 43
 43 43 44 45 49* 50 50 52
 56 57 75 75 75 82 89 89;
 ἡ 13 70 74 75 75 88 90;
 τῆς 11 17 19 19 22 29 29
 30 37 42 43 51 51 55 57
 60 74 76 77 80 80 88 89
 90 90 92 100; τῇ 23 29
 29 41 58; τήν 6 14 14 14
 20 20 22 24 29* 29 42 44
 47 55 60 60 65 73 75 78
 82 84 85 86 89 89 89 89;
 τό 2 4 4 4 5 6 7 9 9 9 11
 11 12 12 13 13 14 14 25
 28 28 29 30 30 30 30 30
 39 40 41 42 42 46 48 51
 55 58 59 60 60 60 60 67
 67 73 74 76 79 82 83 85
 90; τοῦ 1 4 9 9 9 25 38
 38 44 67 67 74 74 86 89
 90; τῷ 3 3 27 40 46 50
 50; οἱ 9 14 22 22 22 25
 26 29 55 56 56 62 64 71
 72 100; τῶν 21 30 37 38
 44 50 60 62 70 72 73; τοῖς
 13 18 20 24 40 48 49 51
 57 57 62 65 79 81 90 91
 93; τοὺς 25 39 51 58 83;
 αἱ 3 62 83; τῶν 46; ταῖς
 30 48 49 50; τὰς 21 33
 37 38 77 95; τὰ 13 14 18
 20 21 23 37 39 39 39 39
 41 48 53 59 60 61 62 68
 69 69 70 74 75 75 91 97
 98 99; τῶν 9 13 20 30 42
 60 75; τοῖς 6 8 14 88.
 Ὀδυσσεύς : Ὀδυσσέως

19.

ὄθεν 6 25 51 56.
 οἰκείος 76; οἰκείαις 50;
 οἰκεία 48.
 οἰκείω : ὠκείωσατο 14.
 οἶμαι 65.
 οἶνος : οἶνω 60 92.

οἶον 16 38 65.

Ὅμηρος 14 15; Ὅμηρον
 22.

ὀλίγα 45.

ὅμοιος : ὁμοία 39.

ὁμοίως 30.

ὁμονοέω : ὁμονοεῖν 65.

ὁμόσε 65.

ὄναρ 72.

ὄνομα 14; τοῦνομα 7;

ὀνόματος 25; ὀνόματα 21.

ὀνομάζω : ὠνομασθῆναι
 38.

ὅπερ 38 60.

ὄρχησις : ὄρχήσεως 55
 56.

ὅς 17 43; ὧ 75 77; ὄν
 63; ἡ 92; ἥς 17; ἡ 19;
 ὅ 76; οὗ 88; ὧ 10; οἷ 89;
 ὦν 31; ᾧ 33 33 33* 33 94;
 οἷς 69.

ὅσος : ὅσοι 70; ὅσα 95
 96 99.

ὅτι 4 7 10 13 14 44 61
 67 97.

οὐ 23 50 67; οὐκ 8 37
 45 51 59 84; οὐχ 20 59.

οὖν 60 82.

Οὐρανός : Οὐρανοῦ 17.

οὗτος 27; τοῦτον 64;
 ταύτης 74; ταύτη 23 70;

ταύτην 29; τοῦτο 60 80 89;
 τούτων 92; τούτους 65;

ταῦτα 22 36; τούτων 16 37
 56; τούτοις 100.

οὕτω 20.

II

πάθος : πάθους 10; πά-
 θη 48.

παιάν 41; παιᾶνος 34 39
 51; παιᾶνας 41.

παιδιά : παιδιᾶς 51; παι-
 διαί 52.

παῖς 76; παιδός 19; παί-
 δων 61; παῖδας 17.

παλαιός : παλαιόν 28 30
 41; παλαιοί 25 55.

Πάνακτον 80.

πανοπλία : πανοπλίαν 72.

Πανύσις 15.

παρά 58 79 87 93; παρ'
 67.

παραδίδωμι : παραδίδω-
 σι 10.

παραίνεσις : παραίνεσιν
 97.

παραίτησις : παραίτησιν
 51.

παραπλέκω : παραπλέ-
 κοντας 65.

παραλλάσσω : παραλλάσ-
 σουσι 3.

παραπέμπω : παρέπεμ-
 πον 78.

παραπομπή 90.

παρθένιον : παρθένια 36
 68.

παρθένος : παρθένοι 62;
 παρθένων 61 68 69 77.

παρίημι : παρειμένων 60.
 Πάριος 31.

παροίνιον 58.

πᾶς : παντός 14; πάντας
 41; πάντα 39.

πάσχω : ἔπασχον 60.

πατρίς : πατρίδα 22 89;
 πατρίδας 16 21.

Πείσανδρος 15.

Πελασγοί : Πελασγῶν 70
 80.

πέμπω : πέμψαντες 80.

πεντάμετρος : πενταμέ-
 τρου 24.

πενταπλοῦς : πενταπλῆς
 92.

περατόω : περατοῦται 19.

περί 10 17 18 22 29 32
 60 80 83 84.

περιγράφω : περιγράφε-
 ται 67.

περιέρχομαι : περιέρχε-
 ται 52.

περιέχω : περιείχε 94.

περιλαμβάνω : περιείλη-
 φε 36.

περίστασις : περιστάσεις
 33 37 61.

περιστέλλω : περιστέλλου-
 σι 74.

περιτίθημι : περιθέντες
 74.

πέτρα : πέτρα 29.

πεφεισμένως 66.
 Πίνδαρος 43.
 πίπτω : πίπτει 69.
 πλάσμα 8; πλάσματος 4.
 πλεονάζω : ἐπλεόνασαν 30.
 πλείων : πλείοσι 46.
 πλοῦς : πλοῦν 89.
 ποδήρης : ποδήρη 77.
 πόθος : πόθον 63.
 ποιέω : ποιοῦσιν 75; ποι-
 οῦντες 99; ἐποιοῦν 86 96;
 ποιεῖσθαι 72.
 ποιήμα : ποιήματος 3 10;
 ποιήματα 20 23; ποιημά-
 των 22.
 ποιήσις : ποιήσεως 32.
 ποιητής 45; ποιητήν 14;
 ποιηταί 15 31; ποιητῶν 19
 37.
 ποιητικός : ποιητικῆς 11;
 ποιητικόν 5.
 ποικίλος : ποικίλοις 74.
 Πολεμάτας 72.
 πολέμιος : πολεμίων 73.
 πόλεμος : πόλεμον 80.
 πολλάκις 55.
 πολυμερής : πολυμερεσ-
 τάτη 32.
 πολὺς : πολλή 52; πολύ
 48; πολλῶ 54; πολλοῖς 20.
 πόνος : πόνον 22.
 πορθέω : ἐπόρθουν 70 80.
 πορφυροῦς : πορφυρᾶ 74.
 ποταμός : ποταμοῦ 71.
 ποτε 64.
 πότος : πότοις 51; πό-
 τους 58.
 που 18.
 πράγμα : πράγματα 13;
 πραγμάτων 20.
 πραγματεύω : πραγμα-
 τευσαμένων 21.
 πραγματικός : πραγματι-
 κά 37 94.
 πράξις : πράξιν 85; πρά-
 ξεις 16 38 94.
 πράττω : ἔπραττε 89.
 προάγω : προαγαγέσθαι
 29.
 προαναφώνησις : προανα-
 φώνησιν 65.

προερέω : προειρημένα 39.
 προηγέομαι : προηγου-
 μένου 79.
 προκαταλαμβάνω : προ-
 κατειλημμένων 60.
 προκατέχω : προκατεχο-
 μένας 70.
 πρόκειμαι : προκειμένου
 67.
 Πρόκλος : Πρόκλου 1
 100.
 προπαροξυτόνως 23.
 πρόσ 18 26 39 40 40 44
 65 77 89 92 96 99.
 προσαγορεύω : προσηγό-
 ρευνον 14; προσαγορεύεται
 42.
 προσαρτάω : προσηρτη-
 μένα 75.
 πρόσειμι : προσίωσι 40*;
 προσιέναι 40.
 προσέρχομαι : προσελθεῖν
 29.
 προσκαθέζομαι : προσκα-
 θεζόμενοι 70.
 προσόδιον 34 39 40; προ-
 σοδίου 39; προσόδια 41.
 προσπίπτω : προσπιπτού-
 σας 33 37.
 προστασσω : προστασό-
 μενον 85; προσταττειν 72.
 προτείνω : προτείνων 77.
 προτερέω : προτεροῦσι
 57.
 πρότερος 92.
 προφήτης 13.
 προφορά : προφορὰν 60.
 πρῶτος 31 43 44 45;
 πρῶτον 89; πρῶτον 13;
 πρῶτῳ 3.
 πυρρίχη : πυρρίχην 56.
 Πύρρος : Πύρρον 56.
 πως 6.

P

ράμμα : ῥαμμάτων 42.
 ῥέω : ῥνῆναι 51.
 ῥήτωρ : ῥήτορα 14.
 ῥυθμός : ῥυθμοῖς 48 49.

Σ

Σαλαμίνιος : Σαλαμίνιον
 22.

Σάμιος 31.
 σάτυροι : σατύρων 12.
 σελήνη : σελήνην 75.
 Σεμέλη : Σεμέλης 42.
 Σημωνίδης 31.
 σίλλος 66; σίλλους 35.
 σκιατραφέω : ἐσκιατρα-
 φημένοις 89.
 Σκιράς : Σκιράδος 90.
 σκληρός : σκληρόν 9.
 σκόλιον 58 59 60; σκό-
 λια 35.
 σοβέω : σεσόβηται 48.
 σπουδάζω : σπουδάζεται
 20.
 Στασίνος : Στασίνω 22;
 Στασίνον 22.
 στέμμα : στέμματα 74
 75.
 στέφανος : στέφανον 77.
 στίχος : στίχου 24.
 στολή : στολή 44.
 στολίζω : ἐστολισμένος
 77; ἐστολισμένοι 88.
 στοχάζομαι : στοχάζεται
 59.
 σύγκειμαι : συγκεῖσθαι
 24.
 συγκιρνάω : συνεκιρνᾶτο
 92.
 συγκόπτω : συγκόπτει-
 θαι 60.
 συμμίγνυμι : συμμέμικ-
 ται 8.
 συμπληρώω : συμπληρού-
 μενος 19.
 συμπόσιον : συμπόσια 60.
 συμφορά : συμφορὰς 89.
 σύμφωνος : σύμφωνα 13.
 συνάπτω : συνῆψε 46.
 συναρτάω : συνήρτηται
 6.
 συναυξάνω : συναυξῆσαι
 45.
 σύνειμι : συνοῦσι 65.
 συνεκφέρω : συνεκφέρε-
 ται 8.
 συνεύχομαι : συνεύχεσθαι
 65.
 συνήθεια : συνηθείας 30.
 σύνθεσις : σύνθεσιν 6.
 συνιέρεια : συνιέρειαι 83.

σύστημα : συστήματι 50
52.

σφαῖρα 74 75 ; σφαίρας
74.

σφαιρίον : σφαιρίων 75.
σῶμα : σώματος 67.

T

τάξις 52 ; τάξει 52 ; τά-
ξιν 47.

ταπεινός : ταπεινόν 9.

τάττω : τάττεσθαι 28.

τε 12 12 16 18 27 30
32 46 73 75 77 ; τ' 88*.

τελειόω : τελειῶσαι 45.

τελευταῖος : τελευταῖα 74.

τελευταίω : τετελευτηκό-
τας 25.

τελέω : ἐτέλει 73.

τέμενος 83 90.

τέμνω : τέμνοντες 71.

Τέρπανδρος 45.

Τερψιχόρα : Τερψιχόρας
63.

τέσσαρες : τέσσαρας 2.

τεταγμένως 49.

Τηλέγονος : Τηλεγόνου
19.

Τήλεφος : Τηλέφου 27.

τηνικαῦτα 60.

τίθημι : τίθεται 23 ; ἔ-
θεντο 71.

τιμή : τιμὴν 64.

Τιμόθεος 47.

τίς 10.

τις : τινα 38 72 ; τινος
29 ; τινα 28 65 ; τι 18 56
93 ; τινες 30 41 80 ; τινων
94 ; τισι 95 ; τινας 16 96
99 ; τινων 22 29.

τῆξε 75.

τοιοῦτος : τοιαύτην 80.

τομή : τομάς 32.

τοπογραφία : τοπογραφί-
αις 8.

τοῦναντίον 49.

τραγωδία : τραγωδίας 12.

τρεῖς 17 17.

τρέπω : τρέψαντες 60 ;
ἐτράπησαν 9.

τρέφω : τραφῆναι 42.

τρίμετρος : τρίμετρα 14.

τριποδηφορικόν 79 ; τρι-
ποδηφορικά 36*.

τρίπους : τρίποδος 79 ;
τριπόδων 85.

τρίτος : τρίτην 73.

τροπικός : τροπικήν 6.

τρόπος 44.

τυγχάνω : ἔτυχε 25.

τυρός : τυρῶ 92.

Υ

ὕβριζω : ὑβρίζειν 30.

ὕδω : ὕδειν 38.

ὕμεναιος : ὑμέναιον 63 ;
ὕμεναιους 35.

Ὑμέναιος : Ὑμεναίου 63
64.

ὕμεναίω : ὑμεναίειν 65.

ὕμνέω : ὕμνων 77* ; ὕμ-
νουμένων 38.

ὕμνος 39 39 39 40 ; ὕμ-
νω 39 ; ὕμνον 34 38 ; ὕμ-
νους 39.

ὕπαρχω : ὑπάρχειν 65.

ὕπερ 22.

ὕπερειμι : ὑπερόντας 39*.

ὕπεροχή : ὑπερόχην 14.

ὕπηρέτης : ὑπηρέταις 89.

ὕπό 19 30 55 70 85 ; ὑπ'
37 57.

ὕποδέω : ὑποδεδεμένος
77.

ὕπόθεσις : ὑποθέσεις 26.

ὕποκειμαι : ὑποκειμένη
75.

ὕπόμνησις : ὑπόμνησιν 38.

ὕπόμονος : ὑπόμονον 38*.

ὕπορχημα 55 ; ὑπορχήμα-
τα 34.

ὕποφρύγιος : ὑποφρύγιον
50.

ὕστερον 47 85.

ὕφιστημι : ὑποστάς 89.

Φ

φαίνω : φαίνονται 39.

φέρω : φέρων 77.

φημί : φησι 32 38 43 63
64 ; φασι 14 29 63 89.

Φημονόη 13.

φιάλη : φιάλης 92.

Φιλίτας : Φιλίταν 27.

φιλοκατάσκευος : φιλο-
κατάσκευον 6.

φιλοστοργία : φιλοστορ-
γίας 65.

φόνος : φόνου 83.

φρύαγμα : φρύαγματι 54.

φρύγιος : φρύγιον 50.

Φρύνις 46.

φυλή : φυλῆς 92.

φυτόν : φυτῶν 98.

Χ

Χαλάζιος : Χαλαζίου 78.

χαλκοῦς : χαλκῇ 74.

χαριστήριος : χαριστήρια
89.

χλεύασμα : χλευασμάτων
29.

χορδή : χορδαῖς 46.

χορεία : χορείας 48.

χορός 77 91 ; χοροῦ 69
88 ; χορόν 43 ; χοροῖς 68 ;
χορούς 44.

χράομαι : χρῆται 50 ; ἐ-
χρήσατο 46 ; χρησάμενος
44 45 89 ; χρησαμένη 13 ;
κέχρηται 48 49.

χράω : ἐχρῶντο 80.

χρησμός 81 ; χρησμοῦ
85 ; χρησμόν 70 82 ; χρησ-
μοῖς 13 13.

χρησμοφδέω : χρησμοφδή-
σασαν 82.

χρηστομάθεια : χρηστο-
μαθείας 1 100.

χρόνος : χρόνω 67.

Χρυσόθεμις 44.

χρυσοῦς : χρυσοῦν 77.

χώρα : χώρας 98.

χωρίον : χωρία 70.

Ψ

ψῆφος : ψήφους 84.

ψόγος : ψόγον 30.

Ω

ὠδή : ὠδῆς 41 43 60.

ὥς 3 6 16 20 20 22 31
32 39 51 59 59 69 81 85.

ὥσπερ 30.

ὥσχη : ὥσχην 88.

ὠσχοφορικόν : ὠσχοφο-
ρικά 36 87.

II. INDEX GÉNÉRAL *

- A
- abondant (style) 32 33 71.
- abusif (emploi) 43 101 256.
- accentuation 26 27 37 77 96-98 119.
- accompagnement musical 43 44 118 119 121-123 134 140 141 170 176-178 180 184 188 229.
- Achéens 129 214 215.
- ACHILLE 47 175-177 208.
- Acontion (Béotie) 217.
- acquittement 55 234 239.
- Acropole d'Athènes 248.
- actions de grâces 56 126 129 248* 249.
- additions de texte 17 125 188 189.
- ADLER (A.) 67 86 103 108 111 143 196.
- ADMÈTE 139 213.
- adonidies 40 46 117 169 170.
- ADONIS 46 169 170.
- ADRASTE 152.
- Aegialé (Amorgos) 111.
- AGÉMON de Corinthe 127.
- agraires (cultes, rites) 218 219 223 231 248.
- Agrigente 184.
- AIOLADAS, *Thébain*, 229.
- AIOLOS 215.
- AJAX 153.
- ALCÉE 113 167 187 190 256.
- ALCIBIADE 179.
- ALCMAN 191 211 256.
- Aleuades 187.
- ALEXANDRE Philhellène, *roi de Macédoine*, 187.
- Alexandrie, Alexandrins 63 66 67 85 89 103 104 111 114 115 119 148 153 171 181 185 191 194 198-200 204 207-209 211 232* 254 256 257.
- ALEXINOS, *le dialectique*, 127.
- ALLEN (Th. W) 21 21¹ 85 90 98* 145*.
- ALTHAEA 197.
- ALY (W.) 204 205.
- ambassades, ambassadeurs 54 58 115 148 232* 233-237 239 240 258.
- AMMONIUS 210.
- Amorgos 40 110-112 171.
- amphithalès* 53 212 213 213* 219-229 223* 250 250*.
- AMPHITRYON 225.
- amusements 46.
- AMYNTAS I, *roi de Macédoine*, 40 112.
- anachronismes 214 238.
- anacoluthes 195.
- ANACRÉON 113 187 190 191.
- analogie 77.
- ANANIAS, *iambographe*, 113.
- anapestes 153.
- année solaire 53 219 223 225 227 228 240-242 246 249.
- anniversaires 181 207.
- anonymes (œuvres) 16 67 93 173* 174 177 197 199 211.
- ANTÉE 85.
- anthesphories* 225.
- anthologies 66-68.
- ANTIGONE le Borgne 127.
- ANTIMAQUE de Colophon 35 84-86.
- ANTIOCHOS I 97.
- ANTIPATER, *grammairien*, 136.
- antiphrase 48 107 184-186 189.
- Antissa (Lesbos) 142.
- antistrophe 124 144.
- Aones 215.
- APHRODITE 169 170.
- APOLLODORE d'Athènes 196.
- APOLLODORE, *le mythographe*, 88.
- APOLLON 34 43 46 51-54 81 82 127-130 133 137-141 150 152 156 164-167 171-173 180 212-214 216 217 219 219* 223-226 228-231 242 243 255.
- APOLLONIDÈS de Nicée 205.
- APOLLONIUS Dyscole 14.

* Les chiffres ordinaires renvoient aux pages, les chiffres supérieurs et les astérisques aux notes.

Le tiret indique que les pages intermédiaires contiennent également une mention du mot ou de la chose.

Les caractères espacés signalent les sujets traités par Proclus.

- APOLLONIUS de Rhodes 85 119.
 apostoliques 41 58 116 257 258.
 apothéose 89 226.
 apparat critique 164 17 18 25-28 95*.
 apprêté (style) 32 72.
 ARATUS de Soles 85 119 208.
 Arcadie, Arcadiens 139 148.
 ARCADIUS, *grammairien*, 169.
 Arcésiné (Amorgos) 111.
 archaïsmes 82* 104 119 128 211 248 256.
 archéologie 140 141 145* 214 216 230 234.
 ARCHILOQUE 40 106 109-113 164 167 177.
 ARCHYTAS 191.
 ARÉTHAS 20 22 26 27 67 69 76 79 85 87 119 181* 195 207.
 ARGÈS, *Cyclope*, 88.
 Argos, Argiens 197 199.
 ARIANE 197 247.
 ARION de Méthymne 44 134-136 143 158 167.
 ARISTARQUE de Samothrace 85 113 243 249 250.
 ARISTIDE, *le rhéteur*, 17 196.
 ARISTOCLÈS de Rhodes 135 209 210.
 ARISTODÈME, *disciple d'Aristarque*, 243 249-254.
 ARISTON, *le péripatéticien*, 191.
 ARISTONOOS 149.
 ARISTOPHANE de Byzance 85.
 ARISTOPHANE, *le comique*, 154 155 159.
 ARISTOTE 44 70 79 80 95 94 104 105 109 128 135 136 139 146 154-156 160-162 163* 182 191 208.
 ARISTOXÈNE de Tar-
 rente 160 172 175 182-185 188.
 armure 52 218.
 ARNÉ, *filles d'Aiolos*, 215.
 Arné (Béotie) 215.
 Arné (Thessalie) 52 214 215.
 ARNIM (J. von) 66.
 ARTÉMIS 43 127 128 130 164 249.
 ARTÉMON, *grammairien*, 183.
 ASCLÉPIADE de Tragilos 196.
 ASCLÉPIOS 127 128 197.
 asianique (civilisation) 131 135 187.
 Asopos 242*.
 Astypalée 171.
 asyndètes 185.
 ATHÉNA 56 57 128 173 175 246-250 254.
 ATHÉNÉE 88 93-98 149 156 187* 250 253*.
 Athènes, Athéniens 50 56 57 108 126 127 136* 147 171 172 196 199 200 214 215 218 222 234 235 243-245 248-254.
 attidographes 243.
 attique (dialecte) 105 170.
 Augsbourg 15.
 AUGUSTE 209.
 aulos (aulodes, aulodie, aulèdes, aulétique) 43 44 100 101 117 118 121-123 134 140 143 144 147 151 152 158 161 162 170 213 229.
 AUSONE 169 188.
 austère (style) 211.
 autels 42 117 118 121 122 129 212 213.
- B
- bacchantes 106.
 bacchées 154.
 BACCHYLIDE 123 135 152 167 173 173* 179-181 187 191 211.
 BAILLY (A.) 65.
 bains chauds 245.
 bandelettes 53 219 223 224 231.
 banquets 48 88 126 179 179* 180 182-185 192 213.
 BAPP (C. A.) 135.
 Barbares 161 215.
 BARBER (E. A.) 164.
 barbitos 48 187 188.
 barque du Soleil 103.
 BATTOS, *père de Callimaque*, 38.
 BEKKER (E.) 16 163 164 17-19 21 211 25 65 68* 84 95 95* 165 168 205 244.
 Bénédictité 126.
 Béotie, Béotiens 51-55 214-216 218 221 230-237 240 241.
 béotien (dialecte) 223.
 BÉQUIGNON (Y.) 217 230.
 BERGK (Th.) 111 152 160 171 173* 174 187.
 Berlin 16 164.
 BETHE (E.) 92.
 beuveries 46 48 133 150 166 179* 184 185.
 biche aux cornes d'or 85.
 BIDEZ (J.) 21.
 biographica 35 87 103 110 131 143 147 148 191 205 229.
 blâmes 39.
 BLASS (F.) 244.
 BOECKH (A.) 133.
 BOILEAU 206.
 Boion (mont) 214.
 Boiotoi 214-217.
 bois 32.
 bois sacrés 223.
 BÔLTE 230.
 BOMBOS, *devin*, 233*.
 BONWETSCH (G. N.) 21.
 BORÉE 229.
 boules 53 230 231.
 boursoufflé (style) 33.
 BOWRA (C. M.) 96 131

132 160 173 180 184
187 190 196 197 211
212 226 229 238* 242.
brachylogies 94 121.
BRIARÉE, « *Centimane* », 88.
brigands 50 199 200.
BRINKMANN (A.) 20.
BRONTÈS, *Cyclope*, 88.
bronze 53 225.
BRUNCK (F. R. P.) 192.
bûchers 176 233 237.
BÜRCHNER 230.
Byzance, Byzantins 67
84 104 106 122 127 148
201 208 239.

C

Cadmée 214 215.
CADMOS 213 215.
caducée 243 244.
cailloux blancs 55 239
240.
cailloux noirs 239 240.
CALCHAS 103.
calembours 82 99 100
105 122 128 132 133.
calendriers 171.
CALLIMAQUE 38 86 103
104 111 119.
CALLINOS 38 102-104.
CALLIOPE 196.
Camiros (Rhodes) 85.
CAMON, *père de Phry-
nis*, 143.
CANDAULE 111.
« canons » de poètes élé-
giaques 38 104 ; épiques
35 84 85 ; iambiques 40
112 113.
CANTARELLA (R.) 20²
21.
CARMANOR, *prêtre d'A-
pollon*, 141.
carnaval 151.
Carnéens (Jeux) 142
250.
CASAUBON (I.) 174.
catastérismes 198.
cécité 87 141.
CÉLÉOS, *roi d'Éleusis*,
107-109.

« Centimanes » 36 88.
Centaures 85 153.
Céos 110.
cep de vigne 56 243
246 249 250 253 254.
Céphise 216.
céréales 231.
Chalazien (Apollon) 54
217 230.
champs (travaux des)
115.
CHANDLER (L.) 235.
chansonnettes 182-184
188.
chansons à boire 48
116 185 187.
chansons à danser *voir*
hyporchèmes.
chansons d'amour
41 49 116 190 191.
chansons d'amour lo-
criennes 190.
chansons de table *voir*
scolies.
chansons populaires
182 190 256.
CHANTRAINE (P.) 66*
95** 105 131.
chaudrons 232* 233
237.
chêne 238.
Cheval de bois 176.
chevelure 54 170* 225
226.
Chios 179.
chiton 248.
chœurs 43 44 49 51
54 56 57 118 119 122-
126 129 134-136 139 140
151-153 155 164 170-
172 178 180 190 193
204 206 211 221 226
227 241-243 245 250
253.
chorodidascales 242.
chrestomathies 66 68.
Chrétiens, Christianis-
me 66 67 89 90 127 159
190*.
CHRIST (W.) 66.
chromatique (genre)
167.

CHRYSOThÉMIS 44 139
141.
CICÉRON 139.
CINÉSIAS 154.
CIRCÉ 90.
citations, *voir* extraits
d'auteurs.
cithare (citharèdes, ci-
tharodie, citharistes, ci-
tharistique) 43-46 110
117 118 121-123 138 140-
150 145* 152 158 162-
164 182-184 187 188 206.
CLÉARQUE, *le péripa-
téticien*, 191.
CLÉMENT d'Alexandrie
66 67 93 94 96 139.
CLIO 100 196.
CLONAS 123.
CNOSSOS 148.
COHN (L.) 84.
côla 144.
collations de manus-
crits 13 14 16⁴ 17 19
20 20⁸ 21 21¹ 28.
colombes parlantes 238
238*.
colonies, colonisations
111 112 215.
Colophon 38 86 103
146 204.
comédie 33 39 80 81
109 172 173 181.
cômos 250 253.
composés (mots) 72 73
89 95 150 154 159.
concours athlétiques
48 57 180 251.
concours musicaux 44
141 143 157 180.
condamnations 239 240.
confusions de lettres
122 197*.
conjectures 18 73 97
98 169 181 196* 238.
CONON, *le mythographe*,
19 21 22.
CONSRUCH (M.) 99
105 106 109 144 154
171 175 176.
consolations 74 99 208
209.

- consonance (fautes de) 95 169.
 contaminations 203 250*.
 contrôle (manuscrit-) 22.
côpô 53 218-228 227** 231*.
 cordace 172.
 cordes de la lyre 45 140 145-147.
 CORÉ 171.
 Corinthe, Corinthiens 44 87 123 127 134 136.
 CORNELIUS BALBUS 197.
 corrections 17 19 22 23 68 72 73 76 79 81 94 95 97 97* 98 99* 103 108 112 119 120 122 130* 131 135 137 152 155-157 160 162 163 165 168 169 195 201* 206 239 260.
 Cos 38 103.
 cosmogonies 88.
 costumes voir vêtements.
 COTTOS, « Centimane », 88.
 coupe d'or du Soleil 85.
 coupes 250-253.
 couplets 180.
 Courètes 47 175-177.
 couronnes 54 94 96 212 213 225 227-229 243 244.
 course à pied 57 245 249-254 250* 253*.
 coutures 43 130-132.
 CRAMER (J. A.) 201 210.
 CRATÉROS de Macédoine 127.
 crémation 237.
 CRÉOPHYLOS de Samos 86.
 Crète, Crétois 44 56 129 140 141 145* 148 172 174-178 213-216 243-245.
 crético-péonique (mètre) 173.
 critique, critiques 75-77 86 92 113 114 136* 172 175 177 182 184 196 198 238*.
 CRONOS 89 147.
 CRUSIUS (O.) 165 166.
 cueillette des plantes 52 213 222 223 223*.
 Cumes 215.
 Cyclades III.
 Cycle épique 35-37 63 85-88 90-98 103 110 149.
cyclicus poeta 86.
 Cyclopes 36 88.
 Cypre, Cypriotes 37 95 105 169.
 CYPRIAS d'Halicarnasse 96 97.
 Cyrène 38 90 103.
 CYRILLE (saint) 66.
 Cythère 173.
 Cyzique 127.
- D
- dactyles 153 157 158.
 DAÏPHANTOS, fils de Pindare, 229.
 danses armées 175-178
 — dithyrambiques 43 151 155.
 — hyporchématiques 47 124 172 174.
 — oschophoriques 244 245.
 Daphnéphore (Apollon) 212 225.
 daphnéphores 54 218-221 223-229 225* 243 253.
 daphnéphories 212 217 224-230 232 242 248 250* 254.
 daphnéphoriques 41 51-54 116 125 211-232 241 254.
 DARESTE (R.) 241.
 DARIUS 40 112.
 dédicaces 101 234.
 défunts 38 51 99-102 179 208.
 déguisements 134 139.
 Deipnias (Thessalie) 213 213*.
 DELATTE (A.) 130* 197* 222 223.
 DELATTE (L.) 125.
 Délos 123 126 173.
 Delphes 126 129 141 181 212 213 222 223 223* 240.
 DÉMÉTER 39 106-109 171.
 DÉMÉTRIUS de Phalère 155 206.
 DÉMÉTRIUS Poliorcète 127.
 DÉMODAMAS de Milet 96-98.
 DÉMOLÉON 101 102 209.
 DÉMON, *atthidographe*, 243.
 DÉMOSTHÈNE 35 71 83.
 DENYS d'Halicarnasse 76 85 167 260.
 DENYS de Thrace 77-79.
 dépouillé (style) 32 33 71-73.
 DERENNE (E.) 128.
 descriptions 32 79 216 220 221 226 229 231 232 242 243 251.
 desserts 184.
 Destins 127.
 DEUBNER (L.) 125 218* 243 248 249 250* 251-253.
 « déviations » de styles-types 33 76 77.
 Dia (île de) 56.
 DIAGORAS 179.
 dialectes 39 50 105 119 201 202 216 223 238.
 diatonique (genre) 160 161 167.
 DICÉARQUE de Messine 136 182-184 188.
 dictée du texte 28 98 121 139 156 168 178 181* 195 200 210 224.
 didactiques (genre et

ouvrages) 116 130 159
258.

Didot (collection) 19¹.

DIDYME Chalcentère

101 102 114 118 120

123 128 140 148 184

186-189 205 209 210.

DIEHL (E.) 111 134

144 147 170-173 179

190 205 211.

DIELS (H.) 204.

dieux, déesses 40 41

43 45 46 51 88 107 113

114 118 119 122 124

125 127 129 149 152

156 168 196 211-214

219 222 225 231 234

235 255.

digressions 86 89 90.

DINDORF (G.) 211.

DIOGÈNE LAËRCE 156.

DIOGÉNIEN 184.

DIOMÈDE, *fils de Tydée*,
86 91.

DIONÉ 238.

DIONYSOS 43 45 47

56 57 127 130-134 150

152-155 164 166 171

173 197 246-250 255.

distracts (copistes et
lecteurs) 27 94 132.

dithyrambes 40 43-

46 90 116 130-136 136*

143 144 147 150-169

171 255.

divinisation *voir* apo-
théose.

Dodone, Dodonéens 54

55 232-235 233* 237-243

248.

Dodonéen (Zeus) 232

238 242.

DONAT 200.

dorien (mode) 135 146

160-163 167.

Doriens 129 140 141

145* 146 211 214 215

234.

DOROTHÉOS 147.

dot 37 96.

double naissance 43

130-133.

douleur 32 74 243 244.

DRACHMANN (A. B.)

134 140 174 176 212

222 229.

dramatique (poésie) 79

81 173.

drame satyrique 33 81

173.

DREXL (F.) 218.

droite (main) 212 224.

DÜBNER (F.) 18 85 86.

E

échelle musicale 138.

échelle de transposition

160.

ÉCHEMBROTOS, *aulode*,

101.

ÉCHO, *nymphe*, 108.

editio princeps 14 15.

editio Genavensis 16

18.

editio Rothomagensis 16

18.

éditions antiques 114

153 171 181 185 191

207 208 211 254 259

260.

EDMONDS (J. M.) 128

130 135 137 142 147

152 155 157 165 168

169 173*.

éducation 43 148 211

241.

égal (genre) [rythmi-

que] 153.

ÉGÉE, *père de Thésée*,

244.

Égéens 129 131 141.

Égypte 216.

eirésioné 218 218* 219

219* 222 223 230 250*.

élan (rythmes avec) 153.

élections 244.

Électres (Portes) 230.

élégie, poésie élégia-

que, poètes élégiaques 33

38 81 98-104 106 114

190 192 199 200 208-

210 232*.

ÉLÉGOS, *fils de Clio*,

100. *Autre* 100.

eleuleu 244.

ÉLEUSIS, *héros épony-*
 me, 108.

Éleusis, Éleusiniens 39

107 108 199 248.

Éleuthéreus (Dionysos)

248.

ÉLIEN 93 96.

Élis 90.

éloges 38 41 42 47

100 101 118 124 125

179 180 208 209 211

242 255.

ELTER (A.) 22.

emporiques 41 58

117 257.

encomion 101 114

116-119 124 125 178-180

181 187 190 204 257.

enfantement 73 88 130.

enfants 212 213 220

222 223 225-227 241 248.

enharmonique (genre)

167.

ennaétérides 51 52 212

213 219 223 225 227

228 246.

ensevelissement 207.

enthousiasme 45 46 150

152 153 161 162.

Éolie, Éoliens 51 141

145 145* 146 162 214

215 231.

éolien (dialecte) 201

202.

éolien (mode) 162 163

168.

éphèbes *voir* jeunes gens.

Éphèse 38 40 102 111.

ÉPHORE de Cumes 129

175 177 214 215 233-

241 243.

éphores 213.

épicédies 41 50 99

102 116 180 207-210.

ÉPICHARME 164.

épicratides (chaussures)

54 225*.

Épidaure 149.

épidémies 126 129.

épigrammes funéraires

208.

épinicies 41 48 113
 116 179-181 254.
 ÉPIPHANE 67.
 épiphanies divines 56.
 247.
 Épire 214.
 épistaltiques 41 58
 117 258.
 épithalames 41 49
 101 117 190-194 203.
 épithètes divines 54
 130 131 137-140 173
 212 217 224 225 228-
 232 238 242 243 246
 248-250 254 255.
 épîtres 66 181.
 éponymes (héros, héro-
 ines) 100 106 108 195 215.
 épopée, poésie épique,
 poètes épiques 33-37 80
 81-98 104 142 159.
 équivoques 206.
 ÉRECHTHÉE 248 249.
 ERNESTI (J. A.) 72.
erotica 49 103 110 116
 158 169 190 191 232*.
 esclaves 39 107 213.
 esprits 27 82.
 ESTIENNE (H.) 13 14
 16 19.
 ESTIENNE (P.) 16.
 ÉTHER, divinité, 88.
ethos 33 78 79 152 153.
 ÉTIENNE de Byzance
 213*.
 étoiles 53 220.
Etymologicon Gudia-
num 119 132 133.
Etymologicon Magnum
 89 102* 119 120 132
 133 188 189 200 203
 205 206 209.
 étymologies 77 82-84
 99-102 104-106 109 118-
 124 128-133 137-140 174-
 177 179 179* 181-186
 188 189 193-197 199-
 203 209.
 euctiques 41 57 117
 254 255.
 EUGAMMON de Cyrène
 90.

EUMÉLOS de Corinthe
 87 123.
 euphémismes 48 185-
 187.
 EUPHORION 208.
 EUPHRONIOS, *grammai-*
rien, 136.
 EURIPIDE 179.
 EURYPYLE, *fils de Té-*
lèphe, 175.
 EURYTOS d'Echalie
 141.
 EUSÈBE de Césarée 66
 67.
 EUSTATHE 67 82 83
 93 94 96 197 200.
 ÉVHÉMÈRE 89.
 exécutions capitales
 233 239.
 exil 213.
 exposition d'un mort
 51 207.
 extinction de voix 197.
 extraits d'auteurs 66
 67 69* 89 195 215 259.

F

fables 244.
 FAIRBANKS (A.) 125.
 FARNELL (L. R.) 212
 213 218 225 228 230 231
 235.
 faux, faussaires 84 145*
 226 233.
 femmes 49 55 106
 170 234 237-240 244.
 feu (Fêtes du) 237.
 figures de style 32
 72 77.
 FLACELIÈRE (R.) 82*
 230.
 fléaux 43 46 129.
 fleuri (style) 32 74-76.
 fleurs 53 75 94 96 218
 224 225 230.
 florilèges 66-68.
floruit 40 86 112 135
 142.
 folklore 218 219 248.
 foudre 130.
 Francfort-sur-le-Main
 14.

frappé (rythmique) 153.
 FRAZER (J. G.) 218
 227*.
 friandises 184.
 fromage 57 250.
 fruits 218 219.
 funérailles 51 207-209.

G

GAIA voir GÉ.
 GAISFORD (Th.) 14⁴ 14⁵
 14⁶ 16 16³ 18 66 68* 73
 74 84 94 95 137 138
 165 168.
 Galaxien (Apollon) 230.
 Galaxion (Béotie) 230.
 gamme 145 146 161.
 garnison-frontière 235.
 GÉ 36 88 230 231.
 GEFFCKEN (J.) 112.
 Genève 16.
 genres mélodiques 167.
 — rythmiques 153.
 géorgiques 41 58 117
 258.
 GERHARD (G.-A.) 109
 110 112.
 GÉRYON 85.
 gloses (marginales et
 autres) 76 220.
 GLOTZ (G.) 214.
 gnomologiques 41
 58 116 257 258.
 GORGAS 104.
 Gortyne 129 173.
Grâces 126.
 grammairiens 63 66 69
 75 78 85 99-101 105 106
 115 116 126 128 135
 140 169 173 182 183
 185 187 190-194 192*
 200 201 204 205 207
 209.
 grands iambes 159.
 grands spondées 158
 164.
 Grèce, Grecs 125 128
 129 133 136 140 141
 145* 147 161 169 214
 216 235 237 240 253.
 grecque (langue) 187
 201* 203. (classique) 67

70 89 122 156 160 209
224. (hellénistique) 67 89
119 156 192 193 208.
(romaine) 82* 89 93 120
156 169 187 193 206
208 258. (byzantine) 122
239. (courante) 115 161
175 206 209.

grêle 231.

grottes 43 130 131.

guérisseurs (dieux) 126
128 129.

guerres 54 126 175
199 214 233 235 241
248 249.

guindé (style) 33.

GYÈS, « *Centimane* », 88

GYGÈS 40 111 112.

H

HADÈS 108.

HADRIEN 148.

Haghia Triada 140 411.

Haliarte 217.

Halicarnasse 86 97.

HALLIDAY (W. R.) 145*

Hanau 15.

hapax 89 231.

haplographies 97.

Harma (Béotie) 242*.

HARPOCRATION 244.

HARRISON (J. E.) 213
218 218* 219 230 231*
250*.

HARTMANN (A.) 69*
90*.

HAUSSOULLIER (B.) 241.

HECTOR 208.

HÉGÉSIAΣ voir le sui-
vant.

HÉGÉSINOS de Salami-
ne 37 94-96.

Héléon (Béotie) 242*.

Hélicon 52 216 217
224.

HÉLIODORE, *grammai-
rien*, 116 117 124 125
130 130* 170 178 181
189 190 190* 203 207
210 231 232 249 253 254.

Hellade, Hellènes, voir
Grèce, Grecs.

helladique 214.

HELLADIUS 65-67 259.

HELLANICOS 136.

HENRY (R.) 71 76 77.

HENSE (O.) 220.

HÉPHAESTION 16 18.

HÉRACLÈS 85 86 213
216 225 226.

HÉRACLIDE Pontique
123 138 148 149 157
158 160 161 163 163*
173 191 232* 233 233*
236 237 241.

hérauts 243 244.

HERMANN (G.) 168 169.

HERMIAS d'Alexandrie
220.

Hermione (Argolide)
136.

HERMIPPOS de Cyzique
127.

HERMOGÈNE, *person-
nage du Cratyle de Platon*,
154.

HÉRODIEN 93 94.

HÉRODOTE 86 89 93
94 96 135 208 238*.

héroïque (vers) 38 44
99.

HÉRON DAS 111.

héros 124 125 153 247.

HERTER (H.) 103.

HESELER (P.) 13³ 20
22.

HÉSIODE 35 84 85
87 88 238.

HÉSYCHIUS 119.

Heures 219 219*.

hexamètres dactyliques
34 38 44 45 82 83 109
141 142 144 147 157
159 204 207-209 257 258.

HEYNE (C. G.) 15⁴
69*.

HIÉRON de Syracuse
173 181.

HILGARD (A.) 116 210.

HIMÉRIUS 18 19.

HIPPONAX 40 106 111-
113.

HISTAEOS de Colophon
146.

histoire, historiens 21

36 70 77 89 113 116
147 148 168 214-216

234.

HOEFER (U.) 19.

HOESCHEL (D.) 15.

HOMÈRE 35 37 63 82-
88 90 93 95 96 103 109
110 142 164 174 204
206 238.

HORACE 86 104 188.

huile 57 245 250.

HYGIEIA 127.

HYGIN 95.

HYMÉNAIOS 100 196.

— *Fils de Calliope* 196.

— *Fils de Clio* 196.

— *Fils de Terpschi-
chore* 49 196-198.

— *Fils d'Uranie* 196.

— *Athénien* 50 198-200.

hyménées 41 49 50
116 179 191-193 194-
204.

hymnes 40 42 43 54
114 116 117-120 122-
125 140 141 148 154
155 171 179* 180 190
199 204 255-257.

hypodorien (mode) 160-
163.

hypolydien (mode) 160.

hypophrygien (mode)
46 150 160-162.

hyporchèmes 41 47
116 171-178.

I

IALÉMOS 196.

iambe, poésie iambi-
que, poètes iambiques
33 35 39 40 81 84 98
104-113 124 153.

iambe boiteux 111.

IAMBÉ, *servante thrace*,
39 106-109.

— *vieille lavandière*,
106.

— *jeune fille outragée*,
106 110.

— *autre*, 106.

iambiser 39 109.

Iasos 241.
 IBYCOS 179.
 IHM (B.) 188.
 imitative (poésie) 33
 79-81.
 IMMISCH (O.) 66 68*
 70 72-74 76 77 79.
 impiétés *voir* sacrilèges.
 improvisations 156 181
 195 200 201 207.
 inculte (style) 32 33.
 Indo-européens 105
 129 131.
 injures 206.
 inscriptions 147 180.
interlinearia 17 132.
 interpolateurs, interpo-
 lations 89 124 189.
 inventeurs, inventions
 34 47 84 106 109-111
 123 129 134 136 142
 145 145* 146 150 157
 175-177 179 181 184
 186 187 191 192 204 211.
 inversions 145.
 iobacchos 40 47 116
 171 172.
 Ion de Chios 179.
 Ionie, Ioniens 248.
 ionismes 95.
iota adscrit 27.
iou iou 244.
 IPHIGÉNIE 128.
 ISIDORE de Séville
 (saint) 200.
 Isménien (Apollon) 54
 217 224 225 228-230
 242 243.
 Isménion (mont) 230
 242 243.
 ISOCRATE 74.
 ISTROS 243 246.
 ISYLLOS d'Épidaure
 149.
 ITALICOS (Michel) 205
 212.
 Ithaque 36 90.
 Itonia (Athéna) 173.
 ivresse 46 48 152 164
 166 188.

J

JACOBY (F.) 21 233
 236 247.
 JEBB (R.) 173*.
 JESSEN 212 230.
 jeûne rituel 213*.
 jeunes filles 49-51 54
 56 124 125 172 193 199
 211 221 228 229 242
 245-247 253.
 jeunes gens 49 52 53
 56 57 124 169 170 172
 180 193 197 243 245-
 248 250 250* 251 253
 254.
 jeux de mots *voir* ca-
 lembours.
 joie 126 243 244.
 JONES (H. L.) 217.

K

KAERST (J.) 112.
 KAIBEL (G.) 69 71
 75-77 79 116 134 184
 186 206 210 231.
 Kavasala (Panacton)
 234.
 KEIL (H.) 176.
 KÉRAMOPOULLOS 230.
 KERN (O.) 108 210*
 238.
 KINKEL (G.) 18 85 86.
 KOCK (Th.) 160 170.
 KOERBER (W.) 191.
 KROEHNERT (O.) 84 85
 104 113.
 KÜHNER-GERTH 122
 156 189 203 260.
Kyrie eleison 202*.

L

Lacédémone, Lacédé-
 moniens *voir* Sparte, Spar-
 tiates.
 lacunes *voir* omissions.
 laine 219.
 laisser-aller (style) 32
 72.
 lait 230 231.
 lamentations 102 170
 207 208 243 244.

Larissa 213.
 LASOS d'Hermione 136
 136* 144 151 153 155
 167.
 latin 188 202*.
 LATTE (K.) 172 175
 176.
 laurier 51-54 184 212
 213 219 219* 223-226
 223* 228 229 231.
 Lébadée 217.
 légendes *voir* mythes.
 LEGRAND (Ph. E.) 170*.
 LENTZ (A.) 131.
 Lerne (hydre de) 85.
 Lesbos, Lesbiens 134
 142 187.
 LÉTO 128.
 LEUTSCH (E. L. von)
 108 152 232 240.
 levé (rythmique) 153.
 libations 166 184 243
 244.
 libres (rythmes) 144
 157. (vers) 45 147.
 LIDDELL-SCOTT 65.
 LIDDELL-SCOTT-JONES
 89 102* 171 187*.
 lierre 224.
 lieux communs 166
 185.
 linguistique 66 66* 68
 95 105 109 118-120 129
 131 164 176 195 200-
 203 208.
 LINOS 196.
 LIPSIUS (J. H.) 240.
 LITTRÉ (E.) 66.
 livret (d'une composi-
 tion lyrique) 142 144
 151 180.
 logaédiques (vers) 173.
lôtos 229.
 Lune 53 230 231.
 luth *voir* barbitos.
 LYCAMBÈS et ses filles
 106 110.
 Lydie, Lydiens 131.
 lydien (mode) 46 160
 162 167.
 lyre *voir* cithare.
 lyrisme, poésie lyri-

que, poètes lyriques 33
40-58 81 98 113-258.

lyrisme sacré 40 113
114 117-178.

— profane 40 41
113 114 126 127 178-210.

— mixte 40 41 113
114 210-255.

— pseudo - lyrisme
41 113 115-117 255-258.

lyrisme (semi-) 190.

LYSANDRE, général spar-
tiate, 127.

LYSIAS 71.

M

MAAS (P.) 106 108.

Macédoine, Macédo-
niens 40 112 127.

Madrid 210.

magie 129 166 231.

mai (Fêtes de) 218.

maladies 43 46 129.

MANGELSDORFF (E. A.)
191.

manifestes littéraires
147.

MANNHARDT (W.) 218
218*.

manteau de guerre 176.

marais 216 217 248.

marginalia 14 17 25
69 106 132.

mariages 40 50 88 90
100 191-194 197-202 206
222.

MARTIANUS CAPELLA
188.

MARTINI (E.) 13 14¹
14² 14³ 15 16¹ 16² 17¹
19 20 20⁵ 21-23.

maux 126 164.

MAYHOFF (C.) 112.

MAZON (P.) 88.

médiques (Guerres) 143.

MEIER (M. H. E.) 240.

MEINEKE (A.) 97.

MÉLANIPPIDE 144 155.

Mélas (fleuve) 52 216
217.

MÉLÉAGRE, fils d'Oi-
neus, 86.

mélodie 136* 142 143.

MÉNANDRE, le rhéteur,
255.

MÉNOPHANÈS, érudit
critiqué par Photius, 259.

MÉRIONÈS 174.

MÉSOMÈDE 148.

messe 202*.

Messéniens 123.

MÉTANEIRA, femme de
Céléos, 107 108.

métaphores 145 171.

MÉTHODE (saint) 21.

Méthymne 44 134-136
143.

métonymies 79 106.

mètres 80 190 256.

métrique 173.

meurtres 36 55 86 90
91 143 199 212 213 232*
236-238.

miel 57 250.

MIGNE (J. P.) 18.

Milet 97 147 148.

mime 111.

MIMNERME 38 103 104.

Minoa (Amorgos) 111
112.

MINOS 213 214 247.

minuscules 122.

miracles 198 238.

mixolydien (mode) 162.

modos musicaux 46 138
150 151 159-163 163*
167-169 183.

modulations mélodiques
et rythmiques 136* 142
144.

moissons 218 219.

Molosses 238.

MOMMSEN (A.) 250*.

Montagnes 88.

morts voir défunts.

morts subites 100 197.

morts violentes 197 198
249.

MOUNTFORD (J. F.) 164.

moyen (style) 32 33
71 74.

MÜLLER (C.) 244 246
249.

Muses 100 122 140

147 196 196* 198.

musicales (théories) 145
146 160-163.

musicologues 146 153
160 162 163 169 182
191.

mutilations de manus-
crits 20 196 259 260.

Mycalessos (Béotie)
242*.

Mycéniens 140 145*
216 230.

MYRTILA, prophétesse
de Dodone, 233, 236 238.

mythes, mythologie 35
36 86 138 139 211 213
215 234 237 238 238*
244 245 247 248 255.

mythographes 19 89.

Mytilène 45 143.

N

narrative (poésie) 33
79-81 81-258.

NAUCK (A.) 164 193
232 238.

Naxos 134.

NÉANTHE 187 187*.

nécropoles 230.

Némée (lion de) 85.

NÉOBULÉ, fille de Ly-
cambès, 110.

Néo-platoniciens 80 127
149.

NÉOPTOLÈME voir PYR-
RHUS.

néte 146.

NICANDRE de Colophon
119.

NICANDRÉ, prophétesse
de Dodone, 238.

Nicée 205.

Nil (fleuve) 216.

NIL (saint) 169.

NILSSON (M. P.) 213
213* 218 219 223-225
228 230 231 237 250*.

nome lyrique 40 44-
46 117 136-150 150-169
255.

Nomien (Apollon) 44
137-140.

noms propres 95 97
 217.
 notation rythmique et musicale 144 164.
 nourrices 107 108 130
 131.
 nuances dans le style
 75.
nuditās sacra 170* 244
 245.
 nuit 234 240.
 NUNNESIUS (P. J.) 14
 16 66 74 94 137.
 nuptiale (chambre) 49
 192 194.
 Nymphes 108 127 130.
 Nysa 43 130 131.

O

octave (consonance d')
 145 146 160 163.
 octocordes 161.
 odes légères 190.
 Œchalie 141.
 ŒPKE (A.) 221 222
 226.
 offrandes sacrées 225
 234 242 243.
 Oleiai, prêtresses del-
 phiques, 212.
 olivier 53 219 222 223.
 Olympe 122.
 Olympie 181 223.
 Olympiques (Jeux) 222
 223.
 omissions de texte 69
 78 97 104 107 115 118
 124 125 130 207 260.
 or (cornes) 85. (coupe)
 85. (couronne) 54. (fau-
 cille) 223.
 oracles 34 52 54 55
 84 129 212 215 233 233*
 234-236 238 240 241.
 orateurs, genre ora-
 toire 35 70 79.
 Orchomène (Béotie) 216
 217.
 orge (farine d') 57 250.
 ORION, grammairien,
 120.
 OROS, grammairien, 188.

Orphiques 197.
 orthien (nome) 143 158.
 orthien (mètre) 158.
 orthographe 25 27 103*
 111.
 ortie 185.
 oschophores 244-248
 250 253.
 oschophories 243-245.
 247-252 248* 250* 254.
 oschophoriques 41
 56 57 116 243-254.
 OURANOS 35 88 89.
 outrages 39 109 206.
 OVIDE 188.

P

Paganisme 89 127 159.
 PAGONDAS, fils d'Aio-
 ladas, 229.
 Paix 127.
 PALAEOCAPPA (Cons-
 tantin) 84.
 PALAMÈDE 91.
 paléographie 72 73 108
 135 155 169.
 PAN 108.
 Panacton (Béotie) 54
 234 235.
 Panathénées 143 219.
 PANTALÉON de Sicyone
 147.
 Panthée 223.
 PANYASIS 35 84-86 108.
 papyrus 94 103 111
 211 229 242.
 parémiographes 74 94
 108 152 154 232 233
 240.
 parjures 213.
 Parnasse 215.
 parodies 204 206 207.
 Paros 40 110.
 parthénées 41 51 117
 125 210-212 241.
 PARTHÉNIUS 208.
 particules 27 132.
 partition (d'une com-
 position lyrique) 142 144
 151 180.
 passages parallèles 26.
pathos 33 78 79 152.

PATROCLE 176.
 PAUSANIAS, le périégète,
 91 93 94 221 225-228
 227* 230 243 249.
 péans 40 42 43 46
 114 116 118 125-130
 140 141 149 150 164-
 167 171 172 184 242
 256.
 Pélasges 52 54 199
 200 215-217 233 235
 241.
pélasgiser 236.
 pèlerinages 123.
 PÉLOPS 161.
 PÉNÉLOPE 90.
 pentamètre dactylique
 38.
 PÉRIANDRE 134.
 PÉRICLEITOS 112 142.
 Péripatéticiens 84 123
 162 163 182 191.
 périphrases 94 151 208.
 PFUHL (E.) 248*.
 Phalère 243 244 246
 248-253 253*.
 Pharae (Béotie) 242*.
 PHÉMONOÉ 34 81 82
 84.
 Phéniciens 215.
 phiales 57 249-251 253.
 PHILAMMON 141.
 PHILÉTAS 38 103 104.
 PHILOCHORE 243 244
 250 252 253.
 PHILODAMOS 149.
 PHILODÈME 93 94.
 PHILOPOEMEN 147.
 PHILOPON 91 92.
 philosophes 204.
 PHILOSTORGE 21.
 PHILOSTRATE 191.
 PHILOXÈNE 154 162.
 Phlionte 173 204.
 PHOEBÉ 230.
 PHOEBOS 230 231.
 PHOTIUS 13 14 17-22
 25 26 28 31-59 63 65-83
 86 87 89-91 93-98 102
 104 105-109 116 120-
 124 126 128 130-134
 136 137 139 148 149

- 153 155-157 163-166 168
169 175 177 178 180
181 181* 186 188-190
194-96 199 200 202-204
206 210 219-221 224-
226 228 231* 232 235
236 239-241 246 251
252 256-260.
Phrygie, Phrygiens 131
134 162.
phrygien (mode) 46 135
150 160-162 167.
PHRYNICHUS, *le gram-*
mairien, 14.
PHRYNIS de Mytilène
45 143 144 146 155 157
159 167.
Phylé 234.
PICKARD-CAMBRIDGE
(A. W.) 130 134 135 152
163 165.
pied ferme (rythmes de)
153.
Piérie 146.
PINDARE 44 74 123
132 134-136 136* 152
167 173 173* 179-181
184 187 190 207 208
211 229 242 249 254.
pirates 199.
PISANDRE de Rhodes
35 84 85. *Autre poète*
épique, 91.
plagiats, plagiaires 86
127 140 186 189.
plaisanteries 39 107-
109.
planètes 53 220.
PLATON 70 79-81 86
104 114 151 155 156 208.
Platoniciens 138 163.
PLEY (J.) 218* 219
219* 230.
PLINE l'Ancien 175.
PLUTARQUE 82* 112
149 156 158 160-162
183 208 209 229 244
247 248 250*.
poésie, poètes 31-33
35 70 77-80 206.
POLÉMATAS 52 217 219
227.
police religieuse 172
233 241.
POLYBE, *l'historien*, 115
156.
POLYCRATE, *le tyran*,
179.
POLYIDOS 148 149.
POLYPHÈME, *Cyclope*,
88.
ponctuation 104 165.
PONTOS 88.
PORPHYRION 86 188.
POSEIDON 88 127.
pourpre 53 219 224
231.
POWELL (J. U.) 164 191
211 226
pragmatiques 41 57
117 255-257.
PRATINAS 173.
PRAXILLA 185.
Préhellènes 129 164 216
235.
PRELLER (L.) 248.
prémices 219.
prés 32 75.
prêtres 51 141 225
227 228.
prêtres enfants 225-
228 243.
prêtresses 55 212 234
237 238* 239-241.
Priantos 148.
prières 52 150 202 255.
prix aux concours 141
250-253 253*.
procès 55.
processions 43 52 54
57 122-124 129 211 219
219* 220 223-229 227**
231 241-243 246 247
249 252 253 253*.
PROCLOS, *auteur de la*
Chrestomathie, 18 et *pas-*
sim.
PROCLUS, *le néo-plato-*
nicien, 80 127 149.
professionnels (chan-
teurs) 141 142.
PROMÉNEIA, *prophé-*
tesse de Dodone, 238.
prononciation 157.
prophètes 238 240.
prophétesses 34 55 81
232* 233 234 236-238
240.
prose, prosateurs 31
70 77 78 81 125 179 192
192* 193 194 205 206
208.
proseutiques 116 117
255.
prosodion 40 42 43
114 116-118 120-125 129
211.
proverbes *voir* *paré-*
miographes.
PTOLÉMÉE I 127.
PTOLÉMÉE, *le mathéma-*
ticien, 160.
PTOLÉMÉE d'Ascalon
210.
PTOLÉMÉE Chennos 19.
puberté 248.
PUECH (A.) 173* 212
222 223 226 228 229.
Puits de la Vierge (Éleu-
sis) 107.
purifications 212 213.
purisme, puristes 137.
Pyanepsies 218* 219
222 250*.
PYLADE, *citharède*, 147.
PYRRHICHOS ou PYR-
RHICOS, *danseur*, 175 176.
pyrrhique 47 175-178.
PYRRHOS, *danseur*, 175.
PYRRHUS (Néoptolème)
47 175-177.
Pythie 82*.
Pythiques (Jeux) 213.
PYTHO 212 213.

Q
quarte 145 146.
QUINTILIEN 85.

R
RADERMACHER (L.) 154
206 211.
railleries 50 109 204-
206.
rameaux à chanter 182-
184 188.

- rameaux de supplication 54.
 rapt 39 50 107 199 200.
 rares (mots) 88 89 119 169 185 211 212 232.
 rationalisme, rationalistes 237 238.
 ratures 17.
 réalisme 188.
 récompenses *voir* prix.
 refrains 126 170 171 198.
 REINACH (Th.) 136* 137 138 142 144 146 148 151-153 160 161 172 173* 176 177 187 251.
 reines 90 107.
 REITZENSTEIN (R.) 184 186.
 réjouissances 46 150 166.
 relâché (style) 33.
 Renaissance 66 97.
 « repentirs » calligraphiques 26.
 « reprises » d'œuvres classiques 148 149.
 résurrections 197.
 rêves *voir* songes.
 réviseurs, révisions 17.
 Rhégium 179.
 rhétorique ancienne 74 76 79 152 208.
 Rhodes, Rhodiens 85 127 170 209 231.
 rites, rituels 200 212 213 213* 218 219 222 225 230 234 245 250* 253.
 ROBERT (C.) 103 248.
 robes *voir* vêtements.
 Roche Dolente (Éleusis) 39 107 108.
 ROERSCH (A.) 15³.
 Rogations 126.
 rois 107 213 244.
 roman, romanesque 90 92 199.
 Rome, Romains 89 103 104 169 256.
 ROSE (H. I.) 196.
 ROSE (V.) 135.
 roseau à flûtes 216 217.
 Rouen 16.
 rouille des blés 231.
 RUTGERS VAN DER LOEFF (A.) 243 245 247-249 251-253.
 rythmes, rythmique 45 80 138 142-145 147 150 151 153 157-159 164 167 169 172 178.
 S
 sacrifices 47 243 244.
 sacrilèges 55 128 232 233 236 241.
 safranée (étoffe) 53 231 231*.
 saisons 58 219 258.
 Salamine 37 95 126.
 Salamine de Chypre 95.
 SALIAT (P.) 111.
saltatio armata 175.
 Samos 40 86 111 112.
 sanctuaires *voir* temples.
 SAPPHO 113 167 190 191 193 206 256.
 Satyres 134 153.
 sauterelles 231.
 SCHEER (E.) 113 133.
 SCHENKL (C.) 19.
 SCHMID (W.) 72 73 76 115 165 204.
 SCHMIDT (M.) 114 118* 120 139 192* 196*.
 SCHMIDT (R.) 191 199 200.
 SCHNEIDEWIN (F. G.) 229. *Voir* LEUTSCH.
 SCHÖMANN (G. F.) 240.
 SCHOTT (A.) 14-16 73 74 94 137 171 206.
 SCHULTZ (H.) 116.
 SCHWARTZ (E.) 97.
 SCHWEIGHAEUSER (J.) 174.
 Sciras (Athènes) 57 246 248-250 254.
 SCIRO, *devin*, 248.
 SCOLIASTES — Aristophane 155 156 184-187.
 — Clément d'Alexandrie 93.
 — Denys de Thrace 71 73-78 81 83 84 94-96 102 109 116 124.
 — Eschyle 169.
 — Euripide 93 94 96.
 — Hermogène 109.
 — Homère 93 94 200.
 — Lycophron 92 94.
 — Nicandre 250 250* 251-253.
 — Pindare 93 94 175 243.
 — Platon 93 94 131 184.
 — Sophocle 200.
 — Théocrite 193.
 — Virgile 197*.
 scolies (chansons de table) 41 48 49 113 116 179 180 182-189 190 191 205.
 Scopades 187.
 secret 234.
 sédentaire (vie) 245 248
 SÉLEUCOS I 97.
 Selloi à Dodone 238.
 SÉMÉLÉ 43 130 132 171.
 SÉMONIDE d'Amorgos 40 110-113.
 Sept contre Thèbes 86.
 SÉRAPIS 127.
 sérénades 179*.
 serments 235.
 serpents 212 213.
 SERVIUS 200.
 sesquialtère (genre) [rythmique] 153.
 Séville 200.
 SHOREY (P.) 74.
 Sicile 126.
 Sicyone 147 152.
 silence rituel 107 212.
 silles 41 50 116 204-207.
 SIMONIDE de Céos 110 135 152 167 173* 179 181 183 187 207 208 211.

Sirènes 229.
 Skourta 234.
 SKUTARIOTIS (Theodoros) 106.
 SMYTH (H. W.) 113-115 119 123 124 127 138 155 171 174 180 198 204 242 256.
 SNELL (B.) 173.
 SOCRATE 154.
 Soleil 53 85 103 219 219* 230 231.
 solo, solistes 44 139 141 164 180 182-184.
 SOLON 104 257.
 solstice d'été 216.
 songes 52 218.
 Sophistes 181 236.
 SOPHOCLE 126.
 SOPHOCLES (E. A.) 239.
 SOPHRON 111.
 SOSIBIOS 148 149 174.
 soucoupes *voir* phiales.
 souillures 222.
 SOUSARION 84 110.
 Sparte, Spartiates 127 129 142 173 175 211 213.
 SPENGLER (L.) 74.
 STÄHLIN (O.) 139.
 staphylodromes 250*.
 STASINOS de Cypre 37 94-96.
 STEIN (F.) 20 70 76 81.
 stèles 241.
 STENGEL (P.) 223 225.
 Stepteria 212 222 223 223*.
 STÉROPÈS, *Cyclope*, 88.
 STÉSICHORE 167 179 183.
 Stoïciens 66 115.
 STRABON 145* 215 217 233-241.
 strophes 124 144 180.
 style 28 32 63 71-77 107 121 137 150 154 156 157 159 166 168 175 195 201 211 239 251.
 Stymphale (oiseaux du ac) 85.

Styx 213.
 SUESS (W.) 79.
 suffrages *voir* votes.
 suicides 106 110 244.
 SUIDAS 85 93 95 96 184.
 supplications 46 54 126 150 166.
 suppressions de mots 85.
 surcharges 17.
 SUSEMIHL (F.) 85 97 135.
 SWEVEZEELE (Ph. de), *alias* SVEVEZELIUS, 15 137.
 SYKES (E. E.) 154*.
 SYLBURG (F.) 14-16 95 103 112 119.
 symboles 53 219 223 224 250 253*.
symposion 126 184.
 synchronismes 40 111 112.
 synonymes 76 82* 119 126 158 160 173.
 Syracuse 173.
 Syros 241.
 système musical 145 146 161.

T

TACCONE (A) 179* 256.
 TALBOT (E.) 216 244.
 talion 239.
 Tanagre 242*.
 TARASIOS 137.
 Tarragone 15.
 technique (terminologie) 70 71 76 113 115 156 160 168 169 193.
Te Deum 126.
 TÉLÉGONOS 36 90.
 TÉLÉMAQUE 90.
 TÉLÈPHE, *père d'Eurypyle*, 175 176.
 TÉLÈPHE, *père de Philétas*, 38 103.
 TÉLESTÈS 161 167.
 Tempé 212 213 213* 231.
 temples 42 51 55 57

117 118 122 125 129 212 213 216 217 225 228-230 233 239-241 243 246-250 254.
 Ténédos 190.
 Téos 148 241.
 TERPANDRE 44 141-145 145* 146 157-159 187.
 TERPSICHORE 49 196-198.
 Terre *voir* GÉ.
 Terre-Mère 235 238.
 terre-à-terre (style) 33.
testimonia 25 26 147.
 tétracordes 145 146 161 163.
 Teubner (collection) 19.
 thalamos *voir* nuptiale (chambre).
 THALÉTAS de Gortyne 129 173 176 177.
 THALHEIM (Th.) 240.
 THAMYRIS 141.
 Thargélies 219.
 Thèbes, Thébains 51 52 54 55 86 128 129 134 147 216 217 220 222 224-228 231-234 239 242 250*.
 THÉOCRITE 85 103.
 THÉOGNIS 114.
 THÉOGNOSTOS 201.
 théogonies 87.
 théologie, théologiens 219.
 THÉOPHRASTE d'Érésos 76 191.
 THÉOPHRASTE de Piérie 146.
 THÉOPOMPE 259.
 THÉOXÈNE de Ténédos, *ami de Pindare*, 190.
 Thermopyles 179.
Thesaurus linguae graecae 65-67 89 138 227*.
Thesaurus linguae latinae 188.
 THÉSÉE 56 108 243-245 247 248.
 Thesprotes 90 238.
 Thessalie, Thessaliens

- 173 181 213* 214 215.
 thiasés 171 172.
 Thraces 38 215.
 THRASYBULE d'Agrigente 184.
 thrènes 38 41 51 100-102 116 144 170 179 180 205 207-210.
 THUCYDIDE 71 214 215.
 TIBÈRE 205 209.
 TIMARÉTÉ, *prophétesse de Dodone*, 238.
 TIMON de Phlionte 204 205 207.
 TIMOTHÉE de Milet 45 143 144 146-150 159 167 179.
 TIMOTHÉE de Thèbes 147.
 tirages au sort 222 244 245 247.
 Titans 88 175.
 titres d'ouvrages 65-69 93 94 96 191 258 259.
 to maison, divisions d'ouvrages 65 67 70 81 86 135 205 211 233 242 249 259 260.
 tombes 207.
 torches 212.
 traductions 14 15 18 28 65 72 73 83 87 88 115 120 136 137 152 156 157 161 162 165 168 171 172 201 202 216 220 221* 229 233 244 258.
 tragédie, tragiques 33 80 81 173 181 208.
 Tragilos 196.
 transpositions de mots 98 118 155 207.
 trépieds 54 55 225-227 232 234 240-243.
 trèves 52.
 triades 179 180.
 tribunal féminin 239.
 tribunal mixte 55 234.
 tribus attiques 57 245 250 251 253 253*.
 tribus grecques 214 215 234.
 triomphales (odes) *voir* épinicies.
 tripodéphories 232 241.
 tripodéphoriques 41 54-56 116 232-243 254.
 TRIPTOLÈME 108.
 trité 146.
 trochées 153.
 trochées sémantiques 158.
 Troie (Guerre de) 90 91 103 214 234.
 troubles politiques 130.
 TRYPHON 175 177 209 210.
 D. TURRANIUS 66.
 tyrans 134 173 179.
 TYRTÉE 104.
 TZETZÈS 84 93 94 96 184 198 200 205.
- U
 UHLIG (G.) 77.
 ULYSSE 36 90 91.
 unisson dans le chant 180.
 URANIE 196.
 USENER (H.) 70 72 144 167 194 208 211.
- V
 VALCKENAER (L. K.) 119 192 194 209 220 242.
 Valence (Espagne) 14.
 variantes 19 21 26 181* 195 197* 203.
 vendanges 248 248* 249.
 Venise 13 17 19 20.
 vêtements d'apparat 44 54 141 143 219 225.
 vêtements féminins 56 170 243 245-248 253.
 victoires à la guerre 52 55 175 176 218 241.
 victoires aux Jeux 48 57 141-143 180 181 213 222 223 250 251 253* 254.
 vigne 249.
 vin 57 164 166 250.
- VIRGILE 258.
 vocabulaire 45 71 150 151 154-156 159 163* 187.
 vœux 202 244.
 Voie Pythienne 213.
 vols, voleurs 239-241.
 vols sacrés 234 240 241 243.
 votes égaux 234 239.
 vulgarisation 68 70 129.
 vulgate 17 68 95*.
- W
 WACHSMUTH (C.) 204 206 220.
 WAGNER (R.) 88 107 108 197 213.
 WALLIES (M.) 91.
 WALZ (C.) 171 255.
 WEIL-REINACH 137 138 158 160 161.
 WEISS (J. J.) 161.
 WELCKER (F. G.) 97.
 WENDEL (C.) 80 131.
 WERNICKE 128.
 WESTPHAL (R.) 18 68* 95 162 163 165 168 169 207.
 WILAMOWITZ (U. von) 95 173* 180 218 219 221* 223 224 226-230 242.
 WYSS (B.) 86.
- X
 XÉNODAMOS de Cythère 173.
 XÉNOPHANE de Colophon 204 205.
 XÉNOPHON 70.
- Z
 ZÉNOBIOS 233* 237.
 ZÉNON 147.
 Zéphyr 229.
 ZEUS 43 89 127 130-132 147 213 229 232 235 238 241 242.
 Zoïlos, *personnage du Banquet d'Athénée*, 88.

III. INDEX GREC

- 'Αγέλαστος πέτρα 107
 108.
 ἄδρός (style) 71 72 75
 77.
 'Αδώνια 170.
 ἄδωνιασμός 170.
 ἄδωνίδια 170.
 Αἰόλιος νόμος 158.
 αἴσακος 182.
 αἴτιον 107 200 245.
 ἀκαλάφη 185.
 ἀκμή III 112.
 ἀκούω (= live) 120.
 ἀμφιθαλής 212.
 ἀνθηρός (style) 71 75-
 77.
 ἀνίημι 156 157.
 ἀξιόω 239.
 ἀπευκτικοὶ ὕμνοι 255.
 ἀπόβασις 90.
 ἀπολελυμένα 144.
 ἀποπεμπτικοὶ ὕμνοι 255.
 ἀποτρεπτικόν 125.
 ἀργός (style) 76.
 'Αρίων (casobliques) 26.
 ἀρμάτειον 192*.
 ἀρμονία (= mode) 138*
 150 151 160 161 162.
 ἀστέρες, ἄστρο 220.

 βαπτίζω 171.
 βάρβιτον 187.
 Βοιώτιος νόμος 158.

 Γαλάξιος 230.
 γαμήλιον, γαμήλιος 192
 194*.
 γαμικόν, γαμικός 192*.
 γένος (= *genre mélodique*) 167.
 γεωργικά 258.
 γλῶσσα 105.
 γραμματική 77 78.
 γραμματικός 68.

 δαφνηφορία 212.
 δαφνηφορικός 211 212.
 δαφνηφόρος 212 227*.
 δειπνοφόροι 244.
 διαλαμβάνω 87.
 διεξέρχομαι 86.
 διηγηματικόν 79-81.
 διθύραμβος 130-132 135.
 διπλάσιοι λέξεις 159.
 δραματικόν 80 81.
 δωριστί 160 162.

 ἐγερτικόν 192*.
 ἐγκώμιον 178-180 179*.
 εἶδος (= style) 76.
 ἐκ- 89.
 ἐκκελυμένος (style) 76.
 ἐκλογαί 68 69.
 ἐκφορά 207.
 ἐλεγεία (ἡ) 99.
 ἔλεγχος 99-102 102* 209.
 ἑλλός 88.
 ἐμβατήριον 117.
 ἔμμετρος 70 83.
 ἐναυτός 213.
 ἐνόπλιος (ἐνοπλος) ὄρχη-
 σις 175 176.
 ἐξαληθίζω 89.
 ἐξάρχων 134.
 ἐπειδάν 122.
 ἐπηρμένος (style) 76.
 ἐπιγάμιος 192*.
 ἐπιθαλάμιος 192 193
 208.
 ἐπικήδειος 99 193* 208
 209.
 ἐπικρήδιος 175.
 ἐπιλέγω 100.
 ἐπινίκιος, ἐπινικός 181
 181*.
 ἐπιτάφιος 208.
 ἐποίνιον 185 189.
 ἔπος 82-84.
 ἔπω (= λέγω) 83.
 'Ερυθίβιος 231.
 εὐκτικόν 255.
 ἐφάπτομαι 224.

 'Ηγησίας, 'Ηγησῖνος 95.
 ἦθος 78 79 152 153.
 ἡρῶν μέτρον 99.

 θάλαμος 192.
 Θηβαῖοι, Θηβαγενεῖς 242.
 θρήνος 208 209.
 θυρωρός 192 205.

 ἱαμβίζειν 104 105 109.
 ἱαμβογράφος 110.
 ἱάμβος 104 105 109.
 ἰδέα (= style) 76.
 ἰέρεια 82*.
 ἱεροσυλία 240 241.
 'Ιοβάκχεια 171.
 ἰόβακχος 171.
 ἱστορία 71.
 ἰσχνός (style) 71 73 75
 77.

 καιρός (= *saison*) 258.
 Καπίων (Κηπίων) νόμος
 158.
 κατακοιμητικόν 192*.
 κατεσταλμένος 169.
 κλητικοὶ ὕμνοι 255.
 κρίσις ποιημάτων 77 78.
 κρουσμός (= *κρούσις*) 169.
 κυκλιοδιδάσκαλος 135.
 κύκλιοι χοροί 136.
 κύκλος 92.
 Κύπρια (ποιήματα) 26
 93 94 96-98.
 Κυπριακός 93 96.
 Κυπρίας 96 97 97*.
 Κύπριος 93-95 97*.
 κύριον ὄνομα 105.
 κῶμος 179*.
 κώπω 25 223.

 λέγω 121 122.
 λέξις (= λόγος) 151 156.
 λόγος (= *parole, mot*) 82
 151 156 (= *prose*) 70.
 * λυθίραμμος 131 132

μέλος 151.
 μελωδία (= *genre mélodique*) 167.
 μὲν — δέ 260.
 μέσος (style) 71 74 75.
 μεταβάλλω 185.
 μεταδιώκω 72 73.
 μεταδόρπιον 184.
 μέτρον 71.
 μικτόν 80 81.
 μιμητικόν 79 80.
 μολοσσόν 174 176.
 μυθικοὶ ὕμνοι 255.
 μῦθος 71.

νόμιμος 137.
 νόμιος 137-140.
 νόμος 137-140 164.
 νῦν 126 127 148 149.

* ὁμόναιος 201.
 ὁμόσε (= ὁμοῦ) 203.
 ὀνομάζω 135.
 ὀξύς νόμος 158.
 ὀρεσχάς 246.
 ὀρθιος νόμος 158.
 ὀρθριον 192*.
 ὀρσιτής 175.
 ὀσχοφόροι 244.
 ὅτι 195.

πάθος 78 79 152 166.
 παιάν 129 164.
 παιανικὸν ἐπίρρημα 126.
 παιδική μουσα 190.
 Παρνόπιος 231.
 παροίμιον 116 185 189.
 πεζοὶ λόγοι 70.
 πέλεια (= γραῦς) 238.
 πελειάδες 238.
 πενταπλόα 249 250.
 πεπλασμένοι ὕμνοι 255.
 περιστάσεις 115.

πεφεισμένως 206 207.
 πλάσμα (= style) 71 72 75 76.
 ποιὰ λέξις 71.
 ποίημα (= *poésie*) 70 78. (= *poème*) 71 78. (= *chant*?) 205.
 ποίησις (= *poésie*) 70.
 ποιητής (ὁ) 82 83.
 ποιητική (= *poésie*) 70.
 πολυμαθία 67.
 Πόντος εὐξείνιος 185.
 πραγματικά 257.
 πράξεις 87 89.
 πρόθεσις 207.
 προοίμιον 142 143.
 προσευκτικόν 255.
 προσόδια μέλη 124.
 προσπίπτω 115.
 προτερέω 251.
 προφήτης 82*.
 πρύλις 175.
 πυρρίχη 175.

ρήτωρ (ὁ) 83.
 ρυθμός 151.

σίγυνον 105.
 σίλλος 204.
 σκιατραφέω 248.
 σκληρός (style) 76 77.
 σκόλιον 116 180 182.
 σκολιός 182.
 στάσιμα μέλη 124.
 Στεπτήρια 212.
 συνιόντες (οἱ) 201.
 σύνταγμα 117.
 σύστημα (= *mode*) 150 160 161 168 169.
 σφαῖρα 26.
 σώτεια 128.
 ταπεινός (style) 76.

τάσις (= *mode*) 138*.
 τάφος 207.
 τελεσιάς 175.
 Τερπάνδρειος νόμος 158.
 τετρακωμία 242*.
 τετραοίδιος νόμος 158.
 τόνος (= *mode*) 160-162.
 τραγικοὶ χοροί 152.
 τριποδηφορέω 232.
 τριποδηφορικόν 232.
 τροπή αἰολική 201 202.
 τρόπος (= *mode*) 167.
 τροχαῖος νόμος 158.

ὔδω, ὑδῶ (= λέγω) 119.
 ὑμέναιος 192 194 197 200 201.
 ὑμῆν 200.
 * ὕμναιος 200.
 ὕμνος 118-121 123 178 200.
 ὑπό (= μετά) 173 174.
 * ὑπόμονος 118 119.
 ὑπόρχημα 124 174 177.

φιάλη 253.
 φρύαγμα 171.
 φρυγιστί 160 162.
 φυσικοὶ ὕμνοι 255.

Χαλάζιος 230 231.
 χαρακτήρ (= style) 71. (= *genre*) 80.
 χρηστομάθεια 65-68.
 χρηστομαθέω 67.
 χρηστομαθής 66.
 χρηστομαθῶς 66.
 ὥσχη, ὥσχος 26 243 246.
 ὥσχοφορικά 26 253.
 ὥσχοφόριον 249.

IV. INDEX DES AUTEURS *

a) MANUSCRITS

- | | |
|---|---|
| <p style="text-align: center;">ANONYME</p> <p>« Canon » des poètes : 84.</p> <p style="text-align: center;">HOMÈRE</p> <p>84 87 93 98*.</p> <p style="text-align: center;">PHOTIUS</p> <p>[A] <i>Marcianus gr.</i> 450 : 13-17 19-22 25-28 69 78 95* 106 112 122 155 181* 189 206 230 231 260.</p> <p style="padding-left: 20px;">A¹ : 26-28.</p> <p style="padding-left: 20px;">A² : 27.</p> <p style="padding-left: 20px;">A³ : 27.</p> <p>Archétype commun AM : 72 157 239.</p> <p>[B] <i>Paris gr.</i> 1266 : 16⁴ 17 19 21¹ 27 28 95* 239.</p> | <p>[C] <i>Paris. gr.</i> 1226 : 17 21 95*.</p> <p>[D] <i>Paris. gr.</i> 1227 : 17.</p> <p>[E] <i>Monacensis</i> 30 : 15.</p> <p>[K] <i>Vatic. Palat. gr.</i> 421/422 : 15.</p> <p>[L] <i>Ottobonianus gr.</i> 19/20 : 21.</p> <p>[M] <i>Marcianus gr.</i> 451 : 13-15 17 19-23 25-27 68 69 72 79 85 95* 112 122 155 156 181* 195 206 230.</p> <p style="padding-left: 20px;">M³ : 17.</p> <p>[O] <i>Vaticanus gr.</i> 1189 : 22.</p> <p>[T] <i>Paris. suppl. gr.</i> 471 : 15.</p> <p>[X] <i>Harleianus</i> 5591-3 : 13 15 95*.</p> <p>[Y] <i>Vaticanus gr.</i> 1930/1931 : 22.</p> <p style="padding-left: 20px;"><i>Escr.</i> Y I 13 : 14.</p> <p style="text-align: center;">STRABON</p> <p>67.</p> |
|---|---|

b) ŒUVRES ET PASSAGES

- | | |
|--|---|
| <p style="text-align: center;">ACHMET</p> <p>[éd. Drexl], p. 113, 14 : 218.</p> <p style="text-align: center;">ALCÉE DE MESSÉNIE</p> <p><i>Anth. Plan.</i>, I, 7 : 147.</p> <p style="text-align: center;">ALCIPHON</p> <p><i>Ép.</i>, I, 13 : 196.</p> <p style="text-align: center;">ALCMAN</p> <p>[éd. Diehl], fr. 1 : 211. 94 : 211.</p> <p style="text-align: center;">AMMONIUS</p> <p>[éd. Valckenaer], p. 26 : 220. 34 : 192 194. 54 : 209. 70 : 242. 139 : 119.</p> <p style="text-align: center;">ANACRÉON</p> <p>[éd. Bergk], fr. 143 : 187.</p> <p style="text-align: center;">[ANDRONICOS]</p> <p>dans BEKKER, <i>An. gr.</i>, p. 1461 en note : 84.</p> | <p style="text-align: center;">ANECDOTA</p> <p><i>An. gr.</i> de BEKKER, I, p. 239 : 244. I, p. 318 : 246.</p> <p><i>An. gr. Paris.</i> de CRAMER, IV, p. 160 : 201.</p> <p style="text-align: center;">ANONYMES</p> <p><i>Anonyme de Bellermann</i>, 28 : 161.</p> <p><i>Anth. Plan.</i>, IV, 289 : 171.</p> <p><i>Fragment Grenfell</i> : 191.</p> <p><i>Péan de Berlin</i> : 164.</p> <p>POWELL, <i>Coll. Alex.</i>, 9, p. 186 : 211. 26, p. 193 : 211.</p> <p><i>Vita Ambros. Pindari</i> [éd. Drachmann], p. 3,3 : 229. 3,5 : 212.</p> <p><i>Vita Sophoclis</i>, 3 : 126.</p> <p style="text-align: center;">ANTIMAQUE DE COLOPHON</p> <p><i>Thébaïde</i> : 86.</p> <p style="text-align: center;">APOLLODORE</p> <p>[éd. Wagner], I, 1-2 : 88. I, 29-30 : 107 108. I, 32 : 108.</p> |
|--|---|

* Les deux points précèdent toujours le chiffre de la page.

II, 113 : 213.
 III, 24 : 213. III, 121 : 197.
 III, 122 : 213.

APOLLONIDÈS DE NICÉE

Ὑπόμνημα εἰς τοὺς σίλλους : 205.

APOLLONIUS DE RHODES

II, 782 : 101.

APSINÈS

[éd. Spengel, *Rhet.*, I² (2)], p. 358 :
 74. 405 : 74.

ARCHILOQUE

[éd. Bergk], fr. 121 : 171. 123 :
 174. 190 : 176.
 [éd. Diehl], fr. 77 : 134. 119 : 171.
 120 : 180.

ARISTIDE LE RHÉTEUR

Or. XI : 208.

[éd. Dindorf], II, p. 40 : 211.

ARISTIDE QUINTILIEN

I, 11 : 161.

ARISTOCLÈS DE RHODES

Περὶ χορῶν : 135

ARISTODÈME

Περὶ Πινδάρου, livre III : 249.

ARISTOPHANE

Acharniens, 631 : 110.

Grenouilles, 862 : 83. 948 : 83.

Lysistrata, 389 : 170. 393 : 170.
 396 : 170.

Nuées, 335 : 154. 1205 : 179*.
 1356-1362 : 211.

Oiseaux, 919 : 211. 1372-1409 :
 154.

Paix, 420 : 170. 829 : 154.

ARISTOTE

Analytica posteriora : 91.

Constitution d'Athènes, 69, 1 : 239.

Constitution de Sparte : 142.

Métaphysique, I, 10, 993 b 15 : 143
 147.

Poétique, début : 80.

4, 1448 b 30 : 109. 1448 b 31 :
 104.

21, 1457 b 1 : 105.

22, 1459 a 8 : 154.

Politique, 4, 3, 1290 a 20 : 160.

8, 5, 1340 b 4 : 160.

8, 7, 1342 a 6 : 70.

8, 7, 1342 b 4 : 161.

8, 7, 1342 b 7 : 134.

Problèmes, XIX, 15, 918 b 13 : 142.

28, 919 b 38 : 138.

32, 920 a 14 : 145* 146.

37, 920 b 20 : 158.

48, 922 b 14 : 163. 922 b 22 :
 162.

Rhétorique, 3, 3, 1406 b 1 : 154.

Fragments [éd. Rose] 283 : 139.
 519 : 176.

ATHÉNÉE

I, 3 E : 179. 5 E : 192. 15 D :
 173.

III, 90 B : 185.

IV, 175 E : 187. 182 E (p. 398
 Kaibel) : 187*.

V, 181 B (p. 415 Kaibel) : 174.

VII, 277 DE : 88.

VIII, 334 B : 97*.

XI, 495 E : 249. 505 D : 104.

XIII, 564 A : 191. 596 F : 191.
 600 F : 191.

XIV, 617 B : 173. 624 C : 163.
 624 E : 160 163. 625 E : 161. 628
 D : 174. 630 EF : 175. 631 B : 176
 244. 635 D : 142. 639 A : 191.

XV, 667 C : 191. 678 C : 148.
 682 D : 94 96 97. 696 D-697 B : 126
 127.

BACCHYLIDE

[éd. Snell], XVII : 247.

fr. 15 : 173. *16 : 173.

20^B : 187.

BION

Chant funèbre pour Adonis : 170.

CALLIMAQUE

Débat du laurier et de l'olivier, 17-
 19 : 212.

Hymne à Apollon, 47-49 : 139.

CATULLE

LXI, 2 : 196.

CHANTS CYPRIENS

37 91 92-98 103 124 199.

CHOEROBOSCOS

[éd. Consbruch, *Hephaest.*], p. 213.
7 : 175. 213, 9 : 176. 213, 10 : 176.

CICÉRON

Ad Atticum, I, 6, 2 : 66.
De natura deorum, III, 23, 57 : 139.
Orator, 24, 81 sqq. : 72.

CLÉMENT D'ALEXANDRIE

Protrept. [éd. Stählin], p. 21, 5-9 :
139.

CRATINOS

[éd. Kock], fr. 15 : 170.

DÉMÉTRIUS DE PHALÈRE

[éd. Spengel, III], 267-268 : 74.
De elocut. [éd. Radermacher], 91,
p. 24, 3 : 154.
167, p. 37, 28 : 206.

DÉMODAMAS

[éd. Müller, *FHG*, II], p. 444 : 97.

DÉMOLÉON

Περὶ μέτρων : 101.

DÉMON

[éd. Müller, *FHG*, I, 378], fr. 4 :
244 245.

DÉMOSTHÈNE

59, 78 : 171.

DÉMOSTHÈNE DE BITHYNIE

Βιθυνιακά : 257.

DENYS D'HALICARNASSE

Ant. rom., VII, 72, 5 : 187. VII,
72, 7 : 175.
Comp. [éd. Usener], 6, p. 29, 18 :
70.
15, p. 59, 12 : 70.
19, p. 85, 18 : 167.
26, p. 141, 1 : 144.
Dém. [éd. Usener-Radermacher], 6,
p. 138, 18 : 72.
39, p. 213, 16 : 211.
Rhét., IV, 1 : 192 192*.
IV, 1 [éd. Usener], p. 269, 22 :
194.
VI, 1, p. 277, 6 : 208.

DENYS DE THRACE

[éd. Uhlig], p. 5-6 : 77.

DICÉARQUE DE MESSINE.

Περὶ Διονυσιακῶν ἀγώνων : 136.

DIDYME

Περὶ λυρικῶν ποιητῶν : 114 118-121
204.
Περὶ ποιητῶν : 101.
Συμποσιακά, livre III : 184 186 188.
Ξένη ἱστορία (?) [éd. Schmidt] fr.
6, p. 363 : 139.
Ὑπομνήματα Εὐριπίδου [idem], fr. 16,
p. 245 : 192*.

DIODORE DE SICILE

XII, 11 : 179.

DIOGÈNE DE BABYLONE

[éd. Arnim, *Stoic. gr. fr.*, III, p.
231], fr. 80 : 66.

DIOGÈNE LAËRCE

VII, 28 : 147.

VIII, 109 : 205.

DIOGÉNIEN

Voir PARÉMIOGRAPHES.

DIOMÈDE

[éd. Keil, *Gramm. lat.*, I], p. 475,
15 : 176.

DONAT

Ad Ter. Adelph., V, 7, 6 : 199.

ÉLIEN

Var. hist., III, 1 : 212.
IX, 15 : 96.

ÉPHORE

[éd. Jacoby], fr. 21 : 242.
119 : 233 236.

ÉPICHARME

[éd. Kaibel], fr. 132 : 134.

ÉPIGONES

86.

ESCHYLE

Eum., 752-753 : 239.
[éd. Nauck], fr. 43 : 193.
335 : 164.

ÉTIENNE DE BYZANCE

Ἀποργός : 111.
Δειπνιάς : 212.

ETYMOLOGICON GUDIANUM

119,23 : 194.
 146,24 : 132. 146,43 : 132.
 180,5 : 100. 180,9 : 101. 180,12 :
 100. 180,13 : 99. 180,16 : 100.
 180,17 : 99. 180,18 : 100. 180,19-
 21 : 101. 180,21 : 100 101. 180,24 :
 101.
 200,15 : 194.
 446,50 : 128.
 539,56 : 119.
 540,9 : 196* 200 201. 540,42 : 119.
 583,16 : 246.

ETYMOLOGICON MAGNUM

19, 20 : 170
 212, 49 : 67.
 227, 51 : 67.
 274, 44 : 131-133. 274, 50 : 132.
 326, 48 : 99 100. 326, 50 : 99.
 326, 51 : 100. 326, 53 : 100. 326,
 54 : 99 100.
 327, 1 : 101.
 463, 23 : 108. 463, 24 : 109. 463,
 25 : 105. 463, 26 : 105. 463, 28 :
 106. 463, 29 : 105.
 609, 1 : 67.
 657, 11 : 128.
 685, 50 : 67.
 690, 35 : 120. 690,41 : 124.
 699, 1 : 175.
 718, 35 : 188.
 776, 41 : 201. 776, 42 : 200. 776,
 46 : 192.
 777, 2 : 117.
 824, 54 : 246 249.

EURIPIDE

Bacchantes, 519-529 : 133. 750 :
 231.
Cyclope, 40 : 187.
Hélène, 184 : 101.
Iphigénie Aul., 1468 : 128.
Iphigénie Taur., 146 : 101. 1403-
 1404 : 128.
Oreste : 144.
Phéniciennes, 643 : 231.
Troyennes, 352 : 192*. 514 : 208.
 Fragments tragiques [éd. Nauck],
 368 : 232. 1021 : 238.
 Fragments lyriques [éd. Diehl], 3 :
 179.

EUSTATHE

Commentaire à l'Iliade, 1157, 16 :
 197. 1157, 17 : 200. 1157, 18 : 201.
 1157, 21 : 198.
Odyssée, 1524, 32 : 246.

ÉVHÉMÈRE

Τερά ἀναγραφή : 89.

HARPOCRATION

s. v. *δοσχοφόροι* : 246.

HÉLIODORE

[éd. Hilgard], 450, 11 : 257. 450,
 13 : 258. 450, 15 : 171. 450, 17 :
 212 231. 450, 19 : 232.
 450, 21 : 254. 450, 25 : 201 203.
 450, 26 : 209 210. 450, 27 : 117.
 450, 29 : 117.
 450, 32 : 190. 450, 34 : 255.
 451, 1 : 116 185 189. 451, 3 :
 117. 451,6 : 124. 451,8 : 117 124 179.
 451, 10 : 181. 451, 12 : 129. 451,
 14 : 116 189. 451, 17 : 124.
 451, 21 : 133. 451, 23 : 205. 451,
 24 : 210. 451, 26 : 178.

HELLANICOS

ἐν τοῖς Καρνεονίκαις : 136.
 [éd. Jacoby], fr. 164 : 247.

HÉPHAESTION

[éd. Consbruch], 53, 2 : 171. 64,
 23 : 144.

HÉRACLIDE PONTIQUE

Περὶ μουσικῆς : 163.
 [éd. Müller, *FHG*, II], p. 198a en
 note : 233.

HÉRODIEN

[éd. Lentz], II, p. 492, 28 : 131.

HÉRODOTE

I, 12 : 111. I, 23-24 : 135. I, 24 :
 143.
 II, 55 : 238. II, 57 : 238. II,
 117 : 95.
 V, 59 : 230. V, 67 : 152.

HÉSIODE

Bouclier, 272 sqq. : 192. 283 : 174.
Théogonie : 89. 1 : 216. 68 sqq. :
 122. 139-143 : 88. 147-153 : 88.
 801 : 213.
Travaux : 258.

HÉSYCHIUS

'Αγέλαστος πέτρα : 108.
 δειπνοφόροι : 244.
 πυρριχίζειν : 175 176.
 ὕμην : 196* 201.
 ὠναξ : 128.
 ὠσχοι : 246.
 ὠσχοφόρια : 246.
 ὠσχοφόριον : 249.

HIMÉRIUS

Orat., I, 1 : 192.
 I, 21 : 193.

HIPPONAX

[éd. Diehl], fr. 14 A : III.

HOMÈRE

Iliade : 92 214.
 A 472-474 : 128 129.
 B 507 : 215. 594-600 : 141.
 Z 466 : 73.
 A 269 : 73.
 N 126 : 72.
 Π 233 : 235*. 235 : 238. 617 :
 174.
 Σ 491 sqq. : 192. 572 : 172.
 Ω 720 sqq. : 208.
Odyssée : 92.
 ε 291-294 : 72.
 θ 262 : 172.
 τ 179 : 213. 518 : 75.
 χ 1 sqq. : 74.
 ω 60 sqq. : 208.
Hymnes homériques : 142.
Apollon, 388 sqq. : 141. 516-518 :
 129. 518 : 128.
Déméter : 107.
Hermès, 51 : 145*.
Margitès : 109.

HORACE

Art poét., 95-98 : 74.
Odes, I, 32, 4 : 187.

HYGIN

[éd. Rose], p. 174 : 196.

HYPÉRIDE

[éd. Blass], fr. 87 : 244. 88 : 244.

IBYCOS

[éd. Bergk], fr. 35 : 152.
 [éd. Diehl], fr. 3 : 179.

INSCRIPTIONS

Marmor Borgianum : 88.
Marbre de Paros : 112.
CIA, 2, 1246 : 147.
Dittenberger, *SIG* ², 680, 10 : 241.
Michel, *Recueil*, 65 : 148. 66 : 148.
 246 : 240.
 498, 47 : 240.
 724, 7 : 240.
 897, 3 : 180.
 1544 : 222.
 1564 : 171.

ISTROS

[éd. Müller, *FHG*, I, 420], fr. 13 :
 246.

[LACTANTIUS PLACIDUS]

Ad Stat. Theb., III, 283 : 199.

LASOS

[éd. Bergk], fr. 1 : 160.

LEXIQUE SÉGUIER

Voir ANECDOTA Bekker.

LONGIN

[éd. Spengel, *Rhet*, I], p. 327 : 74.

[LONGIN]

Subl., II, 3 : 67.

LUCIEN

Banquet, 29 : 192. 40 : 192.
Harmonidès, 1 : 147.
Hermotime, 57 : 222.

MACROBE

Sat., I, 17, 16 : 128.

MÉNANDRE LE RHÉTEUR

[éd. Walz, *Rhet. gr.*, IX], 129 : 171.
 134 : 255.

NICANDRE

Alex., 132 : 107.

NONNUS

Dion., XXIV, 88-89 : 196.

NOSTOI

103.

ORION

58, 7 : 100. 58, 10 : 101. 58, 13 :
 101.
 155, 22 : 117.

PANYASIS

Héraclée : 86.

[éd. Kinkel], fr. 24 : 108.

PARÉMIOGRAPHES

[éd. Leutsch-Schneidewin], I, 3
(ZÉNOBIOS, I, 7) : 108.

I, 53 (ZÉNOBIOS, II, 84) : 232.

I, 137 (ZÉNOBIOS, V, 40) : 152.

I, 271 (DIOGÉNIEN, VI, 9) : 240.

I, 434 (App., III, 97) : 232.

PAUSANIAS

I, 1, 4 : 248. I, 14, 4 : 129.

I, 36, 4 : 249. I, 38, 6 : 108.

I, 39, 1 : 108.

II, 10, 5 : 230.

IV, 4, 1 : 123. IV, 27, 6 : 230.

IV, 32, 5 : 230. IV, 33, 3 : 123.

V, 19, 10 : 123.

IX, 9, 5 : 103. IX, 10, 2 : 230.

IX, 10, 4 : 225. IX, 28, 1 : 216.

IX, 38, 6 : 216. IX, 50, 5 : 215.

X, 5, 7 : 81. X, 7, 2 : 141. X, 7,
6 : 101. X, 12, 10 : 238. X, 31
2 : 191.

PHAESTOS

Λακεδαιμονικά : 257.

PHÉRÉCRATE

[éd. Kock], fr. 145 : 160. 170 :
170.

PHILOCHORE

[éd. Müller, *FHG*, I, 387], fr. 21 :
166.

42 : 249. 43 : 249. 44 : 249.

PHILODÈME

De musica : 66.

PHILON DE BYBLOS

περί χρηστομαθείας [*FHG*, III, 560] :
67.

PHILOPON

Ad Arist. Anal. post. [éd. Wallies],
p. 156-157 : 91.

PHILOSTRATE

Vie d'Apollonius, IV, 45 : 208.

PHILOXÈNE

Les Mysiens : 134 160 162.

PHOTIUS

*Bibliothèque**Cod.* 8 : 259.*Cod.* 40 : 21. 46 : 259.*Cod.* 56 : 259.*Cod.* 63 : 259. 64 : 259. 65 :
250. 69 : 259.*Cod.* 72 : 14. 79 : 259.*Cod.* 81 : 259.*Cod.* 106 : 259.*Cod.* 110 : 19.*Cod.* 161 : 259. 165 : 14 19.*Cod.* 176 : 259.*Cod.* 186 : 19 21 259.*Cod.* 194 : 260.*Cod.* 207 : 259.*Cod.* 213 : 14.*Cod.* 224 : 14 259.*Cod.* 230 : 260. 234 : 21 69*.
235 : 21. 236 : 21. 237 : 21.*Codex* 239§ 1 : 16⁴ 18 21 31 65-69 258.

§ 2 : 18 26 31 258 260.

§ 3 : 31 70 78 194* 259.

§ 4 : 32 71 72.

§ 5 : 32 72.

§ 6 : 32 72-74.

§ 7 : 32 74.

§ 8 : 32 75 76.

§ 9 : 26 33 76-78.

§ 10 : 33 77-79 194*.

§ 11 : 33 79-81.

§ 12 : 16⁴ 33 81 98.

§ 13 : 34 81 82.

§ 14 : 34 35 82-84.

§ 15 : 18 26 35 84-86.

§ 16 : 35 86 87 194*.

§ 17 : 20 35 36 87-89 194*.

§ 18 : 36 87 89 90 194*.

§ 19 : 16⁴ 20 36 90 91.

§ 20 : 36 37 87 91 92 194*.

§ 21 : 37 87 92 194*.

§ 22 : 16⁴ 37 82 87 91 92-96 124
194*.§ 23 : 18 21 26 37 82 96-98 124
194* 195 199 203.

§ 24 : 38 98 99.

§ 25 : 38 99-102.

§ 26 : 27 32 102.

§ 27 : 38 102-104 194*.

§ 28 : 39 104 105 109 124.

§ 29 : 39 105-109 124.

§ 30 : 39 105 109 110 124 203.
 § 31 : 40 110-113.
 § 32 : 40 113 114 178 194*.
 § 33 : 40 115.
 § 34 : 40 41 123.
 § 35 : 41 123 179.
 § 36 : 41 115.
 § 37 : 41 256.
 § 38 : 42 87 117-120 123 194*.
 § 39 : 16⁴ 42 120 121 123 124.
 § 40 : 42 120-125.
 § 41 : 43 125-130 166.
 § 42 : 43 130-133 167*.
 § 43 : 16⁴ 44 133-136.
 § 44 : 16⁴ 44 136-141 166.
 § 45 : 44 45 142 143 157.
 § 46 : 45 143-147 157.
 § 47 : 45 147-150 167*.
 § 48 : 16⁴ 45 150-156 167.
 § 49 : 46 152 156-159.
 § 50 : 46 160-163 167 169.
 § 51 : 46 155 163-166.
 § 52 : 46 150 166-169.
 § 53 : 46 121 169 170.
 § 54 : 47 171 172.
 § 55 : 47 121 172-175 177.
 § 56 : 47 174-178.
 § 56a : 48 180 181 251.
 § 57 : 48 180 181 251.
 § 58 : 48 182-185.
 § 59 : 48 185-187 203.
 § 60 : 16⁴ 27 48 49 182 187-189.
 § 61 : 49 190 191.
 § 62 : 49 191-194.
 § 63 : 49 194-198 203 204.
 § 64 : 50 194 195 198-200 204.
 § 65 : 50 191 194 195 200-204.
 § 66 : 50 204-207.
 § 67 : 50 51 121 180 207-210.
 § 68 : 51 210 211.
 § 69 : 20 26 51 211-214 225 228.
 § 70 : 51 52 214-216.
 § 71 : 52 216 217.
 § 72 : 52 215 217 218.
 § 73 : 52 218.
 § 74 : 53 218-220 224 230.
 § 75 : 53 218-220.
 § 76 : 16⁴ 53 220-223 225.
 § 77 : 16⁴ 20 26 54 220 223-229.
 § 78 : 54 217 229-232.
 § 79 : 54 115 232.
 § 80 : 54 232-236.

§ 81 : 55 236.
 § 82 : 55 236 237.
 § 83 : 55 237-239.
 § 84 : 16⁴ 55 239 240.
 § 85 : 55 240 241.
 § 86 : 56 115 232 233 241-243.
 § 87 : 56 243-245.
 § 88 : 56 245 246.
 § 89 : 56 246-248.
 § 90 : 57 248 249.
 § 91 : 57 249.
 § 92 : 57 249-254.
 § 93 : 57 254 255.
 § 94 : 57 87 255-257.
 § 95 : 58 257.
 § 96 : 58 255 257.
 § 97 : 58 257 258.
 § 98 : 58 258.
 § 99 : 58 255 256 258.
 § 100 : 59 65 69 258-260.
 Cod. 243 : 14 19. 244 : 14 259.
 245 : 67. 246 : 17. 247 : 17. 248 :
 17.
 Cod. 250 : 14.
 Cod. 278 : 14. 279 : 87 259.
 Pages de l'édition de Bekker.
 28 a 9 : 260. 29 b 12 : 260.
 42 b 7 : 122. 46 a 9 : 122. 46 b 3 :
 122. 47 a 3 : 122.
 72 b 30 : 122.
 159 a 39 : 260.
 286 b 10 : 260.
 393 b 8 : 67.
 409 a 9-10 : 195.
 508 a 30 : 260.
 529 b 25 : 67.
 Lexique : 252.
 s. v. ὄσχη : 246.
 ὄσχοφορεῖν : 246.

PHRYNICHUS

dans les *Anecdota* de BEKKER, I, 36,
 19 : 205.

PINDARE

Dithyrambes : 152.
Deuxième Isthmique : 181.
Troisième Pythique : 181.
Ném., VIII, 50 : 179*.
Olymp., XIII, 25 : 134.
Pyth., III, 18 : 193.
 Fragments [éd. Bowra] 35 : 242.
 48 : 242. 49 : 238*.

52 : 160.
 67 : 134.
 75 : 132. 76 : 131.
 83 : 211. 84 : 211 212 229.
 93 : 229. 94 : 172. 95 : 173.
 104 : 134. 107 : 180. 108 : 190
 109 : 184.
 110 : 187.
 126 : 128 196 197.
 280 : 96.

PISANDRE DE RHODES

Héraclée : 85.

PLATON

Banquet, 176 A : 184.
Cratyle, 409 C : 154.
Gorgias : 104.
Lois, VII, 800 E : 208.
Minos, 319 C : 213.
République : 119.

III, 394 B : 80. III, 398 D :
 151 160.
 X, 607 A : 114.

PLINE

[éd. Mayhoff], VII, 204 : 175.
 XXXVI, 11 : 112.

PLUTARQUE

Vies parallèles : 67.
Agis, 11 : 213.
Alcibiade, 22 : 240.
Démosthène, 1 : 179. 4 : 185.
Lysandre, 18 : 127.
Philopoemen, 11 : 147 148.
Sylla, 20 : 216.
Thésée, 14 : 214. 15-23 : 247. 17
 246.

22 : 222 244. 23 : 245 247.

Moralia

De prof. in virt., 13, 84 A : 146.
Inst. Lac., 17, 238 C : 145.
Quaest. gr. : 240. 12, 293 C : 212.
De ei ap. Delph., 9, 389 A : 166.
De Pyth. or., 29, 409 B : 230.
Def. or., 15, 418 A : 212.
De se ips. laud., 1, 539 C : 143.
Quaest. conv., IV, 3, 2, 667 A :
 192.

De musica, 3, 1132 C : 123.

4, 1132 D : 158.

6, 1133 B : 143 148 157. 1133 C :
 142. 1133 D : 112 138.

7, 1133 F : 158.

8, 1134 A : 160.

9, 1134 C : 173.

10, 1134 D : 129 158. 1134 EF :
 153.

14, 1136 B : 212.

17, 1136 F : 211.

18, 1137 A : 160.

28, 1140 F : 146.

30, 1141 C : 145* 146.

33, 1142 F : 161. 1143 A : 161.

42, 1146 C : 129.

Vita Homeri, 72 : 71-74. 73 : 75.

POLLUX

I, 38 : 164.

IV, 53 : 205 212 232 249 255.

IV, 65 : 158. IV, 66 : 142. IV, 82 :
 176. IV, 99 : 175.

POLYBE

I, 13, 6 : 120.

IV, 20, 8 : 148.

PRATINAS

[éd. Diehl], fr. 1 : 173.

PRAXILLA

[éd. Diehl], fr. 2 : 170.

PRISE D'ÉCHALIE

86.

PROCLOS

Chrestomathie : *passim*.

[éd. Allen], p. 99, 4 : 84.

102, 3 : 90. 102, 9 : 98*.

Eclogarum editio : 68 69 73 149
 260.

PTOLÉMÉE

Harm., II, 16 : 160.

PTOLÉMÉE D'ASCALON

dans *Hermes*, 22 (1887), p. 404, 7 :
 209.

QUINTILIEN

X, 1, 46-54 : 85.

55 : 85.

56 : 85 104.

58 : 104.

59 : 113.

RHIANOS

Ἡλιακά : 257.

Θεσσαλικά : 257.

Μεσσηνιακά : 257.

SAPPHO

[éd. Bergk], fr. 154 : 187.

[éd. Diehl], fr. 1 : 190.

107 : 170.

124 : 205.

SCOLIASTES

Apollonius de Rhodes

[éd. Wendel], IV, 1131 : 131.

Aristophane

Acharniens, 16 : 158.

Cavaliers, 785 : 108.

Grenouilles, 948 : 83.

Guêpes, 1222 : 183. 1239 : 185
186.

Nuées, 335 : 154. 970 : 143.

Oiseaux, 1383 : 154. 1393 : 154.
1403 : 135. 1426 : 174.

Thesmophories, 529 : 185.

Denys de Thrace

[éd. Hilgard], p. 15, 26-16, 2 : 77.

20, 22 : 99. 20, 25-27 : 99. 20,
27-21, 1 : 101.

21, 1-3 : 99. 21, 6-8 : 83. 21, 8-
9 : 83.

169, 30 : 77.

170, 10 : 78.

173, 6-8 : 99. 173, 8-9 : 99. 173,
9-10 : 101. 173, 10-13 : 101. 173,
19-21 : 83. 173, 21-22 : 83. 173, 26-
27 : 83.

304, 16 : 78.

307, 19-20 : 100. 307, 20-24 : 100.
307, 24-26 : 99. 307, 26 : 99.

307, 26-29 : 101. 307, 35 : 99. 307,
37-38 : 83. 307, 38-308, 1 : 83.

308, 5-6 : 83. 308, 6 : 83. 308,
9-12 : 83.

408, 28 : 83.

449, 5 : 71. 449, 10 : 71. 449, 13 :
71. 449 26 : 71 75. 449, 27 : 72.

449, 28 : 73. 449, 30 : 75. 449, 32 :
77.

450, 3 : 80 81.

450, 11-451, 26 : voir HÉLIODORE.

471, 26 : 78.

472, 34 : 78.

475, 22 : 82 84 110. 475, 26 : 99
101. 475, 28-32 : 100*.

476, 3-4 : 101. 476, 7-10 : 83.

476, 15-16 : 83. 476, 20-22 : 83.

539, 36 : 83.

568, 14-31 : 78.

569, 36-37 : 83.

Euripide

Alceste, 1 : 197.

Andromaque, 628 : 152*.

Oreste, 964 : 107.

Rhésus, 346 : 196. 895 : 196.

Héphaestion

[éd. Consbruch], p. 125, 11 : 99.

214, 9 : 109.

215, 1 : 105.

281, 7 : 105. 281, 10 : 106.

299, 2 : 176. 299, 18 : 109. 299,
25 : 106.

300, 4 : 105.

301, 24 : 154.

310, 24 : 105.

332, 2 : 109. 332, 20 : 176.

Hermogène

[dans l'*Héphaestion* de Consbruch],

p. 78, 7 : 105 109.

Homère

Π 617 : 176.

Σ 492 : 174. 493 : 198 201.

Nicandre

Alex., 109 : 250.

132 : 107 109.

Pindare

[éd. Drachmann], *Néméennes*, V,

42a : 140.

Olympiques, III, 60 : 222.

VI, 73b : 174.

XIII, 26 (p. 271 éd. Boeckh) :
133. XIII, 26b : 134.

Pythiques, p. 4, 12-14 : 212.

II, 127 (p. 52, 18) : 176. (p. 53, 2) :
174-176.

III, 96 : 197.

IV, 313a : 196.

XI, 5 : 232 242.

Platon

Banquet, 177 A : 128.

République, III, 394 C : 133.

Sophocle

Électre, 962 (éd. Brunck) : 192.

Trachiniennes, 172 : 238.

Théocrite

[éd. Wendel], p. 4, 11 : 80.

VII, 40 : 103.

XVIII début : 192 192* 194.

Virgile

Flor. Aen., IV, 99 : 199. IV, 127 : 90-92.
197.
Lemov. Buc., VIII, 30 : 197.

SERVIUS

Bucol., V, 14 : 209.
Énéide, I, 651 : 197 199.
VII, 761 : 213.
Géorgiques, III, 2 : 140.

SIMONIDE

[éd. Bergk], fr. 29 : 173*.
30 : 173*. 31 : 173* 174.
[éd. Diehl], fr. 5 : 179.
13 : 144.

SOPHOCLE

Ajax, 1297 : 88.
Oedipe Roi, 5 : 129. 161 : 128.
186 : 129.
Trachiniennes, 172 : 238 238*.
Péan [Edmonds, III, p. 224] : 128.

STOBÉE

[éd. Wachsmuth-Hense], I, p. 194, 7 : 220.

STRABON

VII, fr. 1, 2, p. 329 : 238.
IX, 401-402 : 233 234. 401 : 215.
402 : 232. 407 : 217. 419 : 81.
X, 467 : 175. 480 : 175. 481 : 129.
XIII, 613 : 231. 618 : 145*.
XIV : 668 : 103.
Epitome : 67.

SUIDAS

Ἀρίων [éd. Adler] 3886 : 143.
Θάμυρις 41 : 196.
νόμος ὁ κιθαρωδικός 478 : 138*.
ὄρθιον νόμον 575 : 158.
Πανύασις 248 : 86.
Πίνδαρος 1617 : 212.
Πρόκλος 2473 : 67.
Σαλαμίνος 49 : 108.
Σιμωνίδης 446 : 111.
Φιλήτας 332 : 103.

TÉLÉGONIE

TERPANDRE

[éd. Diehl], fr. 1 : 158.

THÉBAÏDE

86 103.

THÉOCRITE

XV, 100-144 : 170*. 132-135 : 170.
XVI, 45 : 187.
XVIII, 2 : 193. XVIII, 8 : 192.
XVIII, 22 : 193.

THÉOGNOSTOS

dans CRAMER, *Anecd. gr. Oxon.*, II, 52 : 201.

THUCYDIDE

I, 12 : 214.
V, 42 : 235.
VI, 32 : 126.

TIMOTHÉE

Elpénor : 147.
L'enfantement de Sémélé : 147.
La Folie d'Ajax : 147.
Niobé : 147.
Les Perses : 144, 145 147 159.
Prélude : 147. 242 : 147.
[éd. Diehl], fr. 7 : 147.

TITANOMACHIE

87 88 91.
[éd. Allen], fr. 7 : 85 103.

TZETZÈS

Chiliades, XIII, 590 : 200. 597 : 201. 599 : 197. 600 : 196. 601 : 199.

Commentaire à Hésiode [éd. Gaisford], p. 13 : 84.
Commentaire à Lycophron [éd. Scheer], p. 2 : 113. p. 2, 8-10 : 133.

XÉNOPHON

Banquet, II, 1 : 184.

ZÉNOBIOS

Voir PARÉMIOGRAPHES.

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|---|-----|
| OUVRAGES ET ARTICLES CITÉS EN ABRÉGÉ | 9 |
| I. PROLÉGOMÈNES | 11 |
| Chapitre I. Histoire du texte imprimé | 13 |
| Chapitre II. Sur la présente édition | 25 |
| II. TEXTE ET TRADUCTION | 29 |
| III. COMMENTAIRE | 61 |
| L'ouvrage | 65 |
| Prose et poésie. Généralités sur le style | 70 |
| Poésie narrative. Poésie imitative | 71 |
| Étude de la poésie narrative | 81 |
| (A) Poésie épique | 81 |
| (B) Poésie élégiaque | 98 |
| (C) Poésie iambique | 104 |
| (D) Poésie lyrique | 113 |
| Classification des genres lyriques | 113 |
| I. Lyrique sacrée | 117 |
| 1. Hymne | 117 |
| 2. Prosodion | 120 |
| 3. Péan | 125 |
| 4. Dithyrambe | 130 |
| 5. Nome | 136 |
| 6. Dithyrambe et nome | 150 |
| 7. Adonidies | 169 |
| 8. Iobacchos | 171 |
| 9. Hyporchème | 172 |
| II. Lyrique profane | 178 |
| 1. Encomion | 178 |
| 2. Épinicie | 180 |
| 3. Scolie | 182 |
| 4. Chansons d'amour | 190 |
| 5. Épithalames | 191 |
| 6. Hyménée | 194 |

| | |
|---|-----|
| 7. Sille | 204 |
| 8-9. Thrène. Épicédie | 207 |
| III. Lyrique mixte | 210 |
| 1. Parthénées | 210 |
| 2. Daphnéphoriques | 211 |
| 3. Tripodéphoriques | 232 |
| 4. Oschophoriques | 243 |
| 5. Euctiques | 254 |
| IV. Autres thèmes lyriques | 255 |
| 1. Pragmatiques | 255 |
| 2. Emporiques | 257 |
| 3. Apostoliques | 257 |
| 4. Gnomologiques | 257 |
| 5. Géorgiques | 258 |
| 6. Épistaltiques | 258 |
| Fin du résumé de Photius | 258 |
| TABLES | 261 |
| Index des mots employés par Photius dans le <i>Codex</i> 239 | 263 |
| Index général | 271 |
| Index grec | 285 |
| Index des auteurs | 287 |
| a) Manuscrits | 287 |
| b) Œuvres et passages | 287 |
| Table des matières | 297 |

BIBLIOTHÈQUE
DE LA FACULTÉ DE PHILOSOPHIE ET LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE LIÈGE

Administrateur : M. DELBOUILLE — Secrétaire : M. DE CORTE

SÉRIE GRAND IN-8° (JÉSUS) 27,5 × 18,5.

| | |
|---|------------|
| Fasc. I. — MÉLANGES GODEFROID KURTH. Tome I. <i>Mémoires historiques</i> . 1908. 466 pp. | 100 fr. 00 |
| Fasc. II. — MÉLANGES GODEFROID KURTH. Tome II. <i>Mémoires littéraires, philosophiques et archéologiques</i> . 1908. 460 pp. | 100 fr. 00 |
| Fasc. III. — J. P. WALTZING. <i>Lexicon Minucianum</i> . Praemissa est <i>Octavii recensio nova</i> . 1909. 281 pp. | Épuisé |
| Fasc. IV. — HENRI FRANCOTTE. <i>Mélanges de Droit public grec</i> . 1910. 336 pp. | 90 fr. 00 |

SÉRIE IN-8° (23 × 15).

| | |
|--|-----------|
| Fasc. I. — LÉON HALKIN. <i>Les esclaves publics chez les Romains</i> . 1897. 255 pp. | 60 fr. 00 |
| Fasc. II. — HEINRICH BISCHOFF. <i>Ludwig Tieck als Dramaturg</i> . 1897. 128 pp. | Épuisé |
| Fasc. III. — PAUL HAMELIUS. <i>Die Kritik in der englischen Literatur des 17 und 18. Jahrhunderts</i> . 1897. 214 pp. | 50 fr. 00 |
| Fasc. IV. — FÉLIX WAGNER. <i>Le livre des Islandais du prêtre Ari le Savant</i> . 1898. 107 pp. | Épuisé |
| Fasc. V. — ALPHONSE DELESCLUSE et DIEUDONNÉ BROUWERS. <i>Catalogue des actes de Henri de Gueldre, prince-évêque de Liège</i> . 1900. 467 pp. | 65 fr. 00 |
| Fasc. VI. — VICTOR CHAUVIN. <i>La recension égyptienne des Mille et une Nuits</i> . 1899. 123 pp. | 30 fr. 00 |
| Fasc. VII. — HENRI FRANCOTTE. <i>L'industrie dans la Grèce ancienne</i> (tome I), 1900. 343 pp. (Prix Gantrelle) | Épuisé |
| Fasc. VIII. — LE MÊME. <i>Même ouvrage</i> (tome II), 1901. 376 pp. | Épuisé |
| Fasc. IX. — JOSEPH HALKIN. <i>L'enseignement de la géographie en Allemagne et la réforme de l'enseignement géographique dans les universités belges</i> . 1900. 171 pp. | 45 fr. 00 |
| Fasc. X. — KARL HANQUET. <i>Etude critique sur la Chronique de Saint-Hubert</i> . 1900. 155 pp. | 35 fr. 00 |
| Fasc. XI. — JULES PIRSON. <i>La langue des inscriptions latines de la Gaule</i> . 1901. 328 pp. | Épuisé |
| Fasc. XII. — HUBERT DEMOULIN. <i>Epiménide de Crète</i> . 1901. 139 pp. | 30 fr. 00 |
| Fasc. XIII. — ARMAND CARLOT. <i>Etude sur le Domesticus franc.</i> 1903. 115 pp. | 20 fr. 00 |
| Fasc. XIV. — ALBERT COUNSON. <i>Malherbe et ses sources</i> . 1904. 239 pp. ... | Épuisé |
| Fasc. XV. — VICTOR TOURNEUR. <i>Esquisse d'une histoire des études celtiques</i> . 1905. 246 pp. | Épuisé |

| | |
|---|-----------|
| Fasc. XVI. — HENRI MAILLET. <i>L'Eglise et la répression sanglante de l'hérésie</i> . 1907. 109 pp. | Épuisé |
| Fasc. XVII. — PAUL GRAINDOR. <i>Histoire de l'île de Skyros jusqu'en 1538</i> . 1906. 91 pp. | 20 fr. 00 |
| Fasc. XVIII. — J. BOYENS. <i>Grammatica linguae graecae vulgaris per Patrem Romanum Nicephori Thessalonicensem</i> . 1908. 175 pp. | 45 fr. 00 |
| Fasc. XIX. — AUG. BRICTEUX. <i>Contes persans</i> . 1910. 528 pp. | Épuisé |
| Fasc. XX. — T. SOUTHERN, <i>The Loyal Brother</i> , edited by P. HAMELIUS. 1911. 131 pp. | 30 fr. 00 |
| Fasc. XXI. — J. P. WALTZING. <i>Etude sur le Codex Fuldensis de Tertullien</i> . 1914-1917. 523 pp. | 90 fr. 00 |
| Fasc. XXII. — J. P. WALTZING. <i>Tertullien. Apologétique</i> . Texte établi d'après le Codex Fuldensis. 1914. 144 pp. | Épuisé |
| Fasc. XXIII. — J. P. WALTZING. <i>Apologétique de Tertullien</i> . I. Texte établi d'après la double tradition manuscrite, apparat critique et traduction littérale revue et corrigée. 1920. 148 pp. | Épuisé |
| Fasc. XXIV. — J. P. WALTZING. <i>Apologétique de Tertullien</i> . II. Commentaire analytique, grammatical et historique. 1919. 234 pp. | Épuisé |
| Fasc. XXV. — J. P. WALTZING. <i>Plaute. Les Captifs</i> . Texte, traduction et commentaire analytique, grammatical et critique. 1921. 100 + 144 pp. | 75 fr. 00 |
| Fasc. XXVI. — A. HUMBERS. <i>Etude sur la langue de Jean Lemaire de Belges</i> . 1921. 244 pp. | 50 fr. 00 |
| Fasc. XXVII. — F. ROUSSEAU. <i>Henri l'Aveugle, comte de Namur et de Luxembourg</i> . 1921. 125 pp. | 20 fr. 00 |
| Fasc. XXVIII. — J. HAUST. <i>Le dialecte liégeois au XVII^e siècle. Les trois plus anciens textes (1620-1630)</i> . Édition critique, avec commentaire et glossaire. 1921. 84 pp. | 20 fr. 00 |
| Fasc. XXIX. — A. DELATTE. <i>Essai sur la politique pythagoricienne</i> . 1922. 295 pp. (Prix Bordin, de l'Institut) | Épuisé |
| Fasc. XXX. — J. DESCHAMPS. <i>Sainte-Beuve et le sillage de Napoléon</i> . 1922. 177 pp. | Épuisé |

MÊME SÉRIE (25 × 16)

| | |
|--|-----------|
| Fasc. XXXI. — C. TIHON. <i>La Principauté et le Diocèse de Liège sous Robert de Berghes (1557-1564)</i> . 1923. 331 pp. (Avec deux cartes). | 65 fr. 00 |
| Fasc. XXXII. — J. HAUST. <i>Etymologies wallonnes et françaises</i> . 1923. 357 pp. (Prix Volney, de l'Institut) | Épuisé |
| Fasc. XXXIII. — A. L. CORIN. <i>Sermons de J. Tauler</i> . I. <i>Le codex Vindobonensis 2744, édité pour la première fois</i> . 1924. 372 pp. | 90 fr. 00 |
| Fasc. XXXIV. — A. DELATTE. <i>Les Manuscrits à miniatures et à ornements des Bibliothèques d'Athènes</i> . 1926. 128 pp. et 48 planches. ... | Épuisé |
| Fasc. XXXV. — OSCAR JACOB. <i>Les esclaves publics à Athènes</i> . 1928. 214 pp. (Prix Zographos, de l'Assoc. des Études Grecques en France) | Épuisé |
| Fasc. XXXVI. — A. DELATTE. <i>Anecdota Atheniensia</i> . Tome I : Textes grecs inédits relatifs à l'histoire des religions. 1927. 740 pp. avec des figures | Épuisé |
| Fasc. XXXVII. — JEAN HUBAUX. <i>Le réalisme dans les Bucoliques de Virgile</i> . 1927. 144 pp. | Épuisé |
| Fasc. XXXVIII. — PAUL HARSIN. <i>Les relations extérieures de la principauté de Liège sous Jean d'Elderen et Joseph Clément de Bavière. (1688-1723)</i> . 1927. 280 pp. | Épuisé |
| Fasc. XXXIX. — PAUL HARSIN. <i>Etude critique sur la bibliographie des œuvres de Law</i> (avec des mémoires inédits). 1928. 128 pp. | Épuisé |

| | |
|---|------------|
| Fasc. XL. — A. SEVERYNS. <i>Le Cycle épique dans l'Ecole d'Aristarque</i> . 1928. 476 pp. (Prix Th. Reinach, de l'Assoc. des Études Grecques en France) | Épuisé |
| Fasc. XLI. — JEANNE-MARIE H. THONET. <i>Etudes sur Edward Fitzgerald et la littérature persane, d'après les sources originales</i> . 1929. 144 pp. | 45 fr. 00 |
| Fasc. XLII. — A. L. CORIN. <i>Sermons de J. Tauler. II. Le codex Vindobonensis 2739, édité pour la première fois</i> . 1929. 548 pp. | 120 fr. 00 |
| Fasc. XLIII. — L.-E. HALKIN. <i>Réforme protestante et Réforme catholique au diocèse de Liège. Le Cardinal de la Marck, Prince-Evêque de Liège (1505-1538)</i> . 1930. 314 pp. (Prix Théroutanne, de l'Académie Française) | 90 fr. 00 |
| Fasc. XLIV. — Serta Leodiensia . <i>Mélanges de Philologie Classique publiés à l'occasion du Centenaire de l'Indépendance de la Belgique</i> . 1930. 328 pp. | 120 fr. 00 |
| Fasc. XLV. — EUDORE DERENNE. <i>Les Procès d'impiété intentés aux Philosophes à Athènes au V^{me} et au IV^{me} siècles avant J.-C.</i> 1930. 272 pp. Prix de l'Association des Études Grecques en France). | Épuisé |
| Fasc. XLVI. — A. L. CORIN. <i>Comment : ut-il prononcer l'allemand ?</i> 1931. 164 pp. | 40 fr. 00 |
| Fasc. XLVII. — EUG. BUCHIN. <i>Le règne d'Erard de la Marck. Etude d'histoire politique et économique</i> . 1931. 272 pp. | 80 fr. 00 |
| Fasc. XLVIII. — A. DELATTE. <i>La catoptronomie grecque et ses dérivés</i> . 1932. 222 pp. avec 13 planches (23 figures) | 90 fr. 00 |
| Fasc. XLIX. — M. DELBOUILLE. <i>Le Tournoi de Chauvency, par Jacques Bretel</i> (édition complète). 1932. CII-192 pp. avec 11 planches (18 figures) | 110 fr. 00 |
| Fasc. L. — CH. FRANÇOIS. <i>Etude sur le style de la continuation du « Perceval » par Gerbert et du « Roman de la Violette » par Gerbert de Montreuil</i> . 1932. 126 pp. | 40 fr. 00 |
| Fasc. LI. — J. CROISSANT. <i>Aristote et les Mystères</i> . 1932. 218 pp. (Médaille d'argent de l'Assoc. pour l'encouragement des Études Grecques en France) | 80 fr. 00 |
| Fasc. LII. — L.-E. HALKIN. <i>Les conflits de juridiction entre Erard de la Marck et le chapitre cathédral de Chartres</i> . 1933. 144 pp. | 45 fr. 00 |
| Fasc. LIII. — A. BRICTEUX. <i>Les Comédies de Malkom Khan</i> . 1933. 130 pp. | 45 fr. 00 |
| Fasc. LIV. — S. ETIENNE. <i>Défense de la Philologie</i> . 1933. 73 pp. | 20 fr. 00 |
| Fasc. LV. — A. BRICTEUX. <i>L'Avare de Mirza Dja'far Qarâdjadâghî</i> , texte persan et traduction. 1934. 102 + 88 pp. | 90 fr. 00 |
| Fasc. LVI. — A. SEVERYNS. <i>Bacchylide, essai biographique</i> . 1933. 181 pp. avec 1 planche et 1 tableau hors texte (Grand Prix Ambatielos de l'Institut) | 60 fr. 00 |
| Fasc. LVII. — E. GRÉGOIRE. <i>L'astronomie dans l'œuvre de Victor Hugo</i> . 1933. 246 pp. | 80 fr. 00 |
| Fasc. LVIII. — A. DELATTE. <i>Le troisième livre des souvenirs socratiques de Xénophon</i> . 1933. 192 pp. | 75 fr. 00 |
| Fasc. LIX. — Marie DELCOURT-CURVERS. <i>La tradition des comiques grecs et latins en France</i> . 1934. 98 pp. | 30 fr. 00 |
| Fasc. LX. — CLAIRE WITMEUR. <i>Ximénès Doudan. Sa vie et son œuvre</i> . 1934. 150 pp. avec 5 planches (Prix biennal Jules Favre, de l'Académie Française) | 45 fr. 00 |
| Fasc. LXI. — RITA LEJEUNE-DEHOUSSE. <i>L'Œuvre de Jean Renart. Contribution à l'étude du genre romanesque au moyen âge</i> . 1935. 470 pp. | 110 fr. 00 |
| Fasc. LXII. — M. RUTTEN. <i>De Lyriek van Karel van de Woestijne</i> . 1934. 305 pp. (Prix des Amis de l'Université de Liège). | 75 fr. 00 |

- 1100227
- Fasc. LXIII. — R. DEMOULIN. *Les journées de septembre 1830 à Bruxelles et en province*. 1934. 280 pp. 80 fr. 00
- Fasc. LXIV. — S. D'ARDENNE. *The Life of St Juliana*. Édition critique. 1936: XLIX-250 pp. 75 fr. 00
belges en Belgique, et 10 s. pour l'étranger
- Fasc. LXV. — M. DE CORTE. *Le Commentaire de Jean Philopon sur le Troisième Livre du « Traité de l'Ame » d'Aristote*. 1934. XXII-86 pp. 30 fr. 00
- Fasc. LXVI. — P. HARSIN. *Dutot : Réflexions politiques sur les finances et le commerce*. Edition intégrale publiée pour la 1^{re} fois. Tome I. 1935. LVI-300 pp. avec 9 tableaux.
- Fasc. LXVII. — P. HARSIN. *Dutot : Réflexions...* Tome II. 1935. 324 pp. avec un tableau hors-texte 160 fr. 00
belges les deux fascicules.
- Fasc. LXVIII. — FERNAND DESONAY. *Œuvres complètes d'Antoine de La Sale*. t. I. *La Salade*, 1935. XLV-270 pp. 80 fr. 00
- Fasc. LXIX. P. NÈVE DE MÉVERGNIES. *Jean-Baptiste Van Helmont, Philosophe par le feu*, 1935. 232 pp. (Prix Binoux, de l'Institut).. 75 fr. 00
- Fasc. LXX. — S. ÉTIENNE. *Expériences d'analyse textuelle en vue de l'explication littéraire. Travaux d'élèves*. 1935. 145 pp. 45 fr. 00
- Fasc. LXXI. — F. WAGNER. *Les poèmes mythologiques de l'Edda*. Traduction précédée d'un exposé général de la mythologie scandinave. 1936. 262 pp. 75 fr. 00
- Fasc. LXXII. — L.-E. HALKIN. *Réforme protestante et Réforme catholique au diocèse de Liège. Histoire religieuse des règnes de Corneille de Berghes et de Georges d'Autriche (1538-1557)*. 1936. 436 pp. (Prix de l'Académie de l'Institut de France) 90 fr. 00
- Fasc. LXXIII. — ANTOINE GRÉGOIRE. *L'apprentissage du langage*. 1937. 288 pp. (Prix Volney, de l'Institut de France) Épuisé
- Fasc. LXXIV. — J. DUCHESNE-GUILLEMIN. *Etudes de morphologie iraniennne, I, Les composés de l'Avesta*. 1937. XI-279 pp. 90 fr. 00
- Fasc. LXXV. — HERMAN F. JANSSENS. *L'Entretien de la Sagesse. Introduction aux œuvres philosophiques de Bar Hebraeus*. 1937. 375 pp. 110 fr. 00
- Fasc. LXXVI. — AUGUSTE BRICTEUX. *Roustem et Sohrab*, 1937, 91 pp. . 30 fr. 00
- Fasc. LXXVII. — JEAN YERNAUX. — *Histoire du Comté de Logne. Etudes sur le passé politique, économique et social d'un district ardennais* 1937, 250 pp. 60 fr. 00
- Fasc. LXXVIII. — A. SEVERYNS. *Recherches sur la Chrestomathie de Proclos*. Première partie. *Le Codex 239 de Photius*, T. I. *Etude paléographique et critique* (Prix Gantrelle de l'Académie Royale de Belgique).
- Fasc. LXXIX. — A. SEVERYNS. *Recherches sur la Chrestomathie de Proclos*. Première partie. *Le Codex 239 de Photius*. T. II. *Texte, traduction, commentaire* les deux fasc. 200 fr. 00
- Fasc. LXXX. — Robert DEMOULIN. *Guillaume 1^{er} et la transformation économique des Provinces Belges (1815-1830)*. 1938. 463 pp. 100 fr. 00
- Fasc. LXXXI. — Armand DELATTE. *Herbarius. Recherches sur le cérémonial usité chez les anciens pour la cueillette des simples et des plantes magiques*. 1938. 177 pages 60 fr. 00

On est prié d'adresser les commandes pour la Belgique à M^{lle} Lavoye, Bibliothèque de l'Université de Liège ; pour l'étranger, à la librairie E. Droz, rue de Tournon, 25, Paris.

Les prix s'entendent en francs belges pour la Belgique, en francs français pour l'étranger.



